

A L E X C A R T I E R

SAISON 2

MOVIE

STAR

*Ophélie, 26 ans.
Son histoire
à peine croyable*

VENISE
LES MASQUES TOMBENT

EXCLU
Ophélie et Michael
LEUR CROISIÈRE SUR UN YACHT

TÉMOIGNAGE
Coucher avec une Star ?
Quel est le prix à payer ?

ROMAN

belfond **B**

ALEX CARTIER

MOVIE STAR

Saison 2
Venise

belfond

15 août 2014, 10 h 30

Je suis installée à ma place habituelle pour prendre mon petit-déjeuner. Marco ne me demande même plus ce que je veux. Il se contente d'un : « Comme d'habitude, mademoiselle ? » auquel je réponds : « Oui, Marco. »

En face de moi, Michael est en train de lire le *NY Times* sur sa tablette, ou peut-être est-ce *Variety*, en chemise et maillot de bain. Je porte aussi le mien car nous nous sommes baignés avant même le petit-déjeuner.

Maintenant, j'attends Laure. Dans peu de temps, j'aurai ma meilleure amie et l'amour de ma vie à mes côtés. Elle est pas belle, la vie ?

Pourtant, tout n'a pas été simple. Hier, quand je suis arrivée au bateau, Michael et Robert m'attendaient dans le salon.

Michael s'est levé pour m'accueillir mais il ne m'a pas embrassée.

— Ça va ? Comment s'est passée la séparation avec Christophe ?

J'ai fait une grimace.

— Aussi bien que possible, vu les circonstances.

— J'imagine. Robert a une inquiétude à propos de notre petite croisière. Il veut savoir si tu as pu raconter nos soirées à quelqu'un.

Robert intervient.

— Oui, vous imaginez que si la presse people apprend que vous êtes seule avec Michael, les hélicoptères viendront rapidement nous survoler. J'ai vérifié auprès de Christophe, il n'en a parlé à personne. Et vous ?

Je blêmis. Michael a compris.

— Tu l'as dit à ton amie, c'est ça ? Celle qui sort avec le journaliste de *Variety* ?

C'est au tour de Robert de faire la grimace. J'essaie de les rassurer.

— Oui, je l'ai dit à Laure, mais elle a rompu avec David. Elle ne dira rien, je lui ai demandé la confidentialité.

Robert réfléchit à haute voix.

— D'accord, mais une promesse est un gage de sécurité assez faible. On ne pourrait pas lui faire signer un NDA ?

Décidément, c'est une obsession ! Il touche un pourcentage sur chaque NDA signé ou quoi ?

C'est à ce moment que Michael a eu une idée de génie.

— Ophélie, si je ne me trompe pas, demain c'est l'Assomption. C'est un jour férié chez vous, en France ?

C'est l'avantage d'avoir épousé une femme catholique : il connaît cette fête qui célèbre la montée au ciel de la Vierge Marie. Mais je ne vois pas où il veut en venir.

— Ton amie Laure a donc au moins trois jours de congés devant elle. Pourquoi ne viendrait-elle pas avec nous ? Elle pourrait nous rejoindre en Sardaigne. Robert, il y a bien un aéroport près de Porto Cervo, n'est-ce pas ?

Robert a confirmé et Michael m'a demandé d'appeler Laure pour voir si elle était libre. Je ne lui avais pas parlé depuis plusieurs jours. Elle a décroché au bout de deux sonneries.

— Hello, miss Brown.

— Bonjour, Laure.

— Je suppose que tu m'appelles du yacht, juste avant de partir en croisière avec Michael ?

Ses fulgurances ne me surprennent plus, cette fille a des pouvoirs surnaturels !

— C'est exact.

— Non, tu déconnes ! Et Carolina ?

Je jette un regard à Michael. Il ne peut pas vraiment me comprendre puisque nous parlons en français, mais cela m'ennuie d'évoquer l'emploi du temps de son épouse.

— Elle n'est pas là.

— Michael est à côté de toi ?

— Oui.

— C'est pour ça que tu me réponds par monosyllabes ?

— Oui.

— Tu ne voudrais pas lui demander de m'inviter ? Je suis seule et mes vacances avec David sont tombées à l'eau. Je suis sûre qu'il y a plein de cabines sur ton yacht. J'en prendrai une toute petite. Avec l'équipage... Je suis même prête à partager s'il y a un matelot mignon... S'il te plaît...

C'est amusant comme, par moments, les intérêts particuliers peuvent converger.

— Attends un instant, Michael veut me dire quelque chose.

En fait, c'est moi qui veux l'informer de la demande de mon amie. Je mets sur silencieux.

— Michael, Laure veut savoir si vous accepteriez de l'inviter.

Il se marre et tend le bras.

— Passe-la-moi.

Je remets le microphone.

— Laure, Michael veut te parler.

— Non, je disais ça pour déconner !

Michael prend mon iPhone.

— Bonsoir, Laure, vous allez bien ?

Je me marre intérieurement. Je suis certaine que Laure l'intrépide est dans ses petits souliers quand elle parle ainsi à une grande star.

— Laure, je me demandais si vous accepteriez de venir partager notre petite croisière... Oui, oui, je suis sûr ! Cela me ferait plaisir. À Ophélie aussi. Je suppose qu'elle a votre adresse email. Je vais appeler mon assistant à Los Angeles, il va organiser le vol et les transferts. On se verra donc demain en Sardaigne. Bonsoir, Laure, je vous repasse Ophélie.

En me rendant le portable, il me dit doucement : « NDA ». OK, j'ai compris, c'est à moi de faire passer le message. Je ne pense pas que ce sera difficile.

Quand je reprends Laure, elle est hystérique.

— Non, c'est pas vrai, il m'a invitée ! J'y crois pas, il te mange vraiment dans la main ! Tu lui as fait quoi ? Je ne peux pas imaginer que tu fasses de meilleures pipes que moi ! Enfin là, je commence à douter. On pourrait échanger nos recettes...

Je l'interromps, sinon j'en ai pour vingt minutes de délire.

— Laure, attends...

— Ophélie, ne me dis pas que c'était une blague. Ce serait trop cruel !

— Laure, stop ! Il faut qu'on s'organise si tu dois venir demain matin. D'abord, un point important : comme c'est une croisière très confidentielle, il faudra que tu signes un NDA.

— Un quoi ?

— Un accord de confidentialité.

— Pas de problème, je signerai tout ce que tu voudras. Je peux même te signer un papier établissant que tu es une reine éternelle et que je t'apporterai ton thé au bureau tous les jours pendant un an. Enfin pendant six mois, trois au moins, c'est sûr...

— Ce ne sera pas nécessaire. En revanche, je vais te mettre sur haut-parleur, tu peux répéter en anglais pour l'avocat de Michael ?

— *Yes, Mr. Lawyer, I will sign any paper you want me to sign.*

— Merci, Laure. Bon, on s'organise et on te tient au courant.

Après ça, j'ai vu ce que c'était d'avoir un bon assistant. Michael a appelé le sien et lui a expliqué ce qu'il voulait. Je lui ai transmis les coordonnées de Laure.

Une heure plus tard, alors que nous étions en pleine mer en train de prendre l'apéritif sur le pont, Laure m'a rappelée.

— C'est génial, je prends un avion demain à 7 heures. L'assistant de Michael m'envoie une voiture à mon domicile à 5 heures. La classe !

— Je ne peux pas vraiment te parler, on prend l'apéritif.

— Je comprends, madame la duchesse. Bon, de toute façon, il faut que je m'épile le maillot. À demain.

La soirée s'est passée divinement. Nous étions tous les trois, Michael, Robert et moi. J'étais redevenue Ophélie pour l'avocat. Le dîner a été très gai, les deux hommes faisant assaut de galanterie à mon égard. Pour quelqu'un du signe du Lion comme moi, c'est un jeu extrêmement plaisant. Je suppose d'ailleurs que ce serait flatteur pour n'importe qui.

C'est affreux mais je n'ai pas pensé un seul instant à Christophe, excepté dans la salle de bains de la cabine. J'étais seule, Michael étant resté discuter avec Robert. Je me suis demandé ce que faisait Christophe au camping, s'il allait vraiment rester à Sperone encore trois jours.

J'ai pris une douche, puis j'ai enfilé mon pyjama Princesse tam.tam et je me suis couchée dans le lit où Michael et moi avions fait l'amour pour la première fois.

Trop fatiguée pour attendre Michael, je me suis effondrée.

Dans la nuit, j'ai senti une présence derrière moi, des mains qui tiraient sur mon bas de pyjama. Michael ! J'ai voulu me retourner, mais il m'en a gentiment empêché. Je l'ai aidé à finir d'enlever mon bas. J'ai senti son érection entre mes fesses. Sa main droite s'est glissée sous mon haut et m'a caressé les seins. Il a pris un mamelon entre son majeur et son index et s'est appliqué à le faire durcir. Puis il est passé à l'autre... J'étais complètement réveillée. Contrairement aux héroïnes de romans, ce genre de caresse ne suffit pas pour m'amener à l'orgasme. Je me demande même si c'est vraiment possible... En revanche, ça m'a mise dans un sale état. Je gémissais sans discontinuer et j'ai commencé à me frotter contre le sexe de Michael. Il s'est échappé quelques secondes pour mettre un préservatif. Il n'a peut-être pas tort, il est déjà arrivé que ce genre de petit jeu où les deux sexes se touchent soit suffisant pour causer une grossesse. À l'époque où la virginité était importante, ça a même provoqué un certain nombre de scandales. Dans mon cas, tomber enceinte de Michael n'aurait pas été un problème. Moi, j'étais prête à lui donner son premier garçon ou sa première fille, peu importe... ou même des jumeaux ! Enfin, le risque reste très limité puisque je prends la pilule. Mais ça, Michael ne le sait pas...

Il est revenu dans mon dos et a frotté son sexe entre mes fesses. Précisément sur une large zone allant de mon clitoris à mon anus. C'était très excitant. À un moment, j'ai tourné la tête pour l'embrasser. C'était hyper chaud, sa bouche contre la mienne, sa langue qui jouait avec la mienne.

Son sexe s'est posé contre l'entrée de mes fesses et j'ai retenu mon souffle un instant, puis il l'a positionné plus bas et m'a pénétrée profondément.

C'est incroyable, la fougue de Michael n'arrête pas de me surprendre. Il se jette sur moi comme si sa vie en dépendait. C'est totalement à l'opposé de ce que j'ai pratiqué toute ma vie et pourtant, il m'amène toujours à l'orgasme.

Cette fois n'a pas dérogé à la règle. Cinquième orgasme en trois jours, mon corps réagit comme sur commande. Pourtant, ce soir, je dormais quand il a commencé...

Il m'a donné un petit bisou puis s'est relevé.

— Je vais fumer une cigarette, ne m'attends pas.

J'aurais bien aimé m'endormir dans ses bras mais j'étais de toute façon si épuisée... Ma réponse a été un borborygme que l'on pouvait interpréter comme « d'accord ».

Je pense qu'une minute plus tard, je dormais. Je n'ai même pas senti quand il est revenu se coucher.

Ce matin, le lit était à nouveau vide quand je me suis levée. J'ai retrouvé Michael sur le pont où nous finissons de prendre notre petit-déjeuner.

Je me sens plus relax que jamais à regarder cet homme magnifique qui partage un café avec moi après m'avoir fait l'amour la nuit dernière. Le bonheur, finalement, c'est peut-être cela, non pas le moment où votre amant est en vous, mais le lendemain, quand il est encore à vos côtés...

16 août 2014, 11 h 30

J'ai maintenant une nouvelle place et un nouvel horaire officiel pour rédiger mon journal. Ce sera chaque jour entre 11 heures et midi, après mon petit-déjeuner sur le premier pont du *Pleasure is Mine*, à l'ombre, en face de Michael qui lit ses journaux sur sa tablette. Je pense que c'est le moment idéal pour cela.

En plus, je suis tranquille car Laure est en train de se baigner avec Robert. Le pauvre avocat a l'air complètement raide dingue de ma copine. Il ne la quitte plus d'un centimètre. Je ne suis pas certain qu'elle se soit autant entichée de lui...

Nous avons du mérite de nous lever si tôt, car nous avons bien dû nous coucher à 4 heures du matin. Et ça n'inclut pas le temps consacré aux activités annexes... La nuit a été agitée mais je suis contente de la façon dont j'ai managé ma relation avec Michael. Je commence à le comprendre dans sa sexualité et cela va renforcer notre relation. Je crois que la discussion avec Laure m'a aussi beaucoup aidée. Je maîtrise mieux, je gagne en maturité. Je suis impatiente de lui raconter l'épisode de cette nuit avec Michael pour avoir son *feedback*.

Pour rétablir l'ordre chronologique, Laure est arrivée hier vers midi. L'avion avait du retard et il y a au moins quarante kilomètres entre l'aéroport et le port de Porto Cervo, la ville la plus proche de notre mouillage. Il lui a fallu encore trois quarts d'heure de Zodiac pour nous rejoindre. Quand elle est montée, elle était à la fois intimidée, épuisée et ravie.

Elle s'est précipitée sur moi pour m'embrasser puis a tendu la main à Michael. En grand séducteur, il a ignoré sa main, l'a prise dans ses bras et embrassée sur les joues. Elle était tellement surprise qu'elle en a rougi. J'avoue que cela m'a un peu irritée. Je croyais qu'il ne lui plaisait pas ! Et puis Michael a-t-il vraiment besoin de lui faire son sourire de « *movie star* » ?

L'avocat a profité de l'occasion pour l'embrasser également. Pour le coup, elle ne rougissait plus du tout !

Marco a conduit Laure à sa cabine, celle où je m'étais changée et où j'avais mis la guêpière. Je suis restée avec elle pendant qu'elle installait ses affaires, Laure était excitée comme une puce.

— Ophélie, je n'arrive pas à y croire ! Toi et moi, une croisière en yacht avec Michael Brown !

— Oui, on est loin de notre bureau à Levallois-Perret...

— Michael et toi, c'est pas croyable. Il faut que tu me racontes. Il est comment ?

— Tu vas voir, il est si gentil, si gentleman.

— Et au lit ?

— 100 % de réussite, orgasme à chaque fois !

— Non, tu déconnes ! Il en a une grosse ?

— Laure ! S'il suffisait de faire l'amour avec un amant bien pourvu pour atteindre la jouissance, ce serait trop simple.

— Enfin, quand même, ça aide. Donc, la sienne est plutôt de petite taille...

— Mais non, pourquoi tu dis ça ?

— Quand on dit que la taille n'est pas importante, on sait ce que ça veut dire...

— Non, il a juste la taille idéale.

— Dommage, j'aurais eu un vrai scoop pour les journaux !

— Déconne pas avec ça ! Je peux te dire que l'avocat a un sens de l'humour très limité sur le sujet. D'ailleurs, je pense qu'il va te faire signer dès que possible. Pas de blague, ça a drôlement chauffé avec Christophe.

— Alors, allons-y ! Plus tôt on signe la paperasse, plus tôt on peut commencer à s'amuser.

Quand nous sommes remontées, elle a surpris tout le monde en demandant à signer le NDA. Grâce à cela, l'humeur au déjeuner était joyeuse. La timidité de Laure s'est vite dissipée. Chassez le naturel... Comme d'habitude, elle a commencé à prendre beaucoup de place dans la conversation. Robert s'est mis à la dévorer des yeux. Il n'a pas dû souvent rencontrer une jeune femme pareille. Elle est assez unique, ma copine ! En plus, elle parle l'anglais avec un accent français plus marqué que le mien et je pense que ça ajoute à son charme. À un certain moment, alors qu'elle était en plein numéro sur le sujet de l'homosexualité cachée des plus grandes stars d'Hollywood, j'ai eu une minute de stress. Je me suis soudainement demandé si Michael n'allait pas vouloir m'échanger contre cette fille si pétillante. Je me suis retournée vers lui. Il m'a regardée, a lu en moi et il a pris ma main pour calmer mes inquiétudes. Ah, Michael, comment peux-tu être si beau, si intelligent, si gentil et... si psychologue ?

Ma main dans la sienne, c'est déjà une jouissance.

Rassérénée, j'ai pu profiter de la fin du déjeuner.

Nous sommes montés prendre le café sur le pont le plus haut, à côté de la piscine. Je commençais à me sentir fatiguée, la journée précédente n'ayant pas été de tout repos. Mon corps réclamait également autre chose...

Je me suis approchée de Michael pour lui parler.

— J'aimerais bien avoir mon dessert...

— Mais tu as déjà eu du gâteau au chocolat et de la glace à la vanille !

— Je crois que j'aimerais une autre sorte de Brown-ie...

— Tu es insatiable ! Ne me regarde pas comme ça, j'ai effectivement la désagréable impression de n'être que de la nourriture pour toi !

— Nourriture divine, pas terrestre, Michael.

— Dans ce cas... Robert, Laure, nous vous laissons, nous allons nous reposer. Vous devriez en faire autant, nous avons un programme chargé ce soir...

J'ai lu dans le regard de Robert qu'il s'imaginait déjà nous imiter et filer dans une chambre avec Laure, mais elle a rapidement glacé tous ses espoirs.

— Je vais en profiter pour prendre un bain de soleil. J'ai des UV et des heures de sommeil à rattraper.

Michael, en parfait gentleman, m'a tenu la porte pour que j'entre la première. Son regard était trouble.

— Ophélie, j'ai une idée. Aujourd'hui, je te laisse les commandes, c'est toi qui décides. Qu'est-ce que tu en dis ?

Ce que j'en dis ? C'est une sacrée bonne idée, je suis tout excitée rien qu'en y pensant. Bon, je ne peux pas le lui dire ainsi, il prendrait la grosse tête.

— Ça me paraît pas mal. Mais tu es sûr que tu vas tenir le choc ? Pas de risque de crise cardiaque ? Je ne veux pas te perdre par excès de plaisir !

— J'ai fait mon test d'effort il y a moins de trois mois. Tu me diras, il s'agissait de pédaler sur un vélo dans une chambre d'hôpital. Le test auquel tu vas me soumettre, c'est tout autre chose. Mais ce serait une belle mort... Mourir dans tes bras, que rêver de mieux pour terminer ma vie ?

Il flirte puis il me fait cette déclaration. Je fonds plus rapidement que la glace de mon dessert une heure plus tôt. Il est drôle, il est romantique, il est beau... Je crois que je pourrais remplir un cahier entier de qualificatifs pour décrire ses qualités !

Dans le même temps, je réfléchis au programme des festivités. Je crois que je sais ce dont j'ai envie.

Je m'assieds sur le lit.

— Michael, je veux que tu te déshabilles devant moi.

— Ç'a un air de « déjà-vu », non ?

Il a dit « déjà-vu » en français, en termes de prononciation, ça ressemble à « déjà vous ».

— Oui, mais je ne m'en lasse pas.

— Je peux comprendre...

— Maintenant tais-toi et obéis.

Son strip-tease est assez rapide car il ne porte qu'une chemise, son pantalon et son caleçon.

Pour ce dernier, je lui demande de s'approcher de moi pour l'aider à l'enlever. J'aime voir son sexe jaillir du bout de tissu où il était retenu. C'est marrant parce que quand le sexe de Michael jaillit, je ne peux m'empêcher de l'observer, à cause des remarques idiotes de Laure sur sa taille. Le voilà maintenant devant moi, pas totalement en érection mais pas totalement au repos non plus. Je le regarde et je le trouve parfait, exactement comme je l'avais dit à ma copine. Je ne suis pas aussi experte qu'elle dans ce domaine mais il me convient parfaitement ! Michael interrompt mes réflexions.

— Ah, je pense que je vais apprécier ce qui va suivre. En même temps, il faut faire attention, un de vos Présidents est mort de cet exercice...

J'y crois pas, il pense que je vais lui faire une fellation ! Je ne peux pas le blâmer, car mon visage est à moins de dix centimètres de son sexe...

— *Bad luck*, Michael, j'ai d'autres idées... Va t'allonger sur le lit.

Il a l'air un peu déçu. Je me précipite sur son pantalon et lui pique sa ceinture.

— Donne-moi tes poignets.

— Petite séance de domination ?

Je ne voyais pas ça comme ça, mais s'il veut l'appeler ainsi, ça ne me gêne pas.

— Recule et va t'appuyer contre la tête de lit.

Ses envies de fellation m'ont donné des envies. Je grimpe sur le lit, debout à un mètre de lui. Je glisse une main sous ma robe et enlève ma culotte. Je la lui jette à la figure, et il fait mine de l'attraper au vol avec ses dents. Raté !

Je m'approche doucement. Ses yeux se voilent de désir. Je l'ai déjà remarqué : la couleur de ses beaux yeux change très légèrement quand nous faisons l'amour. J'adore ! Cela me donne une impression de puissance, je suis celle qui peut changer la couleur des yeux de ses amants.

Quand je suis en face de lui, je prends sa tête et l'appuie contre mon ventre. Michael se met à m'embrasser à travers le tissu. La sensation est étonnante mais je ne peux pas résister, j'ai trop envie de lui. Je relève ma courte robe pour que sa bouche puisse atteindre mon sexe. Le cunnilingus a toujours été une de mes activités préférées, mais seulement avec les garçons avec qui je me sentais bien. Avec Michael, c'est encore meilleur, parce que la dimension psychologique s'ajoute au plaisir physique. Un des plus beaux hommes du monde, sex-symbol reconnu, cherche à me donner du plaisir. Aujourd'hui, l'avoir à mes pieds, cela renforce ce sentiment de puissance et décuple ma jouissance...

Je laisse sa langue chercher mon clitoris, entrer dans mon sexe. Je suis plus mouillée que jamais, je gémiss, crispe les doigts dans ses cheveux. Mais je ne veux pas atteindre l'orgasme comme cela, je le veux en moi, je veux que l'on partage notre moment de plaisir.

Je le repousse.

Son sexe est dans l'état souhaité pour passer à l'étape suivante. Je confirme qu'il est vraiment d'une taille très honorable. Maintenant, il faut « l'habiller ».

— Michael, où se trouvent les préservatifs ?

— Dans la table de nuit.

Je décide d'essayer la fameuse technique de Laure pour enfiler les préservatifs : avec la bouche ! Je déchire le plastique, sors le petit rouleau de latex, m'agenouille à côté de Michael et le prends dans ma bouche.

Sachant qu'il aime les fellations profondes, je me suis appliquée à essayer de lui faire plaisir. L'avantage, c'est que, attaché, il ne pouvait pas faire pression sur ma tête comme il l'avait fait précédemment. J'ai senti qu'il appréciait le traitement que je lui réservais, notamment quand j'ai déroulé le préservatif sur son membre, les lèvres bien serrées et en faisant attention à rentrer les dents. Laure aurait été fière de moi !

Après, je suis simplement venue m'asseoir sur lui. J'ai pris son sexe et l'ai guidé en moi. Dans cette position, je pouvais décider du rythme et de la profondeur de la pénétration. Honnêtement, j'ai cru que j'allais jouir à la première poussée. J'aime par-dessus tout profiter de son visage magnifique, de ses yeux, de la légère crispation de ses maxillaires due à l'effort et au plaisir. Je viens bientôt mêler ma langue à la sienne. Cette pénétration douce et tranquille alliée à la moiteur de nos baisers, c'est pour moi le summum du plaisir sexuel.

Je fais passer ma robe au-dessus de ma tête et Michael abandonne ma bouche pour lécher mes mamelons.

À partir de là, c'est devenu dingue. Sa bouche passait de ma poitrine à mes lèvres, mon orgasme montait, rapide et puissant. Cette fois, je souhaitais vraiment le partager avec lui. Je lui ai demandé de venir, j'ai accéléré mon rythme et obtenu la jouissance que je cherchais. La perfection. Ou presque, car j'étais allée encore trop vite pour lui. C'est marrant, d'habitude selon mon expérience, c'est plutôt le contraire, ce sont les hommes qui ont du mal à nous attendre !

Mais peu importe. Michael a réussi à se libérer (je n'aurais pas fait une super geôlière), il m'a renversée sur le dos, a placé mes jambes sur ses épaules, fait basculer mon bassin et m'a littéralement transpercée. La vigueur de son étreinte a eu raison de son endurance en moins de deux minutes ! Il a joui dans un gémissement et s'est écroulé sur moi. Il est resté ainsi, totalement mort, pendant au moins trois minutes supplémentaires.

Le poids de son corps sur moi n'était pas hyper agréable, mais j'étais heureuse de lui avoir donné une jouissance aussi forte. Je découvre une chose incroyable qui est peut-être lié aux sentiments que je lui porte (en espérant que la réciproque soit vraie), mais on arrive à prendre un pied pas possible ensemble alors que nous avons une sexualité assez différente, presque opposée. Avec lui, je découvre une autre façon de faire l'amour. Je crois que je préfère la mienne, mais il faut reconnaître que je jouis toujours avec lui. Ce qui est certain, c'est que je suis en train de devenir dingue de lui !

Plus tard, nous avons rejoint Laure et Robert et nous nous sommes baignés. L'eau était d'un bleu transparent, presque chaude, l'équipage nous tendait serviettes et boissons fraîches, le paradis sur terre !

En fin d'après-midi, le yacht a accosté au port de Porto Cervo. Laure m'a appris que c'est un des endroits les plus sélects de la Méditerranée.

Michael nous a proposé d'aller faire du shopping, seul sport dans lequel j'excelle.

Nous sommes descendus tous les quatre accompagnés de Tony, Fabio et d'un troisième marin dont je ne connais pas le nom. J'ai compris que c'était notre service d'ordre. Avec les muscles de ces trois armoires à glace, on ne risquait vraiment rien ! Ils n'ont d'ailleurs pas eu beaucoup à intervenir, seulement éviter quelques photos, notamment quand je me tenais près de Michael. Si Laure et moi étions un peu déstabilisées par cette garde rapprochée, ce n'était pas le cas de Michael, tranquille derrière ses lunettes noires et son gorille. Nous avons déambulé dans les petites rues piétonnes jusqu'à ce que Michael nous propose d'entrer dans une boutique de maillots de bain. Des maillots, j'en avais déjà trois, mais comme toute femme sensée le sait, on n'en a jamais assez ! Laure et moi avons passé en revue les

tonnes de modèles différents, leur point commun étant leur prix. J'ai montré quelques étiquettes à Laure en grimaçant et Michael a surpris mon expression.

— Ne vous occupez pas du prix, choisissez celui qui vous plaît. Robert et moi nous occupons du reste. *It's our treat.*

Alors là, on s'est décontractées d'un coup ! Je pense qu'on a passé quarante-cinq minutes à tout essayer. Au final, j'ai choisi un maillot blanc deux pièces très élégant et Laure, un noir qui s'accorde à sa peau mate.

Michael a interpellé Robert.

— Robert, tu t'en occupes.

L'avocat est allé régler la responsable de la boutique qui gardait les yeux écarquillés devant la star. J'ai cru entendre qu'elle offrait 20 % de réduction sans qu'on lui ait rien demandé. Décidément, on ne prête qu'aux riches... enfin, je ne vais pas me plaindre puisque la riche, maintenant, c'est moi !

Je me suis jetée sur Michael pour l'embrasser sur la bouche. J'ai ressenti une petite gêne et aussitôt les trois gorilles se sont précipités pour nous cacher. OK, j'ai compris, il ne faut pas que l'on s'affiche. C'est quand même très pénible...

Laure se rapproche de Michael avec son paquet. Elle n'ose pas l'embrasser. Il la regarde, lui sourit.

— Laure, en ce qui vous concerne, je n'y suis pour rien, il faut remercier Robert.

Le pauvre Robert était en train de ranger son portefeuille quand une tornade s'est jetée sur lui. Il a eu à peine le temps de se retourner qu'elle l'a embrassé chaleureusement sur les deux joues. Il a instantanément pris une magnifique couleur rouge, version poivron de Sardaigne.

En reprenant notre balade, j'ai beaucoup regretté de ne pas pouvoir prendre la main de Michael, ou sentir son bras sur mes épaules. J'aimerais tant être son officielle !

Un peu plus loin, Laure m'a arrêtée devant la vitrine d'une boutique de chaussures.

— Ophélie, des Louboutin ! Tu en as déjà essayé ?

— Non, jamais.

— Viens, on entre.

Encore une fois, notre arrivée n'est pas passée inaperçue. Les vendeuses se sont précipitées vers Michael. Il y avait notamment une jolie brune avec la peau mate, d'incroyables yeux verts et un décolleté qui, sans égaler tout à fait celui de Carolina, était quand même très impressionnant. Le problème, c'est que, comme cette garce doit avoir vingt-deux ou vingt-trois ans, ses seins se tiennent beaucoup mieux que ceux de l'épouse de Michael qui, à l'approche de la quarantaine, commencent à accuser le poids des années.

Elle s'est postée à quarante centimètres de mon amoureux et lui a fait le coup du battement de cils. Elle en a tellement rajouté que j'ai cru sentir le vent qu'elle avait provoqué !

Ça m'a super énervée. Elle lui a adressé un grand sourire.

— *Prego*, que puis-je faire pour vous ?

— Vous pouvez vous occuper de ces demoiselles, je crois qu'elles souhaiteraient essayer des Louboutin.

Michael s'est cru obligé de lui lancer son sourire star en lui répondant, faisant redoubler le rythme de ses battements de cils. Elle avait le regard humide.

S'il se met à entrer dans son jeu, je vais être obligée de me fâcher...

Elle s'est tournée vers moi.

— Je peux m'occuper de vous ?

— Non, ça ira, vous pouvez voir avec mon amie.

Je n'avais aucune envie d'être chaussée par cette allumeuse. D'un autre côté, je l'aurais eue à mes pieds et j'aurais pu écraser ses mains et ses ongles ridiculement longs avec mes talons... Un talon Louboutin, c'est classe et fin et ça doit faire terriblement mal !

Mais c'est trop tard, elle s'occupe de Laure.

En attendant, j'ai décidé de m'occuper de Michael. Je crois qu'il anticipait déjà la conversation car il m'a souri et j'ai senti qu'il était amusé par la situation. Moi, je ne trouvais pas ça drôle...

— Tu as envie d'apprendre l'italien ?

— C'est une jolie langue...

— Il paraît qu'il faut l'apprendre sous les couvertures.

— Tu as une idée de la prof que je pourrais prendre ?

— Ça dépend, si tu aimes le genre faussement belle, très vulgaire avec de gros seins, je pense qu'il y en a une à proximité qui accepterait volontiers...

— Tu crois ?

— Certaine, vu le numéro qu'elle t'a fait !

— Ah bon, je n'ai pas remarqué...

— Sale menteur ! Tu lui as décoché un tel sourire !

— Et encore, je n'ai pas enlevé mes lunettes de soleil...

J'ai presque eu un haut-le-cœur en l'imaginant en train de lentement dévoiler ses beaux yeux bleus. Ceux-là, maintenant, ils sont à moi !

— Si tu es prêt à te retrouver aveugle, tu peux essayer...

— Mais pourquoi irais-je apprendre l'italien alors que j'apprends le français ? C'est une langue magnifique, raffinée et très sensuelle. Je pense avoir encore besoin de nombreuses leçons. Et j'aime beaucoup mon professeur, sa beauté reflète celle de la langue qu'elle enseigne.

Quand il me parle comme ça, je n'arrive plus à lui en vouloir. Il est beau, si intelligent et tellement fin.

— Je suis d'accord avec tout ce que tu as dit. Notamment à propos des leçons sous les couvertures. Tu n'en es qu'au début...

— Ah bon, j'ai encore beaucoup à apprendre ?

Il s'approche de moi et enlève lentement ses lunettes. Je me retrouve plongée dans ses yeux bleus. Je crois que je ne m'en lasserai jamais, ils sont vraiment uniques. En même temps, c'est un sale macho qui joue de son physique pour me séduire. Bon, je dis ça, mais je sais qu'il joue, que c'est du second degré.

Alors, d'accord, jouons. Je retire mes lunettes à mon tour en essayant d'être encore plus sensuelle que lui. C'est décidé, je vais le forcer à détourner le regard.

Il continue à me sourire et la lutte s'annonce difficile, mon regard commence à vaciller. Je vais tenter le tout pour le tout, adopter la technique d'Anastasia dans *Cinquante nuances de Grey*. Je commence à mordiller ma lèvre. Dans le livre, le héros ne peut pas supporter tant de sensualité. J'y ajoute mon regard le plus suggestif.

Michael éclate de rire et remet ses lunettes.

— OK, tu as gagné, je ne peux pas te résister. Tu peux choisir la paire que tu veux.

Il s'est moqué de moi, je suis un peu vexée. Visiblement, le coup de la lèvre, ça marche sur un mec de moins de trente ans mais pas sur un de plus de quarante.

Au final, ma tentative m'a quand même rapporté une paire de Louboutin.

J'appelle une autre vendeuse et m'assieds à côté de Laure. Je décide de la provoquer.

— Il va falloir que tu me conseilles, Michael m'en offre une paire.

— Non, c'est pas vrai, quelle salope ! Et moi qui viens de trouver la paire idéale. Regarde, ce sont des Sharpstagram vernies. Tu vois, la vendeuse vient de m'expliquer que les deux bandes de tissus qui se croisent, c'est pour la sensualité, c'est l'effet bondage !

Si la vendeuse aux gros seins m'avait parlé d'effet bondage, ça m'aurait donné l'envie de l'attacher et de la fouetter pour lui faire passer l'envie de faire du charme à mon amoureux !

— Le bondage ne te va pas trop mal. Les talons ne sont-ils pas trop hauts ?

— Dix centimètres, je serais une bombe avec ça. Mais je ne peux quand même pas claquer cinq cents euros dans une paire de pompes !

Ce coup-ci, c'est son problème. De mon côté, je commence mes essayages. Ma vendeuse est moins jolie mais aussi moins vulgaire. Parfait pour m'aider à arrêter mon choix. Après plusieurs tentatives, je trouve la paire la plus élégante et la plus sobre, le modèle New Simple Pump Vernis, 8,5 centimètres de talon s'approche de moi.

— Qu'en penses-tu ?

— C'est parfait, elles te vont très bien. Prends-les.

C'est Noël au mois d'août ! Je lui sauterais bien au cou mais j'ai retenu la leçon.

— Michael, je te remercie quand nous serons seuls.

— J'y compte bien.

Je jurerais qu'il m'a fait un clin d'œil, mais c'est juste une impression car il a ses lunettes de soleil.

Quelques minutes plus tard, nous sortons de la boutique. Je me retourne vers Laure. Je rêve, elle porte aussi un paquet !

— Alors, tu as craqué ?

— Non, c'est Robert qui me les a offertes.

— C'est pas vrai !

Cette fois-ci, l'avocat est rouge Coca-Cola, mais plus la couleur de la boisson que celle de l'étiquette.

Laure a encore frappé !

— Tu lui as fait quoi pour qu'il te fasse ce cadeau ?

— Rien, je lui ai juste expliqué que c'est un modèle bondage. Je lui ai demandé s'il aimerait me voir attachée nue, uniquement vêtue de mes Sharpstagram.

— Non !

— Si. Et là, soudainement, il a proposé de me les offrir. Il est gentil, non ?

— Mais tu vas le faire ? Il va se passer quoi quand tu seras nue et attachée ?

— À ton avis, grosse maligne ? Tu crois que tu as l'exclusivité des orgasmes sur le yacht ?

— Quand même, il n'est pas vraiment beau...

Si j'avais été honnête, j'aurais dit : « Il n'est vraiment pas beau »...

— Mais il est si gentil, si généreux... De toute façon, j'ai laissé mon *rabbit* à Paris, alors je n'ai pas le choix.

Là, elle exagère ! Enfin, Robert est un adulte, il fait ce qu'il veut. Mais quand même, c'est un peu moyen de profiter de son argent pour se taper des jeunes – l'Italienne sur le bateau de James l'autre soir, Laure aujourd'hui. Bon, ce n'est pas mon problème. Moi, j'ai Michael et même s'il ne m'offrait aucun cadeau, je serais avec lui !

De retour sur le yacht, nous nous sommes installés en haut, sur le top deck, pour l'apéritif. Laure s'est collée à Robert. Je commence à connaître ses habitudes, elle avait fait la même chose avec David dans la discothèque à Deauville. Elle leur parle dans l'oreille et ça les rend dingues ! Elle a un sens inné de la séduction, ça marche avec presque tous les hommes. Je suis heureuse que Michael soit une exception. Mais il faut avouer qu'elle ne fait rien pour le séduire directement. C'est le moins que l'on puisse attendre d'une copine.

Michael et moi étions beaucoup plus sagement installés de l'autre côté de la table basse, une coupe de champagne rosé à la main. Quand il a voulu s'absenter quelques minutes, je l'ai suivi.

— Michael, attends.

— Oui, Ophélie ?

— Merci.

Je me suis pendue à son cou et je l'ai embrassé. D'abord un bisou gentil, lèvres contre lèvres, puis j'ai glissé ma langue entre ses dents. Il était assez réservé au début puis il m'a plaquée contre le mur et notre baiser est devenu carrément fougueux. Je crois que mon Ophélie Kiss l'a rendu fou. J'aime le mettre dans cet état.

Il y avait une porte à côté de nous. Il l'a ouverte et m'a poussée à l'intérieur d'une petite salle de bains, avec une douche, un lavabo et des toilettes. Puis il a fermé la porte à clé. Nous n'avions pas arrêté de nous embrasser. C'était super chaud. J'ai senti son érection contre moi à travers son pantalon léger. Il a ouvert sa braguette puis a pris ma main qu'il a glissée à l'intérieur. J'ai senti son membre brûlant. C'était très schizophrénique pour moi qui adorais qu'il me désire ainsi, et à la fois, me serais contentée d'échanger des baisers. Sa main a pressé la mienne pour me pousser à le caresser. Je pense que Laure me

dirait qu'il est inévitable qu'un homme que l'on a excité en veuille plus. Christophe, lui, avait été capable de se contenter de mes baisers, peut-être était-il une exception...

La suite a allié le pire au meilleur. J'exagère sûrement en parlant du « pire ». Disons qu'il y a eu un moment pas top. Michael a interrompu notre baiser pour me pousser (me forcer ?) à m'agenouiller. J'ai été un peu choquée par ce geste, son manque de romantisme. Je me suis retrouvée face au sexe de Michael et il voulait manifestement une pipe.

La première fois que j'ai dû faire une fellation, je devais avoir vingt ans. J'étais avec mon copain de l'époque, je me souviens très bien que nous étions en automne et qu'il pleuvait. On avait passé l'après-midi à regarder la télé et à faire l'amour. À un moment, on a décidé de regarder un film de Marco Bellocchio, *Le Diable au corps*, l'histoire d'un lycéen qui s'amourache de l'épouse d'un chef des Brigades rouges. La jeune Giulia, interprétée par Maruschka Detmers, se donne à lui. Le film était assez chaud avec plusieurs scènes où les acteurs faisaient l'amour, nus. Bien entendu, ils jouaient, ce n'était pas réel. Et puis, il y a ce passage, devenu célèbre depuis, où Maruschka Detmers a la tête sur les cuisses de son amant. Elle ouvre sa braguette et se met à lécher son sexe tout doucement et à le prendre dans sa bouche. Je me rappelle trois choses très précisément. D'abord, c'était très doux ; ensuite, l'acteur avait un petit sexe ce qui rendait moins impressionnant l'acte ; enfin, la scène a eu un effet physique sur mon copain. J'ai vu une bosse à côté de moi dans le lit. J'ai soulevé le drap pour vérifier : il avait un début d'érection. Copiant ce que je venais de voir à l'écran, je me suis mise à côté de lui et je l'ai pris dans ma bouche. Je ne savais pas vraiment si je devais le caresser en même temps avec la main. La particularité de mon copain de l'époque, c'est qu'il jouissait très rapidement, c'était un peu le Speedy Gonzales de l'éjaculation. C'était un gros inconvénient et ça m'a valu de ne jamais atteindre vraiment l'orgasme, mais cette fois-là, ça a été un énorme avantage. Sans que j'accomplisse de prouesses, je l'ai senti se déverser dans ma bouche. Inutile de dire que j'ai tout recraché sur le lit ! Après cet épisode, la fellation est entrée dans ma sexualité avec mes différents petits amis mais toujours dans la douceur...

Avec Michael, c'est très différent. Il a encore mis ses mains sur ma tête pour me pousser vers son sexe. Je n'aime pas beaucoup cela mais je l'ai pris courageusement dans ma bouche. J'ai encore moins aimé qu'au lieu de me laisser le mener au plaisir, il se mette à bouger les hanches, un peu comme s'il était en moi. J'ai eu rapidement la sensation d'étouffer. À un moment, j'ai même eu un haut-le-cœur. J'étais presque au bord des larmes quand, heureusement, il a joui. Comme la fois précédente, je n'ai pas eu d'autre choix que d'avalier son sperme. Je ne me sentais pas bien ni physiquement ni psychologiquement.

Il s'est assis sur le plancher de la salle de bains et m'a prise dans ses bras.

— Ah, Ophélie, je me demande ce que tu me fais. Je ne me rappelle pas avoir ressenti quelque chose d'aussi fort depuis longtemps. J'ai un désir constant de ton corps. J'aime embrasser tes lèvres, j'aime te regarder. Tu m'amuses, tu m'émerveilles. Tu vois, j'apprécie chaque leçon de français que tu me donnes. J'espère que nous continuerons à découvrir ensemble ce plaisir unique. Je veux tout explorer avec toi, goûter et expérimenter chaque partie de ton corps.

Et là, c'est une image triviale, c'était comme le soleil après un orage tropical ! Ses paroles ont immédiatement effacé le mauvais souvenir de l'acte sexuel que nous venions de partager. Il a peut-être une sexualité très virile mais il est capable d'exprimer des sentiments pour moi. Puis-je espérer mieux que ce que je viens d'entendre ?

Et puis, il a pris mon menton dans sa main, m'a tourné la tête et m'a embrassée intensément. Ce baiser, son baiser, c'était plus qu'un geste sensuel, c'était l'expression d'un amour véritable...

La suite de la soirée a été idyllique. Nous sommes montés regarder le coucher de soleil. Michael est venu derrière moi pour goûter le spectacle et quand il m'a enlacée, comme pour signifier que je lui appartenais, j'ai eu l'impression de toucher à la félicité, d'atteindre un de ces rares moments où le bonheur est absolu.

Puis nous sommes descendus sur la terrasse du premier pour dîner. Comme chaque jour, c'était excellent. L'ambiance était détendue et sympa. Robert était fasciné par Laure. Michael m'a pris la main à une ou deux reprises. Quand je me plonge dans ses yeux bleus, je me dis que j'ai enfin rencontré l'amour.

Plus tard, bien après minuit, Michael nous a annoncé que nous allions sortir en boîte de nuit. Apparemment, le VIP Room, un des clubs les plus célèbres de Paris vient d'ouvrir une boîte à côté de Porto Cervo.

Nous sommes allés nous changer. Quand Laure s'est présentée dans sa robe ultracourte, avec ses jambes nues et les dix centimètres de talon de ses Louboutin, j'ai cru que l'avocat allait nous faire une attaque d'apoplexie !

Pour aller au VIP Room, il fallait prendre le Zodiac. Aller en boîte en bateau, c'était juste magique. Michael avait posé sa veste sur mes épaules et m'a gardée dans ses bras pendant tout le trajet. Je crois que j'aurais été prête à traverser l'Atlantique tellement je me sentais bien. En réalité, le transfert a dû durer un quart d'heure. Le top, c'est que le bateau nous a déposés au pied de la boîte devant laquelle du monde attendait. Si j'avais été seule avec Laure, nous aurions dû faire au moins une demi-heure de queue sans même être certaines d'entrer. Mais quand le staff du VIP Room a vu arriver Michael, ils ont écarté tout le monde pour nous laisser passer. À l'intérieur, le manager est venu saluer Michael et nous a installés à la meilleure table.

Déchaînées sur nos toutes nouvelles Louboutin, Laure et moi avons joué les reines de la nuit, ne nous arrêtant de danser que pour nous ravitailler en Perrier-Jouët rosé. Du champagne, la meilleure table, de la bonne musique et ma meilleure amie, peut-on rêver fête plus amusante ? Seul bémol, je n'ai pas réussi à persuader Michael de se joindre à nous sur la piste de danse. Il est resté toute la soirée à boire et à discuter avec Robert en nous regardant. En me remémorant Deauville et mes rocks endiablés avec Michael, je me suis dit que, décidément, les hommes considèrent la danse seulement comme une façon d'impressionner leur proie pour mieux la conquérir. C'est le paon qui fait la roue... La preuve, c'est que Laure a réussi à traîner Robert sur la piste. Cela dit, il aurait mieux fait de s'abstenir. En terme de parade nuptiale, c'était carrément raté !

Juste après ce moment inoubliable, Laure et moi sommes sorties prendre l'air.

— Tu es vraiment sûre de toi pour Robert ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, s'il fait l'amour comme il danse, tu risques d'avoir une nuit assez inoubliable...

— Il ne danse pas si mal que ça.

— Tu plaisantes ! Il est pathétique. Je ne me rappelle pas avoir déjà vu quelqu'un d'aussi peu à l'aise avec son corps. Je crois que s'il avait volontairement essayé de ne pas être en rythme, il n'aurait pas fait pire !

— Qu'est-ce que tu es méchante ! On dirait moi, en pire. C'est vrai qu'il n'est pas John Travolta, mais il est mignon. Et puis, regarde mes chaussures, elles ne sont pas belles ?

— Si, mais je crois que c'est quand même lui qui fait la bonne affaire si vous passez la nuit ensemble.

— Tout le monde n'a pas la chance de coucher avec un mec super canon et blindé aux as !

Elle n'avait pas tort. J'ai décidé d'arrêter de la tourmenter. Après tout, elle est grande...

De toute façon, c'est elle qui a changé de sujet.

— À propos de Michael, c'est le grand amour, c'est incroyable.

— Oui, honnêtement, c'est le bonheur parfait...

À ce moment-là, je ne sais pas pourquoi, je me suis souvenue de l'épisode de la petite salle de bains. Avec tous les moments de tendresse que nous avons partagés depuis, il m'était sorti de la tête. Pour connaître l'avis de ma copine, plus experte que moi dans le domaine sexuel, je lui ai tout raconté en détail. J'ai même ajouté en prime le récit de nos autres rapports. Je pense que j'ai été encore plus précise que Laure quand elle m'impose le récit de ses exploits.

— Alors, tu en penses quoi ?

Contrairement à d'habitude, elle a pris quelques instants pour répondre.

— Ça m'inspire plusieurs réflexions. D'abord, Michael est chaud sexuellement, ce qui n'est pas grave. Chaque personne diffère dans son comportement sexuel, ses goûts en matière de pratiques, de positions, de rythme... Il n'y a pas de corrélation avec ses sentiments. Il peut très bien t'aimer vraiment et avoir envie d'une baise un peu sauvage avec toi.

Elle a fait une petite pause. Je n'ai rien dit, réfléchissant à ses propos plutôt rassurants. Elle a repris.

— En ce qui concerne la pipe de cet après-midi, je ne suis pas fan non plus mais je sais qu'il y a des mecs qui aiment ça. Alors, j'ai appris à prendre le sexe de mon amant pratiquement en entier. C'est un peu comme les avaleurs de sabre, il y a une technique. Tu peux consulter les sites féminins et les forums. C'est un sujet de discussion courant, tu trouveras des conseils.

Avoir recours à Internet pour satisfaire Michael dans une pratique que je n'apprécie pas ? Ça me laisse dubitative... Laure conclut son diagnostic.

— Le plus important, c'est que tu ne dois pas le faire si tu ne veux pas !

— Mais Michael va être déçu.

— S'il a de vrais sentiments pour toi, il acceptera. D'ailleurs tu m'as dit que tu acceptais avec lui des manières de faire l'amour qui ne t'étaient pas habituelles. Tu as même apprécié... Il peut donc

également apprendre à faire l'amour de la façon que tu préfères. Le plus important, c'est de ne pas se forcer, même par amour.

— Mais s'il me trouve trop gamine ?

— Arrête ! Tu fais fausse route. La sexualité, c'est un domaine dans lequel on peut faire beaucoup de choses... à condition que les deux partenaires soient d'accord et prennent leur pied !

Je reste pensive.

— C'est un peu la morale de ton livre de chevet, *Cinquante nuances de Grey*, non ? Elle refuse son jeu de maître-esclave et il finit par l'accepter. Je me trompe ?

Je crois que Laure vient encore de monter dans mon estime. C'est incroyable : cette fille si jeune, qui paraît si barrée sexuellement par moments, est capable d'une maturité étonnante. Le parallèle qu'elle vient de faire entre mon histoire et celle des héros m'a redonné le moral. C'est mon amie, je l'aime plus que tout au monde... après Michael et Roméo !

Un dernier doute à lever.

— Et O, dans *Histoire d'O*, c'est un peu le contraire : elle accepte les pires traitements par amour pour son fiancé...

— Je sais. Je ne veux pas passer pour une féministe, mais j'ai du mal à avaler qu'elle accepte ces séances où elle se fait fouetter et même marquer au fer rouge ! Je veux bien un peu de soumission mais cela doit rester un jeu. Bon, en même temps, si certaines femmes veulent vraiment prendre leur pied comme ça... N'oublie pas que ce livre a été écrit par une femme qui voulait impressionner son amant. Elle a mis le paquet pour le bluffer, c'est tout. En tout cas, vous avez beau avoir la même initiale, O et toi n'avez rien en commun. Ne l'oublie surtout pas !

Je la prends dans mes bras et je l'embrasse.

— Tu es une vraie amie. Je t'adore.

— Arrête, tu vas me faire pleurer. J'ai horreur de ces épisodes de sentimentalisme... Et n'oublie pas que tu as promis de me choisir comme demoiselle d'honneur et de me lancer ton bouquet !

— Promis.

Nous sommes rentrées dans la boîte, avons dansé encore un peu puis Michael a donné le signal du départ.

Le retour vers le yacht a été assez similaire à l'aller. Il faisait juste un peu plus froid et, cette fois, Michael m'a fourni un blouson bien chaud et a gardé sa veste. Un matelot m'a aussi donné une couverture, ce qui n'était pas un luxe pour mes jambes nues ! Différence notable avec le trajet aller, Laure et Robert se roulaient des pelles sans se soucier de notre présence. Ils étaient tellement imbriqués l'un dans l'autre à tous les niveaux des pieds à la bouche qu'on ne voyait plus qu'une seule masse confuse dans la pénombre. Certainement une façon de combattre le froid, en « partageant la chaleur animale » comme on l'apprend en Sibérie !

À l'arrivée, ils ont filé dans une cabine sans même nous dire bonsoir. Pire que des bêtes !

Michael et moi avons tranquillement rejoint la nôtre. J'étais fatiguée mais j'avais néanmoins envie de lui. La conversation avec Laure m'avait rassérénée et je n'oubliais pas qu'il m'avait conduite à

l'orgasme chaque fois que nous avons fait l'amour. Il était absolument normal que je lui procure également une jouissance, même si certains moments étaient moins plaisants que d'autres. Et depuis que nous sommes ensemble, il n'y a jamais eu de nuit sans sexe.

Il serait dommage de changer les bonnes habitudes, sauf si lui était trop fatigué. Après tout, il n'a plus vingt-six ans...

Mais visiblement, Michael trouve toujours un regain d'excitation dans chaque geste que je peux faire. C'est terriblement gratifiant ! Hier soir, ce sont mes pieds douloureux qui ont provoqué son désir.

Mon premier réflexe en arrivant dans la cabine a été de m'appuyer contre le mur pour enlever mes Louboutin. À ce moment-là, la voix rauque de Michael, chargée de sensualité, s'est élevée.

— Ne bouge pas, n'enlève pas tes chaussures.

J'en ai frissonné. Il est venu derrière moi, m'a poussée contre le mur et a commencé à m'embrasser dans le cou. Instinctivement, je me suis cambrée et j'ai appuyé mes fesses contre lui.

J'ai tourné la tête pour pouvoir l'embrasser. Il avait un bon goût de gin. De toute façon, les baisers de Michael sont toujours un régal. J'adore l'embrasser ! L'avoir derrière moi compliquait nos baisers mais les rendait différents.

Il a remonté rapidement ma jupe et sa main est venue entre mes fesses. Ce soir, pas de temps perdu à jouer avec l'intérieur de mes cuisses, à s'attarder à proximité de mon sexe. Il a écarté ma culotte et a directement glissé un doigt en moi. Ce qui est incroyable (enfin qui ne l'est plus vraiment depuis que je suis avec lui), c'est que j'étais déjà trempée. Il suffit qu'il m'embrasse pour que je sois instantanément prête à l'accueillir. Sa main en moi, c'était délicieux. Il était en moi avec son majeur puis me caressait toute la zone entre mon clitoris et mes fesses. Une onde de plaisir m'a traversée.

À un moment, sa main s'est clairement positionnée entre mes fesses et il a commencé à caresser un endroit assez interdit. Interdite, c'est moi qui l'étais. J'ai été un peu troublée. Mais lui, ça l'a rendu dingue. Ses baisers sont devenus aussi chauds que la lave. Pour la première fois, nos dents s'entrechoquaient. C'était bestial mais délicieux. La limite a commencé à être dépassée quand son doigt est entré en moi. Je l'ai laissé faire quelques instants, sûrement plus parce que j'aimais sa passion que parce que j'appréciais cette sensation nouvelle. Ce n'était pas désagréable, mais étrange et surtout gênant.

Pour échapper à sa main, j'ai dû me retourner et lui faire face. Je l'ai embrassé en léchant le pourtour de ses lèvres.

— Michael, je te veux en moi.

Il m'a regardée, un regard profond sans sourire, et il m'a tendu un préservatif.

C'est pas possible, c'est un vrai distributeur !

Pour éliminer une possible frustration liée à l'interruption de sa caresse, j'ai refait le coup du préservatif mis avec la bouche. Je me suis très bien débrouillée, rapide et efficace depuis l'ouverture du pantalon jusqu'au déploiement final du morceau de latex.

Je suis remontée à son niveau.

— Michael, je te veux. Prends-moi.

— OK, prépare-toi. Je ne sais pas si tu vas supporter...

Il m'a donné un long baiser, plus doux que ceux que nous venions d'échanger, puis il a descendu ma culotte le long de mes jambes. J'étais nue sous ma robe. J'avais envie de lui, je me sentais fébrile dans ce moment d'attente.

Il m'a retournée contre le mur. On allait avoir un nouvel épisode de la passion brute façon Michael. Quand j'ai senti son membre à l'entrée de mon sexe, j'ai gémi doucement par anticipation. Cet homme a développé ma lascivité à un niveau inattendu.

Comme je pouvais le prévoir, il m'a pénétré entièrement d'une traite, sans douceur. Le choc sensoriel a été énorme et j'ai poussé un cri. Michael s'est alors déchaîné, me faisant crier plus que gémir. C'était très fort comme sensation et même si ce n'était pas forcément le plaisir le plus raffiné, je sentais qu'il m'amènerait encore à l'orgasme. Parce que c'était Michael, l'homme dont j'avais toujours rêvé.

À un moment, la vigueur de ses va-et-vient l'a fait sortir de moi complètement. Quand il est revenu contre moi, j'ai senti que son sexe se positionnait au mauvais endroit... Il a poussé doucement... Cette fois, j'ai compris que ce n'était pas une erreur et, forte des conseils de Laure, je suis intervenue calmement et fermement.

— Michael, non, je ne veux pas.

J'ai pris son sexe et je l'ai mis contre le mien. Il est revenu en moi mais a exprimé son regret.

— Ah, Ophélie, j'aimerais tellement te faire l'amour comme ça. Tu as de si belles fesses. Un jour, tu te donneras à moi complètement...

Je n'ai pas répondu. Moi, je considère que je me donne déjà à lui entièrement, corps et âme. On se donne des orgasmes systématiquement, pourquoi chercher de nouvelles sensations ? Enfin, il a dit « un jour », une date suffisamment lointaine et incertaine pour que je diffère ma réponse. J'ai décidé de le motiver autrement.

— Michael, je veux jouir comme jamais. Donne-moi mon plus bel orgasme.

Visiblement, même un homme aussi expérimenté que Michael peut réagir à un stimulus aussi basique.

Ses mouvements se sont faits plus lents et plus profonds tout en explorant ma bouche avec sa langue.

Au bout de quelques minutes, il a obtenu le résultat que je lui avais demandé, un orgasme simultané. Pour lui, vu ses cris, c'était certainement le plus fort... Pour moi, ça ne l'a pas été, c'était même l'opposé. Je ne sais pas si c'était la fatigue ou sa tentative que j'avais dû stopper, mais jusqu'au dernier moment, je n'ai pas été certaine de pouvoir jouir. J'ai finalement été sauvée par la sensation de son éjaculation dans le préservatif. Le sentir avoir autant de plaisir a provoqué le mien. J'aime vraiment trop cet homme !

Nous nous sommes endormis ensemble. Au petit matin, la lumière m'a réveillée. J'ai regardé à côté de moi et j'ai pu observer le plus bel homme du monde en train de dormir. Il était sur le ventre, la tête tournée vers moi. J'ai regardé ses muscles et son bronzage. J'aurais aimé promener ma main sur sa peau mais j'ai eu peur de le réveiller. Je me suis donc contentée de l'admirer. J'ai du mal à me dire qu'il est à moi... Enfin, l'est-il vraiment ? J'ai décidé de ne pas me prendre la tête, mis un masque sur mes yeux et me suis rendormie.

Au réveil, j'étais seule. Une douche rapide, quelques habits enfilés à la hâte et je me délecte maintenant du soleil, de la gentillesse de Marco, de l'excellence des croissants italiens et de la beauté de la mer. Peut-on rêver mieux ?

17 août 2014, 15 h 30

Je profite d'un moment de tranquillité maintenant que le yacht est en haute mer pour ajouter une entrée dans mon journal.

Il faut dire que depuis ce matin, on a eu plusieurs arrivées inattendues. Si ça continue comme ça, on va se retrouver plus serrés que dans le métro à l'heure de pointe ! J'exagère mais c'est quand même agaçant. J'aimais bien notre petite croisière à quatre. En même temps, c'est un sentiment personnel et je suis sûre que Laure a un avis opposé.

Bon, je dois me raisonner, je ne suis qu'une invitée et je ne dois pas l'oublier ! Mais tout va être plus compliqué maintenant...

Tout a commencé à bouger en début d'après-midi. Avant cela, le seul point notable était l'air de cocker battu de Robert, quand Laure et lui sont remontés sur le pont après la baignade. Il était juste derrière elle, et toute sa faconde et son arrogance avaient disparu. En passant près de moi, Laure a levé les yeux au ciel, limite excédée.

— Ophélie, je me change et je te rejoins pour l'apéro. En haut, ça te va ?

En voilà une autre qui s'est rapidement approprié le yacht et qui n'a pas de mal à s'habituer au luxe.

N'étant pas aussi cavalière que mon amie, j'ai cherché Michael pour lui demander son autorisation. Il était en train d'écrire des emails dans le salon. Il était très absorbé. J'ai quand même eu droit à un gentil sourire quand il m'a dit oui.

J'étais la première à m'installer sur les canapés sur le pont du haut. Marco m'a proposé une coupe de champagne, que j'ai bien entendu acceptée. Serais-je en train de devenir alcoolique ? Ce qui est sûr, c'est que j'enchaîne les coupes encore plus vite que les orgasmes !

Laure est apparue dans un nouveau maillot.

— Hello, Ophélie, tu ne préfères pas aller dans la piscine ? On sera mieux pour discuter, il fera moins chaud.

Je me suis aperçue que je n'étais pas encore entrée dans cette petite piscine. Était-ce parce que, inconsciemment, je l'associais à l'image de Carolina en train de copuler avec Christophe ? Si c'est ça, je devrais au contraire multiplier les bains, vu les conséquences positives de cette fameuse soirée.

J'ai eu une pensée pour mon ancien petit ami. Ce doit être sa dernière journée en Corse, s'il s'en est tenu à son programme. J'espère vraiment qu'il va pouvoir franchir le cap et m'oublier. Je n'arrive pas à croire que notre séparation ne date que de quarante-huit heures.

Choisir entre les canapés et la piscine n'a pas été difficile car, pendant que je pensais à Christophe, Laure a plongé sans attendre ma réponse. Il y a des fois, sa manie de tout décider m'énerve vraiment.

J'ai essayé d'opposer une résistance.

— Laure, je n'ai ni casquette ni chapeau, le soleil tape trop fort !

— T'inquiète, on va arranger ça. Marco, vous auriez un chapeau pour Mlle Ophélie, s'il vous plaît ?

Je prendrais également une coupe, par la même occasion...

Malheureusement, Marco est un peu le gentil génie de la lampe magique, il est capable de tout fournir. Une minute plus tard, j'avais un grand chapeau de paille, très élégant, et Laure, ses bulles.

À court d'arguments, je l'ai rejointe dans la piscine. Une eau à 30 °C, c'était vraiment agréable, mais j'ai quand même décidé de faire une remarque à mon amie.

— Laure, quand tu me demandes mon avis pour prendre une décision, tu pourrais attendre la réponse et éventuellement en tenir compte...

— On n'est pas bien ici ?

— Si, mais ce n'est pas la question...

— C'est le résultat qui compte. Je savais que tu allais faire ta limace et rester scotchée au canapé, à cuire.

— J'étais à l'ombre...

— C'est pareil, il fait une chaleur de bête ! On est beaucoup mieux dans l'eau. Honnêtement, Ophélie, toi, moi, deux coupes de champagne, que peut-on vouloir de plus ?

J'ai réfléchi une seconde. Elle est têtue comme une vieille mule et n'admettra jamais qu'elle avait tort sur la forme. Mais, finalement, on s'en fout, elle a raison, on est trop bien ici toutes les deux. J'ai laissé tomber.

— Et Robert, il est où ?

— Le plus loin possible, j'espère. C'est aussi pour ça que je préfère éviter les canapés. J'ai peur qu'il continue à me coller...

— La nuit ne s'est pas bien passée ?

— Ça dépend pour qui... Vu qu'il ne m'a pas lâchée de toute la matinée, je pense, sans me vanter, que pour lui c'était top...

J'ai fini sa phrase.

— ... mais pas pour toi.

— Non, c'était comme tu l'avais prévu, en pire.

Ça m'a fait marrer.

— Je l'avais bien dit, il n'est quand même pas beau.

— Si seulement c'était ça le problème. Robert, c'est un enchaînement de désastres sexuels. Rien n'est bien, rien. Les baisers, nul, je lui mettrais un 4 sur 20. Ce mec n'a pas de langue, ou bien il ne sait pas s'en servir. Sur le physique général, je ne m'attendais pas à grand-chose, il est mou, il mérite un 6. Son sexe est le seul élément correct, qui pourrait lui valoir la moyenne. Mais pour ce qui est de la façon

de s'en servir, c'est dramatique, sans intérêt : 2. En revanche, c'est un vrai sprinter. Je pense que l'on n'était pas loin du record du monde, moins de dix secondes !

Sa description m'éclate. Elle est vraiment drôle ma copine.

— Comme ça, c'était moins pénible...

— Oui, mais j'ai quand même des besoins. Je l'ai vivement encouragé à descendre à l'étage en dessous et, au niveau sensualité et technique de cunnilingus, ça valait peut-être un 7.

— Tu n'as pas joui ?

— Tu plaisantes ! L'Homme aurait eu le temps de coloniser Mars avant que j'aie pu même approcher d'un début de jouissance... J'étais d'autant plus énervée que je savais que tu étais en train de t'éclater avec le beau Michael ! La vie est injuste...

— Tu as dormi avec lui ?

— Oui, ma faiblesse me perdra... Ce matin, il a voulu remettre le couvert ! J'ai regardé mes magnifiques Louboutin et je me suis décidée à lui faire une demi-pipe et une branlette.

— C'est quoi, une demi-pipe ?

— Ça veut dire que je l'ai vaguement sucé et je l'ai fini à la main.

J'ai retrouvé là l'absence de romantisme de Laure... et ça m'a fait penser à David.

— Au fait, on n'a pas reparlé de ta rupture avec David. Les vacances se sont mal passées ? Pourtant, après ton SMS, je pensais que tout allait pour le mieux.

— Oui, c'est l'excès de sentiments qui nous a tués. David n'a pas pu admettre que je reparte. Il ne supporte plus de ne pas être avec moi tout le temps. Il voudrait que je m'installe avec lui à Los Angeles. Comme si c'était si facile... La seule solution pour obtenir une carte verte, c'est le mariage...

— Il t'a fait sa demande ?

— Plus ou moins. Il y a un problème religieux : s'il m'épouse, ses enfants ne seront pas juifs. Il était partagé entre son amour pour moi et la tradition. Je lui ai facilité le travail. Maintenant, nous ne sommes plus ensemble, c'est plus simple...

Il y a eu un grand silence.

— Et toi, Ophélie, toujours le *big love* ?

— Oui, mais heureusement que je t'avais parlé, ça m'a permis de gérer une situation délicate.

— Encore une gorge profonde ?

— Je ne savais pas que ça s'appelait comme ça...

— Si, il y a même eu un film qui portait ce titre dans les années 1970.

La culture de Laure n'a pas de limite. Je découvre qu'elle englobe même le cinéma porno !

— Non, c'était autre chose...

— Il a voulu ton cul !

Ce n'était pas une question.

— Je ne l'aurais pas exprimé de façon aussi crue mais c'est bien ça.

— Et tu as refusé ?

— Oui.

— Il l'a pris comment ?

— Ça va, pas mal en tout cas. Il m'a juste dit qu'il souhaitait le faire dans le futur.

— Et tu as répondu quoi ?

— Rien. Pour l'instant, ça ne me fait vraiment pas envie... Tu me trouves réac, coincée ?

— Non, je peux comprendre. De toute façon, tu ne l'as jamais fait, alors c'est normal que cela te stresse.

— Mais lui, il l'a fait. C'est peut-être quelque chose qu'il aime...

Elle a un petit rire.

— Oui, visiblement, ça fait partie de ses habitudes... Eh bien, il peut attendre, ça ne va pas le tuer. Si tu m'avais dit que tu ne voulais pas lui faire de fellation, je t'aurais dit que vous aviez peut-être un problème. Là, clairement, il n'y en a aucun.

— Et s'il me quitte ?

— Pour ça ? Je n'y crois pas et, même si j'avais tort, ce n'est pas en te forçant que tu sauverais votre relation. S'il ne peut pas comprendre que c'est trop tôt pour toi, c'est qu'il n'a aucun sentiment pour toi. Ophélie, tu es une vraie bombe, tu ne boxes pas dans la même catégorie que 99 % des filles. Tu es spéciale et crois-moi, il s'en rend compte. Écoute, vous couchez ensemble depuis combien de temps ? Une semaine ?

— Cinq jours. Enfin, quand on a fait l'amour hier, c'était le quatrième jour de notre liaison.

— Quatre jours ! Tu te rends compte ! Honnêtement, il ne pouvait pas savoir que tu étais vierge de ce côté-là, mais c'est quand même hyper tôt pour ce genre de pratique.

— Et si je ne peux jamais lui donner satisfaction ?

— « Jamais », c'est une perspective longue, tu ne peux pas le prévoir. Cela dépend de l'évolution de votre relation, de la confiance que vous établissez... D'ici là, vous aurez d'autres défis à affronter. À commencer par sa femme...

Je crois que Laure va devenir ma coach officielle au niveau sexuel et sentimental. Quelle jeune femme exceptionnelle ! Je culpabilise un peu de la décrire parfois comme légèrement superficielle dans ce domaine.

— Mais Laure, toi, tu pratiques...

— Oui, et tu vois à quel point cela m'a servi pour établir une relation sérieuse... Arrête de psychoter, j'ai lu dans un article de *Cosmo* que plus de 70 % des femmes trentenaires n'ont jamais essayé.

Les stats de *Cosmo*, ça m'a rassurée direct. J'ai pris la coupe vide de Laure et suis allée nous en chercher deux nouvelles.

Alors que je redescendais tranquillement dans la piscine en essayant de faire attention à ne pas renverser les deux coupes, j'ai vu Laure se figer comme si elle avait vu arriver un fantôme.

— Ophélie, derrière toi, il y a un dieu grec, une bombe absolue !

Ma première réaction a été de penser qu'elle parlait de Michael, car pour moi, Michael correspond à cette définition. Et puis, j'ai immédiatement réalisé que ce n'était pas possible, Michael ne pourrait

provoquer un tel émoi chez elle. J'étais curieuse de savoir qui la mettait dans un tel état mais je ne me suis pas retournée avant de lui avoir donné son champagne.

Quand, enfin, je l'ai fait, je me suis retrouvée face à Michael accompagné d'un homme d'une trentaine d'années, la fameuse divinité de Laure. Honnêtement, elle exagérait mais il était vraiment pas mal. Grand, environ 1,90 m, cheveux blonds, barbe de trois jours, yeux bleus extrêmement clairs, bronzé, tenue cool. Un peu le genre Ryan Gosling, habillé en surfeur...

Michael a voulu faire les présentations.

— Mesdemoiselles, je voudrais vous présenter Charles.

C'est alors que j'ai entendu sa voix pour la première fois, une voix grave au timbre assez unique, quand il a précisé son prénom.

— Charlie.

— Oui, enfin son vrai nom, c'est Charles. Charles, je te présente Ophélie, une amie très chère, et Laure, sa camarade.

— Bonjour, Ophélie. Bonjour, Laure.

Moi, bien installée dans ma piscine, je lui ai répondu de loin.

— Bonjour, Charlie.

Laure, elle, a voulu être plus polie et s'est précipitée pour le saluer. Le problème, c'est qu'à se dépêcher avec sa coupe dans la main, elle a loupé la dernière marche et se serait étalée en beauté aux pieds des deux Américains si Charles ne l'avait pas rattrapée d'une main ferme. La coupe de champagne a quand même explosé au sol, mais Laure ne s'est que légèrement éraflé le genou.

Charlie s'est inquiété pour elle :

— Ça va ?

Elle a levé la tête vers ce géant. Elle avait l'air paralysée.

— Ça ira. Je suis Laure.

— Oui, j'avais retenu. Bonjour, Laure. Ne bougez pas, il y a du verre partout, vous pourriez vous blesser. Permettez-moi de vous aider.

Et là, avec une délicatesse incroyable pour un homme aussi grand, il l'a prise dans ses bras, a fait quelques pas, puis l'a déposée doucement sur un des canapés.

— Voilà, comme cela, vous ne risquez rien.

Elle était tellement sous le choc qu'elle n'a même pas pu le remercier. Je pense que c'était dû à la chute, mais surtout au fait de se retrouver portée de cette manière par un homme qu'elle trouvait si beau.

Marco, pendant ce temps, avait appelé quelqu'un pour ramasser le verre. Michael avait l'air ennuyé par l'incident.

— Ophélie, ne bouge pas, il y a peut-être du verre dans la piscine du côté de l'échelle. Tu vas devoir sortir par le côté. Attends, je vais t'aider.

Il est venu et m'a hissée sur le bord.

— Merci, Michael.

— De rien.

Il a fait mine de s'éloigner.

— Tu ne me prends pas dans tes bras pour m'emmener jusqu'au canapé ?

— Mais Marco vient d'aspirer tous les morceaux de verre à l'extérieur. Le danger était dans la piscine.

J'ai fait une petite moue et je l'ai pris par le cou.

— Il pourrait en rester un...

Il avait à peine commencé à tendre ses bras que je me suis lancée pour imiter la position de Laure dans les bras de Charlie quelques instants plus tôt.

Il m'a portée vers le canapé puis s'est posté juste à côté du géant blond.

— Tu vois, Charles, c'est un problème d'avoir un petit frère qui ne peut s'empêcher de faire le joli cœur.

— Désolé, mon cher grand frère, la galanterie fait partie de l'héritage de notre père ! Je constate heureusement que tu possèdes les mêmes gènes...

Charlie, le frère de Michael ! Ça, c'est du scoop ! Un petit frère caché presque aussi beau que le grand ! Puis, je me suis souvenue de rumeurs lues sur Internet il y a quelques années. J'avais presque oublié, mais tout m'est revenu d'un coup.

Michael nous a rappelé le timing.

— Mesdemoiselles, nous allons passer à table dans quelques minutes.

Et il est descendu, suivi de Charlie qui nous a fait un clin d'œil en passant. Le coup du clin d'œil a rendu Laure complètement folle.

— Tu as vu, il m'a fait un clin d'œil. Qu'est-ce qu'il est craquant !

— J'ai vu mais il ne s'adressait peut-être pas qu'à toi...

— Tu ne vas pas le revendiquer lui aussi, tu as déjà le grand frère ! Remarque, je te comprends. À côté de Charlie, Michael ressemble un peu à un nain de jardin !

— Comment peux-tu dire une chose aussi injuste ?

— OK, j'exagère, mais tu as vu comme il est beau ! Je te le disais, un dieu grec.

— Visiblement américain ou peut-être anglais, j'ai cru déceler un accent différent, non ?

— Oui, peut-être... Et sa voix, elle n'est pas incroyable ?

— Là, je suis d'accord, il a vraiment une super voix.

— Oh, je l'imagine très bien dire « Embrasse-moi, Laure », « Fais-moi l'amour, Laure »...

Je l'ai coupée avec une tentative de faire de l'humour « à la Laure ».

— « Suce-moi, Laure. »

Ma copine a pris un air dégoûté.

— Parfois, tu es vraiment d'une vulgarité... Ça m'étonne de toi ! Je te parle sérieusement. Imagine que je sorte avec lui. Si nous tombons follement amoureux et si Michael quitte sa femme, on pourrait organiser un double mariage. Tu nous imagines toutes les deux avec nos magnifiques robes blanches, et Michael et Charlie en jaquette !

— On aurait un problème pour les demoiselles d'honneur, rappelle-toi que nous nous sommes promis de nous choisir respectivement...

— D'accord, mais c'est un détail. Ça serait top, non ?

— Top, mais je pense que tu mets la charrue avant les bœufs. Commençons par aller déjeuner avec le dieu grec et le nain de jardin...

Pour la première fois, la parité n'était plus respectée à la table du déjeuner. Laure était différente, moins présente, comme étouffée par son admiration pour Charlie. J'ai dû faire la conversation.

— Alors, Charlie, je pensais tout connaître de Michael, mais je ne savais pas qu'il avait un frère.

Il a souri.

— Oui, c'est un secret assez bien gardé. Pas mal, à l'heure d'Internet et des réseaux sociaux, n'est-ce pas ?

Michael est intervenu.

— Charles a toujours souhaité que nos deux carrières ne se télescopent pas.

Ça a aiguisé ma curiosité.

— Charlie, vous êtes également acteur ?

— Oui et non. J'étais acteur de théâtre et je suis devenu metteur en scène. Maintenant, Michael me pousse à tenter ma chance comme réalisateur à Hollywood.

— C'est fantastique !

— Oui. Malgré ce qu'il dit, il veut m'aider. J'ai accepté à condition que l'on ne connaisse pas notre lien.

— Mais vous êtes américain ou anglais ?

La question provoque un nouveau sourire. C'est amusant, il y a une ressemblance étonnante entre les deux frères quand ils sourient alors que pour le reste, elle est inexistante.

— Mon accent d'Oxford est donc si reconnaissable pour une Française ? Vous avez raison, ma mère était anglaise. Je suis américain car je suis né aux USA, mais quand notre père est mort, ma mère a décidé de repartir en Angleterre et elle a repris son nom de jeune fille. Celui que je porte maintenant. J'ai passé toute ma jeunesse dans la campagne britannique.

Michael fait une petite remarque acide.

— Eh bien maintenant, tu ne seras pas surpris si les détails de ta biographie se retrouvent sur Internet...

— Voyons, Michael, je suppose que ces demoiselles ont signé un NDA, n'est-ce pas ? Robert, j'espère que vous ne relâchez pas vos efforts pour préserver les secrets de notre famille.

Robert, resté totalement silencieux depuis le début du déjeuner (sans doute un contrecoup de l'évolution de sa relation avec Laure), a protesté énergiquement. Je note avec intérêt que Charlie est au courant pour les NDA. Visiblement, nous ne sommes pas les seules à avoir signé ces papiers...

Michael doit intervenir pour calmer Robert.

— Tu vois bien que Charles te provoque. Ne lui fais pas le plaisir de tomber dans le panneau... Laure, on ne vous entend pas depuis votre chute. Vous allez bien ?

Effectivement, ce silence est assez inhabituel.

— Merci, Michael. Ça va.

— Charles, la jeune femme que tu as magnifiquement secourue est d'habitude un exemple de bonne humeur, d'humour et de culture. « *La femme idéale, la Parisienne.* »

Michael a utilisé des termes français pour mettre en valeur ma copine. Je pourrais être jalouse en entendant tant de commentaires louangeurs mais je comprends qu'il la vend à son frère.

Laure vient de prendre la couleur bordeaux du vin que nous dégustons. Décidément, Charlie produit un effet dévastateur sur elle. Elle n'est plus la même.

Charlie se tourne vers Laure.

— Ne le laissez pas vous troubler, Laure. Michael cherche à me caser depuis que nous avons repris contact. Sans succès pour l'instant...

Pour appuyer son propos, il lui fait un clin d'œil, le deuxième en moins d'une heure. Ce garçon adore véritablement cette forme de communication non verbale ! Cette fois, il n'y a pas de doute, le message est destiné à Laure. Sa rougeur s'est encore accentuée. On en est maintenant au cramoisi !

Je décide de faire diversion pour sauver mon amie.

— Et vous allez tourner quoi à Hollywood ?

— Je cherche un financement pour un film d'anticipation d'après un roman américain.

— Lequel ?

— Il n'est pas très connu, c'est un livre de 1970 : *Un bonheur insoutenable* d'Ira Levin.

— Je connais.

Il a l'air très surpris, alors je précise pour ne pas qu'il pense que je bluffe.

— Oui, la thématique est proche de *1984* et de *L'Âge de cristal*. Il est question d'un régime totalitaire dirigé par un super ordinateur qui drogue tous les humains pour organiser une société parfaite, sans violence.

— Bravo, Ophélie, très impressionnant ! Michael, tu vantais les mérites de Laure et je ne doute pas de ceux-ci, mais ton amie Ophélie a des qualités cachées qui surpassent encore sa beauté. Tu progresses, vieux frère, tu ne te contentes plus de l'enveloppe corporelle, tu es en quête de valeurs plus spirituelles !

Pendant que Michael et Charlie se chamaillaient, Laure s'est penchée vers moi.

— Tu ne m'avais pas dit que l'on jouait à « Qui veut gagner des millions ? » ! Tu peux m'indiquer où sont les caméras pour que je présente mon meilleur profil ? Au moins, même si je ne connais pas les réponses, je pourrai faire la plante verte comme la fille qui tourne la roue de la fortune.

— Mais Laure, c'est juste un livre que j'ai lu quand j'étais jeune...

— Oui, mais tu fais ta poseuse... On en reparlera plus tard.

À partir de ce moment, j'ai retrouvé ma Laure combattante, celle qui occupe le centre de la scène. Malgré ça, j'avais quand même l'impression que Charlie essayait régulièrement de ramener la conversation vers moi. Je ne sais pas si c'était juste pour équilibrer ou parce que je lui plaisais, mais ce n'était pas forcément désagréable. En dehors, bien sûr, des deux ou trois coups de pied envoyés par Laure quand mes réponses étaient trop longues. Qu'est-ce qu'elle peut être jalouse ! Michael, lui, était d'un

calme olympien et ne semblait avoir aucun problème par rapport à l'attitude de son frère à mon égard. En même temps, je ne vais pas m'extasier sur quelque chose de tout à fait normal. Je ne tromperai jamais Michael avec Charlie. Il n'y a que Laure pour s'offusquer de l'intérêt qu'il me porte, alors que, finalement, je suis peut-être sa future belle-sœur !

Quant à Robert, il a essayé de s'insérer dans la discussion mais n'a eu droit de la part de Laure qu'à des réponses monosyllabiques. En caricaturant, on peut dire que Robert dévorait Laure du regard ; pour Laure, c'était Charlie ; pour Charlie, c'était moi ; pour moi, c'était Michael. Seul ce pauvre Robert n'avait personne pour s'intéresser à lui. Ça a donné un déjeuner bizarre.

À la fin du repas, Michael nous a annoncé que nous partirions en croisière dès que notre invité serait à bord. Un invité ou une invitée ? Impossible à deviner. Entre ceux qui devaient déjà savoir, ceux qui, comme Laure, s'en foutaient, et moi qui n'osais pas demander, il n'y avait plus qu'à attendre.

Fatigué de se faire rembarrer par Laure, Robert a rejoint sa cabine. Charlie est allé se reposer et Michael a encore rédigé des mails, cette fois sur le pont supérieur, à quelques mètres de Laure et moi.

Cette proximité m'a d'ailleurs évité de trop me faire engueuler. En tout cas, elle a forcé Laure à garder une voix calme.

— Tu ne peux pas continuer à saboter mon coup !

— Mais je ne sabote rien du tout !

— Si ! Tu fais ta maligne et ce n'est pas sympa. Charlie, c'est la chance de ma vie, c'est mon Michael à moi. Moi, quand tu étais avec Michael dans la boîte à Deauville, je suis restée très discrète et je me suis même éclipsée pour vous laisser seuls.

— Tu plaisantes, tu étais avec David et vous êtes allés baiser à l'hôtel !

— OK, mais s'il te plaît, fais un effort. Tu ne voudrais pas demander un peu plus de renseignements à Michael ?

Incroyable, pour une fois Laure a presque capitulé ! Tout ça pour que j'implique Michael. Elle doit vraiment être accro !

Je lui dois bien ça après son coaching mais ça implique de déranger ma star préférée pendant son travail...

— Michael ?

— Hum...

— Je peux te déranger un instant ?

— À quel sujet ? C'est Laure qui souhaite en savoir plus sur Charles ?

C'est pas vrai, encore un qui a des pouvoirs télépathiques ! Laure a les yeux qui lui sortent de la tête tellement elle est surprise, et gênée à la fois. Je cherche à garder le contrôle de la conversation.

— Euh... oui, mais comment le sais-tu ?

— Vous avez beau parler dans votre langue, j'arrive à capter quelques mots. Je dois ajouter que j'ai pu noter l'intérêt de la belle Laure pour le physique de mon frère. N'est-ce pas, Laure ?

Mon amie est acculée, alors elle décide de se lancer.

— C'est vrai que votre frère est assez spécial. Je vous remercie d'ailleurs des mots gentils que vous avez eus à mon égard.

— Je vous en prie, Laure. Je pensais chaque mot et j'estime que Charles aurait beaucoup de chance de vous avoir comme amie.

Laure a beau ne pas être du signe du Lion, les propos de Michael la font ronronner comme un gros chat. Tiens, ça me fait penser qu'il faut absolument que j'appelle maman pour savoir comment se porte Roméo même si je sais qu'il doit être pourri gâté et ne m'inquiète que d'une possible surcharge pondérale.

Bon, je coupe court aux politesses et vais droit au but :

— Charlie est célibataire ?

Michael m'adresse un grand sourire.

— A priori, oui, mais je dois vous dire que je ne l'ai jamais vu accompagné.

— Il est gay ?

Michael éclate de rire, Laure blêmit.

— Pas jusqu'à preuve du contraire, à moins qu'il ne cache vraiment bien son jeu...

Soudain, je vois apparaître une chevelure blonde dans mon champ de vision. En dessous, des lunettes noires, une chemise en lin blanche un peu transparente qui laisse voir son maillot de bain et un short en lin kaki. Elle me dit quelque chose, je jurerais que je l'ai déjà rencontrée, ou bien c'est une actrice que j'ai vue dans un film. C'est difficile de se prononcer à cause des lunettes noires. En tout cas, elle n'est pas discrète et se met à crier.

— Michael !

— Diana !

Merde, c'est la coach que j'avais rencontrée à Deauville ! Évidemment qu'elle m'était familière. Et comme l'année précédente à l'hôtel Royal, elle se jette dans les bras de Michael et lui fait un *smack* sur la bouche ! J'ai horreur de ces familiarités, encore plus maintenant que Michael est avec moi.

— Diana, tu te souviens d'Ophélie ?

— Bien sûr ! Bonsoir, Ophélie.

Je lui tends la main pour éviter de l'embrasser.

Michael présente Diana à Laure mais je n'y fais pas attention. Qu'est-ce qu'elle fout là, l'Anglaise ? J'ai bien repéré une salle de musculation (que je n'ai d'ailleurs pas utilisée) sur le yacht, mais de là à faire venir un coach ! Michael n'a pas besoin d'activité physique, je lui en fournis assez au niveau sexuel ! Si on ajoute un peu de natation, cela me semble suffisant.

De plus, si j'ai bien suivi ce qu'a dit Michael, nous partons faire une croisière tous ensemble. Avec Charlie, cela ne me gênait pas, avec Diana, je suis moins enthousiaste...

Nous avons levé l'ancre une vingtaine de minutes plus tard. Pour l'occasion, Charlie et Robert nous ont rejoints sur le pont. Ils ont tous les deux salué Diana, mais autant Robert s'est montré amical et content de la voir, autant Charlie est resté réservé et distant. En tout cas, ce n'est clairement pas une inconnue dans le monde de Michael...

17 août 2014, 19 h 30

Je suis épuisée ! Je n'ai jamais dépensé autant d'énergie physique que dans cette dernière heure ! Michael n'a pas l'air tellement plus frais que moi. Même Diana est en sueur. Je pense en tout cas que je les ai épatés tous les deux ! Ils ne me croyaient certainement pas capables d'une telle activité ! Le plus important, c'est d'avoir répondu au défi de Diana et d'avoir prouvé que j'étais au niveau. Elle a pu se rendre compte que les fesses de « la jeune Française » sont aussi fermes que celles d'une sportive anglaise qui a passé la trentaine.

Plus tôt, vers 16 heures, après une heure de navigation, le yacht s'est arrêté à quelques centaines de mètres d'une toute petite île.

— Cette île s'appelle Budelli. Elle fait partie de l'archipel de la Maddalena. C'est un site très protégé et l'accès en est strictement interdit aux touristes. Il n'y a qu'un habitant, le gardien de l'île. C'est pour cela que nous devons mouiller à cinq cents mètres de la côte.

Le paysage est magnifique. Je vois une plage qui semble avoir une teinte rosée !

— Michael, on dirait que la plage a une couleur incroyable !

— Effectivement, c'est une des plus belles plages du monde, la *Spiaggia rosa*, la plage rose.

— C'est dommage de rester à distance...

— Qui a dit qu'il fallait rester à l'écart de cette merveille ?

— Toi, tu viens juste de nous expliquer...

— Non, tu ne m'as pas écouté assez attentivement... J'ai dit que l'île était interdite aux touristes.

Ophélie, me prendrais-tu pour un touriste, un touriste américain de surcroît ?

Michael me regarde avec un grand sourire. Je n'aime pas me faire charrier mais j'aurais pu l'accepter venant de si beaux yeux, s'il n'y avait eu le ricanement de Diana qui écoutait notre conversation. Elle, elle commence à me chauffer, on ne va vraiment pas être copines...

Heureusement, il y a un chevalier blanc pour me défendre ! Charlie parle doucement mais fermement.

— Bien sûr que tu es un touriste, Michael. Un touriste célèbre mais un touriste quand même. Je t'accorde également le qualificatif de cultivé. Tu es un touriste cultivé.

Michael ne semble pas perturbé par la prise de position de son petit frère. Contrairement à moi, il n'est pas susceptible. Sa force mentale fait de lui un être à part. J'aimerais posséder cette qualité...

— Mon cher, je veux bien accepter cette dénomination. La célébrité m'a néanmoins permis d'obtenir du ministère de l'Environnement l'autorisation exceptionnelle d'aller sur cette plage.

— Tu connais des gens au ministère de l'Environnement italien ?

— Non, mais je suis invité à la Mostra de Venise cette année. Les gens du festival ont contacté le ministère de la Culture qui a transmis ma demande au ministère concerné. C'est comme ça que j'ai obtenu cette autorisation.

Pour une fois, je serai moins indulgente avec Michael. Les détails de ses relations et le fait qu'il ait le bras long ne m'intéressent pas spécialement. Il frime un peu sur le coup...

En revanche, apprendre qu'il sera à la Mostra retient mon attention. Je me vois bien être présentée officiellement comme la nouvelle compagne de Michael Brown... La presse se déchaînerait. « La mystérieuse O enfin présentée par la star hollywoodienne. L'acteur, tombé follement amoureux de la jeune Française, annonce son divorce après vingt ans de vie commune avec Carolina Sanchez. Les tourtereaux ont annoncé qu'ils allaient s'installer à Beverly Hills et qu'ils souhaitaient fonder une famille de quatre enfants... »

OK, je ne sais pas si c'est à cause du soleil mais je repars dans mon trip mytho... Il faut se calmer. Michael et moi, nous progressons mais pas au point d'annoncer notre liaison dans moins de deux semaines. J'essaie quand même de me renseigner.

— Quand vas-tu à Venise, Michael, pour quel film ?

— Nous sommes en compétition pour *Casanova, writer and lover*. Il est projeté le premier samedi. Honnêtement, c'est un assez bon film mais je ne suis pas certain que le sujet nous permette d'obtenir un Lion ni un prix d'interprétation.

— Tu es quand même content d'y aller ?

— Oui, Venise est une de mes villes préférées au monde. Et puis les festivals sont toujours source de surprises, de rencontres uniques...

Il a ponctué sa remarque d'un clin d'œil. Bêtement, je rougis. Il y a un an, c'était notre rencontre...

Après ce petit rappel romantique, nous sommes allés nous changer. J'ai remis le maillot que Michael m'avait offert à Porto Cervo. Quand je suis sortie de ma cabine, j'ai croisé Laure qui avait eu la même idée que moi.

— Tu n'as pas peur que Robert prenne ça comme un message ?

— Un message ?

— Oui, une déclaration. Il est assez accro, non ?

— Ah non, tu vas voir, je vais le calmer rapidement ! La nuit dernière m'a suffi... En plus, maintenant, il y a Charlie. Franchement, tu ne trouves pas que c'est une vraie bombe ?

— Laure, tu m'as déjà posé la question ! Je t'ai dit que je le trouvais très bien. Il est très gentil et sûrement très intelligent.

— Pourquoi tu parles comme ça de son intelligence ? Tu penses que je ne suis pas au niveau ?

— Mais si, arrête de psychoter. Sois toi-même et tu réussiras à le séduire. Regarde ce que Michael dit de toi, il t'estime largement au niveau de son frère.

— Je ne sais pas mais je n'arrive pas à sentir que j'ai une quelconque prise sur lui. J'ai l'impression qu'il est plus intéressé par toi.

Je ressens une pointe d'amertume inhabituelle dans sa voix.

— Écoute Laure, ne pars pas battue. Cela ne te ressemble pas. Ça paraît évidemment bien plus facile pour moi car je suis la *girlfriend* de son frère. Avec moi, il n'y a pas de jeu de séduction, c'est pour cela que les rapports te paraissent plus simples. Toi, il sent que tu le désires et, de ton côté, tu es plus tendue, moins naturelle...

— OK, j'ai compris, tu as raison, il faut que j'imagine que c'est Robert et pas Charlie. C'est un bon conseil, mais plus facile à donner qu'à appliquer...

Nous sommes arrivées sur le pont les dernières. Robert, Charlie et Diana sont déjà dans l'eau. Laure se précipite pour les rejoindre.

Michael m'attend dans son maillot de bain bleu navy très élégant.

— C'est un très beau maillot. Quelle marque ?

— C'est un OB, un Orlebar Brown, c'est une marque anglaise. Tu connais ?

— Non, mais il me plaît vraiment beaucoup.

— Tu sais comment s'appelle ce modèle ?

— Aucune idée.

— Un bulldog.

— Un bulldog ?

— Oui, à cause de ce qu'il contient...

— Très drôle, très spirituel ! Si tu continues à me sortir de mauvaises blagues salaces, c'est moi qui vais mordre !

— Après m'avoir griffé, tu vas maintenant me mordre... Un vrai Lion...

À ce moment-là, Diana nous a appelés pour qu'on les rejoigne. Nous sommes descendus au ponton de baignade. Avant de pénétrer dans les eaux bleu foncé, je n'ai pu m'empêcher de faire une petite vérification auprès de Michael.

— On est sûr qu'il n'y a pas de requin ?

— Non.

— « Non, on n'est pas sûr » ou « non, il n'y en a pas » ?

— Tu sais, il y a des requins en Méditerranée mais la plupart sont inoffensifs. Il n'existe qu'une seule race dangereuse dans cette mer, le grand requin blanc.

— Celui des *Dents de la mer* ?

Michael se met à rire.

— Exact, mais il paraît qu'il n'y en a pas plus de trente en Méditerranée.

— Trente, c'est énorme !

— Ne t'inquiète pas, cette espèce ne s'approche pas des côtes.

— Et si l'un d'eux décide de changer ses habitudes pour visiter les environs de la Plage rose ? On va lui servir de biscuit apéritif...

Michael a eu l'air à la fois amusé et agacé.

— Écoute, Ophélie, tu fais ce que tu veux, je ne vais pas te forcer à te baigner. Moi, j'y vais.

Là-dessus, il m'a plantée et a plongé. J'étais la seule conne à hésiter sur le ponton jusqu'à ce que Laure vienne me rejoindre.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— J'hésite à me baigner... à cause des requins.

— Tu plaisantes ?

— Non, j'ai été traumatisée par le film de Spielberg.

— On s'en fout du film ! Il est vieux de quarante ans ! En attendant, Michael est aux prises avec un autre type de requin beaucoup plus dangereux, si tu vois ce que je veux dire...

Effectivement, Diana vient d'arriver derrière lui et l'a fait couler. Il a bu la tasse et l'a poursuivie pour lui rendre la pareille. Ils chahutent joyeusement dans l'eau. Laure a raison, le danger ne vient vraiment pas du grand requin blanc mais plutôt de la grande coach anglaise. Mon sang ne fait qu'un tour. Je saute dans l'eau et me précipite pour rejoindre Michael. « Me précipiter » est d'ailleurs un bien grand mot car je ne pratique que la brasse, même pas la brasse coulée.

En réalité, j'arrive péniblement à rejoindre mon amour. Ma lente progression a permis à Diana de me voir arriver. Il faut avouer qu'elle a la classe de partir avant que je ne l'atteigne, dans un style différent du mien, plutôt la version crawl homologué pour les JO ! Elle se dirige vers une nouvelle victime, Charlie ! Je ne suis pas certaine que Laure ne préférerait pas la situation antérieure.

J'attrape Michael par le cou et il se retourne vers moi.

— Hello ! Alors, plus peur des requins ?

— Il y a visiblement des prédateurs plus dangereux que les requins dans les environs.

— *Homo homini lupus est*. L'homme est un loup pour l'homme...

— En l'occurrence, la femme est une louve pour la femme... Il ne faudrait pas qu'elle s'approche de mon territoire si elle ne veut pas prendre des coups !

Michael éclate de rire.

— Ouh, je crois entendre un rugissement féroce. Elle va être terrifiée...

— Et tu devrais faire attention également ou je t'organise un remake de *L'Empire des sens*...

— Quelle partie, le sexe torride ou la castration ?

— Les deux !

Michael approche son visage et m'embrasse. Pas un petit baiser, mais un vrai, qui mêle la langue et les lèvres. Un baiser au goût d'eau de mer, mais surtout au goût d'amour véritable. Un baiser qui s'affiche à la face du monde pour la première fois.

J'enroule mes jambes autour de ses hanches et lui rends ses baisers. Je l'aime, il m'aime, tout le monde peut le voir. Qu'importe les requins blancs, ils pourraient être tous les trente autour de moi, je n'aurais pas peur. Même s'ils conviaient leurs dangereux cousins, les requins bouledogues et les requins tigres, je n'échangerais ma place pour rien au monde.

Après ce moment de tendresse et de sensualité, je reste à flotter dans les bras de Michael et observe la lutte terrible entre Laure et Diana pour attirer l'attention de Charlie.

Soudain, Diana remonte à bord. Laure vient vers moi, visiblement énervée.

— Ophélie, Ophélie ! Cette salope a obtenu la promesse d'un baiser de Charlie si elle saute du sommet du yacht !

— Du haut du yacht, c'est super haut, au moins 10 mètres !

— Je sais, mais elle en est capable !

Michael intervient.

— Il y a 12 mètres du haut du pont supérieur jusqu'à l'eau.

— J'espère qu'elle va faire un plat et se retrouver KO !

— Laure !

— Désolé, Michael, mais votre coach est prête à tout pour embrasser votre frère.

— Je suis curieux de voir ça, je ne l'ai jamais vu embrasser une fille...

— Oh, regardez, elle va le faire !

Effectivement, Diana tend les bras au-dessus de sa tête en position de plongeuse. Après quelques secondes d'attente, elle se jette du haut du plus haut pont du *Pleasure is Mine*. Comme j'aurais pu l'anticiper en voyant sa façon de nager, elle n'a pas sauté mais a décidé de plonger. Si Laure a raison et qu'elle fait un plat, ça va faire mal... Mais Diana entre dans l'eau droite comme un *i* et, comme aux jeux Olympiques, sans faire presque aucune éclaboussure. Elle ressort quelques secondes plus tard, aussi éblouissante que la fille de Neptune, et se dirige tranquillement vers Charlie. À mes côtés, Michael est amusé et Laure, mortifiée.

Quand Diana entoure Charlie de ses bras, colle ses lèvres aux siennes et l'embrasse longuement, Laure devient carrément blême.

— Regarde ça, elle met la langue.

Michael vient à la rescousse de sa coach.

— Vous ne feriez pas la même chose, Laure ? Comme vous le disiez, mon frère n'est pas mal. Et visiblement, il a hérité du talent familial en matière de baiser...

Il ne doit pas avoir tort car Diana a du mal à s'arrêter et quand Charlie l'écarte doucement, il est évident que l'effet du baiser surpasse nettement celui du plongeur de 12 mètres.

C'est à ce moment-là que Laure m'a poussée à faire un des trucs les plus dingues de mon existence.

— Viens, Ophélie, on y va.

— On va où ?

— En haut, sauter.

— Mais t'es dingue !

— On n'a pas le choix, je ne peux pas lui laisser l'avantage sur ce coup-là. Je dois absolument embrasser Charlie pour lui montrer que je suis meilleure que la British !

— Je trouve ça idiot, mais en quoi cela me concerne-t-il ?

— Tu ne vas quand même pas me laisser sauter seule alors que tu sais que j'ai le vertige. Toi, tu n'as pas ce problème !

— OK, mais de là à sauter de 12 mètres... Je n'ai pas de tendance suicidaire. Et puis je n'ai rien à y gagner, je ne vais pas rouler une pelle au frère de Michael !

— Justement, tu pourrais le faire par amour pour lui.

Et là, Michael m'a lâchée.

— Oui, Ophélie, par amour pour moi...

Il avait son petit sourire énigmatique et je n'arrivais pas à voir s'il plaisantait.

— Tu es sérieux ? Tu veux que je saute par amour ?

— Pourquoi pas ? C'est bien un poète français qui a dit : « Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour. »

J'ai longuement sondé ses yeux bleus.

La réponse devenait évidente. Qu'est-ce qu'un saut de 12 mètres en regard de l'amour que je lui porte ?

Je me suis retournée vers Laure.

— Allez, on y va.

Laure, tout excitée, a crié à l'attention de Charlie :

— Charlie, c'est mon tour. Prépare-toi, dans cinq minutes tu verras pourquoi en anglais on appelle un baiser un « *French Kiss* » et pas un « *English Kiss* » !

Cinq minutes plus tard, nous étions au sommet du bateau. D'en bas, cela paraissait déjà haut, mais depuis le troisième pont, on avait carrément l'impression de se jeter du haut de la tour Eiffel.

Laure s'est retournée vers moi, hyper stressée.

— Finalement, je ne suis plus sûre que ce soit une bonne idée.

— Tu plaisantes ?

— Non, mais tu as vu ça, on va se tuer !

— Tu me pousses à m'engager vis-à-vis de Michael et maintenant tu recules ?

— Je suis désolée.

— Et Charlie, tu le laisses à Diana ?

— Je sais, ça me fend le cœur.

J'ai réfléchi un moment, on était mal barrées... Les autres attendaient en bas.

Au bout d'un moment, Charlie nous a interpellées.

— Les filles, vous n'êtes pas obligées, c'est très haut. Redescendez.

Diana a imité le caquètement de la poule, Michael n'a rien dit...

Je crois que c'est la provocation de Diana qui nous a sauvées. La provocation, notre amitié et notre culture cinématographique commune.

— Laure, tu te rappelles *Butch Cassidy et le Kid* ? Quand Robert Redford et Paul Newman se retrouvent coincés au bord de la falaise et que Redford ne veut pas sauter car il ne sait pas nager...

— Oui, je me souviens. C'était beaucoup plus haut pour eux, non ?

— Beaucoup plus.

— On le fait pour les frères Brown ?

— Pour eux et pour Laure et Ophélie, les deux meilleures amies du monde.

— OK, donne-moi la main, on saute à « trois »...

On a compté ensemble.

— Un... deux... trois !

Et aussi incroyable que cela puisse paraître, nous avons sauté. Pendant un moment, j'ai cru qu'il y avait un problème de gravité, que l'on n'atteindrait jamais l'eau. Et puis un choc terrible, plus bruyant et impressionnant que douloureux. J'ai eu l'impression d'aller toucher le fond de l'océan. J'ai nagé vers la

surface et ça m'a paru très long aussi mais finalement, j'ai émergé. J'ai repris ma respiration et j'ai immédiatement cherché Laure du regard.

Elle était à quelques mètres de moi. J'ai entendu les applaudissements et les hourras des autres. Je suis allée vers mon amie pour un *high five*, puis nous nous sommes enlacées. Nous sommes restées ainsi une bonne minute, pendant que Michael rejoignait Charlie.

— *Brother*, je crois qu'elles ont bien mérité leur récompense.

Ils sont venus vers nous dans un *crawl* lent, Michael m'a prise dans ses bras et Charlie en a fait autant avec Laure. Michael a repris :

— Charles, applique-toi, je veux un vrai baiser de cinéma.

— Genre Ryan Gosling – Rachel McAdams dans *The Notebook* ?

— Il manque la pluie.

— Mais nous sommes quand même mouillés...

— Très juste.

Moi, ça m'allait, c'est certainement un des baisers les plus sensuels de l'histoire du cinéma. Michael a saisi mon visage entre ses mains et m'a embrassée. C'était doux, chaud, romantique et unique. Je serais prête à répéter cet exercice toute ma vie. Quand nous nous sommes arrêtés, j'ai jeté un regard vers Laure et Charlie. Mon amie était accrochée au beau Charlie et je pense qu'elle était en train de justifier pour l'éternité l'appellation de « *French Kiss* » !

À la fin, ils avaient tous les deux l'œil brillant. Je me suis dit que Laure était bien partie pour séduire le frère de Michael. Après tout, peut-être que son rêve de double mariage n'est pas si inaccessible.

Quant aux deux autres, ils ont réagi très différemment. Robert faisait clairement la gueule alors que Diana avait un sourire éclatant et applaudissait. Il faut reconnaître qu'elle a de la classe. Elle est immédiatement remontée dans mon estime.

Après cet épisode de bravoure, Michael nous a proposé de rejoindre la Plage rose. Diana et Charlie ont décidé d'y aller à la nage tandis que Robert, Laure et moi prenions le Zodiac. Cinq cents mètres à la nage, c'est long, surtout après une heure de baignade et un saut de 12 mètres. Michael aurait sans doute pu y arriver mais il a eu la gentillesse de m'accompagner. L'humeur maussade de Robert ne nous a pas atteintes. Laure et moi étions les deux filles les plus heureuses du monde. J'ai tendu la main en direction de Michael et il l'a prise. C'est un signe fort, un signe de lien, peut-être plus fort qu'un baiser...

Les gros moteurs nous ont permis de doubler les deux nageurs. Diana avait une bonne dizaine de mètres d'avance sur Charlie. Laure était impressionnée.

— Michael, il faut reconnaître que votre coach est assez bluffante... Plongeon impeccable puis *crawl* de compétition.

— N'est-ce pas ? Elle a participé aux qualifications pour les jeux Olympiques pour la Grande-Bretagne en 2004 et 2008. Elle s'était qualifiée pour Pékin, mais elle s'est malheureusement blessée un mois avant le départ.

L'heure suivante a été un fabuleux moment de détente sur une île unique, le sable rose, l'eau turquoise... Même Robert a semblé apprécier. Décidément, mon existence a pris une tournure fantastique depuis le début de ma liaison avec Michael. C'est moche pour Christophe, mais j'ai l'impression d'avoir troqué une vie de pilote de kart contre celle de pilote de Formule 1.

Beaucoup de moments exceptionnels mais également cette présence permanente de Michael dont je sens l'amour grandissant même s'il ne l'exprime pas.

À notre retour sur le yacht, je suis allée prendre une douche rapide pour me débarrasser des traitements dus au sel et au soleil. J'aurais bien voulu avoir Michael avec moi, mais il avait disparu. C'est le problème de ces grands bateaux : on peut facilement perdre quelqu'un... En plus, Michael a toutes ses affaires dans le dressing de la cabine qu'il occupe d'habitude avec Carolina. C'est un endroit tabou pour moi, je n'y suis pas allée une seule fois depuis le début de notre croisière. Je peux comprendre qu'il soit plus commode pour lui de prendre sa douche à l'endroit où il se change. Ce n'est pas très grave, il y aura bien d'autres occasions de faire l'amour...

Quand je suis remontée sur le pont, j'ai trouvé Laure avec Charlie et Robert. Les deux hommes étaient en train de parler du film que Michael allait produire et que Charlie devait réaliser.

— Laure, tu n'as pas vu Michael ?

— Je croyais qu'il était avec toi...

— Non, je l'ai perdu quand nous sommes rentrés. Et Diana ?

— Je ne sais pas, mais ça m'arrange plutôt. Si j'arrive à m'incruster dans la conversation de Charlie et Robert, je peux peut-être marquer quelques points.

— J'ai l'impression que ton score s'est bien amélioré avec le baiser.

— J'espère ! Tu ne peux pas savoir comme il embrasse bien. Je n'ai jamais rien ressenti de tel. Ça m'a tellement excitée que j'étais trempée, et pas seulement par l'eau de mer, tu peux me croire. Je ne rêvais que d'une chose, jeter mes jambes autour de lui, faire descendre son boxer et m'empaler sur son sexe. Je l'imagine parfaitement : pas aussi gros que celui de David, mais juste la bonne épaisseur, en plus long et encore plus ferme...

— Chut ! Tu es folle, il est juste à côté !

— C'est pas grave, nous parlons français et il discute avec Robert. Je pense que j'aurais eu un orgasme en moins d'une minute.

— Chut, « orgasme » se dit aussi bien en français qu'en anglais.

Comme Laure était inarrêtable et que son absence de discrétion frisait l'impolitesse, j'ai décidé de retrouver mon amoureux.

— Laure, je te laisse, je vais chercher Michael.

— J'espère pour toi qu'il n'est pas avec Diana...

— T'es bête, pourquoi tu dis ça ?

— Parce que c'est quand même une sacrée bombe. Il faut reconnaître qu'elle possède la musculature d'une grande sportive sans avoir la carrure d'une nageuse professionnelle.

— Pourtant, elle l'a été...

— Oui, mais maintenant, elle est presque parfaite. Tu as vu son cul ?

Elle m'énervait prodigieusement avec son éloge de la coach anglaise. Elle n'avait pas tort et cela rendait le truc encore plus pénible.

— Tu l'as déjà dit à Deauville. En plus, je ne sais pas pourquoi tu l'associes à Michael parce que, jusqu'à présent, elle a plutôt été une concurrente pour la conquête de Charlie.

— Je disais ça comme ça, pour parler... Bon, vas-y, moi, je pars à l'attaque.

Quand je suis descendue dans les coursives, j'étais quand même stressée. Cette abrutie de Laure m'avait mis le doute à l'esprit. En plus, je ne savais pas vraiment comment trouver Michael. J'ai commencé par toutes les parties communes, les différents ponts, les salons... Personne. Mon inquiétude a grandi. Je suis passée à ma cabine, sans vrai espoir, juste au cas où Michael aurait souhaité m'y rejoindre. Sans surprise, il n'y était pas. Quelle était la prochaine étape ? Inventer un prétexte pour aller frapper chez la coach de Michael ?

Tout d'un coup, tout s'est éclairé dans ma tête : ils devaient certainement être à la salle de musculation. J'y aurais pensé tout de suite si les insinuations douteuses de ma copine ne m'avaient pas poussée vers les cabines...

Ils étaient là en effet, en train de faire des séries d'abdominaux. Michael m'a vue immédiatement et m'a fait signe d'entrer.

Diana s'est retournée.

— Ah, Ophélie, vous venez vous joindre à nous ? Abdos-fessiers, ça vous va ? Sauf si vous êtes trop fatiguée par la baignade...

Cette fille est incroyable, il faut qu'elle présente tout sous forme de défi ! Ce doit être un effet de ses années de compétition, certainement pas la conséquence la plus heureuse.

Mais dans ma relation avec Diana, j'ai décidé de ne plus reculer, de ne pas lâcher une once de terrain.

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas tous les jours que l'on peut bénéficier des conseils d'une nageuse olympique...

— Très bien ! Enlevez vos chaussures et prenez ce tapis. Je vais mettre un peu de musique, ce sera plus sympa.

La demi-heure suivante a été hyper dure, certainement la plus épuisante de mes vingt-six années de vie. Diana nous montrait les exercices qu'il fallait réaliser en rythme. Par moments, elle venait nous aider ou nous corriger. Il faut reconnaître que c'était absolument fantastique.

Au bout de trente minutes, alors que je ne voyais pas comment j'allais pouvoir poursuivre, elle a stoppé la séance.

— Bravo à tous les deux, super travail ! Ophélie, vous vous êtes très bien débrouillée.

— Merci, Diana, et merci pour cette super séance. Mes fesses sont courbates mais je pense que c'est pour la bonne cause...

— Oui, vous aviez déjà un beau fessier, mais maintenant il va vraiment réveiller de mauvais instincts chez tous vos amants...

Sa remarque m'a mise mal à l'aise et m'a fait rougir. Je me suis demandé si c'était juste une coïncidence ou si Michael lui avait parlé de notre relation. J'ai opté pour la première solution. Je ne peux pas imaginer que Michael partage avec elle des choses aussi intimes. Mais tout dépend de leur degré d'intimité... J'en ai bien parlé avec Laure !

Ma relation avec l'Anglaise est de toute façon un sujet complexe. Cela se voit d'ailleurs dans ce journal. Quand je retranscris mes conversations avec elle, je m'aperçois que je traduis spontanément le « you » par un « vous » de préférence à un « tu », ce qui montre bien la distance qu'il y a dans nos relations.

18 août 2014, 11 heures

Quelle nuit ! Le jeu a tout fait perdre à Christophe, pour moi, il aurait pu me faire perdre Michael. Je savais que je n'aurais jamais dû accepter cette idée stupide. En plus on ne jouait même pas d'argent ! Et puis, il faut que j'arrête définitivement d'associer champagne et double zéro, ce haschisch de toute première qualité. La dernière fois, j'ai failli coucher avec Carolina...

Ce soir, c'était dîner à bord car Michael et Robert avaient une conférence téléphonique avec Los Angeles à 14 heures Pacific Time, soit 23 heures chez nous.

Le début de soirée a été très classique, champagne et alcools forts pour ces messieurs et je n'ai rien retenu de spécial en ce qui concerne le dîner, sinon que le chef avait préparé sa délicieuse bouillabaisse. C'est affreux mais maintenant que je bois des grands vins tous les soirs, je ne fais presque plus attention. Chaque convive était élégant, chacun dans son style. Diana, Laure et moi avons toutes opté pour des robes courtes mi-cuisse sans ceintures. La conversation a été on ne peut plus détendue. Personne ne tirait la couverture à lui. On a beaucoup parlé de cinéma, Diana a raconté sa qualification pour Pékin 2008, sa blessure et sa déception. Même Robert a réussi à nous faire rire avec quelques anecdotes sur les juges et avocats californiens.

Un peu avant 23 heures, un membre d'équipage est venu chercher Michael et Robert, qui s'est excusé pour ce Skype tardif.

— Cela devrait durer environ deux heures. Si la conférence se prolonge et que vous trouvez le temps long, vous pouvez aller au VIP Room, mais je crois qu'il n'ouvre qu'à 1 heure. En attendant, j'ai montré à Charlie où se trouve le double zéro. Bonne soirée et à tout à l'heure !

On s'est retrouvés tous les quatre et Laure a bien résumé la situation.

— C'est un peu *Charlie's Angels*, notre affaire !

Diana a été la première à rebondir.

— C'est exactement ça ! Dylan, c'est Ophélie ; Alex, c'est toi, et je suis Natalie. Charlie est Charlie.

— Et Robert est Bosley !

Il manquait un rôle, ce qui m'embêtait fort.

— Et Michael, quel est son rôle ?

Charlie a répondu du tac au tac.

— Michael, c'est le méchant !

Alors là, ça ne m'allait pas du tout !

— Voyons, c'est impossible ! Avec son physique et son regard, Michael ne peut être qu'un gentil.

— Non, non, c'est très bien comme cela. Au début, il a l'air gentil et il séduit la pauvre Alex qui tombe folle amoureuse de lui. Avec l'aide de Bosley, qui a retourné sa veste, il cherche à détruire le trio.

Cette idée ne me plaît pas du tout, ni le regard perçant de Charlie qui me donne l'impression qu'il lit dans mes pensées. Soudain, il me sourit.

— Ou bien, Michael est le grand frère de Charlie que personne, y compris les Angels, ne connaissait et qui va, avec l'aide de Bosley, sauver le pauvre Charlie, les Angels et le monde.

— Oui, ça me paraît mieux.

— Pour fêter cet accord sur notre scénario qui va nous rapporter des centaines de millions de dollars, je propose une coupe de champagne et un joint. Qu'en pensez-vous ?

Tout le monde était d'accord et nous nous sommes réunis dans le salon pour cette double dégustation. Les coupes se sont remplies, les pétards ont circulé. Vers minuit trente, la conversation a commencé à s'épuiser. C'est alors que Laure a eu sa deuxième grande idée de la journée, aussi brillante que la première, et encore plus déjantée !

— Que diriez-vous d'une partie d'action ou vérité ?

Il a fallu quelques minutes à Diana et Charlie pour comprendre ce que Laure voulait dire parce qu'en anglais, cela s'appelle *Do or Dare*, littéralement « Fait ou Ose ». Pendant ces deux minutes de traduction, je me suis dit que c'était une idée complètement crétine mais que je ne risquais pas grand-chose car il était inimaginable que deux personnes adultes de plus de trente ans acceptent. J'aurais été mieux avisée de penser que ces deux adultes étaient sous l'emprise d'alcool et de drogue et que l'une des deux était une British téméraire. C'est d'ailleurs elle qui a eu la première réaction.

— C'est une excellente idée, Laure.

— Merci, j'ai une application sur mon iPhone qui nous fournira les questions.

— Génial ! Charlie, Ophélie, qu'en pensez-vous ?

Charlie a souri.

— Si ça peut vous faire plaisir, mais attention, c'est un jeu potentiellement dangereux !

Il m'offrait une ouverture.

— Il a raison, c'est dangereux ! C'est complètement crétin à notre âge de jouer à ce genre de jeu.

Laure m'a reprise de volée.

— Tu as quel âge, mamie ? Tu as trop souvent joué dans ta prime jeunesse ? Combien de fois ? Trois, cinq, dix ?

— Euh, je ne suis pas certaine d'avoir vraiment essayé. Peut-être une fois...

— Tu vois, tu ne peux pas avoir un avis recevable sur la question. En plus, mon appli propose plusieurs niveaux de jeu. On en choisira un pas trop corsé.

Charlie s'est tourné vers moi.

— Tu n'as qu'à toujours choisir « vérité » et tu réponds ce que tu veux. Il y a vérité et vérité...

Diana est entrée dans la danse.

— Eh, c'est de la triche ! Bon, j'ai l'impression que c'est décidé. Laure, vas-y, lance l'application.

Pendant que Laure entrait nos prénoms dans l'iPhone, j'ai senti que la catastrophe arrivait, mais je ne pouvais rien faire. Au bout d'une minute, elle était prête.

— Ça y est, je fais tourner la roue. La première personne sera... Ophélie !

Je l'aurais parié ! Je n'ai jamais de chance au jeu.

— Action ou vérité ?

J'ai décidé de choisir la tactique de Charlie.

— Vérité.

— Où partirais-tu en voyage si tu avais les moyens ?

Ouf ! Ce genre de question, ça me va.

— Je longerais la côte Pacifique de San Diego à Seattle, puis je rejoindrais Hawaï, puis Tahiti, sans oublier une escale sur l'île de Pâques.

Les questions suivantes ont été du même acabit : plat préféré, âge auquel on avait fait le mur pour la première fois... Diana qui avait choisi « action » a dû imiter le singe, Charlie nous a livré une formidable interprétation d'un fou échappé d'un hôpital psychiatrique. Laure, elle, devait fredonner un morceau et donner un câlin au premier qui devinerait son titre. Évidemment, comme on se connaît comme deux sœurs, je n'ai eu aucun mal à trouver la première et elle a dû venir me câliner. Elle a réussi à me glisser une petite remarque en français pour que les deux autres ne comprennent pas.

— Eh, grosse maligne, tu n'aurais pas pu fermer ta grande bouche ? Je suis certaine que Charlie aurait été plus rapide que Diana et j'aurais pu en profiter.

J'ai décidé de la provoquer un peu

— Le jeu, c'est le jeu, ce n'est pas beau de tricher !

Pas forcément une bonne idée de s'aliéner une possible alliée dans un jeu que l'on ne maîtrise pas...

— OK, grosse maligne, si tu le prends comme ça, on va vraiment jouer...

La menace était présente mais je ne voyais pas vraiment ce que je pouvais risquer. J'avais tort...

Laure n'a pas tardé à mettre sa menace à exécution.

— Je vous propose de changer de niveau, c'est trop Bisounours jusqu'ici.

Comme précédemment, je proteste, Diana approuve vigoureusement, Charlie vote blanc et la motion est adoptée. Attention, à partir de maintenant, ça va être autre chose !

— On fait tourner la roue... Ophélie, action ou vérité ?

— Vérité.

— As-tu déjà regardé un film porno ?

Merde, ça se complique. Je me sens rougir. Dois-je dire la vérité-vérité ou inventer une version pour le jeu ? Bon, je me lance.

— Euh, oui, *L'Empire des sens*...

— Mais non, ça c'est pas du porno. Je t'accorde qu'il y a un peu de sexe mais ce n'est pas à proprement parler un film porno. Alors ?

— Euh, alors non, pas vraiment.

— Voilà au moins une personne pure à cette table ! remarque Diana avec un grand sourire moqueur.

— Non, c'est seulement que cela ne m'intéresse pas, je n'en ai pas besoin pour stimuler ma sexualité !

Charlie intervient, encore une fois pour me permettre d'échapper à cette pression.

— Elle a répondu. Vas-y, Laure, envoie la suite.

— Ah ! c'est pour moi, je choisis « action ». « Écrivez un mot sur le ventre d'un joueur de sexe opposé avec votre langue. Faites-en sorte qu'il devine le mot. » Bon, je n'ai pas le choix... Charlie, tu vas me servir de papier. Relève ta chemise. Ce sera un mot en anglais.

En français, je parie qu'elle aurait choisi « anticonstitutionnellement ». Diana a eu la même idée que moi.

— Eh, Laure, le plus long mot en anglais est constitué de quarante-cinq lettres !

— Ne vous inquiétez pas, le mien en compte dix.

Charlie a soulevé sa chemise et Laure s'est accroupie devant lui. Elle a commencé à « écrire » juste en dessous du nombril. De là où j'étais, on avait vraiment l'impression qu'elle était en train de faire autre chose... Je me suis dit qu'il y avait un risque qu'elle provoque une érection chez Charlie. Vu l'application qu'elle mettait à bien calligraphier chaque lettre, cela ne l'aurait pas gênée... Charlie souriait, Diana se marrait franchement. Visiblement, je suis la seule à trouver ce jeu bizarre. J'ai décidé de reprendre une bonne bouffée de double zéro en espérant que cela faciliterait la suite...

— Sensualité !

— Bravo !

Quand Laure a regagné sa place, j'ai perçu une légère déception. Visiblement, le pantalon du beau Charlie n'avait pas subi de tension...

— Diana, c'est à toi : action ou vérité ?

— Action.

— Tu dois aspirer la lèvre supérieure de la personne assise en face de toi.

Bien entendu, la personne assise en face d'elle, c'était moi ! Charlie est intervenu.

— Si tu ne veux pas le faire, tu ne le fais pas. Dans ce cas, je te remplace.

Mais Laure n'avait pas du tout envie d'offrir cette possibilité à sa concurrente.

— Non, c'est de la triche. Ce doit être Ophélie.

Diana ne disait rien, mais elle avait toujours ce petit air énervant, ce sourire moqueur...

Je me suis dit qu'après avoir embrassé Carolina, je pouvais bien accepter l'action de Diana.

— Pas de problème pour moi.

Je me suis levée et dirigée vers elle. Elle s'est mise debout face à moi.

— Tu es prête, Ophélie ? Ça va aller...

Encore de l'ironie dans son ton... J'ai décidé de la calmer... Elle a pris mon visage entre ses mains, a posé ses lèvres sur ma lèvre supérieure et a commencé à l'aspirer. Honnêtement, c'était loin d'être désagréable... Au moment où j'ai senti qu'elle allait arrêter, j'ai moi aussi posé les mains sur ses joues et j'ai envoyé ma langue dans sa bouche pour lui rouler une énorme pelle. Elle a eu un moment de surprise et sa langue était presque timide par rapport à la mienne. J'ai arrêté avant qu'elle se ressaisisse. Laure et Charlie applaudissaient, hilares, Diana était sous le choc.

— À croire que tu n'es finalement pas si innocente que cela...

J'avais provoqué la réaction escomptée et fait taire ses moqueries.

— Je suppose que non...

Cela m'a bien aidée pour le reste du jeu. Ainsi, à la question collective sur l'âge auquel on avait perdu notre virginité, personne n'a réagi quand j'ai répondu dix-neuf ans. Sans surprise, Diana avait goûté au sexe le plus tôt, à quinze ans, suivie de Laure et Charlie, à seize ans.

— Charlie, à toi : action ou vérité ?

— Vérité.

— Es-tu déjà sorti avec deux filles à la fois ?

— Jamais.

Charlie donnait toujours la réponse minimale exigée. Il ne livrait presque rien sur lui, ce qui est pourtant le moteur et l'intérêt du jeu. Au contraire, Laure et Diana intervenaient à tort et à travers, même lorsque la question ne leur était pas destinée. En l'occurrence, c'est l'Anglaise qui a relevé :

— Voilà qui prouve bien que Michael et toi n'êtes que demi-frères...

Je ne pense pas qu'elle voulait être méchante mais ça m'a fait mal. J'aimerais tellement être la seule pour Michael. Je ne veux pas le partager, ou plutôt, je ne le veux plus...

Ce jeu est terrible, il nous met à nu... Je suis contente que Michael ne participe pas.

Laure, elle aussi, a encaissé deux chocs successifs. D'abord quand Charlie a choisi vérité.

— Charlie, as-tu déjà embrassé un garçon ?

C'était amusant de voir Laure, les sourcils froncés, inquiète de la teneur de la réponse.

— Oui.

Diana a réclamé plus de détails.

— On parle bien de baisers sur la bouche, avec la langue ?

— Oui.

— Plusieurs garçons ?

Charlie a eu un petit sourire énigmatique.

— C'est dans la question ?

— Non, mais vas-y, accouche !

— Pas question, j'ai déjà donné ma réponse.

Tout ça dit très gentiment toujours avec le sourire. J'ai regardé Laure, sérieusement renfrognée, qui n'avait plus l'air de trouver le jeu si drôle. Elle a boudé pendant quelques minutes, jusqu'à ce que le tour de Charlie revienne et que Diana lui mette la pression.

— Allez, Charlie, arrête de faire ta chochette et prends « action », pour une fois.

Le frère de Michael est décidément d'excellente composition car il a acquiescé aussitôt.

— Charlie, tu dois faire une déclaration d'amour à la personne qui se trouve en face de toi.

Au moment où elle lisait le gage, le visage de Laure s'est empourpré : cette personne, c'était elle.

— OK. Laure...

Diana l'a tout de suite interrompu.

— Tu dois faire cela comme il faut, à genoux devant elle, en lui tenant la main.

— Ce n'est pas plutôt la position pour une demande en mariage ?

— Peut-être... C'est pas grave, tu peux toujours conclure ta déclaration par une demande...

Charlie s'est exécuté. Quand il a pris la main de Laure, elle a rougi davantage.

— Laure, ma vie a changé quand tu es tombée à mes pieds. Au moment où ton verre de champagne s'est brisé, j'ai senti que mon cœur faisait de même. Quand je t'ai prise dans mes bras, je me suis imaginé en train de te faire franchir le seuil de notre foyer. Le saut que tu as effectué du haut du yacht, c'était celui que j'aimerais faire avec toi, un saut dans le bonheur et dans l'amour. Ton baiser était celui de l'éveil à la vie, celui du prince à Blanche-Neige et à la Belle au bois dormant.

Personnellement, j'ai trouvé sa déclaration un peu *corny*, un peu *cucul*. Ce n'était visiblement pas l'opinion de l'intéressée. Je l'avais rarement vue de cette couleur. Elle a d'ailleurs immédiatement proposé une petite pause « pour se rafraîchir » et m'a fait signe de l'accompagner aux toilettes. Elle avait à peine fermé la porte qu'elle me sautait dessus.

— Alors, tu en as pensé quoi ?

— Du jeu ?

— Mais non, tu le fais exprès ou quoi ? De sa déclaration !

J'ai hésité sur le qualificatif à employer. Dans mon esprit, j'aurais voulu répondre « habile » car il avait réussi à ne pas employer le traditionnel et engageant « je t'aime ». Mais ce n'était pas une réponse sympa pour mon amie, certainement pas ce qu'elle attendait. Je n'ai pas voulu doucher son enthousiasme.

— Jolie.

Visiblement, ce n'était pas assez...

— Jolie ! Mais elle était magnifique ! Et puis tu as vu à quel point c'était personnel ! Il se souvient de chaque moment que nous avons passé ensemble ! Comme moi... Une déclaration comme celle-là, ça ne peut pas s'inventer, c'est forcément quelque chose que l'on ressent.

Je me suis quand même crue obligée de tempérer un peu son émotion.

— Mais cela ne t'inquiète pas qu'il ait embrassé des garçons ?

— Non, cela ne m'a pas du tout touchée. Sans doute une séance de déconne avec des copains, peut-être même une autre partie d'action ou vérité. Regarde, tu as bien roulé une pelle à Diana, toi qui m'as toujours assuré que les femmes ne t'attiraient pas.

— Enfin, dans sa déclaration, il s'est quand mis dans la position de Blanche-Neige et de la Belle au bois dormant ! Tu ne trouves pas ça un peu gay ?

— Quelle rabat-joie ! Si j'avais été comme ça avec toi quand tu me demandais des conseils sur Michael... Imagine si je t'avais dit que la seule chose qu'il voulait, c'était arriver à avoir ton cul...

Sa remarque m'a glacée. Elle avait tout à fait raison : si on ne cherche à voir que le côté sombre, on ne va nulle part. Ce n'est, en tout cas, pas le rôle d'une amie.

— Désolée, Laure, c'est idiot de ma part. C'est peut-être de la jalousie. Peut-être que j'aimerais quelque chose d'aussi beau de la part de Michael.

— C'est rien, je suis certaine qu'il a des sentiments pour toi.

C'était la séquence émotion. Toutes les deux au bord des larmes, on est tombées dans les bras l'une de l'autre. Les substances licites et illicites n'y étaient sans doute pas pour rien.

Nous avons rejoint les autres. J'espérais que Michael et Robert auraient fini leur conversation, j'avais envie de lui à mes côtés. Mais ils n'étaient pas là. Laure a proposé de reprendre la partie. J'avoue que j'y étais moins opposée qu'au début de la soirée. C'était une manière plutôt agréable de passer le temps. Bizarrement, toutes les questions dont j'ai écopé dans la demi-heure suivante ont semblé se rattacher à ma relation avec Michael.

Il y a d'abord eu la question : est-ce qu'embrasser, c'est tromper, à laquelle j'ai répondu par l'affirmative puis, au tour suivant, celle-ci :

— As-tu déjà trompé un de tes copains ?

— Non, bien sûr que non.

Et là, peut-être à cause du double zéro, Laure a fait une remarque que je pourrais qualifier de sortie de route.

— Mais tu as dit qu'embrasser c'est tromper ?

— Oui.

— Pourtant, quand tu as embrassé Michael la première fois, tu étais encore avec Christophe !

Elle avait raison, mais pourquoi le dire ainsi devant les autres ? Je pense honnêtement que ce n'était pas par méchanceté, que c'est sorti comme ça, sans y penser. D'ailleurs, ce n'était pas un mensonge volontaire de ma part, je n'avais pas vu cet épisode de ma vie sous cet angle. En tout cas, la remarque a fait peser un silence de plomb. Charlie a essayé une nouvelle fois de me tirer de ce mauvais pas.

— Quand on termine une relation, il est courant que l'on embrasse son nouvel amour avant de rompre avec le précédent. Ce n'est pas vraiment tromper, car on ne fera plus jamais l'amour avec l'ancien.

Là, il aurait fallu que j'abonde dans le sens de Charlie en affirmant que j'avais immédiatement rompu avec Christophe. Mais je suis incapable de mentir et je venais de me rappeler que vingt-quatre heures après mon premier baiser avec Michael, Christophe et moi avons fait l'amour de façon assez déchaînée.

Je n'ai rien dit et c'est finalement Diana qui a détendu l'atmosphère.

— Contrairement à ce que je pensais en début de soirée, Ophélie est une vraie dévergondée. Bravo, Ophélie, bienvenue au club !

Dévergondée, ce serait plutôt une insulte pour moi, mais, dans l'esprit de Diana, c'était un compliment. Du moins ai-je décidé de le prendre comme tel.

— Merci, Diana.

À la question suivante, j'ai donné ma réponse la plus brève de la soirée.

— Ophélie, si tu pouvais sortir avec n'importe qui dans le monde, qui choisirais-tu ?

— Michael.

Nouveau silence chez mes camarades, puis explosion de rire à la question d'après.

— Ophélie, si tu n'avais plus qu'un jour à vivre, quelle star de cinéma embrasserais-tu ?

Diana a couvert les rires pour en réclamer une autre.

— Ophélie, je pense que l'on connaît tous la réponse. Choisis « action » pour une fois.

— D'accord, « action ».

J'ai répondu sans vraiment réfléchir, en oubliant mes résolutions initiales. Laure a lu l'action que je devais exécuter.

— Tu vas choisir un garçon. Tu poseras un glaçon sur son nombril et tu dois faire en sorte qu'il reste en place en te servant seulement de ta bouche.

En matière de choix, c'était vite vu puisqu'il n'y avait qu'un garçon. Le gage ne m'a pas paru si difficile. Les filles m'ont aidée à la mise en place. Laure ouvrant la chemise (certainement un moment plaisant pour elle) et demandant à Charlie de s'allonger sur le canapé. Diana est allée chercher un glaçon qu'elle a placé sur le nombril de Charlie. Au début, c'était facile. Il me suffisait de poser les lèvres sur le glaçon pour qu'il reste en place. Charlie faisait des commentaires amusants sur le froid presque insupportable, puis le glaçon a commencé à fondre. Comme Charlie n'était pas totalement à l'horizontale, le glaçon a commencé à se faire la malle. Il avait une furieuse tendance à prendre la direction du jean de Charlie. J'ai dû batailler pour le garder sous mon contrôle et je pressais de plus en plus fort mes lèvres pour le bloquer, mon menton maintenant appuyé sur sa braguette. Les deux filles étaient mortes de rire. Je ne peux pas leur en vouloir, j'imagine facilement l'effet que nous devions produire..., avec moi aux pieds de Charlie, la bouche collée à son ventre à la limite de sa ceinture.

J'étais tellement concentrée sur ma tâche que je ne les ai pas entendus arriver jusqu'à ce que retentisse sa voix.

— Eh bien, c'est du beau ! Avec mon frère en plus !

Je me suis relevée d'un bond.

— Michael !

— Je vois que pendant que certains travaillent, d'autres s'amusent... Charles, je suis surpris. Je ne te connaissais pas cette attirance pour les très jeunes femmes.

J'ai été rassurée. Michael souriait et je connaissais ce sourire. Ouf, il n'était pas fâché. Visiblement, Charlie avait fait le même diagnostic et il n'a pas hésité à riposter.

— Contrairement à toi ? Tu sais, nous avons découvert ce soir qu'Ophélie n'est pas un glaçon...

Pas un glaçon, très drôle ! Tiens, les deux frères ont en commun de sortir un jeu de mots un peu pourri de temps à autre.

— Vous faites quoi ?

Laure a saisi la balle au bond.

— Nous jouons à *Do or Dare*. Vous voulez vous joindre à nous, Michael ?

J'espérais qu'il allait décliner et m'entraîner dans notre cabine, en tête à tête. Après tout, nous n'avions pas fait l'amour depuis vingt-quatre heures !

— Pourquoi pas ? Robert ?

Visiblement dans son invitation, Laure avait oublié d'inclure l'avocat. J'ai lu dans son regard qu'elle n'était pas enthousiaste à l'idée qu'il participe à notre jeu, évidemment beaucoup plus amusant avec des beaux gosses !

Mais Robert a accepté et il était trop tard pour reculer.

On s'est installés à nouveau. Je me suis assise entre Charlie et Michael et en face de Laure. Ainsi, je ne prenais pas le risque d'un gage avec Robert. Celui-ci était juste à la droite de Michael, puis, en continuant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, il y avait Laure, Diana et Charlie. Je me suis dit que mon amie n'était pas forcément bien placée. En revanche, Robert était aux anges d'être assis à côté d'elle.

Laure a repris la direction du jeu.

— Le premier à jouer sera... Michael ! Action ou vérité ?

— Action.

J'ai eu un moment d'angoisse en m'apercevant que Diana se trouvait juste face à lui. Pourrais-je supporter de le voir se faire lécher le nombril par l'Anglaise ? Pas sûr...

— Tu dois raconter une blague sexuelle.

Ouf, pas de problème.

— Celle-ci m'a été racontée par un des producteurs de *Desperate Housewives*. Elle est en lien avec la première saison et avec le personnage interprété par Eva Longoria. « Un jour, un homme dit à sa femme :

— Chérie, vu nos problèmes d'argent, tu pourrais apprendre à repasser, pour que l'on puisse économiser sur la femme de ménage.

— Eh bien, si tu voulais apprendre à baiser, on pourrait faire une économie sur le jardinier aussi. »

Nous explosons tous de rire. Non seulement la blague est mignonne et assez amusante, mais dite par Michael, elle n'est que plus drôle. Son assurance, sa voix chaude qui nous enveloppe... Je suis certaine que si je racontais la même, les gens riraient deux fois moins.

C'est, en tout cas, une manière décontractée de reprendre notre partie.

— Au tour de Robert. Action ou vérité.

— Action.

Et il dévore Laure des yeux. On peut sentir son désir, son espoir d'avoir un gage avec mon amie. Celle-ci est stressée quand elle appuie sur le clavier pour connaître l'action que devra effectuer l'avocat.

Puis elle retrouve son calme en découvrant ce qu'indique l'écran.

— Robert, soufflez gentiment dans l'oreille de votre voisine.

— Pardon ?

L'avocat n'arrive pas à croire à sa malchance. Sa déception est palpable. Laure est tellement soulagée qu'elle lui montre son écran.

— Il faut que vous me souffliez dans l'oreille.

Michael, hilare, me fait un clin d'œil pendant que Robert s'exécute tristement.

C'est au tour de Laure. Comme d'habitude, elle choisit « action ».

— Embrasser sur la joue votre voisin de gauche et sur la bouche votre voisin de droite.

Il a fallu une seconde pour que Robert comprenne les implications de ce que Laure vient de lire. Il n'arrive pas à y croire et, comme par réflexe, se penche vers le téléphone pour vérifier. Celle-ci lui montre l'écran sans même lui faire l'honneur de le regarder puis tente une protestation.

— Ce n'est pas logique, cela ne fonctionne qu'en cas d'alternance stricte homme-femme. Il faudrait échanger, tu ne peux quand même pas embrasser une femme !

— Pourquoi pas ! Tiens, regarde...

Laure se lève et vient se placer à côté de Diana. Elle commence à l'embrasser. Elle ne fait pas semblant et Diana n'est pas en reste. De ma place, on voit que ce n'est pas un baiser de cinéma. Ou alors, au moins dans *La Vie d'Adèle* ! J'observe la réaction des trois hommes : Charlie semble assez indifférent alors qu'il se trouve juste à côté. Aurais-je eu raison à son propos ? Est-il vraiment gay ? Michael semble amusé, voire légèrement émoustillé. Robert affiche un mélange de désespoir et d'excitation extrême. Heureusement qu'il n'est pas à côté de moi car cela m'ennuierait de constater des conséquences sur son anatomie en dessous de la ceinture. Pour être juste, il faut avouer que c'est très chaud et qu'on pourrait se demander si on est toujours dans le jeu... Michael a dû ressentir la même chose que moi car il siffle la fin de la récré.

— Allez les filles, c'est bon pour le gage. Vous pourrez poursuivre dans la chambre plus tard si vous en ressentez le besoin...

Laure se recule. Si Diana reste impassible, Laure semble vraiment troublée. Visiblement, l'Anglaise a mis plus d'enthousiasme avec elle qu'elle n'en a mis avec moi plus tôt dans la soirée.

Elle se rassied, oubliant la seconde partie du gage. C'est Michael qui doit lui rappeler.

— Laure, je crois que vous devez également une bise à Robert.

Elle s'exécute sans un mot, toujours sous le choc, puis lance la question suivante d'une voix rauque.

— Diana, action ou vérité ?

— Action.

— Tu dois choisir une musique et danser au-dessus de la personne qui est en face de toi.

Merde, c'est Michael. Elle va danser en se frottant à Michael. Si elle est aussi sensuelle que pour son baiser à Laure, je ne vais pas le supporter ! Elle a l'air hésitante.

— Pour la musique, je vais choisir *Kiss* de Prince...

Alors là, c'est certain, les gémissements évocateurs de Prince, ça ne va pas le faire. Je sais que c'est un jeu mais je ne vais pas pouvoir tolérer ça. Visiblement, Diana a également un dilemme.

— ... en revanche, pour la personne en face de moi, ce n'est pas très clair.

Effectivement, il y a une hésitation possible entre Michael et Robert. En revanche, si on applique une logique mathématique, dans un jeu à six, la personne en face d'elle doit être à trois places : il s'agit donc de Michael. Celui-ci a décidé de donner son avis sur la question.

— Tu as raison, Diana, c'est un peu entre nous deux. À la réflexion, j'ai l'impression que tu es plutôt en face de Robert. Qu'en penses-tu ?

L'espace d'une seconde, il semble y avoir un dialogue invisible entre eux.

— Oui, c'est ce qui me semblait. Michael, tu peux trouver la chanson de Prince, s'il te plaît ? Robert, recule ta chaise pour me donner de la place.

Une minute plus tard, Michael lance la musique. Petite intro de guitare de quelques secondes, un gémissement de Prince puis le rythme intense donné par la batterie et enfin la voix sexy du chanteur.

*U don't have 2 be beautiful
2 turn me on
I just need your body baby
From dusk till dawn
U don't need experience
2 turn me out
U just leave it all up 2 me
I'm gonna show u what it's all about*

On dirait que les paroles ont été écrites spécialement pour Robert. Tu parles « tu n'as pas à être magnifique », c'est un euphémisme !

En revanche, si j'avais peur que Diana soit sensuelle, j'étais largement en dessous de la vérité. C'est la bombe absolue. Elle danse magnifiquement en rythme, au-dessus de Robert, bouge ses fesses au niveau de son visage, descend, remonte, se retourne, se penche, se relève, tout cela sans perdre le rythme un seul instant. C'est envoûtant ! D'ailleurs nous sommes tous les cinq subjugués, même Charlie qui avait pourtant semblé totalement imperméable au charme de l'Anglaise. Mais là, il est impossible de résister. Elle joue avec ses cheveux, ses mains se balancent au rythme envoûtant de la musique. Juste après le refrain, au moment où Prince dit *I need your extra time and your Kiss*, elle se retourne et sans perdre son tempo, dépose un baiser léger sur les lèvres de l'avocat. Celui-ci est au bord de l'apoplexie. Un peu plus de trois minutes trente de pure sensualité. Je dois le reconnaître, cette femme est la représentation ultime de la séduction et Robert en est la victime. Quand la chanson se termine avec un nouveau baiser léger sur les lèvres de Robert, celui-ci présente une érection importante et visible de tous. Pourtant, elle ne l'a absolument pas touché, à part ses deux baisers où leurs lèvres se sont à peine effleurées. En même temps,

je ne peux pas le blâmer, je me sens moi-même toute bizarre. Je suis heureuse que Diana soit allée faire sa danse sur Robert et non sur Michael. En tout cas, c'est très fair-play de sa part de m'avoir épargné ce spectacle avec l'amour de ma vie. Imaginer qu'elle provoque une érection chez Michael comme elle a réussi à le faire avec Robert m'horripile ! Mais après tout, qui me dit que Michael n'a pas déjà eu droit à ce numéro ? C'était beaucoup trop bien chorégraphié pour être une première... Heureusement, Diana a repris sa place et Laure passe à la question suivante, pour Charlie qui à son tour choisit une action.

— Peux-tu attribuer une qualité et un défaut à chacun de nous ?

— Trop facile... Je vous propose quelque chose de plus ardu : je vais trouver un mot qui représente pour chacun de vous une force et une faiblesse.

En disant cela, il s'est tourné vers son frère. Celui-ci sourit en le regardant droit dans les yeux.

— Une action à ta mesure, mon cher Charles. Tu vas démontrer ta clairvoyance et, j'espère, ton sens de la diplomatie.

Il y a parfois des non-dits entre ces deux-là.

— Très bien, je commence. Je vais faire tourner dans le sens des aiguilles d'une montre. Diana, après ce que nous venons de voir, je dirais que le mot qui te caractérise et qui illustre une force et une faiblesse est « sex-appeal ».

Diana ne dit rien et sourit à Charlie. Elle est impénétrable, je ne sais pas si elle a apprécié. Bizarrement, c'est Laure qui réagit.

— « Sex-appeal », comment ça peut être une faiblesse ?

— Ah, je ne commente pas les mots que je choisis. Chacun doit les recevoir et les comprendre comme il le souhaite. Pour toi, Laure, c'est « spontanéité ».

À son sourire mi-figue mi-raisin, je pense qu'elle espérait mieux, et qu'elle aurait même accepté un échange avec le « sex-appeal » de l'Anglaise. Charlie ne s'attarde pas et poursuit.

— Robert, c'est « vice ».

L'avocat sourit benoîtement. De toute façon, impossible de savoir ce qu'il pense, ce sourire ne l'ayant pas quitté depuis la danse de Diana.

Il ne reste que deux personnes, Michael et moi. Charlie fixe longtemps son frère avant d'annoncer :

— Je crois que je vais changer légèrement la règle et t'attribuer un adjectif et non un nom commun. Ce sera « envoûtant ».

Là encore, pas de commentaire mais les deux frères se sourient et je donnerais cher pour savoir ce qu'ils pensent.

En ce qui concerne le qualificatif, je serais assez d'accord avec celui choisi par Charlie mais je ne vois pas en quoi cela constitue une faiblesse ou un défaut... J'espère en avoir un aussi positif car c'est maintenant à mon tour. Charlie se tourne vers moi et me sourit. C'est marrant, son sourire est moins rayonnant mais peut-être encore plus gentil que celui de Michael.

— *And last but not least*, Ophélie. Pour toi, je choisis le mot « innocence ».

Quelle déception ! Dans ce mot, je lis naïveté, crédulité, voire niaiserie ! Moi qui croyais que Charlie m'appréciait... Je ne dis rien mais je n'en pense pas moins.

Heureusement, Laure embraye sur la question suivante.

— Ophélie, je suppose que tu choisis « vérité » ?

— Oui.

— Ah, je vous annonce qu'après la question posée à Ophélie, nous changerons de sens de jeu. Est-ce que ton copain fait partie de la catégorie des hommes qu'on épouse ?

La question provoque un instant de silence puis Diana explose de rire. Michael ne se départit pas de son petit sourire. Comme Robert est toujours sur son nuage, seuls Charlie et Laure ont l'air embêté pour moi.

Ce qui me sauve pour répondre et pour ne pas rougir comme une gourde, c'est que j'en veux encore à Charlie pour le mot qu'il m'a attribué. Très bien, je vais lui montrer si je suis si innocente.

— Ça dépend duquel on parle. Mon précédent était tout à fait un homme qu'on épouse, gentil, intelligent, plein d'humour et un amant attentionné. Mais il n'était pas pour moi. En ce qui concerne le nouveau, c'est possible. Nonobstant un petit problème d'engagement contractuel, il a toutes les qualités nécessaires. C'est d'abord le plus bel homme du monde mais ce n'est pas le plus important. Il est d'une intelligence supérieure, possède un charisme incroyable, son humour transparaît dans toutes ses actions, y compris quand il raconte des blagues de cul. Il est également cultivé, gentil et généreux. Donc on peut considérer qu'il est bien *marriage material*. Maintenant, l'est-il pour moi ? Cela dépend de ce qu'il recherche. Pour une simple expérience sexuelle, je pense que Diana est la personne qu'il lui faut, elle a moins d'exigences que moi. Ah, j'ai oublié de préciser que c'est un amant fantastique, mais cela va sans dire.

Là, j'ai carrément jeté un froid. Michael sourit toujours mais ses mâchoires se sont crispées, Robert est sorti de sa rêverie et me regarde d'un air surpris, Laure est sous le choc. J'ai l'impression de sentir une approbation muette du côté de Charlie. Diana est la seule à réagir verbalement.

— Eh, pourquoi je prends un tampon sur ce coup-là ? Je trouve que j'ai été plutôt cool avec toi ce soir, non ?

Elle a raison. Je ne sais pas pourquoi je l'ai attaquée, peut-être parce qu'elle a ricané en entendant la question. Je crois surtout qu'elle a pris pour ma mauvaise humeur contre Charlie. Pourtant elle a choisi de danser sur Robert alors qu'elle pouvait légitimement choisir Michael. Je devrais m'excuser mais je ne dis rien. C'est une des faiblesses de mon caractère. Parfois, je reste bloquée sur mes positions même quand j'ai tort. Finalement, c'est Michael qui nous sort de cette situation inconfortable.

— Je crois que Diana offre beaucoup plus que cela. En ce qui concerne l'homme que tu décris, je ne sais pas s'il mérite tous ces compliments mais je suis certain qu'il ne peut pas ne pas voir que tu es beaucoup plus qu'une simple expérience sexuelle.

C'est une déclaration simple, pas forcément extrêmement chaleureuse, mais qui a le mérite de tout remettre à sa place. En particulier, elle me rassure sur notre relation. Je risquais gros en le mettant au défi en public et il a répondu. Certes, il ne m'a pas déclaré sa flamme mais il a indiqué que, sans contestation possible, je représente quelque chose d'important pour lui.

Laure met à profit ce moment pour se tourner vers Charlie.

— Charlie, action ou vérité ?

— Vérité.

Laure regarde la question et je peux voir qu'elle peine à déglutir, comme si elle était gênée. Pourtant, j'ai du mal à imaginer qu'il existe une question qui puisse mettre mal à l'aise Laure. C'est pourtant le cas, vu le ton de sa voix et la couleur de son visage.

— Charlie, est-ce qu'une partie à trois, avec moi et un autre homme ou une autre femme, te plairait ?

Cette fois, quand Charlie sourit, c'est à 100 % un sourire Brown, celui de Michael, celui que j'aime tant. Sa réponse a cette teinte qui vous fait hésiter sur sa véracité.

— Il y a quelques minutes, j'aurais certainement choisi Robert pour m'aider à satisfaire une jeune femme aussi jolie et pleine de vie que toi. Mais après votre démonstration dans l'art du baiser, je pense échanger Robert contre Diana. Je crois que je vivrais une expérience unique et que vous seriez, de toute façon, capables de compenser toute éventuelle insuffisance de ma part.

Diana a retrouvé le sourire, les joues de Laure affichent de nouvelles nuances de rouge...

C'est au tour de Diana, qui choisit action. Laure commence à lire et sa voix faiblit au fur et à mesure qu'elle découvre le gage. J'ai un très mauvais pressentiment.

— Diana, tu dois embrasser tous les garçons de la pièce et dire lequel embrasse le mieux.

Je ne voulais pas qu'elle danse sur Michael et je pense que maintenant cette nouvelle action est pire. Laure me regarde dans les yeux et semble me sonder pour savoir si je vais supporter. Je ne bronche pas. Diana fixe Michael qui ne bouge pas non plus.

— Je suppose que je peux choisir l'ordre de passage. Robert, je vais commencer par toi. Recule ta chaise pour que nous soyons plus à l'aise.

Pour Robert, c'est Noël au mois d'août. Diana s'installe tranquillement sur ses genoux, place ses bras autour de son cou et pose ses lèvres sur celles de Robert. Je ne sais pas comment elle peut faire ça ! Même Laure prend un air dégoûté, alors qu'elle a fait beaucoup plus avec lui... Il faut dire que Robert s'est empressé de sortir une langue d'au moins vingt centimètres avec laquelle il semble vouloir lui caresser les amygdales ! Diana gère magnifiquement et arrive à reprendre le contrôle des choses. Si le baiser est un peu moins dégueu, il n'est pas vraiment sensuel : je ne vois pas comment Robert pourrait gagner, cela va donc se jouer entre les deux frères. J'aime de moins en moins la tournure des choses...

Diana quitte les genoux de Robert. Je peux voir que son érection est revenue ! Si l'Anglaise provoque la même chose chez Michael, je mets le feu au yacht !

— Maintenant, à Michael...

Elle s'approche lentement, Michael ne bouge pas et elle ne peut s'asseoir sur ses genoux. Elle se penche doucement au-dessus de lui...

Cette bombe blonde avec ses beaux yeux, ses lèvres pleines, sa sensualité, je ne vais pas pouvoir supporter... J'ai une sorte de sursaut involontaire. Mon corps réagit tout seul. Il vaudrait mieux que je quitte la table. Au moment où je suis prête à partir, je sens la main de Michael se poser sur mon poignet. Une main ferme mais douce. Il glisse jusqu'à mes doigts et me les serre gentiment comme s'il voulait me parler en morse. Le code dit : « Ce n'est rien, c'est juste du chiqué, c'est pour le jeu, sois forte, c'est toi

que j'aime. » L'effet est immédiat et mon corps se détend. J'inspire fortement au moment où les lèvres de Diana se posent sur celles de Michael. Là où je suis, je ne peux rien louper. Diana ne fait pas semblant et elle alterne entre le mouvement de lèvres et le ballet de la langue. C'est très dur à supporter, mais je vois que Michael n'embrasse pas avec sa langue et qu'il se contente de répondre au baiser de Diana. C'est d'ailleurs lui qui, bientôt, y met fin. Cela m'a bizarrement semblé très rapide, peut-être parce qu'il m'a tenu la main tout le long. Diana se relève, elle regarde Michael et je crois détecter une petite lueur de déception. Peut-être est-ce mon imagination... En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'elle me jette immédiatement après un regard court mais intense. Je lui rends ce regard comme dans un défi. Le baiser de Michael, la façon dont il l'a effectué, c'est comme une victoire pour moi.

— Pour terminer ce challenge, il me reste Charlie.

Quand je me tourne vers celui-ci, il est en train de me regarder. Je le sens en pleine réflexion. Il se tourne vers Laure comme s'il avait un dilemme.

Soudain, je vois l'air blême de mon amie et je comprends le problème. Si Charlie est son Michael à elle, elle va maintenant endurer les souffrances que je viens de subir. En plus, elle, elle a expérimenté les sensations visiblement extraordinaires d'un baiser de l'Anglaise.

Conscient de l'effet qu'il produit sur Laure, il ne veut sûrement pas la blesser. La solution me paraît simple : il lui suffit de faire, comme Michael, un petit bisou et Laure sera épargnée ! Je ne vois pas le problème...

À moins que... ce soit moi que Charlie souhaite épargner. Oui, c'est ça ! Vu le côté limace baveuse du baiser de Robert, il a peur que Diana désigne Michael comme *The Best Kisser* s'il se contente du minimum. J'aimerais lui dire que ça me serait égal, mais un, je ne sais pas si c'est vrai, et deux, je n'ai aucun moyen de communiquer avec lui.

Alors que Diana s'approche de lui, il m'adresse un petit sourire et un regard qui semble dire : « Ne t'inquiète pas, je m'occupe de tout. » Il a pris sa décision. Il recule sa chaise, va même jusqu'à ouvrir les bras. Visiblement, il a décidé de me sauver et c'est donc ma copine qui va déguster...

Le mot est faible pour décrire ce qu'elle doit ressentir car leur baiser est d'une sensualité incroyable. Comme je suis assise à côté de Charlie, je suis encore aux premières loges. Je suis fascinée et ne peux pas détourner mon regard. D'ailleurs, je préfère ne pas regarder Laure. C'est tellement intense que Diana a saisi le visage de Charlie entre ses mains et qu'elle s'est maintenant assise à califourchon sur ses genoux. Quand ils arrêtent au bout d'un temps assez long, je vois que, pour la première fois, Diana semble troublée. Son regard est moins assuré et on a l'impression que sa coiffure impeccable a bougé imperceptiblement. Quand elle se relève, je ne peux m'empêcher de jeter un regard vers le pantalon de Charlie. C'est incroyable, toujours aucune réaction physique ! Il doit vraiment être gay ! Je ne vois pas d'autre explication... ou alors c'est Robocop !

Je me retourne vers les autres. Robert porte un regard nostalgique sur Diana, Michael a son sourire habituel et Laure... Oh, ma pauvre Laure, qui vire au vert pâle puis au gris souris... Je la plains vraiment car j'étais dans la même situation il y a quelques minutes.

Enfin, maintenant c'est terminé ! Michael m'a lâché la main. Nous allons pouvoir reprendre la partie. Ou peut-être serait-il temps d'arrêter... comme Charlie, l'avait dit en début de soirée, c'est quand même un jeu dangereux.

Mais Diana est la seule à ne pas avoir oublié que son action ne s'arrêtait pas là et qu'elle devait désigner l'homme qui embrasse le mieux.

— Les trois nommés pour The Best Kisser 2014 sont Robert, Michael et Charlie. Le vote a été serré vu la qualité des compétiteurs mais le vainqueur est...

Je ne suis pas vraiment inquiète, je pense connaître la réponse.

— Le vainqueur est... Charlie !

Bingo. Je peux maintenant sourire et me détendre.

Diana a dit ça en me fixant dans les yeux et je soutiens son regard.

Michael a montré qu'il m'était fidèle et j'ai prouvé que je pouvais encaisser. Si ce jeu devait désigner un gagnant, ce serait moi.

Diana ne détourne pas les yeux elle non plus.

— Je dois préciser que tous les participants n'ont pas forcément produit leurs meilleurs efforts...

Elle peut croire ce qu'elle veut, je m'en fous. D'ailleurs, elle a raison, c'était limite grossier la façon dont Michael lui a donné ce baiser. Tant pis pour elle, tant mieux pour moi...

Comme je la regarde toujours droit dans les yeux, elle continue.

— Oui, dans mon souvenir, Michael embrasse encore mieux que son frère...

Et là, tout s'écroule. Laure avait raison, ils ont couché ensemble ! Cette fois, mon corps et mon esprit produisent une action réflexe. Je bondis de mon siège et quitte la table. Michael essaie de me rattraper par le poignet mais j'ai été trop rapide pour lui. En quelques secondes, je suis dans le couloir en train de courir pour rejoindre ma cabine. Je m'écroule sur le lit en pleurant.

Il est entré doucement moins d'une minute après. Je ne me suis pas retournée. Il s'est assis sur le lit à côté de moi et j'ai senti sa main sur mon dos. Il m'a caressée longuement, une caresse tendre, pas sexuelle, de pur réconfort. J'en avais besoin et je me suis tout de suite sentie mieux. Il n'a rien dit pendant un long moment puis, quand mes pleurs se sont calmés, il a commencé à me parler.

— Ophélie, pourquoi te mettre dans des états pareils ? Parce que Diana m'a embrassé par le passé ? Tu sais, ce n'est pas la seule femme que j'ai embrassée dans ma vie...

Tu parles d'un réconfort... Je ne peux pas m'empêcher de vouloir en savoir plus. Je me retourne vers lui. Il est assis et me regarde avec son sourire gentil.

— Seulement embrasser ou... plus ?

— Est-ce vraiment important ?

Eh bien, comment dirais-je, Michael ? Est-il important de savoir si vous avez seulement échangé vos salives ou bien si elle t'a sucé, si tu as léché tout son corps, si vous avez partagé des orgasmes ? Est-ce important si tu lui as dit des mots d'amour ? Oui, Michael, je crois que c'est très important. Les hommes sont incroyables... Ça me rappelle Clinton prétendant que la fellation de sa stagiaire Monica Lewinsky n'était pas un acte sexuel !

Je préfère ne rien dire. Michael poursuit de lui-même. Il a un ton très ferme.

— Ma vie passée n'a aucun rapport avec toi. Qui plus est, elle ne te regarde pas. Tu as tort de t'y attarder, tu risques de gâcher le présent en voulant déterrer de vieilles histoires.

Je sais que c'est idiot, mais je n'y peux rien.

— Ophélie, j'ai plus de quarante ans...

Michael, tu pourrais même dire plus de quarante-cinq !

— ... et il est normal que j'aie eu quelques relations sexuelles avant toi. Tu n'es pas d'accord ?

Vient-il d'admettre qu'il a couché avec Diana ? Bon, je vais quand même lui accorder une réponse.

— Si.

Réponse minimum. Cela le fait rire.

— C'est bon signe. Tu me parles encore. Est-ce que tu accepterais de m'embrasser ?

— Pas sûr... C'est un peu dégueulasse de passer après cette vieille Anglaise !

— Vieille, comme tu y vas ! Elle doit avoir trente-deux ans.

— Elle paraît plus...

— Je crois que je vais quand même tenter ma chance pour ce baiser.

— C'est bien de vouloir atteindre l'inaccessible...

Il se penche vers moi, s'arrête à dix centimètres de mon visage. Ah la vache ! Il est vraiment beau. Je ne peux pas me lasser de ses yeux et de son regard. En plus, aujourd'hui, il ne s'est pas rasé, ce qui lui donne un petit air *bad boy* qui lui va bien. Mais je ne dois pas le laisser faire. Je dois me souvenir que je suis fâchée contre lui.

Ses lèvres se rapprochent puis se posent doucement sur les miennes. Oh ! Ce simple contact me fait frissonner. Mais je ne réponds pas... Sa langue suit le pourtour de ma bouche. Il tente de chercher la mienne mais se heurte au barrage de mes dents. Qu'est-ce qu'il croit ? Je ne suis pas une fille facile ! Il glisse sa langue sous ma lèvre supérieure, sensation inédite mais si sensuelle ! Il me faut tout mon self-control pour ne pas lancer ma langue à la rencontre de la sienne.

Il a d'ailleurs l'air surpris quand une nouvelle tentative d'invasion de ma bouche échoue à nouveau.

Il se recule, il a un grand sourire.

— Ouh, mais c'est que la petite Française a décidé de résister au charme du bel acteur américain !

— Oui, la petite Française n'est pas contente et elle ne va pas succomber si facilement à des attraits purement physiques. Tu ferais mieux d'abandonner ou d'aller voir la British parce que, avec moi, tu vas être déçu...

— Je n'ai jamais été déçu par toi et un simple regard de tes yeux bleus vaut tous les *Kamasutra* du monde avec d'autres...

Si ce n'est pas la plus belle déclaration d'amour qu'on puisse imaginer ! Je lis toute la sincérité du monde dans son regard et son beau sourire. Je ne vais pourtant pas me rendre aussi facilement, c'est par la fermeté que je le tiens.

— Je suis assez d'accord avec toi, sinon que mes yeux ne sont pas bleus, mais bleu-gris. Ne l'oublie jamais !

— Je le sais, ils sont plutôt bleus mais deviennent gris dans le plaisir. Je vais te montrer...

Et il se met à califourchon sur moi et me saisit les poignets qu'il plaque contre le lit au-dessus de ma tête. Je suis totalement à sa merci.

— Michael, non, je ne veux pas ! Tu n'améliores pas ton cas !

— Tant pis, perdu pour perdu...

Et il plonge sa bouche directement juste sous mon menton. Il m'embrasse avec passion, me lèche doucement, remonte vers mon oreille, suce mon lobe. Il passe par mon visage, m'embrasse sur les yeux, sur le nez. C'est à la fois une promesse d'amour absolu et la promesse d'une fusion charnelle. Mon corps se relâche et va à la rencontre du sien. Mes lèvres s'ouvrent spontanément, je ne les contrôle plus...

— Michael...

Il ignore délibérément ma bouche et continue son chemin vers l'autre oreille. Nouveaux baisers dans le cou. Michael, je me rends, je ne veux plus lutter, je te veux ! Je ne crois pas avoir jamais eu autant envie de lui. En même temps, suis-je vraiment objective ? Je pense que chaque fois que je suis dans ses bras, j'ai l'impression que c'est encore meilleur que les fois précédentes. Michael est une drogue, une drogue dure, on devient accro. Je comprends maintenant le mot choisi par Charlie pour son frère, « envoûtant ». C'est exactement ça et je suis addict, je veux mon shoot.

Il s'interrompt et se relève avec ce sourire ironique que je commence à connaître si bien.

— Dommage que nous ne puissions pas aller plus loin...

— Michael...

— J'aurais tellement aimé embrasser et mordre tes lèvres, faire courir ma langue sur chaque partie de ton corps...

— Oh, Michael, fais ce que tu veux de moi mais arrête de parler et viens, j'ai trop envie de toi.

— Faire de toi ce que je veux... Voilà un programme qui me plaît !

Soudain, je mesure les implications de ce que je viens de dire. Au souvenir de nos échanges sexuels passés, cela peut sembler dangereux.

Il me lâche les mains et j'en profite pour attirer sa tête vers moi. Cette fois, je ne lui laisse pas le choix, c'est moi qui l'embrasse. C'est violent, ma bouche s'empare de la sienne, ma langue l'explore complètement, mes lèvres serrent les siennes... Ce doit être le stress mais je ne l'ai pas embrassé de façon aussi animale depuis notre tout premier baiser. Nous roulons sur le côté, son bassin entre mes jambes, et je sens son érection à travers son pantalon. Sa main fait remonter ma robe. Ma passion l'a contaminé, la douceur a disparu. Sans s'attarder à caresser mes cuisses, il écarte ma culotte et ses doigts se posent sur mon sexe. Pas la peine de préciser que je suis mouillée comme s'il m'avait caressée depuis vingt minutes ! C'est la conséquence des émotions de cette dernière heure, je suis à vif. C'est sans doute pour cela que les réconciliations sur l'oreiller sont si bonnes.

Il glisse un doigt en moi. La sensation me fait gémir. Il est profondément enfoncé, il ne bouge pas. J'adore cette sensation, c'est délicieux. Je l'embrasse comme une folle mais pour faire cesser ce supplice, je dois m'interrompre.

— Michael, je t'en supplie. Caresse-moi !

Comme il est en train d'embrasser mon cou, je ne peux que deviner son sourire de vainqueur. Je ne l'en blâme pas car on ne peut pas dire qu'il ne m'a pas fait changer d'avis ! Sa main vient maintenant jouer avec mon clitoris, sa marque de fabrique. Puis elle revient entre les lèvres de mon sexe qu'elle ne pénètre que très légèrement pour aller jusqu'à mes fesses. Je sais qu'il aime cet endroit. Tant qu'il se contente de me caresser avec juste une douce pression, ça ne me dérange pas. Je trouve même cela excitant. Quand il passe au-dessus de mon sexe, je ne sais jamais s'il va y pénétrer ou juste le survoler. Cette incertitude me fait retenir mon souffle et provoque une montée de plaisir.

Puis ses fantasmes se font plus présents, sa main s'attarde plus longtemps entre mes fesses, son doigt se fait plus insistant. Tout d'un coup, il entre profondément en moi sans avertissement. La sensation était plus forte que la première fois. Je l'ai mordu en l'embrassant. Ce n'était pas volontaire, c'était juste un réflexe. Ça a dû lui faire mal car il s'est reculé, sa main a quitté mes fesses. Je l'ai regardé un peu inquiète.

— Ouh, ce n'est plus une lionne, c'est une tigresse. Après m'avoir griffé, elle me mord... Tu vois que cette caresse te procure plus de plaisir que tu ne veux l'avouer...

Pas totalement faux mais pas complètement vrai... Il m'a fait son grand sourire star. Ce n'est pas mon préféré, c'est le sourire un peu trop commercial.

— Si tu voulais me laisser faire...

L'espace d'un instant, je me suis demandé s'il n'avait pas raison, si je ne devais pas rejoindre le club de celles qui l'ont fait.

— Je veux que tu me donnes quelque chose que tu n'as donné à personne. Je veux que tu sois complètement à moi...

Bizarrement, ces derniers arguments ont forcé ma décision mais pas dans le sens qu'il souhaitait. Je me suis demandé pourquoi je devrais être complètement à lui alors qu'il ne pouvait pas m'offrir la même chose, du moins pour l'instant.

— Tu n'auras pas mal, je te le promets.

Si je n'avais pas encore pris ma décision, je crois que cette dernière intervention aurait constitué une erreur fatale. Au moins, avant, il essayait de me convaincre par des arguments romantiques, là c'est plus clinique. Et puis, il a tort, bien sûr que ça peut faire mal.

— Michael, c'est trop tôt.

Je l'ai embrassé. Il m'a rendu mon baiser mais la température avait clairement chuté !

Il s'est relevé pour descendre du lit. Je me suis aperçue que nous étions tous les deux encore totalement habillés.

Merde, j'ai complètement foutu l'ambiance en l'air. Après le problème lors de la partie d'action-vérité, on avait réussi à recoller les morceaux et maintenant, il s'éloigne de moi. Mais je ne peux quand même pas accepter tout ce qu'il veut ! J'espère qu'il ne va pas me trouver trop coincée...

Il me regarde avec un sourire où perce la malice et déclare :

— J'ai un cadeau pour toi. J'espère que tu ne vas pas le prendre mal. C'est pour quand je serai absent...

Ces deux phrases contiennent à la fois beaucoup de menaces et de promesses. S'il envisage de m'occuper pendant ses absences, c'est incontestablement qu'il envisage une relation suivie. Ça, c'est la bonne nouvelle. La mauvaise est que j'ai une idée de ce cadeau. Vu ce qu'on était en train de faire, je doute que ce soit les œuvres de Tolstoï en Pleïade. Je pencherais plutôt pour le genre de cadeau qui peut plaire à Laure.

Il me tend un paquet assez volumineux. Incroyable, il y a un papier cadeau. Je l'ouvre. En fait, il y a deux boîtes. Et bingo ! En plein dans le mille ! C'est Laure qui va être contente...

— Tu sais ce que c'est ?

Michael a le sourire ravi d'un collégien. Pourtant, ce que j'ai devant moi ne pousse franchement pas à avoir cette lueur enthousiaste. Dans la boîte transparente repose le fameux *rabbit* promu par Eva Longoria. C'est une sorte de sexe en plastique d'un rose assez immonde avec une excroissance en son milieu, en forme de lapin à grandes oreilles, qui doit servir à stimuler le clitoris. Je veux bien faire confiance à l'actrice de *Desperate Housewives* et à mon amie Laure, mais je dois dire que de prime abord, j'ai du mal à imaginer que cet objet ridicule puisse me conduire à l'orgasme. Pour ne pas ruiner définitivement l'ambiance de la soirée, j'essaie de faire une réponse souriante.

— Oui, c'est le *rabbit*, le sex-toy recommandé par Eva Longoria.

Il a l'air surpris, peut-être même déçu que je connaisse.

— Tu en as un ?

Michael, Michael, tu devrais commencer à me connaître ! Crois-tu vraiment que ce soit mon genre de ranger un tel objet dans ma table de nuit ? Restons positive.

— Non, justement j'attendais que quelqu'un m'en offre un, depuis que j'en entends parler.

Aïe, n'ai-je pas trop forcé la dose ? Il va deviner l'ironie dans mon propos... Apparemment, ce n'est pas le cas, peut-être parce que tant d'Américaines en possèdent un et que ma réponse semble aller de soi, ou parce qu'il est porté par son propre enthousiasme.

— Et l'autre ?

Dans la seconde boîte se trouvent quatre boules en acier reliées entre elles par une ficelle avec un petit anneau au bout. Il y a un peu plus d'un an, avant de lire *Cinquante nuances de Grey*, j'aurais sûrement dit que c'étaient des billes de flipper, ou peut-être un de ces mobiles que l'on trouve dans le bureau des hommes d'affaires. Maintenant, grâce à Christian Grey, je suis comme Anastasia Steele, plus aussi innocente.

— Ce sont des boules de geisha.

— Bravo ! Tu as déjà essayé ?

Souvent, Michael... Je me suis tellement amusée à les mettre avant de partir au bureau !

Je suis sidérée par son manque de psychologie, mais je reste stoïque.

— Non, même chose : j'en rêvais mais n'osais pas me les acheter...

— Est-ce que je ne détecterais pas une pointe d'ironie ? Te moquerais-tu de moi ?

S'il me menace d'une fessée, je lui propose direct de tourner avec lui l'adaptation du roman d'E. L. James.

Je n'ai pas le temps de répondre, il poursuit.

— Tu accepterais de les essayer ?

— Maintenant ?

Je vois son sourire plein d'espoir. Si je réponds négativement, la soirée est morte...

Michael, ce que j'aimerais te dire, c'est que je n'ai jamais eu besoin de ces objets dans ma vie sexuelle, et encore moins depuis que je te connais. Tu me suffis, je t'aime, je te désire, tu me donnes du plaisir à tout moment par ton sourire, tes yeux, tes lèvres, ta langue... Ta voix elle-même est une source de jouissance. Ces objets ne me sont d'aucune utilité, ils ne sont qu'une barrière entre nous. Mais si cela peut te faire plaisir, je le ferai...

Bien entendu, la réponse complète ne franchit malheureusement pas mes lèvres. C'est dommage, c'est de l'autocensure. Il paraît qu'il n'est pas bon de tout dire, mais il semble aussi que, quelquefois, on n'en dise pas assez.

Je donne mon assentiment en utilisant mon amour pour lui comme source d'enthousiasme.

— D'accord, Michael, ça peut être fun. Mais d'abord, je te veux nu à côté de moi.

Et le voilà comme un enfant que l'on autorise à aller se baigner un jour de canicule. Il se déshabille à la vitesse de l'éclair. J'aurais préféré un peu plus de sensualité mais la vue de son corps est toujours un plaisir. Il est vraiment musclé juste comme il faut, ferme sans que l'on ait l'impression qu'il passe son temps dans la salle de gym à faire de la gonflette. Je serais presque prête à remercier sa coach pour cela... Tiens, son bronzage est intégral, on ne voit pas de différence entre son dos et ses fesses, il doit faire des UV ! Je devrais lui dire que c'est mauvais pour la santé mais il faut avouer que c'est sacrément sexy... Je m'aperçois que je suis non seulement amoureuse de lui mais que je suis aussi fan de ses fesses ! Quand, il se retourne pour venir vers moi, je peux voir son sexe en érection. C'est marrant, l'évolution de nos rapports. En quelques jours, j'ai appris à aimer regarder son désir pour moi.

Il a vu la direction de mon regard.

— Tu aimes ce que tu vois ?

— Pas mal, je pense que je peux encore améliorer les choses...

— Prétentieuse ! On verra... Tu es encore habillée ?

— Je t'attendais...

Je m'agenouille et le laisse faire passer ma robe par-dessus ma tête, dégrafer mon soutien-gorge, descendre ma culotte, le tout avec urgence.

Je m'allonge et, en appui sur un coude, je le regarde se débattre avec les emballages en plastique des sex-toys.

Bizarrement, je trouve son enthousiasme mignon. Il a rajeuni de vingt ans.

— Michael, tu es sûr que c'est pour moi ces cadeaux ? Ce n'est pas plutôt pour toi ?

Ça me rappelle une de mes tantes qui m'offrait toujours un livre qu'elle avait envie de lire et qu'elle lisait même souvent avant de m'en faire cadeau.

— Tu vas voir. Dans quelques instants, tu vas me supplier d'arrêter tellement le plaisir sera intense...

— Attention, ça peut être dangereux, je n’aurai peut-être plus besoin de toi !

— Je prends le risque.

Le *rabbit* est prêt, et encore moins alléchant vu de près. Michael se penche vers la table de nuit et en sort un tube de lubrifiant. Sûrement très utile, mais ce côté pragmatique tue tout romantisme. Il ouvre le tube et en verse une bonne quantité à l’extrémité du sex-toy. Je serais prête à parier 10 000 euros que jamais je ne pourrai jouir grâce à ce morceau de plastique rose. Il va falloir que je fasse semblant, pour la première fois avec lui...

Mais alors que je me prépare à l’épreuve, Michael, à ma grande surprise, laisse le *rabbit* derrière lui. Il ne veut plus jouer avec ses toys ? Qu’est-ce qui se passe, a-t-il perçu ma réticence ?

Il se penche à côté de moi. Nous sommes côte à côte, allongés sur les oreillers. Il approche son visage et m’embrasse très doucement. Je ne sens d’abord que ses lèvres sur mes lèvres puis lentement sa langue qui vient à la recherche de la mienne. Ses baisers sont maintenant aussi langoureux qu’ils étaient passionnés précédemment. Avec sa main droite, il caresse mon visage. Il est si tendre, ses yeux sont plongés dans les miens. J’adore ce moment. Sa main quitte mon visage, descend sur mon bras. Arrivé au niveau de ma hanche, il me pousse pour me faire basculer sur le dos et pour pouvoir me caresser. Ses doigts entrent à nouveau en moi, son pouce s’attarde sur mon clitoris. Il m’embrasse en même temps et je retrouve mon niveau d’extrême excitation.

Il les retire quelques instants et soudain, je sens une présence inconnue à l’entrée de mon sexe. Le *rabbit*, Michael a saisi le *rabbit* ! Petit moment de stress ! Heureusement, je suis distraite par le plaisir que me procurent ses baisers. Je suis tellement excitée qu’il n’a aucun mal à le faire entrer en moi. Il trifouille le sex-toy. C’est un peu pénible, il est moins concentré sur l’exploration de ma bouche. Ça y est, le truc se met en marche. J’entends un petit bruit de moteur et je sens le sexe en plastique qui se met à tourner. La partie lapin est positionnée contre mon clitoris et se met à vibrer. Pendant un instant, je suis déconcertée par la sensation puis je commence à ressentir vraiment les effets. C’est bon, très bon, même. Je cherche la bouche de Michael plus intensément, j’en ai besoin pour équilibrer les sensations envoyées par mon entrejambe mais aussi pour ressentir que c’est lui, la source de mon excitation. La vitesse de l’engin augmente accroissant mon plaisir. Au bout de quelques minutes, je gémis. Je ne peux plus embrasser Michael tellement je ressens quelque chose d’intense. Il se penche alors sur ma poitrine et prend un de mes tétons entre ses lèvres. Il durcit immédiatement et redouble mon plaisir. C’est plus que je ne peux supporter. L’orgasme vient, rapide, violent, intense. Mes jambes se tendent, mes orteils se contractent. Vite, il faut vraiment qu’il arrête sa machine infernale.

— Michael, Michael !

Ma voix sonne comme un appel au secours. Michael n’a pas besoin d’explication. Il coupe le sex-toy et le retire doucement. Pendant quelques instants, j’ai l’impression qu’il est toujours en moi. Je suis en sueur et essoufflée.

Michael se penche vers moi.

— Alors, je n’avais pas raison ? Tu n’as pas connu un plaisir unique ?

Je n’ai pas la force d’expliquer ce que je ressens.

— Oui, Michael, tu avais raison.

Je m'abstiens d'expliquer que mon orgasme est à la fois d'une intensité que j'avais effectivement rarement expérimentée, mais pas le meilleur que j'ai eu avec lui. C'était trop mécanique et il manquait la sensation de lui jouissant dans mon corps. Et encore, nous utilisons des préservatifs, ce sera bien plus fort quand nous n'aurons plus cette barrière de latex.

À voir dans ses yeux le plaisir qu'il a ressenti pendant que je prenais mon pied avec son cadeau, je me dis que c'est un faible investissement de ma part pour notre bonheur commun. Je lui dois bien cela... Et puis, il m'a embrassée avec une telle attention...

Et puis tout d'un coup, je m'aperçois qu'il n'a pas joui. Son sexe évoque maintenant une barre de métal en fusion. Visiblement, le sex-toy procure également des plaisirs indirects...

— Et toi, Michael ?

— Ah, je suis heureux que tu t'aperçoives que tu m'as totalement oublié ! Mais j'ai une idée pour réparer cela.

Michael n'est jamais à court d'idées dans ce domaine... J'attends de connaître la suite.

— C'était quand, déjà, l'année érotique de Serge Gainsbourg ?

OK, l'énigme est facile.

— 23×3 ?

— C'est ça.

Faire l'amour avec Michael, c'est explorer le *Kamasutra*. Je commence à comprendre le personnage. Dans le sexe, il aime le côté fun, l'exploration plus que le romantisme. Moi, ce serait plutôt le contraire... Heureusement, le 69 ne m'est pas inconnu. Je ne déteste pas mais la mise en place n'est pas forcément hyper glamour...

Michael s'allonge, la tête sur l'oreiller. Il me demande de me placer à califourchon au-dessus de son visage. C'est ce moment que je n'aime pas trop, que je trouve totalement impudique. J'ai beau le connaître intimement, je suis gênée de m'exposer ainsi. Je m'exécute néanmoins.

Quand j'ai senti sa langue sur mon sexe, c'était tellement bon que j'ai su que j'allais avoir mon deuxième orgasme de la soirée. Ce plaisir m'a motivée pour le prendre dans ma bouche, aussi profondément que je le pouvais. Par moments c'était difficile car j'étais déconcentrée par le plaisir que je ressentais. C'est ça la force et la faiblesse du 69. On a une bouffée d'amour et une volonté accrue de donner du plaisir à son partenaire pour le remercier de ce qu'il vous offre et en même temps il est difficile de donner le meilleur de soi-même.

Enfin, je n'ai pas l'impression que Michael ait eu à se plaindre de ma fellation. Par moments, il s'arrêtait pour m'embrasser et je le sentais se tendre sous ma caresse. Son corps se soulevait légèrement, comme pour pouvoir mieux ressentir ma bouche. Il n'a d'ailleurs pas pu m'attendre et j'ai senti jaillir le flot habituel de sperme. Maintenant, j'ai adopté une autre tactique pour ce breuvage que je n'apprécie pas trop. Je garde son sexe aussi longtemps que nécessaire dans ma bouche puis, dès que je le peux, je laisse discrètement le liquide couler sur le drap. C'est quand même plus agréable que de tout ingurgiter.

Cette fois, c'était moi qui n'étais pas encore arrivée à l'orgasme. Ils me font rire, tous ces livres à l'eau de rose où les amants prennent toujours leur pied simultanément. Comme si c'était si facile que ça ! D'ailleurs, ce n'est pas si important du moment que chacun obtienne satisfaction. Et avec Michael, je ne peux pas me plaindre. Après avoir récupéré de ses efforts, il m'a prise dans ses bras, m'a soulevée, m'a déposée délicatement sur le dos et il a recommencé à s'occuper de moi.

Finalement, j'étais contente de l'avoir fait jouir car j'ai pu profiter de mon orgasme égoïstement. En plus, il était face à moi et je pouvais voir ses beaux yeux quand il relevait la tête. Je plains toutes les filles qui n'ont pas eu un cunni par un mec avec des beaux yeux : c'est un moment exquis ! Avec Michael, qui est le plus bel homme du monde, l'orgasme vient automatiquement.

Quand il me rejoint sur l'oreiller, je suis fatiguée mais heureuse.

— Merci, Michael.

— Pour les cadeaux ?

— Non, pas pour les cadeaux, pour le plaisir que tu me donnes.

— *You're very welcome*. Mais j'ai eu l'aide du *rabbit*.

Je ne le contredis pas. Je suis trop bien. Je peux le laisser dans ses illusions.

— Et on n'a pas essayé les boules de geisha.

Mes yeux commencent à se fermer.

— Une prochaine fois, Michael, une prochaine fois...

— Sur toi ou sur moi ?

C'est une plaisanterie ? Parfois, il a vraiment un humour bizarre. Je préfère ne pas relever. De toute façon, je m'endors.

— On verra, Michael...

J'aime trop cet homme. J'ai terminé cette soirée de tous les dangers nue, la tête sur son épaule. Comment ne pas faire de beaux rêves dans ces conditions ?

18 août 2014, 13 h 30

Pendant la nuit, le yacht est revenu à son port d'attache. Dans quelques minutes, nous irons visiter une église à Porto Cervo. Je vais peut-être en profiter pour jeter un œil à la boutique Gucci comme me l'a suggéré Michael.

Fini les réserves naturelles, retour à la patrie du shopping.

Aujourd'hui, pas de petit-déjeuner ni de déjeuner mais un brunch à la place. Comme nous sommes dimanche, le personnel de bord est réduit et le cuisinier est descendu à terre. Enfin, nous ne sommes pas à plaindre. Le brunch version *Pleasure is Mine*, c'est du costaud. À part le caviar, il devait y avoir à peu près tout : langoustines, crevettes roses, omelettes à la demande...

Quand j'ai eu fini d'écrire mon journal en buvant mon café (ce qui m'a pris un certain temps), j'ai eu le plaisir d'accueillir Laure. Nous étions seules à la table, Michael et Robert travaillaient dans le salon alors que Charlie et Diana avaient disparu. Ma meilleure amie n'avait pas l'air fraîche, mais alors pas fraîche du tout.

— Bonjour, Laure.

— Bjum.

Honnêtement, elle m'aurait répondu en norvégien ou en suédois que je n'aurais pas fait la différence.

— Ça va ?

Elle m'a fait signe qu'elle avait besoin d'un petit moment avant de répondre et ce n'est qu'après avoir avalé une pleine tasse de café américain qu'elle a pu faire entendre le son de sa voix.

— Je suis morte.

Ce n'était effectivement pas loin de la vérité.

— C'est à cause de la marijuana ?

— Peut-être un peu.

— De l'alcool.

— Aussi...

— Tu n'as pas passé la nuit seule ?

— Non.

— C'est pour cela que tu es épuisée ?

— Tu parles, je voudrais t'y voir. Jusqu'à 5 heures du matin !

J'étais sacrément impressionnée, elle avait réussi à choper le frère de Michael !

— Tu as couché avec Charlie !

— Si seulement... Malheureusement, non.

— Tu ne vas pas me dire que tu as remis le couvert avec Robert ?

Ma question a eu le mérite de la réveiller complètement.

— Tu es folle ou quoi ? Merci, j'ai déjà donné. En plus, si tu m'avais bien écoutée, tu saurais qu'il est incapable de me procurer la moindre fatigue.

Je me suis creusée la tête.

— Un des jeunes matelots ?

— Non, tu n'y es pas du tout. Diana.

— Tu as passé la nuit avec Diana ! ?

— Tu connais l'expression « Faute de grive, on mange des merles » ? En fait, je ne devrais pas dire cela, vu ce qu'elle m'a fait vivre. C'était indescriptible.

Pour une fois que Laure ne va pas me raconter une de ses nuits par le menu, c'est un événement ! Elle a quand même poursuivi.

— Ce qu'elle peut te faire avec ses mains, je te jure, c'est magique ! Et puis, elle a des sex-toys incroyables...

C'est pas vrai, tout le monde se balade sur le bateau avec ces trucs ou quoi ? Il y a une boutique à bord ?

— Enfin, je crois que j'ai joui quatre fois. Je te promets, je serais presque prête à abandonner les hommes. Elle m'a tuée... Mourir de plaisir, c'est une belle mort...

— Mais comment c'est possible ? Qu'est-ce qui s'est passé quand je vous ai laissés ?

— Tu as provoqué un petit froid. Charlie n'avait pas l'air content. Il a dit à Diana qu'elle aurait pu s'abstenir de faire ses réflexions et ils se sont chamaillés. Et puis Robert a commencé à faire des allusions sur la possibilité d'une partie à quatre. Tu imagines l'horreur ! Je ne voyais vraiment pas comment je pouvais avoir une chance avec Charlie, car l'avocat de Michael me collait comme une sangsue. De désespoir, j'étais prête à aller me coucher, mais Diana a sauvé le coup. Elle a proposé de continuer le jeu. Charlie voulait vraiment arrêter mais je l'ai supplié et je crois qu'il a accepté pour me faire plaisir. Diana a pris mon iPhone.

— À moi de poser les questions. Robert ! Action ou vérité ?

— Action

— Robert, buvez un verre d'alcool cul sec et, dans deux tours, soyez récompensé par des baisers de toutes les filles présentes.

Tu imagines que ça ne m'enchantait pas. Embrasser Robert, j'avais déjà donné. Mais, à ce moment-là, Diana m'a fait un clin d'œil. Robert, lui, ne croyait pas à sa chance. Il a voulu être sûr.

— On parle bien de baiser sur la bouche ?

Diana lui a fait un grand sourire rassurant.

— Bien entendu, Robert. Vous voulez que je vous prépare votre verre ? Whisky ? Avec de la glace ?

— Oui, s'il vous plaît.

En allant le préparer, Diana m'a redonné mon téléphone. J'ai regardé l'écran. Il y avait écrit : « Robert, vous devez bander les yeux de la personne à votre droite (c'est-à-dire moi) et jouer avec son corps. »

Quand j'ai lu ça, j'ai eu une immense peur rétrospective et une reconnaissance immédiate et totale pour l'Anglaise. Si elle ne l'avait pas bluffé, j'aurais dû me laisser peloter par ce pervers. Horrible ! J'ai eu de la chance qu'elle mente beaucoup mieux que moi. Il faut dire que ce qu'elle lui avait promis n'était pas mal non plus. J'ai regretté qu'elle n'invente pas quelque chose de moins dégueu. En même temps, je me suis dit qu'il n'aurait peut-être pas mordu à son bluff. J'avais donc deux tours de répit. À la fin du premier, Robert a commencé à piquer du nez et puis il s'est endormi comme un bébé. J'avais échappé au baiser du vilain !

Charlie a regardé froidement Diana dans les yeux.

— Tu lui as donné quoi comme produit ?

— Un somnifère, ne t'inquiète pas, c'est sans conséquence.

— Un médicament, ce n'est jamais inoffensif.

— Ça va, ne joue pas les rabat-joie, on a déjà eu Ophélie dans ce rôle. Allez, on continue le jeu. Laure, passe-moi l'iPhone. Charlie, à toi. Je choisis action pour toi. Je lis : « Charlie, tu dois caresser les seins des filles dans la pièce et faire durcir leurs tétons. Tu peux utiliser ta bouche si tu veux. »

J'ai eu un petit sursaut en écoutant la consigne puis j'ai compris que c'était une autre invention de Diana. Mais là, je n'avais aucune réticence pour ce gage... C'était sympa de m'inclure, car elle aurait pu se garder Charlie pour elle !

Le frère de Michael a regardé Diana avec un petit sourire moqueur.

— Je suppose que je peux vérifier la question ? C'est de la même série que celle qu'a eue Robert il y a deux tours ?

Diana l'a affronté du regard et elle a répondu d'une voix calme.

— Bien sûr que tu peux vérifier. Ne te plains pas, il y a pire comme gage. Tu as peur de ne pas savoir faire ?

— C'est une pensée qui m'a traversée l'esprit.

Je me suis dit que Charlie était vraiment dur à vexer ! Diana s'est tournée vers moi.

— Laure, viens, il va falloir lui montrer. Monsieur a besoin d'un mode d'emploi.

Et c'est là que tout a dérapé. J'ai obéi à l'Anglaise sans vraiment réfléchir. Elle a fait passer ma robe par-dessus ma tête et je me suis retrouvée topless devant le bel américain. Je crois qu'à cause de l'alcool et de la drogue, je ne me rendais pas vraiment compte. Diana a commencé par me caresser les seins et a excité mes tétons avec ses ongles. Elle faisait ça super bien et ça m'a vraiment émoustillée. Les pointes ont durci rapidement.

Diana s'est tournée vers Charlie.

— Tu vois, ce n'est pas difficile... On peut même utiliser sa bouche.

Elle a joint le geste à la parole et a posé ses lèvres sur ma poitrine. Là, j'étais carrément excitée, j'avais même oublié la présence de Robert qui ronflait sur le canapé. Normalement, ce genre de scène, deux filles canon qui se lèchent les seins, c'est le fantasme de 999 999 mecs sur un million. Malheureusement, Charlie doit être le millionième ! Au lieu de se joindre à nous ou au moins de continuer à nous regarder, il a souri et s'est excusé.

— Mesdemoiselles, il semble que vous vous débrouillez très bien sans moi. Je vous souhaite une bonne soirée.

Et, sans autre forme de procès, il nous a plantées là ! Ce qu'il y a de bien avec Diana, c'est qu'elle est pragmatique.

— Bon, on ne va quand même pas aller se coucher bêtement. Tu as déjà couché avec une Anglaise ? Non ? Bon, très bien. Moi, une seule fois avec une Française et ce n'est pas un bon souvenir. Il va falloir que tu sauves l'honneur national. Tiens, tu sais ce qui serait marrant, c'est de le faire dans le canapé, en face de Robert, parce que ça le rendrait fou quand il apprendrait ça. Peut-être que je lui dirai demain...

Et le feu d'artifice a commencé. Le premier orgasme, je l'ai eu en face de Robert qui dormait. Tu te rends compte, il était juste à côté ! Après, Diana m'a emmenée dans sa cabine où j'ai eu les trois autres. Cette femme est une déesse !

Le récit de Laure m'a sciée. Quand je pense que Michael a sûrement couché avec Diana... Il faut que j'élimine ça de mon esprit sinon la jalousie va me consumer et effacer les souvenirs positifs de la soirée d'hier. C'est difficile d'être en concurrence avec cette femme qui semble tout avoir. Elle est belle, intelligente et visiblement, c'est l'amante la plus douée qui soit. En résumé, c'est Aphrodite !

Je suis restée perdue dans mes pensées. Laure vient de terminer un pain au chocolat et s'enquiert de ma forme.

— Et toi, tu es splendide. Ça veut dire que Michael t'a laissée dormir ou que vous vous êtes réconciliés sur l'oreiller ?

— Un peu des deux, je crois... On a fait l'amour puis dormi.

— C'est incroyable, vous avez déjà une vie de vieux couple. Un petit coup et hop, dodo !

— Un vieux couple plutôt moderne. Il m'a offert un *rabbit* et des boules de geisha.

— Waouh, tu les as essayés ?

— Le *rabbit*, oui.

— Alors, c'est pas top comme joujou ?

— Je reconnais que c'est pas mal.

— Pas mal, tu te fous de moi ? Je parie que tu as eu un orgasme de dingue.

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de mais ! Voilà ton problème, Ophélie. Tu es splendide, tu as un corps de déesse mais tu penses encore comme une vieille nonne. C'est du gâchis, comme une Ferrari conduite par une mémé de Saint-Germain-en-Laye.

Je ne sais pas comment réagir à cette attaque. D'abord, ce n'en est pas vraiment une, c'est même un compliment en quelque sorte. Et elle n'a pas tout à fait tort. Mais je ne peux pas non plus la laisser me traiter de mémé.

— Tu sais, la mémé a quand même utilisé les boules de geisha... sur lui.

— Non, vraiment ?

Son œil est brillant d'excitation. Ça m'ennuie de doucher son enthousiasme.

— Bien sûr que non ! Vous êtes une vraie bande de malades sexuels sur ce bateau, tous des pervers !

— Je me disais aussi...

Elle s'interrompt pour afficher un sourire magnifique. J'ai compris, Charlie vient d'arriver. En effet, il est là, en maillot de bain, torse nu. Il faut avouer qu'il n'est pas mal du tout, plus fin que Michael mais tout de même musclé. Si je mets 20/20 à Michael, il peut mériter un 17. Quand je regarde Laure, par contre, je me dis qu'elle doit lui attribuer un 21/20 !

— Bonjour, mesdemoiselles, vous allez bien ?

Laure se précipite pour lui faire la bise. L'espace d'un instant, j'ai cru qu'elle allait lui rouler une pelle ! Il sourit.

— Ah oui, la bise du matin. Une des plus grandes inventions françaises, avec le croissant...
Bonjour, Ophélie, ça va ?

La question est posée simplement mais je comprends qu'elle va au-delà du traditionnel *How are you* ? que les Américains utilisent à tort et à travers. Dans la bouche de Charlie, c'est une façon de s'enquérir des conséquences de la soirée d'hier sans paraître trop indiscret. Je commence à bien appréhender la finesse et la gentillesse du personnage. Je me prends à penser que si je n'étais pas avec Michael, je pourrais succomber au charme plus délicat de son frère.

— Merci, Charlie, ça va très bien.

Je ponctue ma phrase d'un sourire qui valide mon propos.

Notre échange est interrompu par Michael :

— Charles, tu as bien fait de ne faire la bise qu'à Laure. Ophélie est ma propriété exclusive.

— Voyons, Michael, entre frères, on peut se prêter les choses... Sans compter qu'Ophélie fait presque partie de la famille.

« Presque partie de la famille », j'adore ! Passons sur le « presque »...

Charlie s'est approché de moi pour défier son frère. Il me prend dans ses bras. Il ne va quand même pas m'embrasser sur la bouche ? Les jeux idiots, ça suffit ! J'ai suffisamment donné hier ! Mais il est trop fin pour cela. Il se contente de me faire basculer comme dans une passe de tango et se penche sur moi pour m'embrasser... sur la joue !

Sans conteste, il a le côté cabot de la famille Brown. C'est amusant, ses bises ont une fraîcheur spéciale que je n'avais pas rencontrée depuis... Christophe ! Me souvenir de mon ex comme cela me fait culpabiliser. Je m'aperçois que je ne pense plus du tout à lui. C'est dur mais avec tout ce qui m'arrive, je ne peux pas me pencher sur mon passé. Ça peut paraître sans cœur mais je suis emportée par le flot des événements.

Je chasse Christophe de mon esprit et me retourne vers Michael en espérant qu'il n'a pas pris la mouche. Je ne suis pas inquiète mais je préfère vérifier. Ça va, il est hilare. Michael n'est pas quelqu'un que la jalousie peut atteindre. En revanche, ce n'est pas le cas de Laure qui nous lance un regard noir.

Charlie a lui aussi perçu le changement chez mon amie. En une seconde il se montre capable de modifier son humeur.

— Ne t'inquiète pas, mon cher frère. J'ai moi aussi une jolie Française comme cavalière. Laure, tu veux bien venir te baigner avec moi avant le déjeuner ?

— Avec plaisir, Charlie.

Il pousse la gentillesse jusqu'à lui tendre la main, qu'elle saisit à toute allure comme pour en revendiquer la possession. Ils se dirigent comme un mignon jeune couple vers l'escalier. En passant, Laure me tire la langue. Qu'est-ce qu'elle peut être puérile, parfois !

C'est à ce moment que Robert apparaît aux côtés de Michael. Il n'a pas l'air frais ni très enchanté de voir Laure ainsi accompagnée.

— Je pourrais peut-être me baigner avec vous ?

Mais Michael, qui a plus de finesse psychologique que son avocat, le bloque immédiatement.

— Ça ne va pas être possible, Robert, je veux que l'on finisse ce contrat avant de déjeuner.

Robert se contente d'acquiescer d'un air résigné.

Je me retrouve à nouveau seule. Je profite du soleil, je ferme les yeux... La vie est belle... Jusqu'à ce qu'une ombre vienne me cacher le soleil. Ce doit être une véritable métaphore car cette ombre, c'est Diana qui vient de me rejoindre sur le pont.

— Bonjour, Ophélie.

Sa voix est presque chaleureuse. Je ne sais pas si je suis capable de répondre sur le même ton.

— Bonjour, Diana.

Effectivement, ma voix est plus froide que je ne l'aurais voulu.

— Vous voulez un espresso, Ophélie ?

La capsule Nespresso, calumet de la paix version XXI^e siècle. *What else ?*

J'accepte et elle revient avec deux tasses que nous buvons tranquillement comme deux vieilles Anglaises. Je sens que l'on va avoir le droit aux grandes explications et peut-être même aux excuses. Je ne dis rien, je la laisse venir...

L'avantage avec l'Anglaise, c'est qu'elle est cash. On n'a pas le droit aux grandes circonvolutions, je préfère.

— Vous savez, Ophélie, contrairement à ce que vous pouvez croire, je n'ai rien contre vous.

Je reste silencieuse.

— ... et je ne suis pas du tout une rivale. Je connais Michael depuis longtemps. Notre relation est maintenant parfaitement définie et il n'a pas pour moi les sentiments qu'il a pour vous.

Venant d'elle, c'est énorme ! Je commence à la trouver plus sympathique, la British.

Je la laisse continuer.

— Il vous apprécie beaucoup et je comprends son attirance pour vous. Contrairement aux groupies qu'il peut rencontrer, vous êtes non seulement jolie – car vous l'êtes vraiment –, mais surtout charmante et charismatique même si vous l'ignorez.

Là, je me suis sentie obligée de la remercier. Moi, charismatique, jolie, charmante...

— C'est très gentil, Diana.

— Ce ne sont pas des compliments, juste des faits. Mais en ce qui concerne Michael... Vous connaissez le mythe d'Icare ?

Visiblement, la culture ne figure pas parmi les qualités qu'elle m'attribue. Qui ne connaît pas l'homme qui s'est brûlé les ailes en voulant atteindre le soleil ?

Je ne réponds pas.

— Michael est un homme formidable, unique...

Merci, j'avais remarqué.

— ... il est généreux, intelligent, mais il vit sur une autre planète. On ne peut pas le comparer aux autres hommes...

Qu'est-ce qu'elle sous-entend ? J'ai l'impression qu'elle cherche à me dire quelque chose, mais elle ne m'éclaire pas vraiment. Bien sûr qu'il vit sur une autre planète. C'est un acteur récompensé par deux oscars, il ne peut pas se comporter comme un individu lambda. Je le trouve d'ailleurs incroyablement équilibré et simple pour quelqu'un d'aussi célèbre.

— *Hello, Ladies !* suis-je le sujet de votre conversation ?

Quand on parle du loup... L'arrivée de Michael ne démonte pas Diana.

— Y a-t-il un autre sujet possible sur ce bateau ?

— Honnêtement, non ! Que disiez-vous ?

— J'énumérais tes qualités...

— Ah, ça peut prendre du temps !

— Et j'allais arriver aux défauts.

C'est incroyable, Diana lui révèle vraiment la teneur de notre échange ! Soit elle n'a peur de rien, soit leur rapport a atteint un niveau d'amitié qui leur permet de tout se dire.

Michael n'a pas l'air perturbé. Au contraire, il affiche son petit sourire moqueur.

— Tu vois, tu devrais toujours commencer par les défauts car tu n'arrives jamais à terminer les qualités...

— Les défauts sont plus complexes.

— Arrête, tu vas effrayer ma *girlfriend*...

Me voilà officiellement qualifiée de « *girlfriend* » ! En disant cela, il a posé son bras sur mon épaule d'un geste possessif.

Autant la soirée d'hier était chargée de nuages, autant celle-ci s'annonçait d'un bleu magnifique. J'avais été stupide de m'énerver autant contre l'Anglaise... Ils ont tous essayé de me dire la même chose mais de façon différente, que ce soit Michael, Laure ou même Diana. Le passé ne compte pas et je ne peux pas juger Michael à l'aune des autres hommes. Il faut profiter du présent, *carpe diem*.

Un peu plus tard, Laure et Charlie sont revenus de leur baignade. Laure était tellement épanouie qu'elle semblait avoir grandi de dix centimètres.

Le brunch s'est déroulé tranquillement, à l'exception de quelques moments de gêne, d'abord quand Diana a demandé à Robert s'il avait passé une bonne nuit. L'avocat s'est confondu en excuses.

— Je suis désolé, je ne sais pas ce qui s'est passé, c'est la première fois que ça m'arrive. J'ai dû abuser du double zéro.

Quand je pense que cet hypocrite avait eu le culot d'affirmer qu'il n'y avait jamais eu de drogue sur le bateau !

Il n'a pas volé sa leçon.

Visiblement, Charlie n'était pas du même avis et regardait Diana froidement.

Robert a voulu rassurer tout le monde.

— Mais je me sens beaucoup mieux. Et vous, Diana ?

— J'ai passé une excellente nuit. J'ai effacé un mauvais souvenir...

Le propos était sibyllin et je devais être la seule à comprendre que c'était un hommage à Laure. Cette dernière a rougi comme si elle recevait un compliment sur sa robe au Bal des débutantes. C'est marrant, la confiance en soi, c'est relatif. Quand je me compare à Laure sur le plan sexuel, je me sens un peu gourde et visiblement pour elle c'est la même chose avec Diana.

— ... et ce matin, le tour en jet-ski avec Charlie était top.

Michael a eu l'air intéressé.

— Je croyais que l'un des deux était en panne.

— Oui, on a partagé le même. J'ai laissé Charlie piloter. Ce n'était pas déplaisant de m'accrocher à lui. J'ai pu constater que les abdos de ton frère valent les tiens. Et sans coach...

Cette Anglaise a un don pour énerver les autres femmes ! Laure était de nouveau complètement bouleversée. Je la comprenais et, en même temps, j'aurais voulu lui dire que je pouvais certifier que le charme de Diana ne marche absolument pas sur le frère de Michael.

— ... et au retour, il m'a laissé les commandes.

Tout d'un coup, j'ai eu une pensée bizarre, je me suis dit que si elle ajoutait qu'elle avait eu plaisir à sentir les mains de Charlie s'accrocher à ses seins, Laure allait l'étriper sur place. Heureusement, elle n'a rien dit de plus. Laure avait l'air assez mal comme ça.

J'ai réalisé que si Michael venait peut-être d'une autre planète, Charlie, lui, venait, incontestablement d'une autre époque. Charlie, c'est un preux chevalier débarqué au XXI^e siècle par un saut spatio-temporel. Il ne supporte pas de voir une jeune femme en perdition, il vole toujours à sa rescousse.

— Oui, c'était très sympa. Au retour, j'ai eu le plaisir d'une baignade romantique en charmante compagnie, un vrai moment de bonheur. Ophélie, merci d'avoir invité ton amie, je n'ai pas le souvenir d'avoir passé un séjour aussi agréable sur le yacht de mon frère.

La vitesse à laquelle ce compliment a regonflé le moral de Laure a dû être supérieure à la vitesse de gonflement des toboggans d'évacuation des avions. Personnellement, je trouvais le propos un peu forcé mais je n'allais pas jouer les rabat-joie...

— Je n'y suis pas pour grand-chose, c'est Michael qu'il faut remercier.

En y repensant, si on voulait être totalement transparent, il faudrait également remercier Robert et ses NDA...

C'est à ce moment que Charlie a fait sa première bourde depuis que je le connais.

— Et pourtant, des jeunes femmes, j'en ai rencontrées sur ce yacht...

Ça m'a énervée ; énervée et inquiétée. Charlie s'en est aperçu trop tard. Le chevalier a sauvé une gentille dame mais en a propulsé une autre dans les douves du désarroi.

Michael s'est empressé de changer de sujet.

— Qu'allez-vous faire cet après-midi pendant que j'appellerai mon agent et le réalisateur de mon prochain film à New York ? Comme il s'agit de discuter du script, je n'aurai pas besoin de Robert. Vous devriez aller visiter l'église, il paraît qu'elle est magnifique...

Laure, qui avait retrouvé toute sa verve, a aussitôt mis son grain de sel.

— Ou bien aller faire un peu de shopping... La dernière fois, nous n'avons pas eu le temps d'aller chez Gucci. Ça permettra à Ophélie de repérer un cadeau d'anniversaire...

Michael a eu l'air surpris.

— C'est l'anniversaire d'Ophélie ?

— Oui, et ainsi, vous saurez quoi lui offrir.

— Attendez, Laure, je ne comprends pas vraiment, c'est l'anniversaire d'Ophélie ?

— Euh, oui, Michael.

— Quand nous nous sommes vus en boîte à Deauville l'année dernière début septembre, vous n'étiez pas déjà en train de célébrer son anniversaire ?

— Oui, on avait un peu de retard...

— Et, Robert, quand vous avez rencontré Ophélie sur le port à Bonifacio la semaine dernière, elle ne vous a pas dit que c'était son anniversaire ?

Robert s'est senti obligé de se justifier.

— Oui, c'était le jour exact, elle m'a même montré ses papiers d'identité.

— Laure, donc, si je résume bien, l'anniversaire d'Ophélie commence début août et se termine début septembre ?

Il avait un air super sérieux. Laure était toute gênée et n'en menait pas large. J'avoue que je n'étais pas très à l'aise non plus. Michael, pour une fois, ne souriait pas. Je me suis tournée vers mon amie et je lui ai fait les gros yeux.

Il y a eu un silence pendant quelques secondes qui m'ont paru durer une éternité puis le visage de Michael s'est éclairé d'un grand sourire.

— C'est une excellente idée, Laure. Je n'ai encore rien offert à Ophélie pour son anniversaire. Allez chez Gucci pour faire du repérage. Leurs sacs, notamment, sont magnifiques.

J'étais hyper soulagée. C'est la première fois que je n'arrive pas à lire l'humeur de Michael. J'avoue que je me suis faite complètement avoir. Laure me renvoie un regard genre : « Tu vois, pas la peine de m'engueuler, je viens de t'obtenir un sac. »

Le programme shopping + visite a été adopté.

Le brunch terminé, tout le monde est allé se préparer. Un peu de culture et le choix d'un cadeau d'anniversaire chez Gucci, l'après-midi promet d'être sympa.

19 août 2014, 6 h 30

Je suis trop énervée pour pouvoir dormir. Pourtant, il n'y a pas eu de drogue ce soir, pour une fois. C'est peut-être pour ça que j'ai une insomnie... Ce serait terrible d'être accro au point de ne pouvoir trouver le sommeil sans marijuana !

Mais, honnêtement, je crois que c'est tout simplement lié à ces douze dernières heures. Moi qui croyais que les choses allaient se passer tranquillement...

Le début a été vraiment cool. Nous avons embarqué sur l'annexe du yacht, direction Porto Cervo. Une fois à terre, nous avons commencé à déambuler dans les petites rues, nous arrêtant dans chaque boutique. Il faisait une chaleur terrible, certainement plus de 40 °C... à l'ombre. Cela voulait dire qu'au soleil, on dépassait allègrement les 50 °C. C'est Charlie qui a attiré notre attention sur les dangers du soleil. Il nous a traînés dans un magasin pour nous offrir des chapeaux larges à la Katherine Hepburn des années cinquante. Au début, j'avais choisi un Panama mais il a insisté pour que je prenne un chapeau à bord large. Finalement, c'est lui qui a opté pour un Panama. Le seul à ressortir tête nue a été Robert, sous prétexte qu'il en avait déjà un à bord. Charlie a aussi acheté un sac à dos et trois litres d'eau. C'était mignon, ce côté papa poule. Laure était contente d'être avec le frère de Michael mais elle était stressée par la présence de Diana.

Enfin, nous sommes arrivés à la boutique Gucci. C'est incroyable, la qualité et le luxe de la boutique. Les vendeuses étaient hyper stylées, de vraies bombes. Ça m'a consolée de l'absence de Michael : s'il avait été là, ça aurait été insupportable. Déjà qu'elles lorgnaient sérieusement sur Charlie qui, lui, n'est pas connu... Robert était comme un dingue ce qui a donné un peu de liberté à Laure.

Celle-ci s'est précipitée vers moi, effrayée par les montants des étiquettes.

— Tu te rends compte, ce petit porte-monnaie coûte cent dix euros ! Et les sacs, rien au-dessous de mille !

Je l'ai taquinée.

— Si tu promets à Robert que tu te promèneras nue avec ton sac dans sa cabine, il va peut-être te l'offrir...

— Mais tu es une malade ! Tu me prends pour qui ? Je ne donne pas mon corps comme ça !

— Tu l'as pourtant déjà fait...

— Mais ça n'a rien à voir. À l'époque, j'étais en manque cruel de sexe. Depuis, j'ai eu ma nuit avec la British et l'arrivée de Charlie m'empêcherait totalement de me faire Robert. Si tu veux une image, c'est comme si dans *Le Seigneur des anneaux*, Arwen, le personnage joué par Liv Tyler, se faisait Gollum au lieu d'Aragorn.

— J'aime bien l'image. La ressemblance entre Viggo Mortensen et Charlie est bien vue. En ce qui concerne Robert, c'est un peu dur...

— J'aurais pu le comparer à un orque !

J'ai pouffé. Elle est vraiment drôle ma copine.

— Sinon, tu vas devoir attendre que Charlie réalise un blockbuster à Hollywood parce que pour le moment, je ne sais pas s'il a les moyens de t'offrir un sac Gucci.

— Tu es vache, il vient de nous payer un chapeau.

— À dix euros la pièce, il ne va pas se ruiner.

— Oh, c'est fini la flambe ! On sait que ton mec est plein aux as ! D'ailleurs, tu l'as choisi ton sac ?

— J'en ai vu un qui me plaît. Regarde ce modèle, il est réversible.

C'était un très beau sac, marron uni d'un côté qui pouvait se transformer en sac beige avec les logos Gucci. Plus BCBG que mon genre habituel, mais tout simplement magnifique.

J'ai exprimé mes doutes à Laure mais elle m'a rassurée.

— Ce sac, c'est la nouvelle Ophélie, celle qui sort avec des stars hollywoodiennes. Il est fait pour toi, regarde, il te fait un clin d'œil...

Diana est également venue me donner son avis.

— C'est un très bon choix, Ophélie. Il plaira beaucoup à Michael.

J'ai regardé l'étiquette. Mille cent euros !

— Ce n'est pas possible, il est trop cher !

Diana s'est mise à rire, mais c'était gentil.

— Bienvenue au club des gens riches. Ne prêtez pas attention aux étiquettes, ce n'est rien pour Michael. Il sera content de vous l'offrir et vous le méritez. Je le pense, sincèrement.

— Merci, Diana, je vais réfléchir.

Quand j'ai levé la tête, je me suis aperçue que Charlie était déjà sorti. J'ai interrogé Diana.

— Je n'avais pas vu que Charlie avait quitté la boutique.

— Oui, ça fait un moment. Ce n'est pas son truc, les boutiques de luxe. C'est même surprenant qu'il ait accepté cette séance de shopping. Je pense qu'il le fait pour vous.

Cela voulait-il dire pour moi ou pour Laure et moi ? J'ai opté pour la seconde solution même si je suspecte que Charlie m'apprécie vraiment. C'est cool, ce sera un beau-frère idéal.

Quand je l'ai rejoint, confuse de l'avoir fait poireauter comme ça en pleine chaleur, il discutait avec un Robert écarlate. Nous avons continué à marcher tranquillement pendant une demi-heure. À plusieurs reprises, Charlie a imposé une pause réhydratation.

Il avait raison, j'avais une soif terrible. J'ai bu une grosse gorgée d'Évian puis j'ai passé la bouteille à Laure.

— Tiens, ça fait du bien.

— Non merci.

— Tu dois boire, il fait très chaud !

— Je prendrai la bouteille de Charlie.

— Eh ! J'ai pas la galle, tu peux boire dans la mienne !

— Non, tu ne comprends pas, quand Charlie me passe sa bouteille et que je bois après lui, c'est comme si je l'embrassais.

— Non, mais t'es une vraie malade !

— Tu ne peux pas comprendre, tu n'es pas romantique, en tout cas, pas autant que moi !

Je n'ai rien dit, il y a des moments où les mots sont inutiles face à l'irrationnel...

C'est dix minutes plus tard que nous avons perdu la moitié de notre équipe. Robert s'est soudainement arrêté. Il s'est appuyé contre un mur. Charlie est allé le voir et lui a posé la main sur l'épaule.

Robert n'a pas pu lui répondre, il a été secoué par des vomissements impressionnants. Heureusement, il était tourné vers le mur car sinon il aurait repeint Charlie !

Au bout de quelques minutes, il a pu se retourner vers nous, blanc comme un linge. Charlie a voulu prendre la direction des opérations.

— Il va falloir rentrer, il a eu un gros coup de chaud. Il faut que son corps se rafraîchisse, sinon ça peut être dangereux.

Nous avons acquiescé. Tant pis pour l'église. C'est alors que l'imprévisible Diana, tantôt Jekyll tantôt Hyde, a sauvé notre visite.

— Charlie, je vais ramener Robert. Tu n'as qu'à continuer avec les filles, inutile de gâcher l'après-midi de tout le monde.

Il était hésitant, l'Anglaise a dû insister.

— Charlie, ça va... J'ai mon diplôme de secouriste, cela fait partie de la formation de coach sportive. Je suis plus qualifiée que toi pour m'occuper de lui. Et aussi forte pour le porter si nécessaire...

Charlie s'est rendu à ses arguments et deux minutes plus tard, nous n'étions plus que trois. Nous avons commencé à monter vers l'église, Laure ravie d'avoir pu éliminer Diana. Le problème, c'est que Charlie, sans doute soucieux pour Robert, avait l'esprit ailleurs. Ma copine a essayé de le distraire.

— Et cette église, tu la connais ?

— Oui, je l'ai visitée deux ou trois fois.

— Elle s'appelle comment ?

— La Stella Marris.

— Et c'est du roman ou du gothique ?

Elle a réussi à le faire rire... involontairement !

— Ni l'un ni l'autre, elle a été construite entre 1968 et 1969.

— Ah...

Avec ce « ah », Laure cherchait à cacher son embarras. J'ai décidé de lui donner un coup de main.

— Alors, de quel style est-elle ?

— C'est une architecture méditerranéenne, byzantine.

— Et qui est l'architecte ?

— Un Italien, Michele Busiri Vici. Vous allez voir, il a fait un beau travail.

Avec moi non plus, Charlie n'était pas loquace.

L'église était effectivement très jolie, toute blanche, avec des tuiles rosées. C'était le genre d'église que l'on trouve en Grèce ou au Mexique, voire dans un film de Tarantino.

L'entrée principale était fermée.

Charlie a cherché une solution.

— C'est surprenant qu'elle soit fermée. Je vais aller voir derrière s'il y a une autre entrée. Restez à l'ombre pendant ce temps. Tenez, buvez.

Il nous a passé la bouteille avant de s'éloigner.

Pendant que Laure buvait, j'ai décidé de la taquiner un peu.

— Effectivement, ce n'est ni très gothique, ni très roman...

— Comment je pouvais savoir ? Tu es marrante, toi...

— Tu aurais dû consulter Wikipédia avant de partir en balade. Comme cela, tu aurais pu lui montrer l'étendue de ta culture.

— Oh, merde, tu as raison. J'ai gâché ma chance !

— Mais non, arrête, je te charrie. Imagine que tu lui sortes le nom de l'architecte alors que tu n'es jamais allée sur cette île, tu aurais eu l'air stupide.

— Ah bon, tu crois ? Mais là, tu m'as trouvée comment ?

— Tu étais très bien. Ce n'est pas ta faute, c'est Charlie qui est inquiet pour Robert.

— Oui, tu as vu, il est bien, il fait attention aux autres.

— Je reconnais qu'il est très gentil et prévenant.

— Je n'arrive toujours pas à savoir s'il m'apprécie vraiment ou pas. Il me fait des compliments, m'a invitée à nager en tête à tête avec lui, mais je ne sens toujours pas que je progresse. Qu'en penses-tu ?

Charlie est arrivé et c'était une bonne chose parce que je n'aurais pas trop su quoi répondre. En vérité, je ne crois pas qu'il soit intéressé par elle, et je me demande même s'il a un faible pour la gent féminine. Cela ne m'étonnerait pas énormément s'il était gay : ça expliquerait pourquoi je me sens si naturellement bien en sa compagnie.

Si Laure espérait encore progresser dans le cœur de l'Américain, celui-ci a rapidement réduit ses espoirs à néant.

— Les filles, tout est fermé. Il n'y a aucun moyen d'entrer. Je vous propose donc de rentrer sur le yacht. Je suis un peu inquiet d'avoir laissé Diana seule avec Robert. Prenez quelques minutes pour contempler la vue et on s'en va.

Effectivement, la vue était superbe. Tout Porto Cervo à nos pieds, le port et, un peu plus loin, le *Pleasure is Mine*. Finalement, j'étais assez contente d'abrégé la sortie. Avec un peu de chance, Michael aurait terminé sa séance de travail avec New York. Pour Laure, c'était une autre affaire, elle perdait l'exclusivité de Charlie et allait devoir à nouveau affronter sa rivale anglaise.

Pendant que nous profitons du paysage, Charlie avait téléphoné au yacht.

— Visiblement, Diana et Robert ne sont pas encore rentrés. Ils nous renvoient l'annexe dès que possible.

La descente vers le port et le retour se sont faits dans un silence bizarre.

Ce n'est qu'une fois à bord que Charlie a rouvert la bouche.

— Bon, je vais aller voir comment va Robert.

Laure, dépitée, est partie vers sa cabine en ronchonnant.

— Quel triste après-midi. Décidément, Robert gâche mes nuits et mes jours...

C'était un peu injuste contre ce pauvre Robert qui n'y était pour rien, mais il faut avouer que du point de vue de Laure, ce n'était pas totalement faux.

Dans ma cabine, j'ai retrouvé avec délice la fraîcheur de la clim. Michael n'était pas là mais j'avais une assez bonne idée de l'endroit où le trouver : en train de travailler sa musculature. Une petite séance abdo-fessiers avec Diana, c'était exactement ce qu'il me fallait pour purger les excès d'alcool et de nourriture des dernières vingt-quatre heures. J'ai enfilé un tee-shirt et un petit short. J'ai hésité à prendre une douche vu que j'étais en sueur mais je me suis dit que c'était un peu idiot dans la mesure où l'Anglaise allait me faire trimer dur.

Dans la salle, la musique était plus calme que la fois précédente. J'ai reconnu la bande originale de *Blade Runner*, une composition de Vangelis. Je me suis dit que j'aurais aimé voir Michael en inspecteur Deckard, ce qui n'enlève rien à la prestation de Harrison Ford.

Rétrospectivement, c'est étrange d'avoir eu ce genre de pensées, assez innocentes au regard de ce à quoi j'allais assister.

Au moment d'entrer dans la salle, j'ai aperçu Michael allongé sur une table de massage, une serviette couvrant ses fesses, et Diana en justaucorps bleu, blanc, rouge aux couleurs de la Grande-Bretagne. Elle se met de l'huile sur les mains et commence à masser Michael. Aucun ne peut me voir. Je crois que je ne vais pas les déranger. Dommage, j'aurais préféré une bonne séance d'abdo-fessiers. L'Anglaise descend le long du dos et commence un massage des lombaires. En réalité, ça me fait drôlement envie, peut-être pourrait-elle me masser quand elle en aura fini avec lui... J'hésite entre m'en aller ou signaler ma présence. Les mains de l'Anglaise continuent de descendre et passent sous la serviette. Je suis moins à l'aise. Je sais que c'est normal de masser le dos jusqu'au coccyx, mais je ne suis pas emballée par ce que je vois. Et soudain, tranquillement, elle attrape la serviette et la retire. Michael est nu. Pendant le quart d'heure suivant jusqu'à la fin du massage, je reste scotchée devant une scène totalement surréaliste. Au lieu d'entrer pour intervenir, j'ai fini par me précipiter dans la cabine de Laure.

Allongée sur le lit, ses écouteurs sur les oreilles, elle feuillette *Gala*.

— Laure, Laure !

Elle enlève tranquillement son casque.

— On ne t'a jamais appris à frapper ?

— Excuse-moi, c'est une urgence...

— Et si j'avais été en train de faire l'amour avec Charlie ?

Je suis trop bouleversée pour lui dire que l'hypothèse qu'elle vient d'avancer est quand même hautement improbable.

— Je t'en supplie, écoute-moi, c'est grave.

J'ai la voix qui tremble, les larmes aux yeux. Elle s'assied sur le lit et me prête enfin attention.

— Qu'est-ce qui se passe ? Michael ?

— Oui.

— Et Diana ?

Au moins, elle met tout de suite le doigt où ça fait mal. Entre parenthèses, cela veut aussi dire que ce à quoi je viens d'assister était prévisible.

— Oui.

— Tu les as surpris en train de baiser !

— Oui, enfin non... pas exactement.

— Ils étaient en train de s'embrasser ?

— Non plus.

— Elle lui taillait une pipe ?

— Non.

— Bon, alors, vas-y, accouche ! Ils faisaient quoi ?

— Je te raconte. Je suis arrivée devant la salle de muscu, j'ai vu que Diana était en train de masser Michael...

— Tu ne vas pas me dire que tu te mets dans cet état-là parce que Diana masse Michael, quand même !

— Laisse-moi finir ! Au bout d'un moment, elle lui a retiré sa serviette et il était nu.

Laure se tait mais je vois qu'elle commence à être un peu plus attentive. Je continue mon récit.

— Elle lui a longuement massé le bas du dos, le haut des cuisses puis les fesses. Et après cela, elle l'a massé plus profondément entre les fesses, si tu vois ce que je veux dire...

Bizarrement, au lieu d'être horrifiée, Laure a presque l'air rassurée.

— Ah oui, je vois, je comprends que tu aies pu être surprise...

— Surprise !!! Mais c'est dégueulasse ! Elle a mis ses doigts en lui ! Elle l'a caressé là !

— C'est le problème de sortir avec des vieux.

Je deviens hystérique, je ne comprends pas ce qu'elle me raconte. Ma voix se fait plus forte et plus aiguë.

— Mais quel est le rapport avec l'âge ?

— Elle lui a fait un massage de la prostate. C'est recommandé pour les hommes quand ils approchent de la cinquantaine, ça permet de réduire le risque de cancer.

— Tu déconnes ? !

— Non, non, le cancer de la prostate est très réel pour les hommes.

— Et c'est normal qu'il se soit mis à gémir pendant qu'elle le massait ?

— Ah, ça, c'est effectivement lié à ce type de massage. On dit que pour les hommes, la prostate est un peu l'équivalent du point G.

— Je ne comprends pas, c'était un message médical ou sexuel ?

— Les deux. Alliance de vertus médicales et, d'après ce qu'on dit, d'orgasmes incroyables.

— Donc, pour toi, rien de choquant ?

— Eh bien, pas forcément. Je comprends le choc que tu as ressenti mais on ne peut pas dire qu'il t'a trompée.

— Et si je te dis que quand il s'est retourné, il avait une érection ?

— Ce n'est pas anormal, juste une sorte de réflexe mécanique.

Je suis de plus en plus énervée. Le calme de Laure pour m'expliquer cette scène incroyable me donne l'impression d'être dans la quatrième dimension.

— C'est vraiment n'importe quoi ! Donc, je suppose qu'il était logique que Diana verse de l'huile sur le sexe de Michael puis le branle jusqu'à ce qu'il éjacule. Ça fait partie de la suite du traitement ?

Laure reste interdite. Visiblement, elle a un avis moins formel sur l'analyse de la situation.

— Ah merde, il a fait ça. Quel con !

Ah, quand même ! Cela me soulage de la voir dans mon camp et, en même temps, c'était bien quand elle m'expliquait il y a quelques minutes que rien de ce que j'avais vu n'était sexuel.

Je reste silencieuse. Laure réfléchit.

— Elle l'a sucé pour le finir ?

Le finir, quelle affreuse expression.

— Non, elle a tout fait avec sa main.

— Elle était habillée ?

— Oui.

— Et pendant qu'elle le branlait, est-ce qu'il a posé ses mains sur elle ?

— Non, il était dans la position d'un massage normal, les bras le long du corps, sauf qu'elle s'occupait de son sexe !

— Et quand il a joui dans ses mains, elle a fait quoi ? Elle a porté les mains à sa bouche pour lécher son sperme ?

Elle est folle. Mon amie est folle. Je suis en train de demander à une fille échappée de l'asile psychiatrique de juger de la santé mentale d'une autre fille ! Lécher le sperme qu'elle a sur les mains, quelle idée grotesque ! Comme si ce n'était pas déjà assez dégueu quand on fait une fellation et qu'on est obligée d'en avaler !

— Non, je ne crois pas, pourquoi demandes-tu cela ?

— J’essaie de savoir s’il s’agissait juste d’un *full release*.

— Un *full release*, c’est quoi ce truc ?

— C’est un copain qui travaille en Angleterre qui m’a expliqué que dans les salons de massage asiatiques, les masseuses te proposent à la fin un *full release*, ce qui veut dire que pratiquement, la dernière chose qu’elles te font, c’est de te branler jusqu’à éjaculation.

— Mais c’est dégueulasse !

— C’est comme ça. D’ailleurs, rappelle-toi *Le Déclin de l’empire américain*. Un des hommes explique qu’il a rencontré sa copine dans un salon de massage et qu’il en est tombé amoureux parce qu’elle le branlait en lui parlant de l’an 1000.

Je me souviens du film de Denys Arcand. Sur le moment, la scène m’avait fait beaucoup rire. Maintenant, bizarrement, je trouve ça beaucoup moins drôle.

— Les références cinématographiques, il y a des moments où il vaut mieux éviter... Donc, ce que tu essaies de me dire, c’est que quand il va revenir dans la cabine, je dois me jeter dans ses bras, lui faire un petit bisou gentil sur les lèvres et lui demander si le massage l’a bien relaxé ?

Elle rit doucement.

— Ça pourrait être une idée... Plus sérieusement, ne déclenche pas une guerre atomique avant de l’avoir laissé s’expliquer. Tu n’es pas forcément en position de régir sa vie et tu risquerais de te mordre les doigts si tu l’accuses de tromperie et que ça aboutit à une séparation...

— Alors, il peut faire tout ce qu’il veut dans mon dos et je dois tout accepter ? Sympa, comme vision de la relation homme-femme !

Au tour de Laure d’être énervée.

— Non, je n’ai pas dit cela, ne déforme pas mon propos. Demande-lui de s’expliquer. Si tu juges qu’il t’a vraiment trompée, tu mettras fin toi-même à votre histoire.

Quand je me mets à envisager cette option, mon cœur est comme traversé par un épieu. Comment pourrais-je lui dire que c’est terminé entre nous ? Ce serait trop horrible...

Laure termine l’exposé de son point de vue.

— Ce que je dis simplement, c’est que si vous devez vous séparer, que ce soit au moins ta décision, une décision fondée et non la sienne parce qu’il te trouvera casse-couilles à la suite d’une dispute.

Elle a raison. Il y a dix minutes, je voulais faire un esclandre et le jeter sévèrement. Cela aurait, sans conteste, provoqué notre rupture. Maintenant, même si j’ai toujours du mal à encaisser ce que je viens de voir, je sais que je ne suis pas prête à tout envoyer balader sans lui permettre de sauver notre couple.

— Merci, Laure, tu es une vraie amie.

— Que la force soit avec toi, Ophélie. Rappelle-toi Leia face à Dark Vador !

Je quitte la cabine en me disant qu’il lui manque vraiment une case ! D’abord, Dark Vador, c’est le père de Leia... Est-ce qu’elle sous-entend qu’il y a une dimension œdipienne dans ma relation ?

Au moins, ses bêtises m’ont détendue. Je suis maintenant devant la porte de notre cabine. C’est le moment décisif, sans doute le plus difficile affrontement de ma vie, en tout cas le plus important.

J'entre, il est là.

Il vient de sortir de la douche, une serviette enroulée autour de la taille et une autre dans les mains pour s'essuyer les cheveux. Déjà que la partie s'annonçait difficile, s'il utilise sa beauté, ça devient vraiment déséquilibré.

— Hello, Ophélie, ça va ? Tu as passé un bon après-midi ?

Son sourire habituel, la gentillesse de son regard.

Je me sens perdue. Je ne peux pas croire qu'il me joue la comédie. Ce serait vraiment atroce. Je ne sais que répondre, les larmes me montent aux yeux et commencent à couler sur mes joues. Je voulais être en colère et le confronter à la vérité, je suis simplement triste. Désespérée, même.

— Ophélie, qu'est-ce qui ne va pas ?

Je ne peux pas le regarder, j'ai les yeux fixés sur le sol quand les raisons de ma tristesse sortent de ma bouche.

— Le massage... Diana...

C'est incroyable, c'est lui le coupable, moi la victime mais c'est quand même moi qui n'ose pas le regarder quand je lui parle de son méfait.

Il s'approche de moi doucement. Il me prend les mains.

— Ophélie, regarde-moi, je vais t'expliquer.

Je relève la tête. Voir ses beaux yeux qui me fixent avec une lueur inquiète, c'est insupportable. Mes larmes continuent à inonder mes joues.

— Tout est ma faute, Diana n'est pas responsable.

Quel beau début d'explication ! Magnifique ! Dans le procès contre Michael Brown, le prévenu vient de plaider coupable ! D'ailleurs, ça me fait une belle jambe que Diana n'y soit pour rien. En plus, c'est vraiment une façon de parler car le doigt dans le cul de Michael et la main sur son sexe, ils appartenaient bien à l'Anglaise, non ?

— Tu n'aurais pas dû voir ça, je ne pensais pas que vous alliez rentrer si tôt...

De mieux en mieux, maintenant ça va être ma faute... ou celle de Charlie !

— Diana me masse régulièrement quand elle est avec moi. Elle termine régulièrement par un massage de la prostate, c'est pour...

Je le coupe, je n'ai pas besoin d'entendre l'explication médicale une seconde fois.

— Oui, je sais, une prévention contre le cancer.

Soit il a répété son alibi avec Laure soit elle avait vraiment raison. En tout cas, j'ai réussi à le surprendre.

— C'est exact, c'est pour cela qu'elle le fait. Tu sais, j'approche des cinquante ans.

C'est marrant mais d'habitude, quand Michael parle de son âge, il préfère dire qu'il vient de passer les quarante ans. Visiblement, cela dépend d'où est son intérêt. Intéressant changement de perspective !

Nouveau silence. Il faut quand même aller au bout de l'histoire.

— Et ce qui s'est passé ensuite, c'est pour prévenir le cancer des testicules ?

— Non, la suite fait partie de nos habitudes. Même quand Carolina est là. Le massage de la prostate produit une érection et Diana ne me laisse pas dans cet état-là. Aujourd’hui, j’aurais dû lui dire d’arrêter.

Oui, Michael, tu aurais dû... mais c’est trop tard. En attendant, Laure avait à peu près raison sur toute la ligne. Est-ce que cette explication rend la chose moins dégoûtante ? Probablement. Est-ce que cela la rend acceptable ? Pas sûr...

Je reste dans l’expectative, silencieuse...

— Ophélie, je peux imaginer que ce que tu as vu soit un peu choquant...

Tu parles, c’est un euphémisme !

— ... peut-être même traumatisant.

Ah, il s’approche de la vérité...

— Mais cela n’a pas de rapport avec les relations que toi et moi entretenons. Je ne te demande pas de me pardonner ni d’accepter ce que tu as vu mais laisse-moi les prochaines heures pour te prouver que je tiens à toi.

— Qu’est-ce que tu veux dire ? Qu’est-ce qui va se passer dans les prochaines heures qui va pouvoir changer la perception de ce que j’ai vu ?

— Je ne peux pas te le dire. Il faut que tu me fasses confiance.

Lui faire confiance... Cela me paraît difficile maintenant... Je me suis remise sans m’en rendre compte à regarder mes pieds. Il me prend le menton et me relève le visage. Je ne lui ai jamais vu un regard si grave.

— Ophélie, va en parler à Laure si tu veux. Demande un avis extérieur si c’est nécessaire mais il faut que tu prennes une décision parce qu’on doit partir dans un quart d’heure.

— Partir ? Où ça ?

— Je ne peux pas te le dire. Tu dois choisir sans avoir plus d’explications.

— Mais on part avec qui ? Avec les autres, avec Diana ?

— Avec personne, juste toi et moi. Va voir Laure, je t’attends ici. Un quart d’heure, c’est toi qui décides.

Je quitte la cabine un peu sonnée. Je ne comprends pas très bien. Visiblement, il me laisse la responsabilité de la décision. Il a ajouté une variable, un mystérieux voyage.

Cette fois, je frappe à la porte de la cabine de Laure.

— Oui, entrez.

— Hello.

Une légère déception sur le visage de mon amie. Sympa, l’accueil...

— Cache ta joie !

— C’est pas contre toi, mais j’espérais que ce serait Charlie.

Sa capacité à s’imaginer des choses improbables ne cesse de m’étonner. Alors que le problème que je m’apprête à lui soumettre est bien réel.

— Laure, je lui ai parlé...

— Ça a chauffé ? Il a essayé de nier ?

— Non, il ne pouvait pas, je lui ai dit que je les avais vus.

— Ah, tu aurais pu essayer de le piéger pour voir s’il avouait spontanément.

— Je n’ai pas envie de jouer à ce genre de choses.

— Alors, qu’est-ce qu’il a dit ?

— Massage de la prostate... Puis il a présenté la branlette comme un acte mécanique faisant partie de leurs habitudes.

Elle pousse une exclamation triomphante.

— Exactement ce que j’avais dit ! Tu as accepté ces explications ou tu l’as jeté ?

— Ni l’un ni l’autre... pour le moment. Il me laisse prendre la décision. En plus, il m’a parlé d’une sortie, juste lui et moi... Comme si le problème n’était pas assez complexe...

— Une sortie en tête à tête ! Genre Venise pour un week-end ou juste un dîner romantique dans un restaurant de Porto Cervo ?

— Aucune idée. Il m’a simplement dit qu’on devait partir lui et moi.

— Donc en gros, tu as le choix entre arrêter votre relation immédiatement ou partir en tête à tête romantique avec lui. Cela ne me paraît pas être un vrai choix ! Tu ne peux quand même pas renoncer comme ça, si ?

Elle a raison. C’est frustrant mais je vais devoir avaler la pilule. Je ne me sens pas capable de tout arrêter malgré la scène avec Diana.

— Non, je suppose que tu as raison.

— Écoute, c’est simple. Tu y vas, tu vois comment ça se passe et tu décides après.

Le pragmatisme de Laure... Imparable. Je ne suis pas certaine de pouvoir faire comme si de rien n’était mais, de toute façon, je ne vois pas d’autres solutions.

— OK, je vais faire ça.

Quand je quitte Laure, je ne sais pas vraiment où je vais, au propre comme au figuré.

J’arrive devant notre cabine. Bizarrement, je frappe comme si j’avais peur de tomber encore au mauvais moment.

— Entrez.

Je pousse la porte. Il est là assis sur le lit. Il a un air très sérieux. C’est la moindre des choses. En revanche, il n’a pas l’air dévasté. Je ne sais pas si c’est bon signe, si ça veut dire qu’il n’est pas si coupable que ça ou si, au contraire, c’est le signe que notre histoire n’est pas importante pour lui.

Il se lève et avance vers moi.

— Alors ?

— Allons-y. Je prends quoi ?

— Tu peux mettre la petite robe noire qui te va si bien et tes tropéziennes. Je vais te laisser te changer. Rejoins-moi ensuite sur le pont.

— OK.

L’échange a été très factuel. Au moins, on évite de parler du sujet qui fâche. Je suis déçue de ne pas avoir de bagage à préparer. J’aimais bien l’idée du voyage à Venise...

Cinq minutes plus tard, je suis prête et je me dirige vers le pont au premier étage. Charlie est seul en train de boire un verre.

— Bonsoir, Ophélie.

— Bonsoir, Charlie.

— Alors ce soir, vous nous laissez tomber ? Vous préférez un tête-à-tête romantique à une nouvelle partie d'action-vérité ?

— Romantique... J'espère qu'il le sera.

Charlie me saisit la main.

— Prends les choses comme elles viennent, Ophélie. Profite du moment présent, ne regarde ni derrière, ni devant. Vivre avec Michael, c'est vraiment appliquer la philosophie du *carpe diem* sinon cela peut être vraiment difficile.

— Je crois que je commence à comprendre...

— Tu ne le changeras pas, il est comme ça depuis si longtemps. Pense juste à te préserver, fais attention à toi.

— OK, merci, Charlie, je vais faire attention. Et toi, occupe-toi de Laure, je crois qu'elle t'aime bien.

Il me regarde avec un petit air malicieux.

— Ah, je n'avais pas remarqué... Je te promets, je vais bien m'occuper d'elle. Et je délaisserai totalement Diana...

— Merci, ça aussi, je veux bien.

Il m'attire à lui et m'embrasse sur les deux joues. Quel homme formidable, il a de vraies valeurs. Finalement, je pense qu'il fait beaucoup plus attention aux autres que son frère.

Il me sourit.

— Allez, vas-y et profite. Je ne peux rien te dire mais je crois que tu vas aimer cette soirée... Michael t'attend en bas. Il est déjà dans l'annexe.

— Merci, Charlie.

Quand je descends, Michael est là, tout en blanc, veste, chemise et pantalon en lin, mocassins Weston crème à bord marron. Il a peigné ses cheveux en arrière, c'est l'image même de Gatsby. Il est magnifique. Quand j'arrive, il me fait un large sourire mais je vois qu'il est encore soucieux. Ses beaux yeux bleus ne sont pas aussi brillants que d'habitude, il y a comme un voile. Ah, que je regrette que ce moment soit entaché par la séance de massage. Un tête-à-tête romantique avec Michael, c'est un moment que j'attends depuis si longtemps.

Il me tend la main pour m'aider à grimper à bord du Zodiac.

— Bonsoir, Ophélie. Je suis content que tu sois là.

Je ne dis rien. Il m'attire vers lui et m'embrasse sur la joue. Je ne sais pas si c'est à cause de ce qui s'est passé ou de la présence d'un membre de l'équipage.

Je m'assieds dans le fauteuil, Michael à côté de moi. L'annexe se détache lentement du *Pleasure is Mine*. Je me retourne pour voir le magnifique yacht. Laure est en haut, à côté de Charlie. Elle me fait de

grands signes pour me dire au revoir, bientôt imitée par le frère de Michael. Puis, alors que nous nous éloignons, je vois qu'il met le bras autour des épaules de mon amie. J'imagine qu'il doit sourire en mettant mes consignes à exécution. J'espère qu'il n'en fait pas trop et qu'elle ne va pas tomber folle amoureuse de lui. En tout cas, je suis trop loin pour en être certaine, mais j'ai l'impression de voir un grand sourire illuminer le visage de Laure.

L'annexe fonce à quelques centaines de mètres de la côte. En ce début de soirée, il ne fait pas vraiment froid mais Michael insiste pour me mettre sa veste sur les épaules. Honnêtement, malgré la vitesse du Zodiac, la température ne mérite pas que je me couvre mais j'accepte pour ne pas le vexer. Nous avons déjà assez de choses à régler pour ne pas y ajouter un problème de veste.

Au bout d'un quart d'heure, au détour d'une falaise, Michael m'indique un point sur la côte. Je vois un grand feu et ce qui semble être une petite cabane.

— C'est là que nous allons ?

— Oui, nous sommes arrivés.

Ce sont les premiers mots que nous échangeons depuis notre départ. Je suis curieuse de savoir exactement quel est cet endroit. En approchant, je m'aperçois qu'il ne s'agit pas d'une cabane mais d'une grande tente blanche ! Quant au feu, il y en a en fait deux, un énorme et un plus petit. Il y a également une table. Enfin, le plus important, c'est que nous ne sommes pas seuls : il y a le cuisinier du yacht et Marco, le maître d'hôtel.

Le Zodiac approche de la terre. Il arrive presque sur la plage. Michael enlève ses chaussures, les donne au matelot et remonte son pantalon au-dessus du genou.

— Tu peux garder les tiennes, Ophélie.

Il saute du bateau et me prend par les mains.

— Viens, saute dans mes bras.

Je le prends par le cou et il me saisit les jambes. Il me porte maintenant dans ses bras comme un bébé. Je sens son parfum, ses muscles contre moi. Je me sens mieux, presque sereine. Je le regarde, je plonge dans ses yeux bleus qui ont retrouvé tout leur éclat. Il me sourit, le premier vrai sourire depuis une éternité. Je lui souris à mon tour. Est-ce raisonnable si peu de temps après sa trahison ? Je ne sais pas... De toute façon, je ne me contrôle pas, ce sourire est né spontanément. Et puis peut-être que Laure et Charlie ont raison : profitons du moment présent sans regarder ni devant ni derrière...

Le moment présent est extraordinaire. Un chemin de torches conduit du début de la plage jusqu'à la table. Michael me prend par la main puis me conduit vers celle-ci. C'est un moment d'exception.

Marco nous attend.

— Bonsoir, madame, bonsoir, monsieur. Heureux de vous voir, madame.

— Bonsoir, Marco, merci beaucoup.

— Vous souhaitez une coupe de champagne ? Rosé, comme d'habitude ?

— Oui, merci Marco.

Michael choisit un whisky. Il me montre la tente.

— Tu veux visiter ?

Curieuse, j'accepte. Nous arrivons à l'entrée de la tente située à une dizaine de mètres de la table. Elle est très grande, plus de deux mètres de haut. Michael tire la porte en tissu et me laisse entrer. Je rêve ! Il y a un vrai lit deux places à l'intérieur. Et nous marchons sur un parquet en bois !

— Michael, c'est dément !

Il sourit, visiblement content de son effet.

— C'est pas mal, en effet. Tu veux voir la douche ?

— Une douche, tu plaisantes ?

— Pas du tout, viens.

Et effectivement, à l'arrière de la tente, il y a bien une douche !

— Mais comment as-tu fait ?

— Je vais t'expliquer. Allons à table.

Marco tire ma chaise comme si nous étions dans un trois-étoiles. Les deux heures suivantes sont paradisiaques. Le repas est composé uniquement de poissons. D'abord, ce sont des filets préparés en carpaccio puis nous avons droit à des langoustes grillées avec le meilleur riz basmati du monde. Le vin n'est pas oublié et Marco nous sert un Meursault grand cru. Je me régale, aussi bien des mets que de la conversation. Michael a retrouvé toute sa forme, il étincelle, il est brillant, amusant, charmant... Je me retrouve un an en arrière, quand j'avais découvert la richesse du personnage. Je ne pense plus du tout à l'épisode du début de soirée.

Au moment du dessert, Marco nous apporte une « variation autour du café » composée d'une glace, d'une mousse et d'un délicieux gâteau. Il donne également un grand paquet à Michael.

Celui-ci me regarde en souriant et me le tend.

— C'est pour toi, Ophélie. Bon anniversaire.

— Pour moi ?

Je suis surprise, je ne pensais plus à mon anniversaire. J'ai une petite idée de ce que c'est... J'ouvre et je sors du paquet mon somptueux sac Gucci !

Ce n'est pas une surprise et pourtant je suis aussi émue que si c'en était une. Il faut dire que le moment est incroyable. Le soleil se couche et je suis avec cet homme si beau qui m'offre un cadeau magnifique pour mon anniversaire.

— Merci, Michael, merci pour le cadeau et pour tout ça... Le coucher de soleil, c'est magique, juste au moment du cadeau...

— Oui, c'était assez difficile à calculer. Surtout avec notre petit retard au départ...

— Non, tu plaisantes !

— Non, non, pas du tout. Marco, venez ici.

— Oui, monsieur.

— Marco, à quel moment était-il prévu que vous apporteriez le dessert ainsi que le présent pour Mlle Ophélie ?

— Juste au moment du coucher du soleil.

— Merci, Marco, c'était magnifiquement organisé. Désolé de vous avoir mis la pression.

— C'est mon travail, monsieur.

Il ne bluffait pas, il a vraiment fait tout ça pour moi ! Et dire que j'ai failli tout annuler ! En même temps, je ne dois pas oublier les vrais responsables...

Mais cet incroyable geste d'amour ne peut me laisser froide. Je me lève et saute sur Michael pour l'embrasser passionnément. Il est tout surpris et son siège manque de se renverser sous mon attaque. Marco s'est éloigné discrètement.

— Merci, Michael. Je suis très touchée.

— *The pleasure is mine*, Ophélie.

Je réalise que sa réponse est en fait le nom du yacht ! C'est la première fois que j'y fais attention. Je trouve que ça lui va bien de louer un bateau qui porte ce nom.

Marco nous offre un café. Michael se lève et vient me chercher. Il m'emmène au bord de l'eau et nous profitons du soleil qui se couche à l'horizon, notre tasse dans la main.

— Michael, tu sais à quoi cette soirée me fait penser ?

— Non, à quoi ?

— À *Out of Africa*, aux dîners dans la brousse de Robert Redford et Meryl Streep.

— Mais ce n'était pas au bord de la mer.

— Je sais, ce n'est pas une comparaison exacte, juste un ressenti. C'est cette impression de dîner au bout du monde, dans un endroit où la nature est si belle.

— C'est mieux ici, nous ne risquons pas de voir débarquer un lion...

— Tu as oublié ? Le lion, c'est moi !

Il rit. Nous avons retrouvé notre complicité. Une partie de moi culpabilise toujours de passer l'éponge si vite mais globalement je suis plutôt en accord avec moi-même et je veux profiter.

— C'est vrai, un lion qui griffe et qui peut mordre.

— Il ne manque que la musique. Quand Denys Finch Hatton emmenait Karen Blixen dans la brousse, ils avaient un gramophone.

— Je n'ai pas de gramophone, mais j'ai ça.

Il sort une minuscule télécommande de sa poche et l'actionne. De la tente jaillit la voix de James Brown. *It's a Man's Man's Man's World*.

— Waouh ! tu as même de la musique ! Ce n'est pas Mozart mais c'est top !

— Eh, n'oublie pas qu'ils vivaient en 1930.

Marco s'approche de nous.

— Monsieur, nous avons terminé, vous n'aurez plus besoin de nous ?

— Non merci, vous pouvez partir.

À ma plus grande surprise, il embarque sur le Zodiac avec le cuisinier et le matelot.

Cinq minutes plus tard, il disparaît dans la nuit et nous nous retrouvons seuls sur la plage.

— Mais comment on va faire pour rentrer ?

— Tu veux déjà rentrer ? Tu n'es pas heureuse ici ?

— Si, mais quand même, ça fout un peu les jetons d’être abandonnés comme si on était sur une île déserte.

— Ne t’inquiète pas, ils viendront nous chercher dans une semaine.

— Dans une semaine ! Mais on a assez de nourriture et d’eau ?

— Le problème avec les jeunes de votre génération, c’est que vous n’avez aucun romantisme...

Vous pensez tout de suite aux questions pratiques. Tu aurais pu te dire « Top, je vais rester une semaine entière à faire l’amour avec Michael ».

Il n’a pas tort, ce n’était pas très romantique. En même temps, mes questions ne sont pas si idiotes que cela.

— Et c’est toi qui vas me préparer de bons petits plats ?

— Exactement.

— Non, sérieusement, c’est quoi le plan ?

— Bon, si tu veux tout savoir, le Zodiac reviendra nous prendre tôt demain matin, à 6 h 15.

Je le regarde malicieusement.

— Et on fait quoi en attendant ? Tu as apporté des livres ?

— Oui, *La Ferme africaine*. Non, je plaisante. On commence par se baigner.

— Mais tu ne m’as pas dit de prendre de maillot.

— Pas besoin, c’est un bain de minuit. Viens.

Il m’attire à lui. Il fait totalement nuit et nous ne sommes plus éclairés que par le grand feu. Je vois son visage illuminé par les flammes. Il est magnifique. Je distingue ses yeux mais leur bleu paraît plus sombre. Il passe sa main sur mes cheveux.

— Je suis heureux d’être ici avec toi.

Moi aussi, je suis heureuse.

Il se penche vers moi et m’embrasse. C’est un baiser d’une grande douceur, ses lèvres sur les miennes. C’est ma langue qui prend l’initiative et qui va à la recherche de la sienne. Nous prenons notre temps dans ce baiser rempli d’amour.

Michael ne s’interrompt que pour m’enlever ma robe puis mes sous-vêtements. Je suis nue dans ses bras. J’avoue que je suis contente d’être dans la pénombre. Je suis encore pudique avec lui ! C’est son tour. Il fait tomber veste, chemise, pantalon et boxer. Puis il me prend par la main.

— Allons-y.

Une pensée parasite vient me traverser l’esprit.

— Et les requins, Michael ?

— Ils sont couchés, allez, viens !

Pour éviter d’avoir à subir mes hésitations, Michael me soulève et me cale sur son épaule !

— Michael, qu’est-ce que tu fais ? Michael ! Pose-moi, tout de suite !

Il ne dit rien et commence à entrer dans l’eau.

— Michael ! Repose-moi !

— Tu es sûre ? Très bien !

Effectivement, mon ordre n'est plus très judicieux depuis que nous avons pénétré dans l'eau. Je tente un contrordre.

— Non, pas ici, à terre ! Repose-moi à terre !

— Trop tard !

— Noooooon !!!

Également une très mauvaise idée d'ouvrir la bouche quand votre partenaire vous lâche, ou devrais-je dire vous lance dans l'eau ! Je bois la tasse, j'ai de l'eau plein les yeux.

— Michael !

— Oui, Ophélie ?

— Tu es un sale traître. Tu vas payer !

Je me jette sur lui pour essayer de le faire tomber dans l'eau. Peine perdue, il doit avoir dix fois ma force. Il se saisit de moi et menace de me jeter à nouveau dans les flots. Ah, non, boire la tasse une fois, ça suffit. Je m'accroche comme je peux à son cou.

— Michael, non, s'il te plaît...

— Tu regrettes de m'avoir attaqué ?

— Oui.

— Dis-le !

— Je regrette.

— Je dois dire que j'hésite quand même... J'aime bien te lancer dans l'eau...

— Michael !

Seule solution pour le faire changer d'avis, je me mets à l'embrasser. Cette fois, c'est beaucoup plus chaud que sur la plage. J'ai entrepris une exploration minutieuse de sa bouche avec ma langue. Visiblement, il n'est pas insensible. Il me repose rapidement dans l'eau. Je me rapproche de lui. Je sens son érection contre moi dans l'eau chaude. Il glisse sa main droite derrière ma fesse et vient me caresser. C'est une sensation différente de celle que j'ai ressentie à terre. C'est bien, mais quand même moins bon. En même temps, la situation est super exotique et très érotique. Nous restons à nous embrasser quelques minutes puis Michael me propose de nager un peu.

— Ophélie, viens près de moi. Nous n'allons pas nous éloigner et rester là où nous avons pied.

Ça me va. Je nage le plus près possible de Michael.

— Ophélie, ne bouge pas, je viens de sentir quelque chose passer à côté de moi. C'était assez gros...

— Michael, arrête, ne déconne pas, ce n'est pas drôle !

— Non, je t'assure.

Je suis hyper stressée. Soudain, je sens une mâchoire se refermer sur mon mollet. Je hurle !

Michael explose de rire. Je m'aperçois qu'il vient juste de me pincer avec sa main. Je lui frappe la poitrine à deux mains.

— Michael, tu ne respectes vraiment rien ! C'est super dangereux de faire ça à quelqu'un de phobique comme moi !

— Mais non, c'est thérapeutique. En plus, c'est amusant...

Bon, la baignade, ça suffit. Je nage vers la plage. Il me suit. Au moment où je me mets debout, il me prend à nouveau dans ses bras. Décidément, c'est une habitude.

— Ne t'inquiète pas, pas de mauvais coups cette fois.

Le ton de sa voix m'incite à lui faire confiance. Effectivement, il me pose doucement sur le sable dur à l'endroit où les vagues viennent mourir. Seul mon dos repose dans l'eau, le reste de mon corps est au sec.

— Tu as vu *Tant qu'il y aura des hommes* ?

— Non, mais je connais la scène du baiser sur la plage. Tu veux jouer à Burt Lancaster ?

— Oui, je veux aussi que tu me dises que personne ne t'a jamais aussi bien embrassée.

— Mais je ne peux pas mentir ! Il va falloir que tu me prouves que tu es vraiment le meilleur...

Là, Michael a approché son visage et m'a embrassée. En réalité, ce n'était pas très honnête de ma part car Michael est déjà, de tous mes amants, celui qui m'a nettement le mieux embrassée. Peut-être que Christophe n'était pas si loin derrière, mais c'était quand même moins bien. Toutefois l'idée de le défier dans ce domaine était brillante. Il a vraiment l'esprit de compétition et a mis tout son cœur à l'ouvrage. Après quelques minutes, j'étais dans un état pas possible. Il s'est interrompu.

— Alors ?

— Pas mal, mais je ne suis pas certaine que tu sois le meilleur.

Il a recommencé. Cinq minutes de pur bonheur.

— Et maintenant ?

— Ça s'approche, mais je ne peux être formelle.

Honnêtement, je crois que s'il avait juste posé sa main sur mon sexe, j'aurais joui. Personne n'avait provoqué en moi ne serait-ce que 1 % de ce que je ressentais. Il m'a interrogée du regard. J'ai pensé à *Certains l'aiment chaud* et j'ai sorti la réponse de Tony Curtis à Marilyn Monroe.

— J'ai comme une sensation bizarre dans les orteils. C'est comme si quelqu'un les faisait griller à petit feu.

— Alors mettons une autre bûche.

— Où as-tu appris à embrasser comme ça, Michael ?

— Je vendais des baisers à la fondation du lait.

Il connaissait, bien sûr, les répliques par cœur. Ce qui est formidable avec Michael, c'est que nous partageons cette passion du cinéma, ce qui donne une dimension supplémentaire à notre relation. Avec lui, même un échange sensuel ou amoureux est également une joute intellectuelle pleine d'humour.

Quand il a parlé des baisers qu'il vendait à la fondation du lait, j'ai explosé de rire. Puis, une autre idée m'est venue en tête.

— À propos de lait, si tu essayais de voir plus bas si tu n'en trouves pas ?

Il a pris un air choqué.

— Mais c'est dégoûtant ! Je parle culture, madame répond pornographie !

— À ses heures, madame adore la pornographie...

J'ai poussé gentiment sa tête sur mes seins. Il a commencé à me les mordiller. Spontanément, mon corps s'est tendu. Il passait de l'un à l'autre pour faire durcir les tétons au maximum. Je me suis mise à gémir en répétant son prénom.

J'aurais voulu qu'il me caresse en même temps. J'ai pris sa main et l'ai posée sur ma toison. Il a fait semblant de ne pas comprendre et l'a laissée là, immobile. J'ai cru que je devenais folle. J'ai redoublé d'ardeur dans mes baisers et repris sa main que j'ai posée directement sur mon sexe. Au niveau de la sensation, c'était pire.

— Michael, je t'en supplie...

Au bout de quelques minutes, il a quitté mes seins pour descendre lentement vers mon sexe. Je tremblais par anticipation. Au moins, je savais que dans un instant, sa langue allait me soulager.

Ça m'a paru interminable, notamment quand il est arrivé au niveau de mon pubis. Il était si près et il bougeait si lentement.

Enfin, sa langue a léché mon sexe sur toute sa longueur. Quand il a atteint mon clitoris, il l'a sucé et aspiré entre ses lèvres. J'ai hurlé son prénom.

À partir de là, il a arrêté de jouer et s'est attaché à faire monter mon plaisir. Il n'a pas du tout utilisé sa main, juste sa langue. Il essayait néanmoins de l'insérer aussi loin que possible en moi. Cette sensation mouillée à l'intérieur qui venait en contraste de la relative fraîcheur de la mer sous mon dos a rapidement fait venir mon orgasme. C'était intense, formidable, un moment de bonheur de plus dans ma vie avec lui. Je suis restée quelques minutes à récupérer, Michael se reposant, sa tête sur ma cuisse.

— Alors, ce baiser ?

— Tu me rappelleras d'envoyer cent mille dollars à la fondation du lait.

— Et je suis pardonné pour mes blagues innocentes de tout à l'heure ?

J'ai levé la tête et je l'ai vu dans une position très favorable pour me permettre de prendre ma revanche. Je me suis assise, j'ai retiré ma cuisse et avec les deux mains, je lui ai mis le visage dans l'eau. Il n'avait rien vu venir, il a bu la tasse.

— Maintenant, tu es pardonné !

Je me suis dépêchée de me lever, poursuivie par ses cris.

— Attention à toi, tu vas payer cette traîtrise !

Il s'est levé et m'a courcée autour du feu. Je n'ai réussi à lui échapper que deux minutes et encore, parce qu'il le voulait bien. Après, il m'a plaquée au sol comme si j'étais un quaterback.

Mais là, gentiment, il s'est contenté de m'embrasser, un baiser léger sur les lèvres.

— Viens, on va prendre une douche, nous sommes pleins de sable et de sel.

Dans la douche, il y avait de l'eau douce mais également une lumière agréable. Pour la première fois depuis la fin du dîner, j'ai enfin pu profiter de la beauté des yeux de Michael.

Nous nous sommes mutuellement savonnés et shampooinés. C'était un autre moment de bonheur, différent mais unique.

Il a ensuite pris une serviette et m'a essuyée.

— Merci, Michael. À moi.

— Non, c'est gentil. Je peux le faire tout seul.

— Tu plaisantes ! Tu vas me priver de ce petit plaisir ? Vraiment ?

Il m'a souri et m'a tendu la serviette. Je me suis appliquée à bien le sécher en faisant attention à passer doucement sur son érection. Mes deux endroits préférés, ce sont ses fesses et ses pectoraux. Je ne vais pas lui dire mais c'est également le mec le mieux foutu avec lequel j'ai couché.

Il m'a ensuite fait m'asseoir sur le lit à côté de lui. Il s'est penché vers la table de nuit (eh oui, il y avait même une table de nuit !) et a saisi quelque chose. L'éclairage étant tamisé, j'ai d'abord cru que c'était un préservatif. Mais non, c'était un petit paquet.

— Pour moi ?

— Oui, un souvenir de cette semaine.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre.

J'ai vu le logo Gucci sur la boîte. C'était une bague en argent, toute simple, avec le logo Gucci. Elle était très simple, très belle. J'étais hyper touchée.

— Merci, Michael.

— Passe-moi la bague, Ophélie.

Je la lui ai donnée. Il a pris ma main, la droite, et me l'a passée à l'annulaire. Là, c'était trop, mes yeux ont commencé à se mouiller, les larmes n'étaient pas loin.

Michael l'a remarqué.

— Eh, tu ne vas pas pleurer, ce n'est pas grand-chose.

Je n'ai rien dit mais moi, je sais que la valeur symbolique de ce cadeau est énorme.

Je me tourne vers lui et je l'embrasse. Je le pousse sur le lit et le force à s'allonger. Je veux lui donner ce qu'il préfère, cette fellation complète que personnellement je n'apprécie pas beaucoup. Je descends à ses pieds, le prends dans ma bouche, commence à le sucer un peu. Mais avant que je puisse l'engloutir complètement, Michael me tire vers lui et m'embrasse. Mince, il y a un souci ? Je n'ai pas assuré la dernière fois ?

Michael lit mes interrogations dans mon regard.

— Non, ne t'inquiète pas, c'était très bien mais cette soirée est pour toi.

Et effectivement, la suite de la soirée a été une offrande sexuelle de Michael pour moi. J'aurais pu croire qu'il lisait dans mon esprit pour deviner mes besoins à la seconde près. Surtout, c'était des rapports très tendres et très profonds comme je les adore. Les positions qu'il a choisies étaient celles que j'aurais choisies moi-même, classiques mais tendres. Il n'en a pas fait cinquante, nous n'avons pas récité le *Kamasutra*. La plupart du temps, je pouvais le voir, voir ses yeux et l'embrasser pendant que nous faisons l'amour. Il m'a amenée à deux orgasmes supplémentaires. Je n'ai eu que deux petits regrets : le premier, c'est que lui n'a joui qu'une fois, et la seconde, c'est que j'aurais aimé ne pas utiliser de préservatif. Je prends la pilule, nous ne risquons rien. Mais je n'ai pas osé le suggérer, je ne voulais pas risquer un refus qui aurait abîmé cette soirée parfaite. Pourtant, j'aurais tellement aimé le sentir jouir au

fond de moi... Et puis, dans l'absolu, cette soirée était tellement exceptionnelle que j'aurais même aimé ne prendre aucune contraception et concevoir un petit ou une petite Brown.

Il m'a enlacée et nous nous sommes endormis. Je crois que cette nuit a été la plus belle de ma vie, la première d'une longue série, j'espère.

Au petit matin, le téléphone de Michael nous a réveillés à 6 heures. Nouvelle douche à deux, plus rapide, moins romantique. Je m'habille, prends mon sac. Trop beau. Je regarde la bague à mon doigt et mon cœur s'emplit d'amour. Michael paraît très sérieux. Cela doit être la fatigue, on a dû dormir trois heures ! Il faudra que je le ménage, il n'est plus tout jeune !

À 6 h 10, le Zodiac arrive. Nous montons à bord et il nous ramène vers le yacht. Le soleil se lève juste, la lumière est magnifique. Michael m'a redonné sa veste et il me tient par l'épaule. Je suis au chaud, je me sens bien, heureuse.

À l'arrivée, Michael m'a dit d'aller me coucher. Il avait des choses à régler avec Los Angeles. Évidemment, là-bas, il est 21 h 30 ! J'aimerais qu'il vienne avec moi mais je ne veux pas le gêner dans son travail. Je l'embrasse doucement sur les lèvres.

— Merci, Michael, c'était la plus belle soirée de ma vie.

Il ne me répond pas. Il est sans doute déjà concentré sur son appel vers la Californie.

Je termine d'écrire le récit de ces heures incroyables. Je sens maintenant la fatigue qui monte. Je vais me reposer. J'espère que Michael va venir me rejoindre.

19 août 2014, 18 h 30

Quand je pense qu'il y a une semaine exactement, à cette heure-ci, j'étais avec Christophe en train de débiter ma croisière avec Michael et Carolina ! Tant de choses se sont passées depuis ce moment-là...

Je dois rester factuelle et ne pas me laisser dominer par les sentiments si je veux pouvoir me souvenir de tout quand je relirai mon journal plus tard, dans une trentaine d'années...

Quand je me suis levée, Michael n'était pas là. Vu la forme de son oreiller, il était resté travailler toute la matinée. J'ai regardé ma montre : 11 h 30 ! Je me suis dépêchée d'enfiler mon maillot de bain avec une petite robe de plage par-dessus.

Je vois bien le programme de la journée. On commence par le traditionnel breakfast pendant que Michael lit les journaux sur son iPad. Discussion avec Laure et Charlie, et éventuellement Robert et Diana. Si cette dernière pouvait être partie, ce serait parfait. Baignade, déjeuner et j'espère une petite sieste crapuleuse. Je suis bien décidée à donner le maximum de plaisir à Michael pour le remercier de la nuit dernière. Je pense que je vais lui faire la plus belle fellation de sa vie !

Je remonte les coursives. En arrivant sur le pont, je croise Robert qui me dit à peine bonjour. Je ne sais pas si c'est la conséquence de son coup de chaud ou le manque d'intérêt de Laure à son égard. Si c'est ça, je n'y suis pour rien, il n'a pas de raison d'être grossier ! Je note rapidement que le yacht est revenu à Bonifacio. Ah, visiblement, la croisière est terminée. Plutôt rapide d'ailleurs... En même temps, je n'ose pas imaginer combien ça coûte de déplacer ce gros machin. Finalement, c'est ça qui est un peu idiot avec ce genre de navires, ils sont tellement gros et consomment tellement de carburant que leurs propriétaires les laissent le plus souvent au port !

J'approche de la terrasse. Laure et Charlie sont tous les deux, pas de Diana. J'intercepte Marco qui doit être en train d'aller chercher une boisson en cuisine.

— Bonjour, Marco. Diana n'est pas là ?

— Bonjour, madame. Non, Mme Diana est partie ce matin.

J'ai besoin de précisions.

— Partie en ville ou partie pour de bon ?

— Elle est rentrée chez elle en Angleterre, madame.

— Merci, Marco.

Ah, la journée s'annonce bien ! Je me demande si c'est lié à l'incident d'hier. Si c'est ça, Michael est assez radical. D'autant plus qu'il avait dit que c'était sa faute à lui ! Bon, pour un peu, je la plaindrais... Il ne faut pas exagérer, la nouvelle m'arrange.

Quand je rejoins mes amis à la table du petit-déjeuner, je suis tout sourires. Eux ont l'air plutôt sombre. Aïe, ça n'a pas dû trop bien se passer hier soir. J'espère que Charlie n'a pas couché avec Diana parce que c'était sa dernière nuit avant le départ. En même temps, si c'était si grave, ils ne resteraient pas à table ensemble.

Je me penche vers Laure pour l'embrasser. Elle a l'air ailleurs quand elle me fait la bise. Ça doit quand même être sérieux. Elle commence à m'inquiéter... Charlie n'a pas l'air plus gai, mais lui, au moins, se montre plus chaleureux et me gratifie de deux bises pour me dire bonjour. Visiblement, il a adopté la mode française.

Je prends les choses en main, je ne vais pas rester ainsi à me laisser polluer par l'ambiance.

— Ça va ? Vous avez l'air patraque. Où est Michael ?

C'est Laure qui me répond.

— Ophélie, assieds-toi. Il y a une mauvaise nouvelle. Charlie va t'en parler. Je vais te chercher un thé et un espresso.

Une mauvaise nouvelle ? Cela ne peut quand même pas être un accident ? Je m'assieds. Charlie s'installe à côté de moi.

— Ophélie, je ne vais pas tourner autour du pot, je vais le dire abruptement. Michael est parti.

— Parti ? Mais où ? Il revient quand ?

— Il est allé chercher Carolina à Rome et, cet après-midi, ils prennent la direction de Los Angeles.

Je ne comprends pas, mon cerveau refuse d'intégrer les informations fournies par Charlie.

— Mais ce n'est pas possible, il ne m'a rien dit ce matin. Et quand est-ce que je le revois ?

— Il t'a laissé un mot.

Il me tend une feuille A4, pliée en quatre. Laure me rapporte elle-même le thé et l'espresso. Je décide de boire le café avant de commencer ma lecture.

Je déplie le papier. C'est un message tapé à l'ordinateur. La signature n'est même pas manuscrite. En colère, je me tourne vers Charlie comme s'il était responsable.

— Mais c'est une blague ! Elle n'est même pas signée.

Il ne répond pas mais le fait même que Michael n'ait rien écrit lui-même me confirme la gravité de la situation. Ça me rappelle les NDA de Robert et ses tours d'avocat... Je commence quand même la lecture.

Ma chère Ophélie,

Les vacances se terminent, il est temps de reprendre le chemin des écoliers. Je n'ai pas voulu gâcher notre dernière soirée en t'annonçant moi-même la nouvelle de mon départ. Je ne voulais pas lire dans ton regard la tristesse suscitée par notre séparation. Je ne regrette pas ce choix car j'ai passé hier soir une des plus belles soirées de ma vie.

Je garderai à jamais un souvenir magnifique de cette semaine avec toi. Tu es une jeune femme unique, cultivée, pleine d'humour, d'une beauté renversante... Dans un autre monde, dans une autre vie, nous aurions pu faire un long bout de chemin ensemble. Dans celle-ci, notre différence d'âge et mes obligations vont faire diverger nos chemins.

J'espère que le tien sera recouvert de roses et que tu rencontreras l'homme de ta vie. Je le vois bien grand artiste ou capitaine d'industrie, en tout cas pas programmeur de jeux vidéo.

J'espère que ma bague restera pour toi le symbole de cette semaine unique, de notre rencontre et de notre entente magnifique.

Bien à toi,

Michael.

Je suis sous le choc. Ma dernière question à Charlie n'a aucun sens : Michael n'a pas du tout l'intention de me revoir un jour, c'est fini...

Je regarde la magnifique bague à l'annulaire de ma main droite. Je la retire pour mieux l'examiner. Elle est vraiment belle. Je la montre à mes amis.

— Vous voyez cette bague ? Michael me l'a offerte hier soir. C'est, je cite, « le symbole de cette semaine unique, de notre rencontre et de notre entente magnifique »...

Ils ne disent rien. Ils ont l'air tous les deux si tristes. Je les regarde l'un après l'autre.

— Voici où il mérite de finir, le symbole de notre rencontre.

Je prends la bague, me lève et l'expédie dans les eaux du port de Bonifacio. Ni Charlie ni Laure n'ont esquissé un geste pour m'en empêcher.

C'était l'instant de colère, celui qui purge. Il ne reste maintenant que la douleur. Je me mets à pleurer, les larmes coulent doucement sur mes joues. Laure vient vers moi et m'entoure de ses bras.

Je pleure, je me sens si perdue.

— Mais qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

— Tu vas rentrer avec moi. Avec Charlie et avec moi. Charlie devait aller à Londres en début d'après-midi mais il a repoussé son départ pour être avec toi.

— Merci, Charlie, au moins tu n'es pas un salaud comme ton frère.

Il ne répond pas immédiatement. J'ai envie de le pousser un peu. Après tout, s'il a décidé de rester, c'est quand même pour me donner des explications, non ?

— Charlie, pourquoi ?

C'est la question la plus basique et en même temps la plus compliquée.

— Parce qu'il est engagé par ailleurs, sa carrière, Carolina...

— Mais il n'avait pas l'air de se soucier beaucoup de Carolina cette semaine !

Il choisit soigneusement ses mots quand il me répond.

— Carolina et Michael ont trouvé un équilibre de couple qui leur convient.

J'explose.

— Bravo, bel équilibre en effet ! Ils tentent tour à tour de me séduire et le gagnant remporte une semaine de croisière pour me baiser. Magnifique, c'est vraiment un couple exemplaire !

Charlie a froncé les sourcils. Encore une fois, il me répond très calmement. Il faut avouer qu'il est courageux d'être resté pour affronter ma colère.

— Ce n'est pas aussi simpliste que ça. Ce n'est pas seulement une histoire de baise, en tout cas, pas avec toi.

Cette petite phrase innocente est juste la pièce du puzzle qui me manquait pour tout comprendre. Maintenant, je saisis tout, les NDA, l'absence fort à propos de Carolina, la bourde de Charlie à propos des autres filles... et même l'hôtesse que j'ai retrouvée sur le palier de la chambre de Michael il y a un an au Royal.

— Ah, ça y est, je comprends. C'est quelque chose de régulier, les petits coups de Michael. On trouve une petite jeune femme, une groupie, une gourde comme moi, on la séduit, on lui fait signer un papier établi par un avocat, on la baise et on la renvoie chez elle. Ça fait partie des vacances.

Charlie ne répond pas à mon attaque. Il ne peut pas abonder dans mon sens pour ne pas charger son frère. C'est Laure qui me répond.

— Oui, il doit faire ça régulièrement mais avec toi je pense que ça s'est passé différemment d'avec les autres. Je crois que c'était ce que Charlie essayait de dire.

— Le résultat final me semble malheureusement identique...

Charlie reprend la parole. Maintenant, la défense de Michael se fait à deux voix.

— Laure a raison, Ophélie. Il a sincèrement apprécié cette semaine avec toi et les sentiments qu'il a exprimés...

Je l'interromps. Mon propos est amer.

— On ne peut pas dire qu'il ait utilisé le verbe « aimer » trop souvent...

— Peut-être, mais il t'a clairement montré des signes de son attachement. Il n'a d'ailleurs pas hésité à le montrer en public. Je ne l'avais jamais vu comme cela auparavant.

Je reste songeuse un petit moment. Charlie a raison, Michael m'a montré de « l'affection » à plusieurs reprises. Il n'avait pas besoin de faire ça. Et sexuellement, il n'a pas trop mal pris mes refus. Il aurait pu utiliser ça comme prétexte et me virer bien avant.

Cela ne rend pas son départ plus facile à accepter. Au contraire, si nous avons de véritables sentiments l'un pour l'autre, pourquoi ne pas essayer de trouver une solution ensemble ?

— Mais alors, s'il a de vrais sentiments pour moi, ce n'est peut-être pas fini ? Je peux peut-être le revoir ? Au moins de temps en temps...

Charlie jette un regard à Laure avant de me répondre. Je n'aime pas ce regard, c'est celui du professeur de médecine à son adjoint quand un malade refuse de croire qu'il est condamné.

— Ophélie, il vaut mieux tourner la page. Quels qu'aient été ses sentiments pour toi, Michael les a déjà effacés de sa mémoire.

Waouh ! quelle phrase choc, ça fait mal à entendre ! En voyant ma tête, il modère son propos.

— Ou plutôt, il les a rangés dans la case « bons souvenirs ». Il va la fermer à clé et ne plus l'ouvrir.

C'est un peu mieux mais cela ne m'empêche pas de continuer à pleurer. Laure me prend les mains.

— Charlie a raison. Il faut faire ton deuil. Michael, c'est fini.

Au moins, Laure ne me laisse pas me bercer d'espoir. Pour traiter mes problèmes sentimentaux, elle a choisi la version opération à cœur ouvert. Et sans anesthésie !

Je réalise qu'ils ont sans doute raison. J'ai perdu l'amour de ma vie. Des images de cette dernière semaine me reviennent à l'esprit. Je vois ses yeux bleus, ses yeux magnifiques qui me regardaient avec tant de gentillesse. Je pense à sa voix, à son sourire quand il plaisantait avec moi. Je pense à toutes les fois où nous avons fait l'amour, à ses mains qui me caressaient. Plus jamais, je ne le sentirai en moi... Un rêve vieux de quinze ans a pris corps pendant une semaine puis il s'est évaporé. C'est le conte de Cendrillon revisité par un écrivain de roman noir. Elle avait jusqu'à minuit, j'ai eu une semaine... Mais la différence, c'est que quand elle a fui, elle a laissé un soulier de verre pour qu'il la retrouve. Dans mon cas, il est parti en effaçant toute trace...

Mon monde s'écroule. Je pense au film *Casino*, à ces images de buildings qui implosent et s'effondrent sur eux-mêmes. Pour moi, c'est la même chose, mon cœur est en train d'implorer.

Il y a même des victimes collatérales dans ce drame. Le pauvre Christophe se retrouve lui aussi tout seul. Il avait finalement raison quand il m'a dit qu'il ne sentait pas Michael. Dire que j'avais pris ça pour de la jalousie... Rétrospectivement, je m'aperçois que j'avais nombre d'indices et que j'ai ignoré beaucoup d'avertissements. Quand on dit que l'amour est aveugle...

Quel gâchis ! Tout ça juste pour une semaine de rêve. Est-ce que ça valait vraiment le coup ?

Non, peut-être, oui, quand même... Je ne sais pas, il est trop tôt pour répondre à cette question.

Il faut maintenant adopter la politique des petits pas, avancer un pied après l'autre.

Je prends une grande inspiration et essuie mes yeux avec les mains comme les enfants après un chagrin.

— On fait quoi maintenant ? On rentre à Paris ?

C'est Laure qui me répond.

— Oui, nous avons un avion à 20 h 30.

— Mais nous n'avons pas de billets !

— Si, le mien était flexible et l'assistant de Michael t'en a pris un.

— Je vois que le service après-vente est également assuré...

Soudain, je réalise qu'à Los Angeles, en ce moment, c'est la nuit. Si Michael a fait réserver mon billet, cela veut dire qu'il a appelé son assistant immédiatement en rentrant de notre soirée... ou même avant ! Je suis dégoûtée...

Comme nous avons parlé en français, Charlie n'a pas pu comprendre, mais il a dû saisir les grandes lignes car il enchaîne.

— J'irai avec vous à l'aéroport. En attendant, allons déjeuner.

Je n'ai pas envie de lui dire que je n'ai pas faim. C'est une évidence et je risque de m'attirer une remarque du genre : « Il faut manger, reprendre des forces, bla bla bla. »

Je me contente d'acquiescer.

La suite, c'est un triste déjeuner à trois avec Laure et Charlie. Je n'ai presque pas participé à la conversation. Ils ont essayé de m'inclure mais mes réponses monosyllabiques ont fini par les décourager. Ils ont continué tous les deux mais j'avais sérieusement plombé l'ambiance.

Après, nous sommes allés préparer nos bagages. Laure m'a accompagnée dans ma cabine. C'est marrant, c'est comme si elle ne voulait pas me laisser seule de peur que je fasse une bêtise. Cette sollicitude... c'est le seul moment où elle a réussi (involontairement) à me faire sourire.

— Tu sais, Laure, je ne vais pas me taillader les veines...

Elle a bafouillé une réponse. J'ai continué en regardant le magnifique sac Gucci.

— En revanche, il n'est pas exclu que je lacère le sac Gucci.

— Tu vois, c'est pour ça que je t'ai accompagnée, pour que tu ne fasses pas de victime innocente !

— Mais ce n'est qu'un sac !

— Ce n'est pas un sac, c'est un Gucci. Tu sais combien de filles rêveraient d'en posséder un comme le tien ? Tu te rappelles son prix ?

— Mais tu ne m'as pas empêchée de jeter la bague...

— Vu ce que cet abruti avait dit sur elle, ces conneries sur le symbole qu'elle représentait, elle méritait de finir au fond de l'eau.

— Ah !

— ... en plus, elle coûte à peine deux cents euros.

Laure m'étonnera toujours. Quelle matérialiste !

— Comment tu le sais ?

— Je l'avais repérée dans la boutique, j'avais hésité à la prendre. Mais le sac, c'est autre chose, c'est un cadeau d'anniversaire. C'est même moi qui te l'ai obtenu. Si tu le jettes, c'est un peu comme si tu jetais un de mes cadeaux. Tu ne peux pas faire ça.

Je ne dis rien, je ne vais pas me battre pour ce sac.

— Et puis, si vraiment tu ne le supportes pas, tu pourras toujours le vendre. Je pense que tu pourras en tirer entre cinq cents et sept cents euros. Tu pourrais aussi en faire cadeau à une de tes amies...

Elle ne manque vraiment pas d'air. Un peu tendance rapace, mon amie...

— Mais je plaisante, Ophélie, je ne veux pas de ton sac. S'il te fait souffrir et que tu décides de t'en débarrasser, je ne vais pas le prendre chez moi. Je suis ton amie. C'est important, l'amitié ! C'est comme les films de Michael et de Carolina, je n'irai plus les voir sauf si je dois m'en occuper professionnellement.

Tiens, voilà un autre aspect de ma vie qui va changer définitivement. Avant, pendant des années, j'ai guetté la sortie des films de Michael. Quand j'étais jeune et que je ne travaillais pas le mercredi après-midi, j'allais à la première séance, le jour de la sortie. Plus tard, les contraintes imposées par mes études ou ma vie professionnelle m'ont poussée à adopter la séance du soir, mais jamais je n'ai loupé le jour de sortie de ses films. Maintenant, c'est fini. Comme Laure, je n'irai plus voir ses films...

À 15 h 30, un Espace nous attendait pour nous conduire à l'aéroport de Figari. Il est efficace, l'assistant de Michael, il a pensé à tout. Enfin, presque tout... Mais il ne peut pas savoir que l'Espace est le véhicule que j'ai partagé avec Michael et Cate quand nous sommes allés visiter le cimetière américain. Notre histoire a débuté ce jour-là, au milieu des tombes... Maintenant, presque un an après, c'est mes sentiments que j'enterre...

Charlie m'a proposé de monter à l'avant. C'était gentil mais cela n'a fait que renforcer les similitudes avec l'escapade à Colleville. Je suis toujours à l'avant, il y a toujours un Brown derrière.

J'ai mis mon casque et j'ai écouté de la musique. J'avais l'impression que toutes les chansons s'appliquaient à moi. J'ai écouté en boucle *House of the Rising Sun*, une histoire d'addiction au jeu, semblable à mon addiction pour Michael. Je me la suis passée au moins cinq fois en pleurant doucement. J'ai également écouté *Je t'aimais, je t'aime et je t'aimerai* interprétée par Amandine Bourgeois, une artiste découverte dans la Nouvelle Star. Je me dis que dans le titre de la chanson, seule la forme au futur est incertaine...

Le trajet fut trop rapide. Arrivés à l'aéroport, nous nous sommes enregistrés. Laure et moi nous sommes retrouvées côte à côte en 2A et 2B. Je me suis dit qu'on ne pouvait pas contester sa générosité à Michael. Enfin, peut-être est-ce plutôt de la prodigalité...

Le seul beau moment, c'est quand Charlie m'a dit au revoir. Laure s'était éloignée pour nous laisser un peu d'intimité, ce qui était remarquable de sa part vu les sentiments qu'elle nourrit pour le bel Américain.

— Ophélie, je suis vraiment heureux de t'avoir rencontrée. Je regrette que ce soit dans de telles circonstances. Tu es splendide... et je ne parle pas de l'apparence !

Il m'a souri gentiment.

— Bien que tu ne sois pas moche... On pourrait même dire que tu as un physique plutôt agréable à regarder.

Ces paroles, sa délicatesse m'ont touchée et je me suis remise à pleurer. Il m'a prise dans ses bras.

— Ce que je vais dire va sonner comme un cliché, mais je le crois vraiment. Il ne mérite pas tes larmes, celui qui a connu une grosse perte aujourd'hui, c'est lui.

Mes larmes coulent plus fort.

— Tiens, voici mes coordonnées, mon portable et mon mail. Tu peux m'appeler ou m'écrire quand tu veux. N'hésite pas à m'appeler la nuit si tu en ressens le besoin. Je me rendors facilement.

Il est si gentil.

— Merci, Charlie.

— Mais ne te sens pas obligée. Si tu as besoin de couper les ponts avec moi pour oublier mon demi-frère, fais-le sans aucune hésitation.

Alors là, ma réponse est sans équivoque.

— Charlie, bien avant la nouvelle d'aujourd'hui, je m'étais aperçue de vos différences et pour moi, tu n'es pas le frère de celui qui m'a larguée comme une merde, tu es un vrai ami.

C'était un peu grandiloquent, mais sincère.

Il a acquiescé sans un mot puis m'a longuement serrée contre lui. Nous nous sommes embrassés puis j'ai laissé la place à Laure. Après tout, c'est son amoureux à elle, Charlie.

À mon tour, je me suis éloignée. J'ai vu leur séparation à distance. Mon amie avait une légère teinte rosée. Je me suis dit qu'elle avait de la chance, qu'elle en était encore au stade où on rêve d'une liaison. Finalement, c'est comme les vacances, le meilleur est dans les préparatifs. Parce qu'une fois que ça a débuté, on va rapidement et inexorablement vers la fin...

Ils se sont parlé quelques minutes. J'ai vu que Charlie lui avait aussi communiqué ses coordonnées. En même temps, après me les avoir données, il n'avait pas le choix ! C'est vache d'avoir ce genre de pensées. J'espère que je ne vais pas devenir une vieille fille acariâtre, je détesterais ça !

Puis Charlie a pris Laure dans ses bras. Ou pour être plus exact, il a ouvert les bras et elle s'est jetée sur lui. Quand ils se sont embrassés, elle a rougi. Mon amie que les blagues les plus salaces laissent de marbre peut être troublée par une simple bise !

Quand elle m'a rejointe, elle était sur un nuage. Dans un sens, je l'ai enviée.

Maintenant, nous attendons l'avion. Ce soir, nous serons de retour dans la grisaille parisienne.

20 août 2014, 22 heures

Je viens de relire ce que j'écrivais il y a trois jours. J'avais décidé de tenir mon journal tous les matins, en fin de matinée pour être exacte, tellement mes soirées et mes nuits étaient chargées ! Maintenant, je retrouve mes habitudes, je peux écrire tranquillement à 22 heures, comme une célibataire...

Les dernières vingt-quatre heures ont été tristes mais pas aussi désespérées que j'aurais pu le penser. L'ouragan est passé, les vents se sont apaisés, il ne reste que les ruines... en attente de reconstruction.

J'ai eu une petite crise d'angoisse dans l'avion quand je me suis aperçue que j'allais devoir rentrer dans l'appartement que je partageais, ou plutôt partage avec Christophe. Avec stupeur, je me suis rendu compte que jamais, depuis notre séparation, je n'avais réalisé qu'il allait falloir résoudre ce problème, rendre la location, déménager mes affaires... Cela prouve la folie de ma liaison avec Michael, à quel point j'avais quitté la planète Terre. Le retour est brutal...

En plus, je n'ai donné aucune nouvelle depuis notre séparation !

— Laure, tu peux m'héberger ce soir ?

Un cri sorti du cœur. Je n'avais même pas remarqué qu'elle dormait.

— Mmm ?

— Laure, je n'ai même pas prévenu Christophe que je rentrais à Paris. Je peux aller chez toi ce soir ?

Ma voix était un peu plaintive. Elle m'a regardée gentiment, le regard encore embrumé par le sommeil.

— Bien sûr, ma grande, tu restes autant que tu veux.

Cette offre spontanée m'a touchée. Je me suis penchée vers elle pour l'embrasser. Elle a eu un sourire malicieux.

— À condition que tu restes sage. Chez moi, il n'y a qu'un grand lit !

Un sourire ! Elle a réussi à m'arracher un sourire. Ce devait être le deuxième de la journée.

Pour le reste de la soirée, retour traditionnel à l'aéroport avec son lot de désagréments ; l'avion qui doit attendre de pouvoir atterrir, l'arrivée sur le tarmac, le bus pour l'aérogare, l'attente des bagages qui paraît interminable, la longue queue pour obtenir un taxi. L'avion était supposé atterrir à 22 h 20, nous sommes finalement montées dans le taxi à 23 h 14. D'habitude, j'ai horreur de perdre tout ce temps ; hier, je n'en avais rien à faire. Il n'y avait, de toute façon, personne pour m'attendre ; même Roméo était toujours en vacances chez mes parents. Même mon chat, je l'ai négligé...

21 août 2014, 22 heures

Je fais une petite pause dans mes recherches de location sur seloger.com pour écrire mon journal. Pourtant, aujourd'hui, ce n'est pas une sinécure tant la journée a été triste.

La seule chose positive est que j'ai Roméo à côté de moi.

C'était mon dernier jour de congé. Il a commencé par un petit-déjeuner assez terne avec Laure. Elle était pourtant allée chercher des croissants mais le contraste avec les breakfasts sur le yacht était difficile. Ici, petite cuisine et ciel gris opposés à terrasse au soleil, maître d'hôtel et surtout Michael en train de lire son journal sur sa tablette juste à côté de moi.

Notre liaison n'a duré qu'une semaine mais la perte que je ressens est immense. C'est bizarre, c'est une douleur psychologique mais aussi physique, dans le cœur et le plexus solaire. J'ai du mal à respirer... Je pense que ce départ sans adieux est pire qu'une vraie rupture. En fait, je ne sais pas, peut-être que s'il me l'avait dit de visu, ça aurait été encore plus horrible. Au moins, j'ai pu éviter l'humiliation, je ne l'ai pas supplié. Je pense que j'en aurais été capable...

J'ai décidé de prendre le taureau par les cornes et j'ai appelé Christophe. Il était au travail, la conversation n'a pas été longue.

— Christophe, c'est Ophélie.

— Hello, tu es de retour ?

— Oui, je suis rentrée hier.

— Tu es repassée à l'appartement ?

— Non, pas encore. C'est pour ça que je t'appelle. Je compte y aller aujourd'hui.

— Pas de problème, c'est encore chez toi, à 50 %... De toute façon, je n'y habite plus pour le moment.

C'était la première information qui nous sortait d'une conversation basique. J'avoue que la nouvelle m'a soulagée. L'hospitalité de Laure était très sympa, mais j'avais un problème avec Roméo car mon amie est allergique aux poils de chat. Il me fallait donc choisir entre rester avec elle ou revenir dans mon appartement et récupérer Roméo. Avec l'appart vide, le choix était facile.

Nous avons conclu la conversation en décidant de nous voir après son boulot.

J'ai informé Laure de ma décision et elle m'a répété que ma présence ne la gênait pas, mais sans insister.

Ensuite, j'ai rendu une visite très pénible à mes parents. Bien sûr, j'étais contente de les voir mais je ne pouvais rien leur dire de ce qui m'était arrivé. J'ai dû faire semblant d'avoir passé un moment merveilleux avec Christophe à faire du camping. En fait, j'ai fait un récit de la première semaine en zappant complètement la seconde. Le moment le plus dur, c'est quand maman m'a demandé des nouvelles de Christophe. Elle a senti que quelque chose n'allait pas, alors j'ai pris comme excuse la fatigue du voyage.

Finalement, même si c'est horrible à dire, ce n'était pas mes parents que j'étais venue voir, mais Roméo ! Lui, c'est vraiment l'amour de ma vie ! Il avait dû sentir que j'allais venir car il est apparu devant la porte d'entrée du pavillon avant même que je n'entre. Après cela, il ne m'a pas quittée d'une semelle pendant les trois heures où je suis restée.

Vers 16 heures, j'ai réussi à partir. Mon père m'a emmenée au RER. C'était gentil car j'avais ma valise en plus de la cage du chat.

Les changements de moyen de transport ou la marche jusqu'à l'appart sous la pluie m'ont paru moins pénible que le moment où j'ai mis la clé dans la serrure. Entrer à nouveau dans cet appartement, quel choc ! J'avais été vraiment contente quand Christophe et moi l'avions trouvé, mais en le voyant dans la grisaille d'un jour pluvieux, j'ai tout de suite su que je ne pourrais plus y habiter. Roméo n'était pas de mon avis. Il a visiblement retrouvé ses repères et son pâté Gourmet avec plaisir. Il faut d'ailleurs qu'il en profite parce que, avec le ventre qu'il a, je suis certaine que le vétérinaire va me pousser à le mettre au régime !

J'ai rangé mes affaires et lancé une machine en attendant Christophe. À 19 heures, j'ai reçu un SMS. Il me proposait de le rejoindre dans un pub irlandais sur le boulevard de Clichy. Avec le temps qu'il faisait, la perspective d'une marche de vingt minutes ne m'a pas enchantée et j'ai failli refuser. Finalement, je me suis dit qu'après ce que je lui avais fait subir, je pouvais bien faire ce petit effort. L'avantage d'être désespérée, peut-être le seul, c'est qu'on est prêt à endurer beaucoup plus de petits tracas, car, globalement, on n'en a plus rien à foutre de rien.

Je suis arrivée la première et me suis commandé une demi-pinte de cidre irlandais.

Dix minutes plus tard, il est arrivé sans parapluie, les cheveux mouillés. Je ne peux pas dire que ça améliorerait son look. Il n'était pas rasé, il avait l'air fatigué et un peu négligé. En même temps, peut-être qu'il pensait la même chose de moi... Il ne m'a pas fait la bise.

— Salut, Ophélie.

— Bonjour, Christophe.

— Ça y est, tu t'es réinstallée ?

— Oui.

Il y a eu un moment de silence. Pas facile, les premiers instants après une rupture... Il en a profité pour commander une bière.

— C'était bien, la croisière ?

— Oui.

— Tu n'es plus avec Michael ?

C'était une question et en même temps une affirmation.

— Non.

Est-ce qu'il s'attendait à une réponse plus nourrie, à ce que je lui dise qu'il avait raison, que Michael était bien un salaud comme il l'avait pressenti ? Je ne sais pas, alors je me suis contentée d'une réponse minimum.

Il a hoché la tête et il y a eu une autre plage de silence. Au bout d'un moment, il m'a regardée dans les yeux et, pour la première fois, j'ai senti de l'émotion et de la douleur dans sa voix.

— Et cette semaine valait suffisamment le coup pour tout casser entre nous ?

C'était une question difficile à exprimer pour lui mais peut-être plus encore à entendre pour moi. Quelle réponse donner ? La vérité, c'est que j'avais connu le plus grand moment de bonheur de ma vie

pendant ces sept jours, sans oublier une collection d'orgasmes à rendre jalouses toutes les héroïnes de roman. Malheureusement, ma détresse actuelle était proportionnelle. Est-ce que cela voulait dire que j'aurais préféré que rien n'arrive ? C'est la question que j'essayais de résoudre depuis quarante-huit heures et je n'avais pas progressé d'un pouce...

J'ai répondu en haussant les épaules.

— Peut-être pas, mais c'est du passé.

Il a tressailli et des larmes sont apparues dans ses yeux.

— Ophélie, tu ne te rends pas compte. Je t'aimais, je voulais faire ma vie avec toi !

Je ne l'avais jamais vu pleurer. C'était peut-être même le premier homme que je faisais pleurer. Même Cyril n'avait pas versé de larmes. Je n'ai rien dit, trop touchée par sa peine. Il a continué dans un autre registre.

— Tu as tout gâché ! Avec ce connard d'acteur !

Là, il m'a mise en colère. J'ai senti que la frustration liée à ma rupture avec Michael allait me faire prononcer des paroles définitives, que j'allais faire exploser ce qui restait de notre histoire ou tout du moins du souvenir de notre histoire.

Alors, j'ai pris sur moi, j'ai inspiré un grand coup et j'ai essayé de maîtriser ma voix.

— Christophe, je pense qu'il vaut mieux éviter d'en arriver aux insultes. Je ne veux pas te rappeler les moments avec Carolina et ton discours du lendemain, ta citation de *Retour vers le futur*.

À l'instant où j'ai prononcé ces paroles, je me suis dit que ma tournure de phrase était complètement illogique. On dit « je ne te rappellerai pas » pour justement tout rappeler ! C'est moins violent, je suppose... Christophe a encaissé le choc et essuyé ses larmes.

Le reste de la discussion a été une version simplifiée de celle qu'on doit avoir lors d'un divorce. Comme on n'a pas d'enfants (car heureusement Roméo était avec moi avant que je le rencontre), il s'agissait de répartir les objets que l'on avait achetés ensemble. Christophe ne voulait pratiquement rien, j'ai dû le forcer à en accepter quelques-uns. Il a dit qu'il passerait les prendre un autre jour. Le point le plus délicat, c'était l'appartement, car aucun de nous deux n'était capable de le payer avec son seul salaire. Christophe m'a proposé de continuer à en payer la moitié jusqu'à ce que j'en trouve un autre. C'était généreux, trop par rapport à ses moyens financiers. J'ai accepté un partage pour trois mois, la durée du préavis. Si mes recherches se prolongeaient au-delà, je devrais piocher dans mes économies, mais cela me paraissait normal.

On s'est quittés avec une bise, sans se promettre de se revoir.

Ce soir, j'ai reçu deux SMS dont un m'a fait vraiment plaisir. Il venait de Charlie.

« Bonsoir, Ophélie, j'espère que tu vas bien. Je sais que cela doit être difficile pour toi mais il faut que tu t'accroches. Je crois vraiment à ce que je t'ai dit. Tu es une jeune femme formidable et tu mérites mieux, beaucoup mieux. Amicalement, Charlie. »

Ça m'a fait chaud au cœur et, en même temps, cela a renforcé mon stress au moment de lui répondre.

« Merci, Charlie. J'espère que tu as raison mais je ne sais pas s'il existe mieux que ton frère pour moi sur cette terre ! Ophélie. »

Je lui avais ouvert mon cœur et, ce faisant, j'avais exprimé une vérité qui me torture sans arrêt depuis mon départ de Corse : comment fait-on pour continuer à vivre quand on a expérimenté le meilleur de ce que la vie peut vous offrir et que l'on sait que rien dans le futur ne pourra l'égaliser ?

Le second message venait de Laure qui me souhaitait une bonne nuit. Au soir de cette journée, je peux au moins tirer comme point positif que j'ai deux amis et un chat qui m'aiment !

25 août 2014, 22 heures

Deux jours de boulot et un week-end complet sont maintenant passés. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai arrêté d'écrire. Pas grand-chose à raconter et pas l'humeur pour.

Je compte sur les doigts d'une main les moments où je ne me morfonds pas...

Jeudi matin, j'ai eu droit à une Laure en forme olympique, parce qu'elle avait eu un message de Charlie !

— Ophélie, il m'a envoyé un SMS. Je lis : « Salut, Laure, comment ça va ? J'ai eu beaucoup de plaisir à passer ces vacances avec toi. Amicalement, Charlie. » C'est top, non ?

Là, je me suis dit que je pouvais lui doucher le moral en deux secondes si je lui montrais le mien. Je me suis retenue. J'ai perdu l'amour de ma vie, je ne vais pas faire exploser une des deux amitiés qui me restent !

— Tu lui as répondu ?

— Oui, voilà : « Hello, Charlie, le plaisir était partagé. Chaque moment de notre rencontre restera gravé dans ma mémoire, en particulier ma récompense après mon plongeon du haut du yacht... »

— Tu n'as pas plongé, tu as sauté...

— Oui, bon, c'est un détail. Juste après cette phrase, j'ai ajouté un smiley. J'ai longtemps hésité entre celui qui envoie un bisou et celui qui fait un clin d'œil. Finalement, j'ai choisi ce dernier car j'ai trouvé ça plus fin... Tu penses que j'ai eu raison ? C'était un bon choix ?

Honnêtement, le smiley dans un SMS pour Charlie, j'aurais évité. Il est plutôt intello. Encore une fois, j'ai mis un mouchoir sur mes pensées.

— Oui, très bon. Le bisou aurait été un peu lourd. Il est bien, ton SMS...

— Attends, ce n'est pas fini. J'ai longtemps cherché une formulation pour lui dire que je pouvais être son ange pour toujours...

— « Son ange pour toujours », ça veut dire quoi ?

— Tu sais, *Charlie's Angels*... Mais je n'ai pas trouvé. Alors, j'ai laissé tomber.

Dieu merci, on a évité le pire. On dit que l'amour rend aveugle mais je constate qu'il empêche de se rendre compte du ridicule. Enfin bon, je suis dure, elle ne l'a pas envoyé...

— Et tu as fini comment ?

— « J’espère que tu vas réussir à monter ton film. N’hésite pas à me faire signe si tu passes à Paris. Je t’embrasse. Laure. » Je me suis demandé si ça n’était pas un peu froid...

— Non, c’est beaucoup mieux que ton histoire d’anges... C’est cool et sympa et ça ne lui met pas la pression.

Laure était ravie.

— Ah, je suis contente que tu trouves ça bien. J’ai dû mettre une heure à composer ce SMS.

— C’est parfait.

— Et toi, il ne t’a pas écrit ?

— Si, mais juste pour me demander si j’allais bien.

— Tu peux me le lire ?

Si je lui lisais la phrase où il me qualifiait de « jeune femme formidable », j’allais casser l’ambiance. Alors, j’ai menti.

— Je l’ai effacé.

— Et tu lui as répondu ?

— Oui, je l’ai remercié pour son message. Mais tu sais, c’était juste un acte de gentillesse après le sale coup que m’a fait son frère.

J’ai cru qu’on avait enterré définitivement le sujet Charlie. En fait, on n’avait fait que l’effleurer. Entre jeudi et vendredi, elle a dû m’en parler dix fois. Est-ce qu’elle avait une chance, comment pouvait-elle le revoir, devait-elle lui envoyer un autre SMS, est-ce qu’elle allait devoir aller en Californie pour les vacances... Toutes ces questions sans réponse raisonnable à donner qui me renvoyaient l’image de Michael dans la gueule. Comme si j’avais besoin de cette torture supplémentaire... Vendredi, vers 16 heures, j’ai craqué. Elle a dit une phrase plutôt insignifiante mais c’était la phrase de trop.

— Ophélie, tu ne trouves pas que Charlie a vraiment un beau sourire ?

Cela m’a fait replonger dans le passé, me noyer presque dans le souvenir du sourire de Charlie bien sûr, mais surtout dans celui de Michael. Il me regardait, me souriait avec ses belles lèvres, ses yeux bleus... Je le regardais et je l’aimais, plus que je n’avais jamais aimé un autre homme. Et je pensais qu’il m’aimait également... Les larmes ont commencé à glisser sur mes joues. Je ne croyais pas possible d’être aussi malheureuse...

Laure s’est alors aperçue que je pleurais.

— Oh, Ophélie, je suis désolée. Je suis vraiment trop conne. J’ai la sensibilité et la finesse d’un hippopotame...

Tout en pleurant, j’ai ajouté une variante.

— Ou d’un éléphant...

— Oui, si tu préfères, tout ce que tu veux. Je vais essayer de ne plus parler de lui, je te le promets. Sinon, tu peux me lancer des trombones. OK ? Ne pleure plus, il ne le mérite pas.

Qu’est-ce qu’ils ont tous à essayer de me persuader que je suis mieux que lui ? D’abord, cela m’étonnerait fortement. Si on compare, on a d’un côté un acteur, sûrement un des plus beaux hommes du monde, deux oscars et une récompense à Cannes et de l’autre, une attachée de presse, mignonne, sans

plus. Et devinez quoi, contrairement à ce que l'on pourrait penser, celui qui a le plus perdu lors de la rupture, c'est l'acteur ! Je me demande comment je n'avais pas compris ça, c'est tellement évident !

Je me rends bien compte que c'est une posture de leur part, une façon gentille de me pousser à tourner la page, mais essayer de m'expliquer que la droite n'est pas le plus court chemin pour aller d'un point à un autre n'est pas forcément la bonne solution.

Je n'ai rien dit. Ça ne sert à rien.

Même la reprise du travail ne m'a pas vraiment permis de penser à autre chose. On était en pleine préparation de Deauville et l'évocation de l'hôtel Royal me replongeait dans tous les épisodes de l'année précédente. Finalement, si on s'était limités à cette rencontre, cette journée de visite des cimetières, peut-être que cela aurait été mieux. En même temps, pas de croisière, pas de nuits merveilleuses...

Je m'aperçois que je n'arrive absolument pas à avancer, je ne fais que ressasser les mêmes interrogations. Combien de temps me faudra-t-il pour passer le cap : trois mois, trois ans, une vie entière ?

Le week-end aurait dû être un moment sympa puisque dimanche était le jour où maman avait décidé de célébrer mon anniversaire avec mes grands-parents. Ce fut une épreuve...

Bien sûr, j'étais contente de les voir et une partie de moi se rendait compte de la chance d'avoir quatre grands-parents en bonne santé, mais mon cœur malade ne pouvait plus profiter pleinement de l'amour des autres. En plus, j'ai eu droit aux questions sur l'absence de Christophe en ce jour spécial. J'ai dû mentir encore, prétendre qu'il était au Canada. Je crois que maman commence à se douter de quelque chose.

Quand je suis repartie avec mes cadeaux sous le bras, dans le RER, j'ai pleuré. Sur la perte de Michael mais aussi sur mon incapacité à profiter de ces moments privilégiés avec mes grands-parents que j'adore. Pour la première fois, j'ai ressenti de la haine envers Michael, la façon dont il m'avait transformée en profondeur, dont il m'empêchait de profiter des plaisirs simples de la vie. Tout ça pour quelle raison ? Par jeu ? Envie de divertissement ?

Je pleurais tellement qu'une dame d'une soixantaine d'années m'a demandé, très inquiète, si tout allait bien. Je me suis forcée à la rassurer en tentant un pauvre sourire. Elle m'a tendu un mouchoir en papier. Le monde n'est pas totalement noir, il reste quelques personnes attentives aux autres...

Je suis rentrée chez moi, il faisait beau. J'ai allumé la télévision et préparé le pâté Gourmet de Roméo.

C'était une émission sur le cinéma et, tout à coup, j'ai explosé de rire. Un rire froid, mêlé de larmes. Michael, souriant, répondait à une interview. S'il y a un Dieu, je me suis dit qu'il avait un sens de l'humour plutôt curieux. À moins que ce ne soit du sadisme...

Je n'ai quand même pas pu m'empêcher de monter le son. Il parlait de la Mostra de Venise et du film qu'il allait présenter, interviewé par une jeune journaliste française à l'accent assez prononcé.

— Michael Brown, vous allez présenter votre dernier film, *Casanova, writer and lover* à la Mostra samedi prochain. On connaît Casanova comme homme à femmes mais moins comme écrivain. Pouvez-vous en parler ?

— Oui, c'est très juste, on oublie trop souvent que Giacomo Casanova a produit une œuvre littéraire importante, notamment en français, considérée comme un des témoignages les plus importants de la vie au XVIII^e siècle.

— Mais Casanova était également un séducteur. Vous êtes vous-même un des hommes les plus séduisants de Hollywood. Est-ce pour cela que vous avez été choisi ou est-ce un rôle de composition ?

Avant de répondre à cette question, j'ai vu que Michael lançait à la journaliste son regard de velours et son sourire à la fois modeste et charmeur. Je déteste le voir jouer de son physique pour plaire. C'est si faux !

— Vous savez, Mélanie, la profession d'acteur nous pousse à composer des personnages. C'est ce qui fait le sel de ce métier.

La Mélanie en question a flanché un peu sous l'assaut de charme de Michael mais je dois reconnaître que cela ne l'a pas empêchée de le pousser encore dans ses retranchements.

— Vous ne revendiquez donc pas, comme Casanova, des centaines de conquêtes ?

Nouveau sourire de Michael. Ce qu'il peut m'énerver !

— Non, Mélanie. Honnêtement, pensez-vous que Kevin Spacey a été choisi pour jouer dans *Seven* en raison de son passé de serial-killer ? Bien sûr que non. Pour moi, c'est pareil.

— Donc Michael Brown n'est pas le Casanova du XXI^e siècle ?

— Au risque de décevoir des téléspectatrices, la réponse est non. N'oubliez pas que je suis marié à une des plus belles femmes du monde et que c'est une Latine. Elle est d'une jalousie féroce !

Il a accentué le « féroce » en l'accompagnant d'une mimique de terreur. Cela a fait rire la journaliste. Moi pas.

Carolina, jalouse ! Comment était-il possible de mentir aussi effrontément devant la caméra, devant des millions de personnes.

— Votre épouse vous accompagnera-t-elle à la Mostra ?

— Non, elle présente sa nouvelle collection à Los Angeles, elle ne pourra pas venir.

— Casanova était vénitien. Vous avez prévu une célébration spéciale ?

— Il se revendiquait effectivement comme tel. À la suite de la projection du film, il va y avoir un grand bal masqué dans un des palais de la ville, comme cela se produisait au XVIII^e siècle.

— Merci, Michael Brown.

— C'était un plaisir, Mélanie.

Nouveau grand sourire, les joues de la journaliste rosissent. Je me suis demandé s'il allait tenter de la séduire. Ce serait un comble, quelques minutes après avoir prétendu qu'il n'était pas un homme à femmes. En même temps, il pourrait la persuader qu'elle est différente, qu'il fait une entorse à ses principes. Il en serait bien capable...

Maintenant, après avoir terminé de taper mon journal sur mon iPhone, je vais me coucher, me replonger dans le tome III de *L'Assassin royal* en espérant que mon Roméo ne ronronne pas trop fort car il m'empêche parfois de lire !

26 août 2014, 22 heures

Je ne sais pas si je dois me sentir mieux après avoir accepté la proposition délirante de Laure. Cette fille est folle et m'entraîne avec elle sur le chemin de l'asile...

Au moins, cela n'a pas traîné, je n'ai pas eu le temps de me morfondre. Quand elle est arrivée au bureau, elle a fondu sur moi comme un aigle sur un petit lapin.

— Hello, Ophélie. Tu n'as pas vu l'interview de Michael par Mélanie Divad par hasard, hier soir ?

— Si, je l'ai vue...

— Tu sais qu'il y a aura un bal masqué après la projection de son film ?

— Oui, je sais.

— Et Carolina ne sera pas là...

— Et ?

— Bien, je t'expose mon plan. On prend un avion pour Venise le samedi matin. On assiste au bal masqué le soir et tu fonces sur Michael, tu dances avec lui et tu le reconquiers !

C'est à ce moment-là que je me suis dit qu'il fallait l'interner... En même temps, je n'étais plus passive, subissant la situation. Il y avait néanmoins beaucoup d'éléments qui rendaient la chose difficile.

— Prendre l'avion, ce n'est pas un problème à condition qu'il reste des places...

— J'ai vérifié, il y en a. J'ai trouvé un départ sur Easyjet à 11 h 10.

— L'hébergement ?

— J'ai appelé une copine qui travaille pour le festival. Elle est logée dans une sorte d'hôtel résidence. Sa colocataire n'arrivera que le dimanche, donc on peut squatter le samedi à condition de partager le lit.

— OK. Maintenant, plus difficile : l'entrée à la soirée ?

— On devra se débrouiller sur place. Peut-être que ma copine pourra nous aider mais elle m'a dit que ce serait plus coton... Sinon, on appelle Charlie.

Ah, voilà la raison réelle de notre aventure vénitienne ! Le beau Charlie...

— Charlie sera présent ? Tu es sûre ?

— Heu, oui.

— Tu lui as demandé ?

— Oui, par SMS, hier. Il n'a pas quitté l'Europe et sera à Venise pour rencontrer les producteurs de son prochain film.

— Et les entrées pour le bal ?

— Je préférerais ne pas avoir à le solliciter. Je voulais d'abord en parler avec toi et j'aimerais surprendre Charlie et son frère.

Un peu bizarre, le coup de la surprise.

— On pourrait prévenir Charlie, quand même.

Laure a eu l'air gênée.

— Eh bien, je me suis dit qu'il devrait demander à son frère...

Elle s'arrête. Ça y est, j'ai compris pourquoi elle était embarrassée. Je termine sa phrase.

— ... et tu as eu peur que Michael n'ait pas envie de me voir et qu'il nous refuse les invitations.

Son silence vaut acquiescement. Évidemment, vu sous cet angle, ça réduit un peu plus mon envie d'aller à Venise. Ah, j'ai oublié d'évoquer un autre problème logistique.

— Laure, un bal masqué, ça veut dire un costume, une robe du XVIII^e siècle.

— C'est simple, il suffira de le louer. Ils en ont des milliers pour le carnaval. Bon, c'est pas donné mais on peut se le payer.

Je suis très indécise. D'un côté, j'ai envie de confronter Michael. Je ne dis pas que je vais le reconquérir mais nous allons au moins pouvoir nous expliquer. Mais d'un autre côté, si on est refoulées à l'entrée du bal...

— Je ne sais pas si j'aurai l'énergie, Laure. Je ne suis pas très en forme...

Bel euphémisme !

— Justement, tu ne peux pas aller plus mal que maintenant. Tu devrais te voir, tu as une mine horrible, un vrai zombie...

Sympa ! Si elle était psy, elle multiplierait les dépressions nerveuses chez ses patients !

— Tu n'as rien à perdre. Pourras-tu supporter de vivre toute ta vie sans avoir pu t'expliquer avec lui de vive voix ?

Elle a employé l'argument qui tue, elle est allée appuyer directement sur le mal qui me ronge depuis près d'une semaine.

Elle n'a pas tort. Est-il possible de tomber plus bas ? Probablement pas.

— OK, c'est bon, tu as gagné, on y va.

— Bravo, tu ne vas pas le regretter.

Ça, on verra...

Le soir, j'ai reçu un SMS de Christophe.

« Je suis désolé de m'être emporté. C'est difficile pour moi de ne plus être avec toi. J'aimerais qu'on se revoie, même en amis. Qu'en penses-tu ? Je t'embrasse, Christophe. »

Soudain, je me suis rendu compte qu'on était aussi malheureux l'un que l'autre. Moi, à cause de Michael, lui, à cause de moi... Ça m'a rapprochée de lui. Je lui ai renvoyé un SMS sympa.

« C'est une bonne idée. On peut se faire un ciné la semaine prochaine, mercredi ou jeudi si tu veux. »

« Jeudi, c'est très bien. »

« OK, super. »

Mes relations avec Christophe qui reprennent un caractère plus amical, un voyage plus périlleux pour revoir Michael : à défaut de se reconstruire de façon classique, ma vie retrouve une certaine saveur. Suffisamment pour que les rêves viennent remplacer mes cauchemars ou mes insomnies...

30 août 2014, 21 h 30

Je dois présenter une image curieuse dans ma robe du XVIII^e siècle, assise au bord de la piscine en train de tapoter sur mon iPhone. Pour le moment, tout s'est bien passé. Nous sommes logées dans un hôtel sympa, le Ville del Lido. Nous ne sommes pas à Venise même mais sur l'île du Lido, située juste en face de la cité de Casanova. Le palais de la Mostra s'y trouve également. La soirée Casanova, en revanche, va se tenir à Venise. Des vaporetto seront mis à la disposition des festivaliers pour rejoindre la soirée. La copine de Laure, Francesca, avait laissé des instructions à la réception de l'hôtel et nous avons pris possession de notre chambre.

Laure, après avoir lâché son sac par terre, a délicatement posé deux enveloppes sur le lit et s'est précipitée aux toilettes. J'en ai profité pour jeter un coup d'œil.

— Laure, c'est quoi ces enveloppes ? Il y a écrit « Irina Grigorieva » sur la première et « Olga Kuznetsova » sur l'autre.

Elle m'a répondu de la salle de bains.

— Ne touche pas. Ce sont certainement nos invitations pour ce soir.

— Mais elles ne nous sont pas destinées !

Elle a ouvert la porte.

— Non, grosse maligne, sinon il y aurait écrit « Ophélie Delacour » et « Laure Masson ».

— Mais on ne peut pas les utiliser, c'est du vol !

— C'est un « emprunt ». De toute façon, elles sont russes.

— Ça veut dire quoi, « elles sont russes » ?

— Ça veut dire que ce sont probablement deux espèces de bombes de 1,75 m hyper fines avec des obus et un cul canon. À côté, j'aurais l'air d'un petit pot à tabac... Il est donc logique que je me défende. Imagine que Charlie – ou Michael, ou même les deux – tombe sous le charme. Ce ne serait pas leur rendre service parce qu'au niveau baise, elles ne valent pas un clou.

— Mais qu'est-ce que tu en sais ?

— C'est de notoriété publique. Elles sont froides comme la mort, de vrais cadavres.

Ces réponses ne me rassuraient pas du tout malgré son art pour justifier son larcin.

— Mais d'où viennent ces invitations ?

— Elles étaient sur le comptoir à la réception. Je ne suis pas sûre à 100 % que ce sont les invitations pour la soirée. Laisse-moi vérifier. Ça ne sert à rien d'en parler pendant cent sept ans s'il s'agit en fait d'autre chose.

Elle a ouvert les deux enveloppes et un large sourire a illuminé son visage.

— Yes, c'est bien ça. Je suis géniale. Places pour la projection plus invitations pour le bal.

— Comment as-tu fait pour les prendre sans que le réceptionniste te voie ?

— Rappelle-toi, je lui ai demandé de regarder si un fax n'était pas arrivé pour moi. Il est allé vérifier dans le bureau derrière. Ça ne lui a pas pris plus de vingt secondes mais c'était suffisant pour subtiliser les enveloppes.

— Mais pourquoi as-tu choisi des Russes ? On ne leur ressemble pas du tout !

— Eh grosse maligne, il fallait agir vite. Les enveloppes suivantes étaient au nom de « Wang » et « Chen ». Je n'étais même pas sûre que les prénoms soient féminins. Tu aurais préféré te faire passer pour une Chinoise ?

Évidemment, vu comme cela, l'argument est imparable.

— Mais si elles font un scandale parce qu'il n'y a pas d'enveloppe à leur nom ?

— Tu as encore beaucoup de « mais » ? Sois positive et fais-moi confiance. Bien sûr qu'elles risquent de foutre le bordel en redemandant des invitations. C'est pour cela que je vais leur rendre leurs enveloppes...

— Vides ?

— Mais non, tu me prends pour une débile ? ! Mon amie Francesca m'a envoyé le modèle vierge de l'invitation cette semaine et j'en ai fait un tirage au bureau. Regarde, je n'ai plus qu'à inscrire leurs noms. J'ai regardé son travail de faussaire. Pas mal, mais pas parfait.

— Ce n'est pas le même type de carton.

— Comment veux-tu qu'elles le sachent ? Elles ne s'en rendront compte qu'en arrivant au palais où a lieu le bal. En plus, on va leur laisser les places pour la projection. De cette façon, elles ne se méfieront pas et après le film, il sera trop tard. Le temps qu'elles viennent se changer et prennent le vaporetto, nous serons déjà entrées. De notre côté, nous avons mieux à faire que d'aller voir le *Casanova* de Michael. On n'est pas tous les jours à Venise !

Laure avait tout prévu, je n'avais plus rien à dire. À partir de ce moment-là, nous n'avons pas traîné et nous sommes allées à Venise dès que possible. Juste le temps pour Laure de redemander au réceptionniste si son fax était arrivé afin de pouvoir reposer les deux enveloppes sur le comptoir.

Nous avons besoin de louer rapidement nos costumes pour la soirée. Laure avait dégotté sur Internet l'Atelier Flavia, spécialisé dans la fabrication et la location de robes pour le carnaval et les soirées.

Pendant une heure, à essayer toutes ces magnifiques robes, nous sommes retombées en enfance, au temps des déguisements, et pour la première fois depuis longtemps je crois que j'ai pris un plaisir

sincère. Les nuages me semblaient loin, il n'y avait que mon amie et moi en train de jouer aux princesses. Enfin, pour moi, c'est une robe de comtesse, absolument magnifique. Une robe « à la française » comme me l'a expliqué le très gentil monsieur qui s'occupait de nous. Elle a deux tons de bleu, un très pâle avec des motifs de feuilles et, au milieu, une bande de bleu roi magnifique, des dentelles superbes au niveau des poignets. Ah, je ne dois pas oublier le chapeau, un tricorne avec ses rubans bleu roi et sa grande plume blanc et bleu clair.

Laure choisit un modèle équivalent, mais en rouge. Elle ne risque pas de passer inaperçue...

J'étais contente de mon choix, moins du prix de la location. Trois cents euros pour une soirée, ça m'a paru extrêmement cher. Le subterfuge de Laure avait plutôt intérêt à marcher.

— Laure, et si Michael n'allait pas à cette soirée, s'il devait partir immédiatement après la projection ? Ça arrive, non ?

— Et si un tsunami venait ravager Venise au moment où nous visitons la place Saint-Marc ? Ophélie, bien sûr que tout est toujours possible, mais tu dois être rationnelle, faire confiance aux probabilités. Il y a quand même beaucoup plus de chances de le voir assister à une soirée donnée en son honneur plutôt que de le trouver en pleine croisière dans le sud de la Corse, non ?

Le raisonnement était imparable. Et l'utilisation des probabilités par une fille qui a un bac littéraire, ça m'a bluffée !

Le reste de l'après-midi m'a permis d'avoir un aperçu de Venise. Je ne peux pas dire que, maintenant, je connaisse la ville, mais je peux désormais associer des images aux descriptions que j'ai pu lire sur cette ville mythique. Nous avons suivi le parcours touristique classique, place Saint-Marc, basilique, pont des Soupirs, pont du Rialto... En ce qui concerne le palais des Doges, nous l'avons vu uniquement de l'extérieur car il y avait une queue de dingue pour la visite. Tant pis, ce sera pour une autre fois. Peut-être que ce pourrait être avec Michael... Quelle incurable romantique je suis ! Il m'a larguée comme une vieille chaussette en me laissant un petit mot qui interdisait toute histoire future, et pourtant je continue d'espérer... Je regrette néanmoins son absence car je me rappelle la visite des cimetières de Normandie. Je suis certaine qu'il connaît très bien la ville et sa culture aurait sans doute donné plus de relief à notre visite.

Nous avons pu monter dans le campanile de Saint-Marc qui nous a offert un joli point de vue sur la ville. Les campaniles, je l'ignorais, sont des structures très originales puisque ces clochers ont la particularité de ne pas être attenants à leur église. Ils ont tous une architecture différente et servent de points de repère dans la ville. Nous n'avons même pas eu à souffrir pour gravir les soixante mètres puisqu'ils ont installé un ascenseur ! Heureusement d'ailleurs, parce que la visite de Venise s'est révélée assez fatigante. Nous avons beaucoup marché dans les ruelles. C'est tellement joli, tous ces petits ponts qui permettent de franchir les canaux. Même Laure a été touchée par le romantisme des lieux.

— Ophélie, regarde les gondoles. Tu m'imagines allongée avec Charlie... ou toi avec Michael ? Ça ne serait pas trop chou ?

— Oui, enfin, on n'en est pas là. Surtout pour moi... Mais je t'accorde que ce serait extrêmement romantique.

Nous sommes restées toutes les deux silencieuses, à visualiser cette image improbable. Nous étions nostalgiques de ces vacances merveilleuses avec nos deux Américains. Il nous a fallu une bonne dizaine de minutes pour recouvrer nos esprits.

En début de soirée, nous nous sommes trouvé un restaurant pas loin du Rialto, sur le Corte dell'Orso. Une table en terrasse, la douceur de la fin d'été, des *linguini alla vongole*, j'ai eu l'impression soudainement que tout allait bien se passer.

— Laure, il sera peut-être content de me revoir. Après tout, son message n'était pas totalement négatif.

— C'est certain. Il n'a jamais rien dit de mal à propos de toi. Il était juste obligé de partir et il n'a pas osé te le dire en face.

— C'est quand même lâche...

— Oui, mais d'un certain côté, ça prouvait qu'il n'en avait pas rien à foutre.

Nous avons fait une plongée dans notre passé récent, évoquant les bons moments partagés. Nous avons même beaucoup ri au souvenir des frustrations de Robert pendant la partie d'action-vérité.

Après ce moment joyeux, il y a eu le retour à la réalité.

— C'était une belle histoire, Laure, je ne sais pas si je pourrai un jour en connaître une équivalente...

— Tu as eu au moins la chance de coucher avec lui...

— Tu sais, c'était fantastique dans ce domaine mais notre relation représentait tellement plus que ça...

— Enfin, les orgasmes avec un mec, moi, j'achète ! Tu as joui chaque fois avec Michael ?

— Oui, sans exception...

— Moi, j'ai dû me contenter de Diana... Enfin, ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, ça a été une expérience sexuelle absolument incroyable. Une femme connaît précisément les boutons sur lesquels il faut appuyer et le timing pour atteindre le septième ciel. Honnêtement, je ne sais pas si, sur un plan purement physique, un homme m'a emmenée aussi loin dans la jouissance. Peut-être David...

J'ai vu dans ses yeux que l'évocation de son ancien *boyfriend* l'entraînait loin, à Deauville ou Seattle, un des rares moments de sa vie où elle avait été amoureuse...

Comme je ne voulais pas qu'elle soit triste, je l'ai renvoyée à ses fantasmes actuels.

— Et si Charlie est gay ? Ou si c'est un mauvais coup ?

J'ai réussi à la ramener à Venise aussi vite que si j'avais utilisé le téléporteur de *Star Trek*.

— J'ai beaucoup réfléchi à la question et je peux t'affirmer qu'il n'est pas gay. N'oublie pas que je l'ai embrassé, et quelqu'un qui est capable de baisers aussi sensuels est obligatoirement hétéro – bisexuel au moins. Il a embrassé Diana à deux reprises et elle aussi était scotchée. Et la British, c'est une vraie pro en matière de baise !

— J'aurais peut-être dû essayer moi-même pour te donner mon avis...

— Ah, ah ! très drôle ! Charlie, c'est chasse gardée ! Pas touche.

— Bon, on va le chercher, ton gibier ?

— OK, c'est parti. Je sens déjà sa langue sur mon clitoris... et sa semence se déverser de son membre turgescent dans ma bouche avide...

— Laure, merde, on vient juste de finir notre glace !

— Tu devrais être contente, je te faisais un discours façon livre érotique comme tu les aimes...

Nous sommes rentrées à l'appartement pour nous changer. Il nous a fallu près d'une heure de préparation. Je me suis fait un chignon sous mon chapeau. Pour la robe, il a fallu tricher sur le décolleté pour le remplir. Heureusement, Laure avait prévu le coup et m'avait recommandé d'emporter un soutien-gorge push-up. Je m'étais aperçue que c'était un élément absent de ma garde-robe. Ce n'est pas que j'ai une poitrine énorme, mais j'ai toujours aimé mes formes comme elles sont. J'ai donc dû aller dans une boutique H&M et j'ai longtemps hésité entre le push-up et le super push-up. Je n'étais pas aidée par la photo du catalogue car la top-modèle blonde, au naturel, devait faire un bon 90D ! Je ne trouvais pas ça très élégant, ces gros seins, alors j'ai finalement opté pour un modèle push-up gris foncé en microfibre et dentelle. C'était mieux, mais encore insuffisant. C'est de Laure qu'est venue la solution. Elle avait apporté des mouchoirs en papier pour nous permettre d'atteindre le bonnet D.

Quand j'ai eu terminé, j'ai mis mon masque et je suis venue voir Laure qui était en train de finaliser son maquillage. J'ai lu l'admiration dans ses yeux.

— Ophélie, tu es magnifique ! Je ne t'ai jamais vue aussi belle ! Tu aurais dû vivre au XVIII^e siècle. Et quel décolleté ! Michael va devenir dingue, il va avoir l'érection de sa vie !

Toujours la même poésie...

Je suis retournée dans la chambre pour me regarder dans la grande glace de l'armoire. Laure avait raison, j'étais effectivement canon.

Elle n'était pas mal non plus bien que, d'après moi, un peu trop maquillée, trop de rouge sur ses joues et un rouge à lèvres assez agressif.

— Laure, Charlie va oublier sa bisexualité !

— C'est le but !

— Tu devrais quand même réduire le rouge sur tes joues.

— Non, c'était la mode à l'époque. Une peau assez blanche avec des joues effet « rougies par l'air frais ».

Vu l'intensité du rouge, en matière d'air frais, la comtesse Laure avait dû sortir à Moscou en plein hiver ! Je n'ai rien dit, chacun son style.

— Tiens, Ophélie, je dois d'ailleurs ajouter un élément de maquillage essentiel : la mouche ! J'en ai deux pour toi, tu les veux où ?

Elle-même en a posé une sur un sein et l'autre sur sa joue.

— Tu peux m'en mettre une à côté de l'œil.

— Et l'autre ? Tu devrais essayer comme moi dans ton décolleté.

— Tu es sûre ?

— Oui, certaine, c'est une manière de rendre les hommes fous.

— D'accord mais positionne-la un peu plus haut que la tienne.

Nous voilà en tenue de combat. Laure est allée commander une voiture. J'espère que tout va bien se passer. J'ai un peu de remords pour les invitations des deux Russes mais j'avoue que, égoïstement, j'espère que son subterfuge va fonctionner.

Michael contre Ophélie, troisième round ! Non, ça ne va pas, ce n'est pas un combat. Ce serait plutôt *Michael et Ophélie* épisode 3, ou bien saison 3 ; à moins que ce ne soit chapitre 3.

Du moment que ce n'est pas le dernier...

31 août 2014, 15 heures

Je profite d'un moment de calme, assise dans le Motoscafo, pour essayer de retranscrire aussi clairement que possible ces quinze dernières heures. Laure est avec moi mais elle se tient à distance et fait la gueule. Elle devrait plutôt profiter de la magnifique embarcation tout en bois vernis que nous devons à l'organisation du festival. Nous sommes en route pour l'aéroport.

Laure n'est pas raisonnable, elle pourrait comprendre que je n'y suis pour rien. D'autant plus que ce n'est pas ma faute si j'ai découché !

Pourtant, la soirée avait plutôt bien commencé.

La projection officielle du film se terminait à 22 heures. La soirée débutait à la même heure. Laure avait calculé que la majorité des invités ne pourrait pas arriver avant 22 h 45 ou 23 heures, le temps de se changer. Il ne fallait pas arriver trop en avance pour ne pas attirer l'attention, mais impérativement avant les deux Russes, sinon c'était foutu.

Le timing était serré et moi, stressée à mort.

Le vaporetto nous a prises à l'embarcadère à 21 h 50. Il y avait une dizaine de personnes tout en costumes du XVIII^e siècle. Visiblement, comme nous, elles n'avaient pas voulu ou pas pu aller voir le film de Michael.

Naviguer ainsi vers Venise, avec toutes ces lumières, c'était magique. Le bateau est passé près du palais des Doges, puis il est entré sur le Grand Canal. J'ai essayé de reconnaître tout ce que j'avais apprécié l'après-midi mais, de nuit, l'effet était totalement différent. Je ne sais pas si j'ai vu plus belle ville la nuit. J'ai reconnu le musée Peggy Guggenheim et plus loin de l'autre côté, le palais Grassi. Je me rappelle m'être dit que François-Henri Pinault et moi avions en commun d'être amoureux d'une star : Salma Hayek pour lui, Michael Brown pour moi. Les comparaisons s'arrêtent là. Lui possède le palais Grassi à Venise avec toutes ses merveilles, moi je loue un 40 m² à Paris. Évidemment, on ne joue pas dans la même cour...

Mais j'étais de bonne humeur, ma robe me donnait confiance. Mon armure contre le doute.

Nous sommes passées sous le pont du Rialto, éblouies par les flashes des touristes.

Quelques minutes plus tard, nous sommes arrivées devant le ponton d'un magnifique palais vénitien. Les éclairages avaient été renforcés, c'était juste sublime. Il y avait un valet en livrée pour nous donner la main à la descente du vaporetto, la grande classe !

Le moment décisif approchait. Laure m'a fait quelques recommandations.

— Tu es Irina Grigorieva et moi, Olga Kuznetsova.

— Tu ne veux pas échanger ? Je n'arrive pas à me souvenir du nom de famille d'Irina.

— Si tu veux, mais je trouvais qu'Irina faisait plus classe et moins salope qu'Olga. C'est un prénom de danseuse russe.

— Tu plaisantes ! Olga Kurylenko, elle n'est pas classe ?

— OK, comme tu veux. On n'a pas le temps de discuter. Tu parles le moins possible, tu me laisses faire.

Nous nous sommes approchées de l'accueil. Il y avait plusieurs tables pour recevoir les invités. J'ai eu un moment d'angoisse.

— Laure, on n'est pas ensemble, l'accueil pour toi va de A à H et moi de I à P !

— Ne t'affole pas, ça va bien se passer.

Je n'en étais pas aussi sûre qu'elle.

Je me suis approchée d'une jeune femme habillée en servante du XVIII^e siècle et lui ai remis mon invitation. Mon cœur battait la chamade.

— Vous parlez anglais ?

J'ai essayé de prendre un vague accent slave en répondant.

— Oui.

— Je vous mets ce bracelet rose qui vous permettra de circuler librement. Vous avez des questions ?

— Non.

— Je vous souhaite une excellente soirée.

Voilà, aussi simple que ça. Je me suis demandé pourquoi j'avais autant stressé. Quand j'ai rejoint Laure, elle terminait ses formalités par un « *Spasiba* ». Décidément, elle ne doutait de rien !

Il ne restait plus qu'à montrer nos poignets parés de leur sésame. Dérogeant à la règle, le service de sécurité affichait un style plutôt agent secret avec costumes noirs, chemises noires et oreillettes. Ça ne rigole pas. Je m'avance vers le plus proche des quatre super musclés, tend le bras, il me remercie... Ça y est, je suis passée ! Je me tourne vers Laure et pousse un énorme soupir de soulagement.

Elle me prend par le bras et me fait un clin d'œil. Elle est vraiment forte dans une soirée où nous n'étions pas invitées !

Soudain, un appel derrière nous.

— Miss Kuznetsova !

Je reconnais la voix de l'hôtesse. Laure me glisse un ordre tout doucement.

— Avance, ne te retourne pas !

Je m'exécute. Mais c'est maintenant une voix masculine qui m'interpelle.

— Miss Kuznetsova, un instant, s'il vous plaît !

Ça y est, c'est foutu. Je suis obligée de me retourner. Le grand gorille de la sécurité vient vers moi.

Dans quelques secondes, il va nous expulser. Je me demande ce qui nous a trahies.

Il s'arrête et me sourit. Un sourire sadique ?

— Vous n'avez pas oublié quelque chose ?

Avant que je trouve une réponse, il me tend mon sac.

— Vous l'avez laissé à l'accueil. Bonne soirée, Miss.

Dans l'émotion, j'oublie mon accent quand je le remercie. Laure me foudroie du regard mais il n'a rien remarqué et retourne à son poste.

— Ophélie, bravo pour la gaffe finale ! Tu as failli tout faire louper ! Je pense que l'on a bien mérité un verre. Pour moi, ce sera un double whisky !

En fait, nous optons pour une coupe de champagne. Pendant l'heure suivante, dans un coin du bar où nous pouvons observer l'entrée principale, nous nous gavons de petits fours, arrosés de nombreuses autres coupes.

Nous fixons les invités qui entrent, déterminées à deviner leur identité sous les masques et les costumes. Pas facile. À plusieurs reprises, je pense reconnaître Michael mais des détails me laissent finalement penser que ce n'est pas lui.

— Laure, et si on n'arrive pas à les reconnaître ?

Elle soupire.

— Tu l'aimes ou pas ?

— Bien sûr que oui !

— Alors, tu le sentiras au plus profond de ton être quand ce sera lui.

Facile à dire. On dirait Yoda essayant de persuader Luke Skywalker qu'il peut maîtriser la force !

Elle a dû sentir qu'elle ne m'avait pas convaincue. Elle poursuit, plus prosaïque.

— Plus simplement, quand ils vont arriver, tu les repèreras à leur nombre. Michael sera certainement très entouré. C'est toujours comme ça avec les stars, surtout quand leur film est à l'honneur. Et il y aura sûrement à côté de lui le nain de jardin et le bel apollon.

Je comprends qu'elle fait référence à Robert et à Charlie.

Cinq minutes plus tard, il y a du mouvement parmi le service d'ordre. Et soudain, il est là ! Comme Laure l'avait prédit, je le reconnais instantanément. C'est un sentiment très fort, instinctif, une douleur qui me vrille l'estomac. Il se tient à une bonne trentaine de mètres de moi, immobile, englobant l'assistance du regard, superbe dans son costume de Casanova rouge et or, avec une perruque blanche, un catogan et un masque noirs.

Quelques instants plus tard, trois hommes viennent se mettre à côté de lui. Le grand, c'est sûrement Charlie et le petit, Robert. Quant au troisième, je n'arrive pas à le reconnaître. L'image de ces quatre hommes costumés en rang est presque amusante.

— On dirait les Dalton, tu ne trouves pas ?

— Ophélie ! Comment peux-tu dire une horreur pareille et comparer Charlie à Averell !

La gaffe. Évidemment, ce n'est pas flatteur pour son amoureux... Je ne peux m'empêcher de pouffer.

Michael se fait photographe. Aïe, la presse ne va pas simplifier les choses. À moins que ce ne soient des photographes engagés par le festival, ce qui éviterait toute photo volée et rendrait certainement les choses plus faciles pour moi.

Les quatre hommes se laissent ensuite guider dans un espace VIP gardé par deux types. Laure a remarqué le problème.

— Ophélie, on a plus urgent à faire que dire de mauvaises blagues et glousser. Tu as vu, rencontrer les frères Brown va être aussi simple que pénétrer dans le Bellagio pour Brad Pitt et George Clooney dans *Ocean's Eleven*.

Elle n'a peut-être pas tort. Sinon que dans cet exemple, ils ont finalement réussi à cambrioler trois casinos !

— Laure, allons étudier les choses de plus près.

Je prends le leadership et me dirige vers le carré VIP avec mon amie. Nous trouvons un nouveau poste d'observation à une dizaine de mètres. Maintenant, on peut vraiment tout voir. C'est amusant mais, à cette distance, je reconnais les deux frères aux sourires sous leur masque.

Tous ceux qui accèdent à l'espace ont un bracelet bleu. Malheureusement, j'aurais aimé que notre bracelet rose nous ait été donné en raison de notre sexe mais j'ai bien peur que ce soit plutôt le signe que nous sommes *persona non grata* dans ce carré.

— Ça, c'est certain. Tu as une idée ?

— J'avoue que là, je suis dans l'expectative. Et toi ?

— Attends, je vais y aller au bluff. Laisse-moi chercher une info sur mon portable.

Soudain, j'ai une idée. Je consulte le profil de Casanova sur Wikipédia et relève une information qui peut m'être utile : « Il continue à séduire et rencontre, durant une aventure, Maria de Liattio, fille d'un ambassadeur. Il en tombe amoureux. » Je clique sur le lien « Maria de Liattio » pour affiner mes connaissances sur la seule femme qui ait, apparemment, su conquérir le cœur du séducteur vénitien. Malheureusement l'article est vide. Dommage, il faut espérer que le nom suffira.

— Laure, souhaite-moi bonne chance.

— Attends, tu vas faire quoi ?

— T'inquiète, je vais forcer le verrou. Je te fais entrer dans quelques minutes ou je t'envoie Charlie.

Pour une fois, c'est moi l'intrépide. Laure est souflée. En réalité, je fanfaronne mais je n'en mène pas large.

En trois secondes, je me retrouve face au membre de la sécurité qui m'intercepte poliment mais fermement.

— Miss, vous ne pouvez pas rentrer, c'est le carré VIP, il faut un bracelet bleu.

— Oui, je sais, mais pouvez-vous dire à M. Michael Brown que Maria de Liattio est venue le voir.

— Il vous attend ?

— Oui, enfin non, mais il sera content de me voir.

Content de me voir, pas certain... D'ailleurs, mon embarras a dû se sentir car le gorille se fait plus intransigent.

— Je suis désolé, Miss, mais il est impossible de déranger M. Brown. Vous ne pouvez pas rester ici, vous bloquez le passage.

La situation est désespérée et je sens que je vais retourner voir mon amie la queue entre les jambes. Je jette un dernier regard vers Michael.

Heureusement, il semble que la jeune femme élégante au magnifique décolleté (c'est-à-dire moi) ait capté son attention. M'a-t-il reconnue ou est-il juste attiré par mon apparence ? Je penche pour la seconde hypothèse. C'est en tout cas l'élément qu'il me fallait, ma dernière chance de convaincre l'homme de la sécurité.

— Regardez, monsieur, M. Brown est en train de se demander pourquoi vous ne me laissez pas passer. Il risque de ne pas être content.

Je ne suis pas sûre de l'avoir totalement convaincu mais je l'ai ébranlé. Il échange un regard avec Michael et celui-ci lui fait signe de s'approcher. Le gorille va au moins faire passer mon message.

— Attendez-moi un instant.

Je reste immobile. Je retiens même ma respiration quand je le vois se pencher vers Michael et lui murmurer quelques mots. Ces instants me paraissent une éternité puis Michael se lève. Aïe, ce n'est pas gagné, j'espérais qu'il m'inviterait à entrer dans le carré VIP. Je vais donc passer un nouvel examen et, si je n'arrive pas à le séduire dans les trente premières secondes, je serai recalée. À ce moment, je regrette de ne pas m'être plus entraînée au *speed dating* !

Il glisse vers moi comme un félin vers sa proie. Il me sourit et mon cœur explose. C'est bizarre de le revoir et de m'apercevoir qu'il me fait toujours autant d'effet. Je suis salement amoureuse ! En plus, il est vraiment beau malgré son masque. Je vois ses yeux bleus qui brillent quand il s'adresse à moi.

— Ainsi, j'ai le plaisir de rencontrer l'illustre Maria de Liattio !

— C'est moi, monsieur Casanova.

Première phrase assez pathétique d'autant que j'ai décidé de prendre l'accent suisse pour éviter qu'il me reconnaisse. J'ai peut-être exagéré le côté guttural. Si je continue avec cette voix, je vais le faire fuir, c'est certain !

— C'est amusant, je me demande ce qu'en dirait ma collègue, là-bas, qui a interprété le rôle dans le film.

Il m'indique une jeune femme assise à côté de Robert. Merde, qu'est-ce que je dois répondre à cela ? Rien ne me vient.

Le gorille, qui a tout écouté, intervient.

— Monsieur, vous voulez que je m'occupe de mademoiselle ?

« S'occuper », c'est une manière polie de dire « se débarrasser ». Je n'en mène pas large mais Michael fait un geste excédé pour congédier l'importun qui a osé intervenir sans y être invité.

— Non, je ne pense pas être en danger, n'est-ce pas ? Vous pouvez nous laisser.

Ouf, il est mouché et s'éloigne. Je lis dans les yeux de Michael que ce n'est pas encore gagné. Je lis dans son regard le plaisir du gros chat qui tient entre ses pattes une petite souris. D'abord, il va falloir que je dompte les battements de mon cœur qui pompent tout le sang dont mon cerveau va avoir besoin pour mener une conversation intelligente ! L'excès d'amour risque de me paralyser et je n'ai aucunement l'intention de me faire renvoyer comme la pauvre hôtesse qui pleurait dans le couloir de l'hôtel Royal à Deauville. Je sais que Michael aime les jolies femmes, mais qu'il apprécie autant l'esprit que le physique. *Mens sana in corpore sano*, version sexe. Pour Michael, ce serait plutôt « un esprit fin dans un corps bien foutu » ! Je ne sais pas comment ça se traduit en latin, il faudra que je demande à ma tante, elle est prof...

Michael peut maintenant se concentrer sur moi.

— Évidemment, deux Maria de Liattio dans une même soirée, ça fait beaucoup. D'autant plus que je suis le seul Casanova... Je vous assure, j'ai laissé des consignes, je n'aime pas la concurrence...

Là, je décide d'intervenir et de marquer mes premiers points.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter à ce sujet. Le film *Casanova variations* ne sortira que dans un mois et vous êtes beaucoup plus jeune que John Malkovich.

J'ai réussi à modérer mon accent suisse pour garder une jolie voix. Je lis un intérêt dans le regard de Michael.

— Tiens, notre seconde Maria s'intéresse au cinéma. Vous auriez également pu dire que je suis beaucoup plus séduisant...

— Cela va sans dire. Vous êtes même certainement beaucoup trop beau comparé au vrai Casanova.

Michael émet un petit rire.

— Vous savez ça aussi ? Oui, vous avez raison, le réalisateur était d'ailleurs réticent pour me prendre mais le producteur lui a forcé la main. Il a eu raison car, sans moi, le projet ne se serait certainement jamais monté.

Pas très modeste, le grand Michael Brown ! Mais il n'a probablement pas tort. Ce genre de projet a besoin de grands noms...

— ... mais cela nous éloigne de notre vrai sujet, ma chère Maria, c'est-à-dire déterminer qui est l'imposteur... Vous ou l'autre ?

Je frémis mais je décide de ne rien dire. Je suis certaine qu'il sait où il va, il a une idée en tête et l'interrompre ne servira à rien.

— Si je dois juger sur la beauté, il n'y a pas photo... Je devrais d'ailleurs me plaindre au directeur de casting de ne pas vous avoir choisie pour interpréter Maria. Cela aurait grandement facilité les scènes d'amour et les aurait rendues plus authentiques.

Là, je décide de bluffer et de lui faire croire que j'ai vu le film.

— Vous étiez très bien...

Il m'interrompt.

— Oui, on dit que je suis un grand acteur de composition. Il m'a fallu tout mon talent pour faire croire que je pouvais tomber amoureux d'elle...

Le salopard, qu'est-ce qu'il peut être dur ! Je me tourne pour la regarder. Elle est de profil en train de discuter avec Robert. Je la trouve plutôt pas mal. Enfin, je vais accepter le compliment sur ma beauté. C'est bizarre mais j'ai un curieux sentiment de jalousie vis-à-vis de moi-même. Ophélie n'apprécie pas tant que ça les compliments faits à Maria.

Je me reconcentre rapidement sur Michael car la partie n'est pas gagnée. Je vois le sourire s'élargir sur son visage.

— Il y aurait bien un moyen de vérifier, ce serait de vous demander d'enlever vos masques...

Je frémis à cette idée. Il ne va quand même pas faire ça ?

— ... mais ce ne serait pas très élégant de ma part. Il ne reste donc qu'une solution.

Il laisse planer un moment de doute insupportable. Je ne peux m'empêcher de le relancer, oubliant presque mon accent.

— Quelle est-elle ?

Il prend son temps pour me répondre. Je meurs d'envie de crier « accouche ! », mais ce serait pour le moins impoli.

— Casanova adorait danser et Maria était une excellente danseuse...

— Vous voulez me faire danser pour vérifier mon identité ? J'accepte le défi !

— Vous êtes consciente que l'on parle de valse ? Pas de rock ou d'une autre musique moderne ?

— Pas de problème.

Je bénis ma mère qui m'a fait suivre trois ans de cours de danse de salon. Dire qu'à l'époque, je renâclais à y aller... Ce soir, ces trois ans de souffrance vont enfin servir à quelque chose !

— Vous vous rendez compte également que personne ne danse pour l'instant et que vous allez ouvrir le bal avec moi ?

Ça, je dois avouer que je ne l'avais pas envisagé. Ma gorge se serre à cette idée. Je ne suis pas une actrice, moi. Je n'aime pas forcément être au centre de l'attention. Mais je n'ai pas le choix. Notre histoire d'amour a commencé il y a un an sur un morceau de rock, j'espère que la valse lui donnera une nouvelle vie.

— Allons-y !

Son visage prend un air plus grave.

— Vous êtes sûre ?

J'avale ma salive.

— Oui.

— Très bien. Laissez-moi quelques instants pour demander que l'on organise cela.

Il fait signe au quatrième homme, celui que je n'ai pas reconnu. Il lui adresse quelques mots puis revient vers moi.

— Cela ne prendra que quelques instants.

Les minutes suivantes sont épouvantables. Je me demande pourquoi j'ai accepté. C'est une folie. Il doit y avoir peut-être mille cinq cents personnes ici. Comment vais-je arriver à danser devant tant de monde ? Et dans cette robe ! Le panier ne va-t-il pas me gêner ? Que se passera-t-il si je tombe en

l'entraînant dans ma chute ? Je serai peut-être l'actrice involontaire d'un des gags les plus ridicules qui soit, une chute avec un des plus grands acteurs au monde ! J'imagine déjà l'incident filmé par iPhone et diffusé sur YouTube, vu par des millions de personnes à travers le monde ! La panique me gagne.

Les consignes données par Michael se propagent de personne en personne aussi vite qu'un feu de forêt. La musique s'arrête, l'éclairage se concentre sur le centre de la salle. Les gens s'écartent spontanément de ce rond de lumière éblouissant pour se réfugier dans la pénombre.

Ce n'est pas possible, je ne peux pas aller ainsi m'exposer sous les feux de la rampe ! J'ai envie de crier, de demander que l'on arrête tout.

Soudain, je sens la main de Michael sur la mienne. Il me glisse à l'oreille :

— Ne vous inquiétez pas. Je vais vous guider. Tout va bien se passer. C'est normal de stresser avant d'entrer en scène, on appelle ça le *stage fright*. Vous verrez, une fois que la musique commencera, toute cette peur se dissipera.

J'acquiesce sans dire un mot. Sa main dans la mienne me fait un bien fou. Je suis toujours stressée mais la crise de panique s'est éloignée. On nous laisse un passage vers le centre de la piste et j'arrive à voir Laure qui me fait un signe pour me demander ce qui se passe. J'essaie de lui faire comprendre en levant la main droite que je ne maîtrise pas la situation. De toute façon, elle ne va pas tarder à le comprendre...

Mon cœur bat à tout rompre. Nous avons maintenant atteint le centre de la piste. Je devine plus que je ne vois les visages des nombreux spectateurs. La musique n'a pas encore démarré, les conversations sont assourdies et j'ai l'impression de n'entendre que les battements de mon cœur.

Michael me sourit. Qu'il est beau sous son masque ! Ses yeux se veulent rassurants.

— Profitez, mademoiselle la mystérieuse inconnue. Si vous êtes là, c'est que vous l'avez voulu. Alors ne laissez pas le trac vous gâcher ce moment merveilleux. N'oubliez pas que vous allez danser avec Michael Brown, c'est assez unique !

Il est ironique mais également un peu prétentieux. Cette vantardise me décontracte un instant et me permet de répondre.

— À condition que le grand Michael Brown valse aussi bien que l'illustre Casanova !

Il fronce les sourcils mais continue à me sourire.

— C'est un défi, je le relève !

Premiers accords. Michael prend ma main droite et pose la sienne sur ma hanche. Il commence à me faire tourner. Miracle, comme il me l'avait prédit, toute peur s'envole dès que je valse. Je retrouve ma vieille assurance et Michael est un cavalier hors pair. J'avais déjà noté son sens du rythme un an plus tôt dans la boîte de nuit sur un rock. Il confirme son talent sur cette danse du XVIII^e siècle en me guidant fermement mais avec une légèreté incroyable. Tout tourne si vite que je ne fais qu'entrevoir les formes qui nous entourent. Le cercle de lumière qui me terrifiait est maintenant une barrière de protection contre le monde extérieur. Il n'y a plus que Michael, Strauss et moi. Je vis un moment de bonheur, un moment d'amour immense. Oubliée la tristesse de ces dix derniers jours !

La musique s'arrête trop tôt à mon goût. J'entends applaudir. Michael me sourit puis s'incline vers moi.

— Merci. Comment ai-je pu douter de vous ? Quelqu'un qui danse avec autant de feu et de grâce ne peut être animé que de sentiments véritables.

Si tu savais, Michael... Mes sentiments me portent vers toi, ils me permettent de franchir n'importe quel obstacle.

Je fais une révérence à mon tour.

— Merci à vous. Vous êtes plus digne d'amour que tous les Casanova du monde.

— Puis-je vous offrir l'hospitalité de mes quartiers ?

— Avec plaisir.

En approchant, je vois mon amie qui me fait de grands signes.

— Pourrais-je avoir l'audace de vous demander également l'hospitalité pour mon amie ?

— Je ne peux rien refuser à une cavalière aussi émérite.

En passant la sécurité, il indique au gorille de laisser entrer Laure.

Il n'a néanmoins pas l'intention de l'attendre pour la saluer. Il ne souhaite pas non plus me présenter à quiconque et m'entraîne dans un coin reculé de l'espace VIP. Heureusement d'ailleurs, car je n'aurais pas aimé jouer la comédie avec Robert et Charlie. C'est déjà assez difficile avec Michael.

Il s'assied, m'invite à l'imiter et appelle un serveur.

— Vous désirez une coupe de champagne ou autre chose ?

— Une coupe, merci.

Il se commande un whisky, se tourne vers moi. Ça fait bizarre, ce tête-à-tête.

— Je crois détecter un accent, vous êtes allemande ?

— Non, suisse.

— Vous habitez la capitale ?

— Oui, mon appartement donne sur le lac Léman.

Je m'aperçois que j'ai une bonne capacité à m'inventer une vie fictive...

— Pardon ? Vous dites ?

— J'habite Genève, sur les bords du lac Léman.

Flottement chez mon interlocuteur. Qu'est-ce qui se passe ?

— Mais, la capitale de la Suisse, n'est-ce pas Berne ?

Oh merde, la gaffe, l'erreur bête. En même temps, je suis excusable. Tout le monde pense immédiatement à Genève quand on parle d'une grande ville suisse.

— Oui, bien entendu, officiellement, c'est Berne. Mais, pour nous, les Suisses, la vraie capitale économique est Genève. À cause des banques, vous comprenez...

— Oui, je comprends. Peut-être aussi parce que c'est le siège européen des Nations unies...

— Exactement.

— ... et le siège de la Croix-Rouge...

— Également.

— ... sans oublier l’OMS.

— Oui, l’Organisation mondiale de la santé, c’est très important pour les Genevois.

Combien de sièges sociaux va-t-il citer ? Comment peut-il être incollable sur presque tout ? Son livre de chevet est une encyclopédie ou quoi ? Sans compter que s’il glisse un piège dans la liste, je tomberai dedans direct ! Pourquoi ai-je choisi Genève et pas une petite ville ? Je n’aurais pas eu de problème ! Enfin, il aurait été capable de me demander précisément où ça se trouvait !

Il faut absolument que je reprenne la main.

— Comment se fait-il que vous dansiez aussi bien la valse, Mich..., je veux dire monsieur Brown.

— Appelez-moi Michael, je vous en prie.

Puisqu’il avait accordé cette permission à Ophélie Delacour pourquoi pas à Maria de Liattio ?

— Pour répondre à votre question, j’ai connu quelqu’un dans ma jeunesse qui m’a poussé à apprendre les danses de salon, car elle-même les adorait.

— Une amie ?

— Vous êtes bien curieuse pour quelqu’un d’aussi mystérieux. C’était un peu plus qu’une amie... Mais c’était il y a très longtemps, j’étais jeune.

— C’est étrange pour un jeune couple de décider d’apprendre la valse, non ?

— Elle avait quinze ans de plus que moi.

Tiens, M. Michael Brown a eu sa Mrs. Robinson. Heureusement, celle-là lui a appris la danse et pas le sado-masochisme...

— Assez parlé de moi, Maria. J’aimerais savoir ce que vous faites.

— Ce que je fais ?

— Oui, votre métier. Vous travaillez, n’est-ce pas ?

La question toute bête qui se révèle être une question piège. Qu’est-ce que je vais pouvoir lui dire ?

Je lui retourne la question pour gagner du temps et trouver une idée valable.

— À votre avis ? Vous pouvez deviner ?

Je vois, à l’inflexion de sa bouche, qu’il réfléchit.

— Vous n’êtes pas actrice, trop de trac avant la valse. Vous pourriez être danseuse... Mais non, ce n’est pas cela, vous avez trop de formes et vous n’êtes pas assez musclée...

Je me raidis sous l’outrage. Je ne suis pas assez bien foutue pour être danseuse ? Michael a senti ma réaction, il doit avoir un radar branché sur la sensibilité féminine.

— Non, vous êtes beaucoup mieux qu’une danseuse étoile, elles n’ont que des muscles et en perdent toute féminité.

Je n’en demandais pas tant, et je ne pense pas que ce soit une remarque pertinente. Il suffit de voir Aurélie Dupont !

— Ce doit être en lien avec le cinéma puisque vous êtes à cette soirée. Agent ? Non, vous n’avez pas le profil de requin nécessaire. Vous avez été assez à l’aise pour forcer la sécurité de mon espace VIP, donc je dirais que vous travaillez dans un bureau de presse.

Son intelligence et son esprit de déduction sont absolument remarquables ! C'est le Sherlock Holmes de Beverly Hills !

Je ne vais malheureusement pas pouvoir lui accorder le bénéfice de sa réponse, cela me dévoilerait trop.

— Non, Michael, vous n'y êtes pas. Je suis écrivain.

— Je vois. Pensez-vous que j'ai déjà pu lire un de vos romans ?

— Non, je ne pense pas.

— Sait-on jamais ? C'est quel genre ?

— Un peu similaire à *Cinquante nuances de Grey*...

— Ah, très intéressant, j'ai moi-même écrit un roman assez chaud.

— Oui, je suis au courant, vous l'avez dédié au personnage du roman de Pauline Réage.

Michael me regarde intensément. Il se rapproche avec un petit sourire.

— Je peux vous confier un secret ?

— Bien sûr.

Mon cœur bat plus fort. Qu'est-ce qu'il va m'annoncer ?

— Le O de ma dédicace n'est pas le personnage du *Journal d'O*.

Tu m'étonnes... Quel scoop ! Je ne dis rien.

— C'est un hommage à une jeune femme qui m'a beaucoup aidé dans son écriture...

Ma gorge se serre. Je dois en savoir davantage.

— Elle travaille avec vous ?

— Non, elle apparaît dans ma vie aux moments les plus inattendus...

— Ah ?

Je n'ai pas été capable de dépasser le stade de l'onomatopée.

— Oui, c'est une jeune femme remarquable, d'une grande beauté, intelligente...

Je me tais, je bois ces paroles. Autant de compliments dans la bouche de l'homme que j'aime. Mon cœur se réchauffe après dix jours où je pensais qu'il n'était plus qu'une pompe servant à faire circuler mon sang dans mon corps. Je ne dis rien. Toute réponse me démasquerait tellement je suis émue.

— Mais elle n'a pas que des qualités...

Que veut-il dire ? J'aime moins ce genre de propos.

J'ai du mal à soutenir son regard. J'aimerais tellement qu'il me prenne dans ses bras et qu'il m'embrasse. Je devrais enlever mon masque mais je n'ose pas...

— Cette jeune femme est nulle en géographie et elle imite très mal les accents !

Il sait qui je suis ! Depuis quand ? Pourquoi a-t-il joué ainsi avec moi ?

Ce jeu assez innocent, c'est pour moi la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Il m'en a trop fait subir et je ne supporte plus la moindre blague, même gentille.

Je me lève d'un bord, les larmes aux yeux, et je fonce vers la sortie.

Comme lors de la soirée action-vérité, j'ai réussi à le surprendre. Mais cette fois, il réagit plus rapidement. Il crie.

— Ophélie !

Ce cri me fait ralentir et lui permet de m'attraper par le poignet. Nous sommes debout au centre du carré VIP et je m'aperçois que tout le monde s'est tu pour nous regarder.

Michael baisse la voix.

— Ophélie, je suis désolé, je n'ai pas pu m'en empêcher... Viens te rasseoir avec moi, je t'en prie. Cela me fait tellement plaisir de te voir.

Je sens une telle sincérité dans sa voix que je me mets à douter de ce qui s'est passé lors de notre séparation en Corse. Peut-être n'est-il pas parti de son plein gré, peut-être l'a-t-on fait chanter ? Forcé à écrire son mot d'adieu ? Est-il même de lui ? C'est peut-être Robert qui a tout manigancé, avec Charlie pour complice.

Comme j'aimerais que ce soit ça... Je sais malheureusement que c'est bien Michael qui m'a laissée tomber. Mais je sais aussi qu'il est véritablement content de me revoir.

Quand je m'installe de nouveau à sa table, des larmes coulent sous mon masque.

— Ophélie, ne pleure pas, ne sois pas triste. Profitons de ce moment ensemble.

Il me tend un mouchoir en dentelles, dans le style du XVIII^e siècle. J'essuie mes joues puis je le lui tends.

— Garde-le.

Je sens le besoin de me justifier.

— Ces derniers jours ont été si durs...

— Je sais, pour moi aussi. Beaucoup plus que je n'aurais pu l'imaginer.

Ah, je lui ai manqué ? Cette nouvelle me remplit de joie.

— Pourquoi m'as-tu quittée comme ça ?

— Pourquoi ? Parce que je devais partir et que je n'avais pas le courage de te le dire en face. Parce que si tu avais pleuré, comme ce soir, je ne sais pas si j'aurais réussi à le faire. Je voulais que notre amour reste sans tache, que nous ne soyons séparés que par un océan, et pas par la moindre dissension dans notre relation.

Je peux comprendre. Je n'accepte pas mais je comprends ce qu'il veut dire.

— L'amour parfait en quelque sorte...

— Oui, celui qui ne s'affadit pas avec le temps, qui reste intact...

— Mais c'est si douloureux.

— Les plus belles amours ne sont-elles pas celles qui font souffrir ? Roméo et Juliette, Paul et Virginie...

Je le coupe.

— Paul et Virginie... séparés eux aussi par un océan...

— Exactement. Il est d'ailleurs possible, voir probable, que Casanova ait lu ce roman, car Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre l'a publié alors qu'il était encore vivant.

Michael est un rêveur. Il vit sur une autre planète, comme me l'avait dit Diana. Je devrais le démolir pour son attitude inqualifiable envers moi et je m'aperçois que je n'en ai aucune envie. Son enthousiasme

pour décrire notre relation d'une façon tout à fait romanesque et totalement irréaliste me gagne.

J'essaie néanmoins de le ramener sur terre.

— La différence entre eux et nous, c'est que nous avons des avions pour survoler les océans sans risquer le naufrage...

Je ne douche en rien son enthousiasme.

— Exactement, c'est ce qui permet à notre amour de renaître de ses cendres tel le Phénix...

Je l'interromps abruptement.

— Michael, je t'en supplie, arrête les citations, je n'en peux plus, je vais hurler !

Il prend un air offusqué.

— Je croyais que tu appréciais ma culture !

— Oui, mais là, c'est trop !

Cet échange m'a fait retrouver le sourire. Nous avons renoué... au moins par l'esprit.

Je change de sujet.

— À quel moment m'as-tu reconnue ?

— Quand je t'ai pris la main, j'ai retrouvé cette sensation unique, cet échange qui existe entre nous, une relation qui n'a pas besoin du verbe pour exister...

Ces propos magnifiques témoignent d'un tel amour... Je devrais écouter et juste profiter de l'instant, mais j'ai retrouvé mon peps et je ne peux m'empêcher de glisser une petite pique.

— Pourtant, on ne peut pas dire que tu sois très silencieux en ma présence...

— Je suis disert parce que je suis heureux avec toi, mais cela ne m'empêche pas de partager ce lien invisible quand je prends ta main...

Il joint le geste à la parole. Il ne dit rien et je m'aperçois combien il a raison. Tant de choses passent entre nous par ce simple contact. Ses doigts jouent avec les miens. C'est doux, tendre, sensuel... J'aimerais tant faire l'amour avec lui.

La tension sexuelle est montée d'un cran. Michael décide de la faire redescendre un peu.

— De toute façon, même si je ne t'avais pas reconnue pendant la valse, Laure t'aurait trahie.

— Ah bon ?

— Oui, tu ne pouvais pas la voir mais quand j'ai commandé nos verres aux serveurs, j'ai vu une jeune femme fondre sur Charles comme un faucon sur un pauvre petit lapin. Considérant qu'elle mesure trente centimètres de moins que mon frère et doit peser moitié moins que lui, je pense que Laure est la seule qui puisse arriver à donner l'impression de pouvoir l'enlever facilement.

L'image me fait rire. Il a sûrement raison. Laure a dû sentir que l'on parlait d'elle car elle me fait un signe de la main, un petit coucou suivi d'un pouce levé.

L'instant est en effet formidable. Je retrouve les meilleurs moments de la croisière. Michael et moi discutons comme si rien n'était venu troubler notre amour et j'ai l'impression que ça pourrait durer toute la nuit. À moins qu'il ne m'entraîne dans sa chambre d'hôtel... Cette pensée impure me traverse l'esprit et je n'arrive plus à la chasser. Il faut dire qu'il est si beau dans son costume de Casanova !

— Michael, tu as voulu vérifier si j'étais à la hauteur de la vraie Maria de Liattio. Je devrais peut-être faire la même chose avec toi.

— Je croyais avoir passé l'examen en dansant.

— Casanova n'était pas réputé pour ses talents de danseur...

Je vois dans ses yeux qu'il a suivi la direction prise par mon esprit.

— Effectivement, mais je pensais avoir déjà passé avec succès ce genre d'examen.

— Je ne me rappelle plus vraiment, il faudrait me rafraîchir la mémoire.

Il réfléchit quelques instants.

— Difficile mais pas impossible...

Alors que je me demandais en quoi consistait la difficulté, il y a eu du bruit à l'entrée. Quelqu'un essayait de forcer le passage. Le gorille l'empêchait d'entrer mais il insistait vraiment. Soudain, j'ai vu celui que j'appelle le quatrième homme les rejoindre, discuter une minute puis se diriger vers nous.

En arrivant à notre table, le perturbateur a enlevé son masque. David !

Qu'est-ce que David fait là ? Qu'y a-t-il de si important pour qu'il souhaite si urgemment parler à Michael ? Le quatrième homme nous éclaire immédiatement.

— Michael, il y a un problème. David a la gentillesse de venir nous prévenir.

Michael fronce les sourcils.

— Oui, David ?

— Votre démonstration de valse a fait sensation et circule partout sur le web. On est en plein après-midi aux USA et les réseaux sociaux se déchaînent...

Michael l'interrompt et se tourne vers le quatrième homme.

— De toute façon, nous ne pouvons rien faire et cela ne me semble pas trop grave. Qu'en penses-tu, Robin ? Tu pourras trouver une explication tout à fait rationnelle sur la nécessité pour moi d'ouvrir le bal. C'est on ne peut plus normal. C'est ma soirée, après tout !

Le quatrième homme est donc Robin Watson, son attaché de presse, que je ne connaissais que de nom. Je crois que j'ai maintenant rencontré tout le proche entourage de mon acteur préféré. Je suis d'accord avec Michael pour dire que ce n'est pas si grave. Après tout, au XXI^e siècle, on pouvait supposer que l'on serait filmés.

David nous refroidit immédiatement.

— Le problème n'est pas là. Les réseaux sociaux s'interrogent sur l'identité de votre cavalière. Mais il y a plus grave : un journaliste vous a entendu crier « Ophélie » et il est en train de discuter avec des collègues pour savoir s'il n'y aurait pas un rapport avec la dédicace de votre livre.

Robin intervient.

— Michael, cela risque de relancer la polémique sur une potentielle maîtresse, polémique que l'on avait réussi à éteindre à Cannes.

« Potentielle maîtresse », elle est vraiment bonne celle-là. J'ai envie de lui dire que la potentielle maîtresse a déjà partagé au moins une dizaine d'orgasmes avec le potentiel amant ! Mais je m'abstiens, je me rappelle le risque que je cours si je suis cataloguée comme maîtresse de Michael.

Michael a l'air soucieux mais calme.

— David, merci beaucoup. Je vous dois une fière chandelle. À mon retour à Los Angeles, je vous donnerai l'interview grand format que votre rédacteur en chef me supplie de faire depuis des mois. En exclusivité pour *Variety*.

Waouh ! Professionnellement, c'est un énorme cadeau ! Normalement, une interview de ce calibre serait donnée à quelqu'un de plus expérimenté que David. C'est la promesse d'un bond formidable pour sa carrière. Je vois d'ailleurs qu'il est touché.

— Michael, ce n'est pas nécessaire.

— J'y tiens absolument, David. J'ai des défauts mais je sais quand même distinguer les bons journalistes des rapaces de la presse people. Je dois me concerter avec mon équipe. Je vous laisse avec Ophélie, je crois que vous la connaissez.

Ils partent retrouver Robert et Charlie, et Laure est priée de s'éclipser. Elle se dirige vers nous.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Qui vient foutre le bordel... David ! Qu'est-ce qui se passe ? C'est toi qui as provoqué ça ?

— Bonsoir, Laure, heureux de te voir également.

Il a gardé son calme et utilisé l'ironie pour contrer l'attaque verbale. Il a du mérite, car ils n'ont pas dû se revoir depuis leur séparation.

Pour calmer Laure, je lui résume la situation.

— Désolé, David. Je te prenais pour le pyromane, alors qu'il semble que tu sois le pompier.

— Ce n'est pas grave.

Ayant perdu sa cible, elle décide d'en changer...

— Évidemment, si miss Ophélie ne s'était pas prise pour Romy Schneider dans *Sissi impératrice*, on aurait pu profiter de la soirée...

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Tu es gonflée, c'est toi qui m'as persuadée de venir ! Tout ça pour le beau Charlie !

Au moment où je prononce ces paroles, je m'aperçois que ce n'est pas très délicat pour David. Tant pis, cela a au moins le mérite de calmer Laure.

Je change de sujet et nous échangeons quelques banalités avec David sur son travail, sur les films présentés à la Mostra. J'ai du mal à me concentrer, mon esprit volant vers la table, à quelques mètres de nous, où les discussions ont l'air assez animées.

Une dizaine de minutes plus tard, Michael revient avec Robin et Charlie. Ils ne portent plus leur masque.

Charlie me fait un grand sourire.

— Bonsoir, Ophélie. Content de te voir.

— Bonsoir, Charlie, moi également.

Ce ne sont pas des formules de politesse. Malgré la situation de crise, je suis sincèrement heureuse de le voir. Michael nous interrompt froidement.

— Coupons court aux civilités. Nous avons décidé d'une stratégie. Nous allons former des groupes et sortir séparément. En premier, Charles et Ophélie, puis, un quart d'heure plus tard, Robert, Robin et moi. Enfin, David et Laure, vous pouvez partir quand vous le souhaitez, mais après nous. Ophélie vous rejoindra plus tard à Venise.

J'ai beaucoup d'objections à ce plan. Cela ne suffira pas à décourager la presse. En plus, il serait plus judicieux que Michael parte le premier. Comme cela, la plupart des journalistes et des paparazzis le suivraient. Le pire, c'est que nous allons encore être séparés !

Michael donne les dernières consignes.

— Merci à tous pour votre aide. David, je vous verrai à Los Angeles. Charles, Ophélie, vous pouvez y aller.

Ça, c'est trop fort ! Il donne rendez-vous à David et me laisse partir avec Charlie sans même un au revoir. Par fierté, je décide de l'ignorer et de ne m'adresser qu'à mes amis.

— Bonsoir, David. Laure, je te rejoins plus tard. On s'envoie des SMS.

Avant que j'aie le temps d'entendre leur réponse, Charlie me prend par la main et me fait sortir du carré VIP et traverser la salle.

— Il va y avoir des photographes et des journalistes à la sortie. Reste près de moi et ne leur dis rien, même s'ils t'interrogent.

— Tu ne remets pas ton masque ? Tu ne serais pas plus tranquille ?

Je le vois sourire.

— Effectivement, je serais certainement beaucoup plus tranquille...

Je ne comprends pas. Il est d'accord avec moi et il reste néanmoins le visage découvert. Il devient aussi bizarre que son frère.

Nous sortons et une dizaine de photographes nous mitraillent. Les flashes crépitent, les micros se tendent. Je suis aveuglée, mais j'arrive quand même à apercevoir Robin pas loin. C'est sympa d'être venu demander au service d'ordre d'éloigner les journalistes qui commencent à nous interpellier.

Mais il n'en fait rien, il reste là à observer les événements. Soudain, la correspondante de la chaîne E ! Entertainment s'approche de Charlie. Celui-ci, loin de fuir, se tourne vers elle pour lui répondre.

— Charles Brown, tout de suite une question indiscreète : n'êtes-vous pas en train de vous enfuir avec la mystérieuse cavalière de votre frère, celle qui a enflammé la soirée par sa valse éblouissante ?

Il lui sourit comme s'ils étaient des amis de vingt ans. Je connais ce sourire, j'ai vu Michael faire le même. C'est un sourire commercial, sans valeur véritable.

— Julie, vous avez souvent raison mais pas cette fois. Cette brillante danseuse n'est pas la cavalière de mon frère mais bien la mienne. Je la lui ai gentiment prêtée l'espace d'une danse pour l'ouverture du bal, mais ma bonté s'arrête là.

— Donc, contrairement aux rumeurs qui courent sur les réseaux sociaux, pas de scoop sur une liaison pour Michael Brown ?

Charlie éclate de rire.

— Non, vous savez, je suis de tempérament latin, c'est-à-dire très jaloux. Je ne laisserais pas mon frère trop s'approcher de mon amie. Sans compter qu'elle pourrait un jour devenir sa belle-sœur.

Qu'est-ce qu'il raconte ? Moi, mariée à Charlie, belle-sœur de Michael avec qui j'ai déjà couché ? On nage en plein délire ! Soudain, j'imagine la tête de Laure quand elle entendra ça. On va droit vers une crise majeure !

La journaliste a immédiatement relevé le scoop.

— Charles, c'est une grande nouvelle ! Vous allez pouvoir concilier ce projet personnel avec la production de votre film ?

— Oui, bien sûr. Vous savez, il ne faut pas aller trop vite, nous ne sommes même pas encore fiancés. Et pour le film, j'ai le soutien de Michael pour m'aider à financer le projet. J'en profite d'ailleurs pour le remercier publiquement.

— Cela explique que vous ne pouviez pas refuser de lui prêter votre fiancée pour cette danse ?

Ça y est, je suis officiellement appelée « la fiancée » ! Qui a dit que les médias n'allaient pas trop vite pour traiter l'information...

— Effectivement, Julie, mais je l'ai fait avec plaisir. Je suis content du spectacle extraordinaire qu'ils ont offert pendant leur danse, qui a profité non seulement aux invités mais également aux internautes du monde entier.

— Peut-on connaître le nom de l'heureuse élue ? Peut-être même avoir un petit commentaire ?

Les micros se tendent vers moi. J'ai un moment d'angoisse puis je me rappelle les consignes de Charlie : pas de déclaration !

De toute façon, Charlie répond rapidement à la journaliste.

— Bientôt Julie, mais pas maintenant. Allez, voici un autre scoop : elle n'est pas anglophone...

Est-ce qu'il sous-entend que je ne peux pas répondre faute de maîtriser la langue de Shakespeare ? Je n'apprécie pas trop...

— Est-elle italienne, espagnole, française ?

— Julie, vous avez déjà obtenu de moi beaucoup plus que prévu ! Bonne soirée.

Et soudain, bizarrement, de façon magnifiquement orchestrée, la sécurité nous ouvre le chemin afin que nous rejoignons le Motoscafo. J'ai besoin de l'aide du valet et de Charlie pour arriver à monter avec ma robe. Le magnifique bateau démarre aussitôt, fait demi-tour et s'engage dans le Grand Canal.

Je me mets à applaudir. Charlie se tourne vers moi avec un air surpris.

— Bravo, tu aurais dû être acteur, comme ton frère ! Ce soir, tu méritais un oscar... parce que, sinon, je dois me dépêcher d'organiser une rencontre avec mes parents ! Tu connais Saint-Germain-en-Laye ?

Le ton est un peu grinçant, mais ma pique le fait sourire.

— Je suis content que tu aies apprécié ma performance.

Il s'ensuit un moment de silence avant qu'il ne reprenne la parole.

— Et je serais ravi de visiter Saint-Germain avec toi. Mais en tant qu'ami, pas en tant que fiancé. Il y a un château, n'est-ce pas ?

Décidément, les deux frères se ressemblent aussi par leur culture encyclopédique. Dans un moment de méchanceté, je me dis qu'il a pu lancer cela au hasard, étant donné qu'il y a un château dans presque toutes les villes de France.

— J'ai visité un cimetière avec ton frère en Normandie, je peux bien visiter un château en Île-de-France avec toi...

Il semble que cette soirée m'ait apporté un mélange de cynisme et de résignation. Pendant un moment, nous restons silencieux, profitant de la ville illuminée et de la douceur de l'air.

Soudain, le bateau s'engage dans un petit canal latéral. Charlie s'approche de moi.

— Tu viens de passer les vingt dernières minutes avec la copie, tu mérites bien de retrouver l'original !

Et sur cette phrase mystérieuse, il passe dans mon dos et saute à quai. Le problème avec les robes du XVIII^e siècle, c'est qu'elles ne sont pas très pratiques et que je ne vois rien de ce qui se passe juste derrière moi. J'entends quelqu'un sauter sur le bateau et, alors que je cherche péniblement à me retourner, deux mains se posent sur mes yeux. Je ne peux le voir mais je devine...

— Michael !

— Alors comme ça, je n'arrive même pas à te surprendre ! Moi qui espérais te faire peur !

— Mais si, je ne m'attendais pas du tout...

— Tu ne croyais quand même pas qu'Internet et quelques paparazzis pouvaient m'empêcher de profiter de la plus belle femme que le XVIII^e siècle ait connue ?

Je prends ses mains dans les miennes pour le faire asseoir à côté de moi.

— Je pensais ne pas te revoir.

— Après le défi que tu m'as lancé, aucun risque !

Je le regarde, devine ses beaux yeux sous son masque, dans la pénombre. Je passe ma main sur son visage, mes doigts lisent ses traits magnifiques comme un tableau en braille. Il ne bouge pas, presse son visage contre ma main pour profiter de ma caresse. Quand je passe sur sa bouche, il embrasse doucement ma paume.

— Oh, Michael, tu m'as tellement manqué...

— Maintenant, je suis là.

Il attrape un de mes doigts entre ses dents, joue avec, le mordille, le suce doucement.

Je le veux, j'ai tellement envie de lui !

— Michael...

C'est un gémissement, un cri, je ne sais pas. En tout cas, certainement pas le début d'une phrase élaborée. Trop de sentiments affluent en moi, mêlés à une montée de désir pur. Pourtant, je voudrais mieux maîtriser cette rencontre. Michael ne m'y aide pas... Il se penche vers moi, son visage se rapproche extrêmement lentement. Si je voulais refuser ce qui va arriver, j'aurais tout le temps du monde. Mais c'est la dernière chose que je souhaite. L'attente est un véritable supplice. Je lutte pour ne pas me jeter sur lui, ferme les yeux. Puis je sens ses lèvres se poser sur les miennes avec une délicatesse extrême. J'ouvre la bouche puis ma langue va timidement chercher la sienne. Cette fausse pudeur est un

jeu délicieux. Je trouve finalement sa langue, notre baiser devient une valse lente. Mais le désir est trop fort pour rester sur ce tempo. Très rapidement, je le prends par la nuque pour mieux pouvoir l'embrasser. Nos baisers délicats font place à un échange plus torride.

Le bateau est revenu dans le Grand Canal. C'est terriblement, follement romantique. Sa main caresse mon visage, puis descend dans mon décolleté, se glisse dans ma robe, écarte mon soutien-gorge pour prendre mon sein. Soudain, elle se saisit de quelque chose. Merde, le rembourrage en Kleenex ! Je suis morte de honte quand il sort les bouts de papier. Ça casse tout le côté glamour de notre rencontre au clair de lune ! Mais c'est avec une grande gentillesse qu'il se moque de moi.

— Tricheuse...

Il les jette par terre et sa main reprend son manège. Il fait le tour de mon aréole comme pour éviter mon mamelon. Puis il le pince doucement. C'est tellement excitant ! Mes seins sont durs et, si c'était possible, je jouirais rien qu'à ce contact.

Manifestement, les tissus du XVIII^e siècle n'arrivent pas plus que ceux du XXI^e à contenir l'érection de Michael. En revanche, il n'a pas de braguette. C'est donc beaucoup moins commode pour caresser le sexe de mon amour ! J'en suis réduite à l'empoigner à travers le tissu. C'est maintenant lui qui part en exploration. Sa main doit descendre presque jusqu'au sol pour relever ma robe. Il me renverse pour m'allonger sur la banquette. Il se bat avec l'énorme quantité de tissu et je dois l'aider en maintenant la robe sur ma poitrine et je ne vois plus rien qu'un mur de tissu bleu. Je sens sa main qui remonte le long de mes cuisses. Il doit se mettre à genoux pour ne pas être gêné par la structure du panier. Ces tenues ne sont pas pratiques pour les rapports intimes, mais l'instant est quand même terriblement érotique ! Ne rien voir renforce mes sensations. Je ferme les yeux quand je sens sa main écarter ma culotte pour se poser sur mon sexe. Je suis mouillée au-delà de ce que j'imaginai possible, en tout cas c'est mon impression du moment. Je retrouve le plaisir de ses doigts en moi. Il joue à en introduire un puis deux. Il vient sur mon clitoris qu'il caresse et pince avec une grande douceur. Je gémissais sans me soucier du pilote du beau bateau vénitien. J'ai quand même vu qu'il y avait une sorte de rideau pour l'empêcher de nous regarder. En revanche, pour ce qui est d'entendre, il ne va rien rater ! Mais je m'en fous, je ne veux pas me forcer au silence de peur que cela n'atténue mon plaisir. J'ai trop attendu ce moment. Le doigt de Michael cherche mon point G et me procure un plaisir très fort. Son pouce sur mon clitoris produit une sensation presque trop violente. J'aimerais quelque chose de plus doux, et le lui indiquer en guidant sa tête, mais si je lâche la robe, elle va l'étouffer ! Je dois donc exprimer mon envie verbalement. Ce n'est vraiment pas ma tasse de thé, je suis trop pudique pour ça mais je n'ai pas le choix.

— Michael, embrasse-moi...

— Où souhaites-tu que je t'embrasse, ma chérie ?

Il le fait exprès, j'en suis certaine. Je n'ai pas le temps de jouer, j'ai besoin de sentir sa bouche sur moi, je me lâche comme jamais.

— Michael, embrasse mon sexe, lèche mon clitoris... Je t'en supplie, fais-moi jouir avec ta langue et ta main.

Plus explicite, ce n'est pas possible. Honnêtement, si quelqu'un m'avait dit que je m'exprimerais ainsi un jour, je l'aurais pris pour un fou. Laure ne me croira jamais !

Mais l'effet produit sur Michael est à la hauteur de mon effort pour verbaliser mon désir. Il fait descendre ma culotte fébrilement. Pendant quelques minutes, sa main et sa langue dansent de concert pour m'amener à l'orgasme. Le plaisir vient, intense, bruyant... Je perds le contrôle, mes muscles se contractent et ma jambe droite vient involontairement frapper Michael à l'épaule. Il part en arrière. Je n'arrive pas à me soucier de son sort tellement je suis sous le choc de ma jouissance.

Je le vois réapparaître. Il se penche sur moi et m'embrasse chastement.

— Ophélie, j'ai envie de toi.

Moi aussi, j'ai envie de toi Michael, plus que tu ne peux l'imaginer. Laisse-moi juste une minute, s'il te plaît, pour revenir sur terre. En fait, je ne dis pas du tout cela, j'acquiesce de la tête et je l'embrasse.

— Moi aussi, Michael.

Il défait sa culotte XVIII^e siècle et la fait glisser sur ses chevilles. Son caleçon prend le même chemin. Michael, c'est mon dieu vivant, mais là, avec son sexe en érection, ses jambes nues et sa culotte en tire-bouchon juste au-dessus de ses souliers cirés, il ne donne pas une image très sexy. Si on ajoute ma robe relevée jusqu'au visage, j' imagine que nous offrons une vision surréaliste. Si le pilote du bateau décide d'écartier le rideau pour nous prendre en photo, il pourra faire fortune ! Cela me fait rire. Michael fait semblant de se fâcher.

— Ophélie, tu te moques de moi ? Je vais rapidement te faire regretter cette insolence, tu vas me supplier dans quelques instants.

Je rentre dans son jeu.

— Oh oui, Michael, punis-moi, je t'en prie !

Ce qui est formidable dans une vraie relation amoureuse, c'est que l'on peut mélanger émotion, humour et sensualité. Ce n'est pas incompatible. C'est pour ça que j'ai toujours trouvé le porno et la littérature érotique masculine sans aucun intérêt. C'est trop basique, il n'y a aucun rapport entre les gens, juste un mélange de chairs sans aucune finesse.

Pour l'instant, je regarde Michael qui sort un plastique de sa poche. Il garde des préservatifs même dans les poches de sa longue veste rouge et or ! Comme anachronisme, cela se pose là ! Michael devrait signer un contrat publicitaire avec une marque, il doublerait ses revenus ! On pourrait imaginer une campagne « Faites comme Michael Brown, utilisez les préservatifs machin-chose. » Ils pourraient même imprimer son visage sur le latex...

Ce détail technique m'a laissé le temps de récupérer et je suis impatiente de le sentir en moi. Il s'allonge sur moi, approche le bassin. J'attends de sentir son sexe contre le mien mais ce moment ne vient pas. Cette fois, le panier de la robe sert vraiment de ceinture de chasteté.

— Ophélie, tu crois que tu peux l'enlever ?

— Non, c'est difficile, il faudrait que j'enlève aussi la robe.

La grande différence entre les fictions romantiques et la réalité réside dans ce genre de contingences pratiques !

Mais Michael se révèle plein de ressources.

— Je vais m'allonger par terre et tu viendras sur moi.

La star hollywoodienne aux deux oscars allongée entre les deux banquettes du Motoscafo !

Il prend place. Je me lève et viens au-dessus de lui. Je m'agenouille, en espérant que cela va résoudre mon problème technique. Heureusement, cette position permet à la structure en bois de remonter plus haut sur mes hanches. Fini les contraintes, place à l'amour et au sexe !

Je prends son sexe dans ma main et l'oriente à l'entrée du mien. Je parviens à m'asseoir sur lui et je le sens entrer profondément en moi. J'adore cette position, ça a toujours été ma préférée car je peux décider de la profondeur et du rythme de la pénétration. La sensation de pouvoir et de jouissance aussi psychologique que physique est immense. Même Michael en est troublé.

— Ophélie, que tu es belle ! Tu es une vraie déesse !

J'imagine, sans vouloir paraître orgueilleuse, que je dois offrir une vision magnifique avec mon tricorne, ma coiffure et ma robe qui nous recouvre et pourrait laisser croire que notre relation est innocente.

Cette déclaration et la sensation de me sentir belle et aimée me déchaînent. Je monte et descends de plus en plus rapidement sur le membre de Michael. La situation est inédite, voire incongrue, et cela ajoute du piment.

Soudain, Michael me retient par les hanches pour m'immobiliser.

— Attends un instant, reste immobile. Je ne veux pas jouir tout de suite.

Diable ! Pour la première fois depuis que nous sommes ensemble, Michael a peur de jouir trop vite. J'ai un sentiment bête, mélange d'émotion et de fierté. Je lui balance une petite pique.

— Je croyais que c'était moi qui allais te supplier ?

Sa voix est un peu rauque quand il me répond.

— Mais je ne te supplie pas.

Je le regarde, remonte doucement, jusqu'à le faire presque sortir de moi. Puis, après une seconde, je m'abaisse d'un coup, sans précipitation mais avec assurance, pour le faire pénétrer encore plus profondément en moi.

Il gémit et se contracte. Pendant un instant, je crains d'y être allée trop fort et de l'avoir fait jouir. Pour le coup, j'y perdrais plus que lui ! Mais ce n'est pas le cas.

Sa voix est encore plus grave, elle a dû baisser d'une octave au moins !

— Ophélie, je t'en prie, ne bouge plus !

— Manant, je vous accorde cette faveur.

Quelques instants plus tard, il me prend par les hanches pour me guider sur un rythme plus doux. Je sens mon plaisir monter petit à petit, je commence à gémir.

— Défais tes cheveux.

J'enlève mon tricorne et libère mon chignon. Mes cheveux cascaden sur mes épaules. Il avait raison, je me sens plus libre. L'orgasme est proche. Je le prévien.

— Michael...

Son seul nom et le ton de ma voix ont suffi à lui expliquer.

— Viens, Ophélie ! Tu peux venir.

Je peux enfin me lâcher. Mes va-et-vient s'intensifient. Mon cœur bat la chamade, mes sensations sont décuplées. Soudain, je le sens se crispier et à travers le préservatif je perçois les contractions de son sexe quand il éjacule.

Je le suis dans le plaisir quelques centièmes de secondes plus tard. C'est intense, presque aussi fort que mon premier orgasme. Mon seul regret, c'est que ma tenue m'empêche de m'effondrer sur la poitrine de mon amoureux pour un moment de repos et de tendresse : satané panier !

Après quelques minutes, je me relève, ramasse ma culotte et me rassieds sur la banquette. Michael se lève à son tour et jette quelque chose dans l'eau. Je suppose que c'est le préservatif usagé et son emballage.

— Michael, ce n'est pas très écologique !

— Au contraire, je vais nourrir les poissons.

— Tu es dégoûtant !

— Mais je t'amuse...

— Oui, parfois.

Michael me prend la culotte des mains pour m'aider à la remettre.

Son aide n'est pas de refus. Seule, je n'ai aucune chance.

En m'aidant, il fait courir ses mains sur mes fesses et le long de mes cuisses. Il frôle à nouveau mon sexe. Je suis à vif, je ne veux plus qu'il approche de cette zone !

— Michael !

— Ah ! je ne me lasse pas du galbe de tes jambes. Je ne sais pas ce que je préfère entre le bas de ton dos, tes jambes ou ton ventre plat.

— Et mes fesses, tu ne les aimes pas, mes fesses ?

— Bien sûr que je les aime.

Je lui jette un regard accusateur.

— Et mes seins, tu préférerais qu'ils soient plus gros ?

— Non, ils sont parfaits, je ne les changerais pour rien au monde.

Il pose un doigt sur la mouche juste au-dessus de ma poitrine.

— Sais-tu qu'on appelait cette mouche, « la généreuse » ? Et celle à côté de ton œil s'appelait « la passionnée ». Ces mouches reflètent bien ta personnalité.

Je suis d'accord, j'aime ces qualificatifs.

Nous profitons du moment. Je prends le temps de regarder où nous sommes. La ville de Venise s'est éloignée. Je reconnais l'aéroport.

— Michael, où sommes-nous ? Tu t'en vas ?

Son regard s'assombrit.

— Oui, malheureusement, je pars dès ce soir pour Londres. J'ai un *junket* demain et une avant-première dans la soirée. Je suis désolé.

Mon rêve d'orgasmes multiples entre des draps de satin dans une suite gigantesque s'évanouit en un instant. Et dire que je viens encore d'avoir une relation sexuelle avec lui alors qu'il va m'abandonner à nouveau...

Mais je ne regrette rien, c'était trop bien.

— C'était court...

— Oui, mais c'était un tel plaisir. Cela aurait pu ne pas avoir lieu, si tu n'avais pas décidé de me surprendre à Venise, si tu n'avais pas réussi à forcer l'entrée du carré VIP...

Je l'interromps.

— Et même l'entrée de la soirée tout court. Nous n'avions pas d'invitations !

— Cela ne m'étonne guère... J'aurais pu aussi partir sans prendre le risque d'organiser une rencontre avec toi. C'était d'ailleurs le conseil de Robin et de Robert...

Ça ne m'étonne pas de Robert, décidément aussi fourbe que Gollum !

— Ils auraient pu gagner la partie si je n'avais pas eu le soutien de Charlie.

— Ton frère est formidable. Si attentif aux autres...

Les mots sont sortis spontanément.

— Oui, c'est vrai.

Je crois déceler une pointe de jalousie dans sa voix. Est-ce possible ? Depuis que je les connais, je n'ai jamais remarqué ce genre de sentiment entre les deux frères.

— D'ailleurs, tu vas pouvoir le remercier de vive voix car il rentre avec toi à Venise.

Tiens, au moins une bonne nouvelle... Je me sens un peu vide... fatiguée également... avec un fond de tristesse.

Les vingt minutes suivantes semblent irréelles. Nous arrivons au ponton de l'aéroport où nous attendent Robert, Kevin et Charlie.

Au moment de descendre, Michael m'embrasse doucement sur la bouche.

— La prochaine fois que je viens en Europe, je te fais signe et on passe un vrai moment ensemble. D'accord ?

Je n'ai pas vraiment la force de répondre. J'acquiesce d'un mouvement de tête.

— Au revoir, Ophélie.

— Au revoir, Michael.

Il s'enfonce dans la nuit avec son attaché de presse et son avocat.

Le bateau repart, je reste seule avec Charlie.

Nous demeurons un moment silencieux. Je prends mon portable pour informer Laure que je rentre et constate qu'elle m'a déjà envoyé un texto.

« Hello, ma belle. J'espère que tu t'éclates et que tu vas passer une nuit de folie avec MB. David m'a raccompagnée dans notre chambre. Comme il n'y a plus de vaporetto pour retourner à Venise, il va

rester avec moi. Passe une folle nuit. On s'appelle demain. Laure. »

Merde, non seulement j'ai perdu mon amoureux et une nuit avec lui dans une suite d'un grand hôtel, mais je me retrouve tout simplement à la rue ! Je pourrais bien essayer de récupérer la chambre de David, mais je doute qu'il soit facile à joindre, vu l'activité qu'il doit être en train de pratiquer !

Le plus simple, c'est quand même de demander à Charlie s'il a une solution.

Il a la délicatesse de ne pas me demander pourquoi je cherche un endroit où dormir. C'est une grande qualité ! Quand ce genre de problème survient, la plupart des gens veulent comprendre comment cela a pu arriver et vous culpabilisent au lieu de chercher une solution ! Charlie ne fait pas partie de ceux-là.

— Michael m'a laissé sa suite. J'ai rendu ma chambre ce matin mais elle est peut-être encore disponible. Ne t'inquiète pas, on va trouver une solution.

— Au Danieli ?

C'est le seul hôtel qui me vienne à l'esprit, celui que je crois être le plus luxueux de Venise.

— Non, au Gritti Palace.

— Je ne connais pas.

— Tu verras, c'est magnifique.

Un quart d'heure plus tard, nous sommes de retour à l'entrée du Grand Canal. C'est beaucoup moins romantique que quand j'étais en train d'embrasser Michael, mais toujours aussi beau.

Très rapidement, le bateau vient accoster le long d'une belle bâtisse assez sombre. Charlie descend et m'offre sa main.

— C'est un vrai palais ?

Ma question le fait sourire.

— Oui, du xv^e siècle.

Nous allons tout de suite à la réception.

— Je te laisserai la suite de mon frère et je reprendrai ma chambre.

— Non, Michael te l'a laissée, la chambre m'ira très bien.

La suite de Michael est certainement magnifique mais sans lui, cela ne m'intéresse pas de l'occuper...

Cinq minutes plus tard, il n'est plus question de se battre pour l'attribution des chambres car celle de Charlie n'est plus disponible. L'hôtel affiche complet.

— Il faut nous partager la suite, nous n'avons pas le choix.

À la guerre comme à la guerre ! En plus, ces grandes suites comportent souvent des banquettes ou des canapés-lits, cela me conviendra parfaitement. Le plus compliqué sera de l'expliquer à Laure...

Les ascenseurs n'étant pas conçus pour des comtesses du xviii^e siècle, j'utilise la technique du créneau pour entrer !

De la même manière, quand Charlie ouvre la porte du 415-417 et me laisse passer la première, je dois marcher en crabe. Je m'aperçois alors que je n'ai aucune affaire pour me changer, ni pour ce soir ni pour demain.

— Charlie, je n'ai pas mon sac, comment je vais faire demain ?

— Ne t'inquiète pas, on se débrouillera, je verrai avec le concierge. Pour l'instant, je te fais visiter la suite.

Je ne suis pas convaincue que le concierge, aussi talentueux et introduit soit-il, puisse me trouver des vêtements un dimanche matin, mais je décide d'oublier cette préoccupation pour suivre mon guide.

La suite ne ressemble pas du tout à ce que j'avais imaginé. Les pièces sont assez basses de plafond, pour un palais. Il y a un petit salon avec une table marron, un canapé en angle sur la gauche et un escalier en colimaçon sur la droite. Nous continuons tout droit vers la chambre. En passant, je note que je ne vais pas pouvoir dormir sur ce canapé antique. La chambre est également très basse de plafond, avec de toutes petites fenêtres. On la dirait inspirée d'une cabine de bateau. Il y a d'ailleurs une longue-vue sur la table en marqueterie placée au milieu de la pièce. Sur la droite, dans une sorte d'alcôve, trône un lit *king size* de plus de deux mètres de large.

— Je vais te laisser le lit, je prendrai le canapé.

Imaginer le grand Charlie tout recroquevillé, cela semble ridicule.

— Tu plaisantes ! Tu vas dormir avec moi dans le lit, il est bien assez grand. D'autant que nous allons bientôt nous marier...

Il rit.

— C'est vrai. Mais je suis de la vieille école, je ne couche pas avant le mariage.

— Si seulement cela pouvait rendre Michael jaloux...

— Peu de chances, la jalousie ne fait pas partie de ses défauts...

J'aurais plutôt envie de dire que, malheureusement, la jalousie ne fait pas partie de ses qualités...

— Je le préviendrai quand même que tu restes avec moi ce soir.

— Charlie, pourquoi Michael loge-t-il dans une suite aussi atypique ? J'imaginai quelque chose de plus grand, avec de hauts plafonds, de grandes fenêtres donnant sur le canal.

— Oui, c'est surprenant de prime abord, mais c'est parce que tu n'as pas vu son atout principal. Suis-moi.

Nous repassons dans l'autre pièce pour prendre le petit escalier en colimaçon. Une vingtaine de marches et je comprends enfin le choix de Michael.

Je me retrouve sur une terrasse immense éclairée par des bougies, qui donne directement sur une église belle comme la basilique Saint-Pierre. Je m'approche de la rambarde pour mieux l'admirer dans la lumière dorée.

— Charlie, c'est absolument magnifique ! C'est bien Santa Maria della Salute ?

Il me sourit.

— Oui, c'est ça. Alors, ça vaut le coup, n'est-ce pas ?

— Plus que ça, je n'ai jamais profité d'une aussi belle vue d'une terrasse.

— La terrasse en elle-même n'est pas mal...

Un dallage en pierre blanche, des chaises longues, une estrade de bois avec de gigantesques canapés couverts de coussins et plus loin... un jacuzzi géant !

— C'est incroyable, on se croirait de retour sur le yacht ! C'est comme si le *Pleasure is Mine* mouillait l'ancre à Venise !

— Je n'avais pas remarqué mais la comparaison est juste. Tu veux te baigner ?

— Je ne sais pas trop... Je n'ai pas de maillot.

— C'est comme tu veux, je vais faire monter du champagne. Ruinard rosé, c'est bien ça ?

Quand je disais à Michael que son frère fait attention aux autres...

Cela emporte ma décision. Boire du Ruinard rosé dans un jacuzzi sur la terrasse privée du Gritti Palace en regardant cette vue magnifique, c'est un moment unique que je ne peux pas refuser.

— OK, je vais me changer. Je prends la salle de bains.

La salle de bains est en marbre, comme il se doit. Je me débats pour retirer ma robe. Je suis maintenant en sous-vêtements. Est-ce vraiment assez décent pour me baigner avec Charlie ? Si jamais Laure l'apprend, elle m'arrache les yeux !

J'enfile le peignoir et les chaussons de l'hôtel. Quand je passe dans la chambre, Charlie est au téléphone avec le room service. Tant mieux, comme cela, je vais pouvoir me glisser dans l'eau sans que ma pudeur ne soit mise à mal.

L'effet produit par la terrasse ne faiblit pas, je suis toujours aussi éblouie. C'est trop beau !

Je fais tomber mon peignoir et me glisse dans l'eau. Elle doit être à 38 °C, exquis ! Je m'amuse quelques minutes avec les boutons qui règlent les différents jets.

Enfin Charlie me rejoint. Quand il s'apprête à enlever son peignoir à moins de deux mètres de moi, je suis un peu gênée. Tourner la tête serait totalement ridicule... Heureusement que nous sommes dans la pénombre, il ne peut voir mon embarras. En caleçon de bain, ses muscles mis en valeur par la lumière dansante des bougies, il est vraiment beau, je comprends que Laure en soit folle. Peut-être même aussi beau que son frère.

Le garçon du room service arrive aussitôt, installe le seau à glace et débouche le champagne pour nous servir deux coupes.

— À quoi boit-on ?

— À mon frère ?

— Non, il ne le mérite pas.

— Alors buvons aux amours impossibles...

Il me regarde avec une intensité presque troublante. Je me demande qui est pour lui un amour impossible...

— Ça me semble bien. Aux amours impossibles, que tout devienne possible. Aux mariages et aux enfants qui en résulteront !

En disant ça, je repense à l'idée folle du double mariage, de Laure et moi et des frères Brown.

Nous restons un moment silencieux à réfléchir.

— Charlie, il y a un amour impossible dans ta vie ?

— Oui, toi !

Je reste soufflée par sa réponse. Il est sérieux, là ? Heureusement, il explose de rire.

— Tu imagines, si je tombais amoureux de la petite amie de mon frère...

Effectivement, la situation est déjà assez compliquée comme ça. Mais sa petite blague ne m'a pas laissée complètement indifférente. Pourquoi a-t-il fallu que je tombe amoureuse d'un homme marié et compliqué et pas d'un mec plus simple comme Charlie ? La vie est mal faite... On dit souvent que les femmes sont attirées par les salauds ou par les relations impossibles. J'ai toujours trouvé ça exagéré, mais on ne peut pas dire que ce soit fondamentalement inexact et injuste.

— Réponds-moi sérieusement, Charlie !

Je devine qu'il me sourit.

— Je suis très sérieux. Je ne marcherai jamais sur les plates-bandes de mon frère, mais pour le reste, tout est ouvert...

— Des amoureuses en vue ? Laure ?

— Je dois avouer qu'il est difficile de ne pas voir Laure... et compliqué aussi de l'oublier...

Bonne nouvelle, tout espoir n'est pas perdu.

— ... quand on reçoit un SMS tous les deux jours.

Ah ! elle ne m'avait pas dit ça, ma copine... Elle devait savoir que je l'aurais empêchée de le harceler ainsi. Il continue.

— Je l'aime beaucoup, mais je ne pense pas que nous soyons faits l'un pour l'autre.

C'est une manière polie de dire qu'il n'est pas intéressé car la réciproque n'est absolument pas vraie. Il va falloir garder le secret, sinon Laure sera dévastée.

— Enfin, ce n'est pas une vérité absolue, juste mon sentiment actuel. On ne sait jamais...

Il ouvre une porte sur un improbable futur qui comblerait mon amie. Improbable mais pas inexistant.

— Et toi, Ophélie, depuis combien de temps es-tu attirée par Michael ? Tu n'étais pas en couple il y a peu ?

Je sais qu'il élude ma question sur ses amours mais j'ai tellement besoin de partage que je me mets à tout lui raconter depuis le début, les articles découpés dans les revues, la rencontre avortée sur les Champs-Élysées, Deauville et Bonifacio. Le seul point sur lequel je ne suis pas sincère, c'est la façon dont notre aventure a commencé. Je préférerais oublier cette séance d'échangisme. C'est vulgaire et je trouve que ça ne reflète pas la complexité de ce qui est arrivé. Pour dire vrai, cet aspect de mon aventure avec Michael me paraît irréel.

Je parle, je raconte longuement. Charlie m'écoute attentivement, me relance ou me questionne à quelques reprises. Il nous sert des coupes jusqu'à ce que la bouteille soit vide. C'est bien, cela fluidifie mon anglais.

À la fin du récit, il me ramène doucement à la réalité.

— Il est presque 4 heures. Que dirais-tu d'aller te coucher ?

— D'accord.

— Attends. Je vais te chercher ton peignoir.

Quand il sort, je le mate carrément. Pas de doute, c'est une bombe. Je m'aperçois que j'ai dû boire plus que je ne pensais. En temps normal, je n'aurais pas ce genre de pensées-là !

Ça se confirme quand Charlie me tend mon peignoir et que j'essaie de me lever. Je titube et il est obligé de me prendre dans ses bras pour m'aider à le passer.

— Charlie, j'ai froid. Réchauffe-moi.

Après une seconde d'hésitation, il m'attire vers lui et me frotte vigoureusement le dos et les bras. Ça fait vraiment du bien !

— Pourquoi Michael n'est-il pas aussi gentil que toi ?

Je le sens embarrassé. Il ne sait pas trop quoi répondre.

C'est pourtant vrai, Charlie est gentil et beau, et je suis si bien dans ses bras. La complexité de ma vie sentimentale, la bouteille de champagne dont j'ai dû siffler les deux tiers, la beauté des lieux, tout me pousse vers une bêtise. Sans réfléchir, je me hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur les lèvres de Charlie.

Je m'aperçois tout de suite du potentiel bordel que je suis en train d'ajouter à une vie déjà bien assez compliquée. Il ne me faut que quelques secondes pour retrouver le sens commun.

— Désolée, Charlie, je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça...

— Moi, je sais, c'est parce que je suis plus beau, plus gentil et plus intelligent que mon frère !

Il a vraiment un don pour tout simplifier.

— C'est certainement ça, Charlie ! Tu as oublié de mentionner ton sens de l'humour et surtout que tu es plus célibataire que lui...

Je me laisse guider vers le petit escalier qui nous conduit à la chambre.

— Je peux prendre la salle de bains en premier ?

— Oui, pas de problème. Tu trouveras une brosse à dents neuve sur le lavabo que j'ai demandé pour toi.

— Tu aurais également un tee-shirt ?

— Michael m'avait pourtant dit que tu dormais nue...

— Charlie !

— Je déconne. Tiens, je ne suis pas certain que ce soit ta taille.

— Ça ira.

Effectivement, le tee-shirt m'arrivait aux genoux. Je serais plus décente comme ça. Restait à résoudre le problème de ma culotte trempée. Malgré la longueur du tee-shirt, je ne me voyais pas dormir fesses nues avec mon « beau-frère ». Je l'ai séchée avec le séchoir.

Je me suis couchée la première et quand Charlie m'a rejointe, en caleçon, j'ai encore pu apprécier sa stature. Partager le lit d'un aussi beau mec sans rien faire, c'est quand même du gâchis !

J'ai néanmoins dormi comme un bébé.

Quand j'ai regardé ma montre, il était 10 h 30. Plus de Charlie à côté de moi. Je me suis levée, j'ai enfilé le beau peignoir et je suis montée sur la terrasse. Charlie était installé devant un copieux petit-déjeuner. Il a levé la tête en m'entendant arriver.

— Bonjour, Ophélie, bien dormi ?

— Très bien et toi ?

— J'ai eu du mal à récupérer, tu m'as épuisé...

J'ai haussé les sourcils en signe d'incompréhension.

— Je n'ai jamais vécu une nuit d'amour comme celle-ci.

J'ai explosé de rire.

— Tu crois que j'étais bourrée au point de ne plus me rappeler si nous avons consommé ou non ?

Non, certainement pas. En plus, ta blague te dessert car elle sous-entend qu'une femme peut faire l'amour avec toi et ne plus s'en souvenir le lendemain matin.

— Tu as raison, c'est totalement impossible. Mais j'ai quand même bien aimé ta tête quand j'ai lancé ma vanne. Et puis, j'aime prendre le contre-pied des histoires qu'on voit dans tous les films. Tu sais, d'habitude, c'est la fille trop saoule pour se souvenir de ce qui s'est passé qui demande au type : « Est-ce qu'on a... ? »

— Tu vas trop au cinéma, Charlie.

Nous avons pris notre petit-déjeuner en devisant gaiement. Bizarrement, je n'étais pas triste, je ne souffrais pas du nouvel abandon de Michael. La vue, le soleil, la présence de Charlie remplissaient mon cœur de sentiments positifs.

En redescendant dans la suite, Charlie a fait ressurgir l'image de son frère.

— J'ai reçu un SMS de Michael.

Il ne peut jamais totalement disparaître, celui-là. J'étais tellement bien sans penser à lui pendant un moment... C'était trop simple.

— Il dit quoi ?

— D'abord, il demande si nous avons été sages...

— Tu lui as fait ta blague à lui aussi ?

— Non, c'est mon grand frère quand même. Il nous suggère de profiter de la gondole qui lui avait été réservée en tant qu'invité du festival. Qu'en penses-tu ?

J'ai hésité quelques secondes en pensant à Laure. Puis je me suis dit qu'être à Venise sans faire un tour en gondole, c'était quand même un peu idiot.

— D'accord, c'est une bonne idée.

Soudain, mes yeux se sont posés sur la robe de comtesse.

— Mais Charlie, je ne peux pas, je ne vais quand même pas me balader habillée ainsi en plein jour alors que nous ne sommes pas en période de carnaval !

— Ne t'inquiète pas, il y a des vêtements pour toi dans le salon.

Je me suis précipitée pour aller voir. Il y avait deux grands sacs H&M.

— Comment tu as fait ? On est dimanche !

— C'est le concierge de l'hôtel qui a appelé la boutique. Elle est ouverte sept jours sur sept. Je leur ai donné une taille approximative. Ils ont dû envoyer un assortiment. Tu choisis ce que tu veux, on renverra le reste.

Effectivement, il y avait trois tailles différentes pour tout. J'ai opté pour un pantalon en twill noir trop mode, un top à manches courtes gris clair et un petit pull gris foncé (il pouvait faire froid dans une

gondole, et puis il était trop beau). Il y avait même une ceinture et des dessous. Ce qui m'a le plus bluffée, c'est la paire de bottines juste à ma pointure !

— Charlie, les chaussures me vont parfaitement, c'est incroyable !

— Pas si incroyable que ça... Quand nous sommes allés chez Gucci, tu as essayé des chaussures, tu te rappelles ? J'ai une bonne mémoire des chiffres, ça sert...

Il est presque gêné, c'est trop chou. Il fait vraiment preuve d'une attention incroyable à l'égard des autres !

— Mais j'ai déjà des chaussures, ce n'est pas raisonnable de prendre celles-ci.

— Elles te plaisent ?

— Je les adore mais je n'en ai pas vraiment besoin.

— Prends-les. Pourquoi n'en profiterais-tu pas un peu ? De toute façon, c'est Michael qui paye – si la boutique n'a pas choisi de lui en faire cadeau.

Vu sous cet angle, je ne vais pas refuser...

Quinze minutes plus tard, nous quittons l'hôtel. J'ai eu le temps d'envoyer un SMS pour dire à Laure que j'allais la rejoindre à 14 heures et Charlie s'est occupé de faire rapporter la robe à l'atelier Flavia, par l'intermédiaire du concierge du Gritti Palace.

J'avoue que je suis contente d'avoir retrouvé une tenue du XXI^e siècle, quand même beaucoup plus facile à porter ! En plus, j'adore ce que j'ai choisi, surtout les bottines.

La gondole nous attend devant l'hôtel. Charlie et moi nous installons dans les sièges en velours rouge. C'est trop confortable ! Contrairement à ce que je pensais, le gondolier est derrière nous. Alors que nous glissons sur les eaux du Grand Canal en direction du palais des Doges, il nous donne des explications sur son embarcation. J'apprends ainsi qu'elle fait plus de dix mètres de long et que l'unique rame, en bois indonésien, mesure 4,20 m.

Le gondolier parle anglais avec un fort accent mais il est très intéressant. Il joue les guides et je peux ainsi approfondir ma connaissance de la ville et de ses ponts. Après le palais des Doges, nous nous engageons dans un petit canal sur la gauche, un rio. Devant nous, en hauteur, un pont fermé en pierre blanche. Le gondolier décide de m'interroger.

— Miss, savez-vous comment s'appelle ce pont ?

Je ne suis pas une spécialiste de Venise, mais pas ignare non plus.

— Le pont des Soupirs.

— Très bien. Savez-vous pourquoi il porte ce nom ?

— Je ne sais pas, peut-être parce que les amoureux venaient y soupirer ensemble.

Je sens Charlie esquisser un sourire. Je pense que je viens de dire une connerie...

— Non, miss, ce pont reliait la prison aux cellules d'interrogatoire où les prisonniers étaient souvent torturés. Le nom évoque le soupir des condamnés, car c'était la dernière image de la liberté pour ceux qui allaient finir leurs jours en prison.

Je suis un peu vexée par le gondolier mais aussi par le rire de Charlie. Nous passons sous le pont en silence. J'admire l'ouvrage, c'est vraiment beau.

Charlie essaie alors de se rattraper en posant une question à notre guide.

— Si je ne me trompe pas, il y a quand même un lien avec les amoureux ?

— Oui, on dit que si vous vous embrassez en passant le pont, votre amour sera éternel.

Je grimace.

— Il faudrait que j'attire ton frère sous ce pont pour augmenter mes chances. Qu'en penses-tu ?

— Avec lui, j'ai peur qu'il faille environ une cinquantaine de passages et de baisers pour que ça marche...

— Oui, c'est bien possible !

Le gondolier, qui s'est mépris sur notre conversation, croit que nous regrettons d'avoir raté cette occasion.

— Ne vous inquiétez pas, nous allons passer sous le pont du Rialto et il y a la même tradition.

Nous éclatons de rire.

— Merci, on va y penser.

Nous continuons à glisser le long des rios étroits au rythme de la rame gigantesque du gondolier. Avec une habileté remarquable, il s'en sert à la fois pour ramer et pour se dégager en s'appuyant aux murs des maisons. J'adore !

Au bout d'un moment, nous nous retrouvons sur le Grand Canal. Je comprends que nous allons maintenant revenir à notre point de départ.

Je reconnais le pont du Rialto et le gondolier nous rappelle la superstition.

— Pour le baiser, c'est maintenant. Je peux vous prendre en photo.

Alors que je m'apprête à le remercier et à lui dire que ce n'est pas la peine, Charlie me devance et lui tend son iPhone.

Il me prend par l'épaule, dans une posture qui pourrait prêter à confusion. Je frémis à l'idée que Laure voie cette photo ! Mais le gondolier en veut plus.

— Embrassez-vous ! Pour la photo !

Charlie a son visage à côté du mien. Il me sourit.

— Pourquoi pas ? On l'enverra à Michael.

Sans vraiment attendre ma réponse, il dépose un petit baiser sur mes lèvres. Il a, bien entendu, la délicatesse de ne pas y mettre la langue, mais je dois avouer que je suis troublée par ce contact. D'ailleurs, je ne m'éloigne pas et notre baiser doit au moins durer une quinzaine de secondes. Le gondolier ne peut pas nous louper !

— Merci, Ophélie.

— Il n'y a pas de quoi.

Je ne jurerais pas que Charlie n'est pas troublé lui aussi. D'ailleurs, nous restons silencieux jusqu'au retour à l'hôtel. Ce n'était peut-être pas une si bonne idée que cela. Tout ça pour rendre jaloux Michael, cela me semble avoir surtout créé un problème entre Charlie et moi.

De retour à l'hôtel, c'est immédiatement le moment du départ. Charlie a obtenu que l'équipe de la Mostra nous fournisse un bateau pour nous conduire à l'aéroport, avec un crochet par le Lido où je

pourrai récupérer mes affaires.

Au moment de nous quitter, Charlie me prend dans ses bras.

— Merci, Ophélie, j'ai adoré ce moment avec toi.

— Merci à toi, pour tout. Je crois que tu es vraiment l'homme parfait !

Son regard se voile.

— Je crains que non, et j'ai peur que tu le découvres et que ton regard sur moi change du tout au tout...

Je ne vois pas ce qu'il peut vouloir dire et j'avoue qu'il m'inquiète un peu. Aurait-il des cadavres dans ses placards ? Je n'arrive pas à y croire.

Nous nous embrassons, sur les joues cette fois.

Pendant toute la traversée jusqu'à l'île du Lido, je réfléchis aux révélations de Charlie. Je serais très curieuse de savoir à quoi il faisait référence.

Il me faut une heure pour récupérer mes affaires et mon amie. Elle a l'air fatiguée. Sur le chemin de l'aéroport, elle me raconte sa nuit.

— J'ai recouché avec David !

Ça, je l'avais compris en lisant son SMS !

— Alors, vous êtes de nouveau ensemble.

Son regard s'assombrit.

— Non, il a quelqu'un à Los Angeles. Une juive ashkénaze pour le grand bonheur de ses parents qui auront des petits-enfants juifs.

— Mais tu as quand même couché avec lui ?

— Oui, je crois qu'il n'est pas amoureux d'elle. Oh, tu ne vas pas me faire la morale quand même ! Je te rappelle que Michael est marié.

— Merci, je sais. Ce n'est pas très gentil de me le rappeler.

— Désolée, Ophélie, je crois que je suis épuisée. C'était encore l'extase sexuellement, mais cela ne suffit plus. Je crois que je suis amoureuse.

— Bienvenue au club...

— Et toi justement, tu as eu une folle nuit avec Michael ?

Aïe, terrain glissant...

— Plus ou moins...

— Comment ça ?

— Eh bien, pour la partie sympa, on a fait l'amour dans un bateau...

— Waouh, top !

— ... et pour le côté sombre, il a quitté Venise hier soir en avion.

— Mais alors, tu étais seule ! Comment as-tu fait pour dormir ?

J'hésite un instant, comment expliquer ça avec délicatesse ?

— Charlie m'a aidée.

La température chute instantanément.

— Comment ça, il t'a aidée ? Il t'a trouvé une chambre ?

— L'hôtel était plein mais il y avait la suite de Michael.

— Et Charlie, il dormait où ?

— Euh... il avait rendu sa chambre, alors il a dû dormir dans la suite.

— Tu plaisantes là, tu me fais marcher ?

Je ne dis rien, il va falloir laisser passer l'orage.

— Ophélie, rassure-moi, il y avait un canapé dans le salon ? Galant comme il est, il t'a laissé le lit, n'est-ce pas ?

Un simple mensonge aurait permis de limiter la casse, mais je ne sais absolument pas mentir. La vérité se lit immédiatement sur mon visage. Sans compter que Laure est capable de décrypter mes émotions aussi bien qu'Hannibal Lecter celles de Clarice Starling. Elle répète sa question.

Je réponds d'une voix hésitante.

— Non, c'était un canapé du XVIII^e siècle, impossible d'y dormir.

Elle me jette un regard furieux et son ton se fait réellement glacial.

— Vous avez donc dormi ensemble. Vous n'avez pas baisé, j'espère ? Ce serait le comble ! La sœur supérieure du couvent qui décide de se faire les deux frères dans la même soirée !

Elle est au bord de l'hystérie.

— Non, non, on a dormi gentiment.

Un silence pesant s'installe entre nous.

Les silences, il faut savoir les accepter. Trop souvent, on est gêné, on se force à les combler et c'est là que les plus grosses conneries sont dites.

C'est exactement ce qui est arrivé. Elle était fâchée contre moi, j'aurais dû l'accepter et attendre tranquillement d'arriver à l'aéroport sans rien dire.

Au lieu de cela, j'ai cherché à la rassurer.

— Tu sais, il m'avait prêté un tee-shirt qui me descendait jusqu'aux genoux.

Elle n'a rien dit.

— Et j'avais remis ma culotte, elle n'était plus mouillée.

Elle m'a regardée bizarrement.

— Comment ça, tu as remis ta culotte ? Tu étais le cul à l'air avant, ou quoi ? Comment tu as pu mouiller ta culotte ? Il n'a pas plu à ce que je sache... Tu es tombée dans le Grand Canal ?

Oh merde ! L'énorme gaffe. Il ne restait plus qu'à tout raconter.

— Non, bien sûr, je n'étais pas nue, mais j'ai dû la sécher dans la salle de bains car nous nous sommes baignés dans le jacuzzi sur la terrasse de la suite.

Là, elle a vraiment hurlé. Le pilote du bateau s'est même retourné pour voir si tout allait bien.

— Tu t'es baignée avec Charlie dans un jacuzzi ?

— Euh, oui...

— Avec tes dessous en dentelles transparents ?

— Ils ne sont pas transparents.

— Mais c'était bien le soutien-gorge push-up qui te fait gagner deux tailles de bonnet ?

— Tu exagères ! Une seule taille...

— Il n'empêche que tu t'es vautrée dans l'eau bouillonnante avec lui en exhibant des seins artificiellement énormes !

— Eh, je te signale que c'est toi qui m'as poussée à acheter ce soutien-gorge !

Elle a émis un cri d'une intensité encore plus impressionnante.

— Oui, pour plaire à Michael, pas pour allumer son frère et trahir ton amie !

Et là, elle est partie s'asseoir à l'autre bout du bateau.

Tant pis, je ne vais pas aller la supplier. Après tout, je n'ai rien fait de mal... Ah si, peut-être quand même le baiser, enfin, les baisers. Celui d'aujourd'hui, je n'y suis pour rien mais pour celui d'hier, je plaide coupable. Heureusement que Laure n'en sait rien sinon je perdrais une amie.

Je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai embrassé Charlie. Bien sûr, je l'aime beaucoup, c'est quelqu'un de formidable et il est beau garçon, mais je ne l'aime pas. En tout cas, pas comme j'aime Michael. Je le vois plus comme un grand frère. Je suppose qu'il a les mêmes sentiments pour moi. Je sais qu'il m'apprécie.

Ce matin, il avait l'air troublé après la photo du baiser. Il faut reconnaître que c'était un peu bizarre comme idée.

Je me demande ce qui aurait pu se passer entre Charlie et moi si je n'avais pas été amoureuse de son frère...

1^{er} septembre 2014, 23 heures

J'ai bien fait de ne pas regarder Internet hier soir en rentrant. Au moins, j'ai pu dormir...

C'est l'avantage d'avoir un petit côté *old school* et de ne pas être connectée en permanence sur les réseaux sociaux.

D'un autre côté, un petit coup d'œil aux actualités vénitiennes et sur E ! m'aurait permis d'arriver préparée à l'agence...

Quand je suis entrée dans le bureau, Laure était déjà là. Elle n'a pas répondu à mon bonjour.

Bon, si elle veut bouder, c'est son problème. J'attendrai qu'elle revienne à de meilleurs sentiments. Soudain, elle se lève et vient vers moi. Elle lance une poignée de petites boules blanches qui retombent partout autour de moi, sur mes vêtements, sur mon bureau et qui se glissent même sur mon clavier d'ordinateur. Puis, sans rien dire, elle retourne à son bureau. Je regarde ce qu'elle m'a balancé : du riz !

— Laure, tu es complètement malade ! Qu'est-ce qui te prend ?

— Rien de spécial, pourquoi ? Ce n'est pas la tradition de lancer du riz sur les mariés ?

— Mais c'est quoi, ce délire ? Le riz risque de flinguer mon clavier !

— On s'en fout de ton clavier. Allume ton ordinateur.

— S'il marche encore...

Pendant les deux minutes nécessaires à l'ordinateur pour faire apparaître la page d'accueil, Laure et moi restons silencieuses. L'ambiance est lourde.

— Bon, je fais quoi maintenant ?

— Tu ouvres ta messagerie, je t'ai envoyé un mail hier soir. Et tu n'as pas répondu...

— Désolée si je ne suis pas 24 h/24 sur mon iPhone !

— Allez, ouvre !

Le message de Laure est intitulé : « Félicitations, tu n'oublieras pas de me lancer le bouquet de la mariée. » En dessous, il y a un lien. Je clique dessus.

Une jolie blonde apparaît à l'écran, en robe de soirée, plutôt fine, anglaise. Elle me fait penser à Naomi Watts dans *Mulholland Drive*.

Elle tient un micro E ! et un bandeau sur l'image indique : « *Julie Matson reports from The Mostra in Venice.* »

J'ai compris, c'est la journaliste qui a interviewé Charlie à la fin de la soirée Casanova. Pas la peine de poursuivre, je vais devoir m'expliquer.

— Laure, attends...

Elle m'interrompt.

— Chut, écoute !

« Le mystère qui a secoué les réseaux sociaux hier est maintenant résolu. Pour vous rappeler les événements, Michael Brown a ouvert le bal hier soir avec une magnifique jeune femme. Je vous remontre les images de cette valse inoubliable... »

Bien qu'un peu mal à l'aise, voir ces images me fait plaisir. Julie a raison, je suis sublime et nous dansons vraiment bien... Malheureusement, les images laissent trop vite la place au visage de la journaliste. Il faudra vraiment que je les récupère pour les montrer à mes enfants plus tard !

« La femme de Michael Brown, Carolina Sanchez, étant absente, il y a eu beaucoup de spéculations sur l'identité de cette mystérieuse beauté. Certains ont imaginé une liaison pour Michael Brown mais le coup de théâtre est venu un peu plus tard dans la soirée, quand notre Cendrillon est partie au bras de Charles Brown, le propre frère de Michael. Nous avons eu la chance de pouvoir interroger Charles et il a eu la gentillesse de nous révéler la vérité, en exclusivité pour E ! »

« Nous révéler » ! Quelle fausse modestie journalistique ! En fait, cela veut dire que c'est elle, et elle seule, qui a obtenu le scoop. Je réécoute les réponses de Charlie. Il faut avouer qu'il a fait fort... Je comprends que Laure soit furieuse.

Julie termine son sujet par un autre scoop.

« Les amoureux sont ensuite rentrés au Gritti Palace où ils occupaient une suite pourvue d'une terrasse où ils ont pu terminer joyeusement la soirée en dégustant du champagne dans leur jacuzzi privé. D'après nos sources, le mariage pourrait avoir lieu à Los Angeles au printemps 2015. »

Le sujet terminé, le silence est revenu dans le bureau. L'ambiance est sérieusement plombée !

— Écoute, Laure...

— Je t'écoute.

Elle est glaciale. La froideur de son ton rend mes explications difficiles.

— Tout ça, c'est du flan. Tu ne vas pas te mettre à croire ce qu'on raconte sur Internet et à la télé ?

— Elle avait l'air plutôt bien informée. La suite, la terrasse, le jacuzzi, le champagne...

Ça, il faut reconnaître qu'elle était super renseignée. Je me demande d'ailleurs qui lui a fourni ces informations. Ça ne peut venir que du personnel du Gritti Palace, ce qui est étonnant. Normalement, dans des hôtels de ce standing, la confidentialité est de rigueur.

— OK, mais le mariage, c'est n'importe quoi ! Ce doit être une idée de Robin. Tu étais là quand ils ont improvisé leur petite réunion avec Michael, Robert et Charlie. Tu te souviens ?

Elle ne dit rien mais je vois dans son regard qu'elle commence à s'apaiser.

Tout d'un coup, j'ai un flash.

— Attends, laisse-moi repasser l'interview de Charlie.

Je retrouve le moment qui m'intéresse.

— Regarde, là ! Robin est en train d'écouter ce que dit Charlie pour vérifier qu'il joue bien son rôle. Il était à la sortie et j'ai été étonnée qu'il ne demande pas à la sécurité d'écarter la presse et les photographes.

Laure ne dit toujours rien, mais je sens que sa colère est en train de retomber. Il faut enfoncer le clou.

— Laure, tu connais le pouvoir des attachés de presse. Tu sais qu'ils sont capables de créer de vraies légendes. Tu te rappelles sans doute cet acteur mondialement connu, homosexuel, qui s'était fait « surprendre » par des paparazzis en compagnie d'une jeune femme dans le jardin des Tuileries.

— Tu me jures que vous n'allez pas vous marier ?

— Juré, sur la tête de Roméo. Tu sais, j'espère toujours que ton rêve de double mariage simultané, toi avec Charlie, moi avec Michael, va se réaliser. En plus, tu as raison, Charlie est vraiment très beau et trop bien foutu.

Laure a retrouvé sa bonne humeur.

— Ah, je te l'avais dit ! C'est une bombe. Quelle chance de pouvoir être seule avec lui dans un jacuzzi. C'est mon fantasme absolu !

— Oui, mais toi, tu n'aurais pas pu t'empêcher de lui sauter dessus.

— Probable...

Ouf, nous avons réussi à nous réconcilier. L'ambiance s'est nettement améliorée dans le bureau et nous avons passé une bonne journée.

Malgré la quantité de travail, j'ai eu le temps de lire quelques commentaires sur les réseaux sociaux. Malgré le magnifique scénario imaginé par Robin, un nombre non négligeable de blogs et de tweets affirmaient toujours que Cendrillon (c'est le surnom qu'on m'avait donné sur les réseaux sociaux) était la maîtresse de Michael Brown.

Ce soir, après mon dîner, je me suis installée sur mon lit avec Roméo et je lui ai montré ma valse avec Michael. Je crois qu'il a beaucoup apprécié. Il valait mieux parce que j'ai dû passer le clip au moins vingt fois. Comme nous sommes beaux, tous les deux ! Et gracieux, élégants ! Je comprends la folie qui s'est emparée des réseaux sociaux. On a vraiment relancé le mythe de Cendrillon et de son prince. Le problème, c'est que mon prince, contrairement à la presse, ne cherche pas particulièrement à me revoir...

3 septembre 2014, minuit

Ce soir, j'aurais pu être plus riche de trente mille dollars et demain je serai célèbre dans toute la France. Il est également possible que je perde mes deux meilleurs amis, ou plus exactement que j'en perde un à cause de l'autre.

Tout a commencé par un SMS de Charlie mardi soir.

« J'ai besoin de te voir seule. Je viens à Paris. Peut-on dîner ensemble demain soir ? Ne parle pas de notre dîner à Laure, je l'inviterai à déjeuner jeudi pour lui expliquer. »

C'était assez mystérieux et plutôt inquiétant. Je me suis dit qu'il devait vouloir parler de cette histoire de mariage. En même temps, je trouvais que la situation était en train de se calmer même s'il y avait toujours les irréductibles des réseaux sociaux qui voulaient convaincre tout le monde qu'ils avaient trouvé la maîtresse de Michael Brown (ils n'avaient pas vraiment tort...).

La journée m'a paru d'autant plus longue que Laure m'a fait lire au moins dix fois le SMS où Charlie l'invitait à déjeuner. Il avait écrit « en tête à tête » en français. Ça l'a rendue complètement dingue. J'ai cru que j'allais devoir l'assommer pour pouvoir travailler. En même temps, cela m'a arrangée car elle était tellement centrée sur son rendez-vous qu'elle n'a pas pensé un seul instant à me demander si Charlie m'avait contactée moi aussi.

Nous devions nous retrouver assez tôt, directement au restaurant. Charlie avait réservé au Benkay, un restaurant japonais du 15^e, sur les quais. J'y avais déjà déjeuné une fois, pour le travail, avec Bertrand et un producteur qui nous avait confié la promotion de son film. Je me rappelais d'un endroit bondé, plein de dirigeants de chaînes, de Canal +, de France 2 ainsi que de membres du CSA. La proximité avec tous les sièges sociaux des principaux acteurs du secteur en faisait la cantine de l'audiovisuel.

En revanche, j'étais étonnée que Charlie connaisse, et encore plus surprise de trouver le restaurant vide. Il n'était que 20 heures, mais quand même.

Charlie s'est levé pour m'accueillir. Nous nous sommes embrassés. Il avait l'air un peu gêné, alors c'est moi qui ai brisé la glace.

— Tu as réservé tout le restaurant pour que l'on puisse parler tranquillement ?

J'ai réussi à le faire sourire mais il avait l'air extrêmement stressé.

— Ça aurait été certainement une bonne idée, mais ce n'est pas le cas.

— Tu veux parler du mariage ? On doit fixer la date ou c'est déjà fait ? J'ai lu que la fête aurait lieu à Los Angeles. Ce n'est pas idiot vu que le gotha d'Hollywood sera invité, mais tu aurais dû me demander. Normalement, le mariage se déroule chez la mariée.

Il a encore souri, mais faiblement. Qu'est-ce qui pouvait le rendre si sombre ?

— Malheureusement, tu n'es pas si loin de la vérité. Sauf que c'est moins plaisant...

Là, j'ai commencé à vraiment flipper.

— Vas-y Charlie, accouche ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je dois te parler de quelque chose qui ne va pas te plaire du tout ! Promets-moi une chose : quoi que tu ressenties après ce que je vais te dire, tu me laisseras m'expliquer.

J'ai commencé à m'énerver.

— Est-ce que je suis une sauvage incapable de discuter calmement ?

— Eh bien, je t'ai vue quitter une discussion à deux reprises à une telle vitesse que Michael n'a pas eu le temps de te retenir.

Il n'a pas tort mais autant je regrette ma sortie à Venise autant celle après la remarque dégueulasse de Diana à la fin de notre partie d'action-vérité était justifiée.

— C'est bon, Charlie, je resterai assez longtemps pour que tu puisses t'expliquer.

— Merci. J'espère que nous pourrons également dîner...

— Charlie, c'est insupportable !

— OK... Tu te rappelles, je t'ai dit qu'un jour, il était possible que je te déçoive. Eh bien, ce jour est arrivé.

Mon cœur s'est carrément arrêté de battre. Je n'ai rien dit, le laissant poursuivre.

— Le plus simple, c'est que je te montre sur l'iPad. Nous pourrons en parler ensuite.

Mes mains tremblent quand je prends la tablette. C'est la version numérique de *Paris Match*. Il y a une immense photo de Valérie Trierweiler qui publie un livre sur le président de la République ainsi qu'une accroche sur le mariage de Brad Pitt et d'Angelina Jolie. Pour l'instant, rien de spécial...

— Va à la page 56.

Je feuillette le journal sur l'iPad. Pour le coup, c'est plus long en version numérique.

Ça y est, j'arrive à la bonne page. « Bonne », c'est une manière de parler. Je découvre une photo de Michael et moi en train de danser, mais surtout, en énorme 3 caractères, un titre qui me fait frémir : « La Cendrillon du bal de Venise est française ! » En médaillon, une photo de Charlie et moi dans la gondole, son bras sur mon épaule. Je suis sous le choc, mais le pire reste à venir. En pleine page, l'image de notre baiser. Je lève la tête. Charlie n'a pas l'air à son aise, je peux maintenant comprendre pourquoi. Il a eu raison de me faire promettre de rester pour entendre ses explications, parce que je n'ai qu'une envie : lui jeter sa tablette à la figure et me casser.

Je parcours l'article qui accompagne la photo. C'est assez semblable à ce qu'a dit Julie Matson sauf qu'il y a un paragraphe sur notre balade romantique en gondole, sur notre baiser et sur le fait que je suis

française et que je travaille pour une agence de communication.

Je suis fâchée, mais surtout déçue par Charlie. J'arrive néanmoins à garder mon calme quand je lui rends son iPad.

— Tu avais raison, Charlie, mais tu étais en dessous de la vérité.

— À propos de quoi ?

— Du fait qu'un jour, tu allais me décevoir. Le mot est faible pour exprimer ce que je ressens.

Il n'était déjà pas bien, mais là il se décompose carrément. Je ne ressens aucune pitié, il l'a bien mérité.

— Je n'ai que deux questions : comment et pourquoi ?

Quand il me répond, sa voix est mal assurée.

— Robin a trouvé que l'histoire inventée de notre liaison ne prenait pas totalement.

— C'était en train de se calmer.

— Oui, mais selon lui, c'était quand même une ombre sur l'image du couple modèle.

Le « couple modèle », la formule m'exaspère.

— Si Michael ne m'avait pas baisée et si Carolina n'avait pas essayé d'en faire autant, il n'en serait pas là, le « couple modèle » !

Le visage éteint de Charlie subit un choc. Visiblement, il ne connaissait pas tous les penchants de sa belle-sœur. Tant pis si j'ai vendu la mèche. Il ne fait néanmoins aucun commentaire.

— Pour le reste, Robin a pensé qu'il fallait prévoir de renforcer l'interview par quelque chose de tangible.

— Vous l'avez décidé lors de votre petite réunion pendant la soirée.

— Non, il en a parlé avec Robert en allant à l'aéroport. Je ne faisais pas partie de la conversation.

— Si tu dis vrai, cela signifie que Michael n'était pas au courant quand il m'a emmenée avec lui, n'est-ce pas ?

— Je te jure que non.

— Quand a-t-il donné son accord et quand as-tu été mis dans la confidence ?

— Il a donné son accord dimanche matin et ils m'ont informé immédiatement. Mais Robin nous a assuré que les photos ne seraient pas utilisées si les choses se tassaient.

— Tu avais donc pour mission de m'embrasser sous le Rialto ?

— Oui.

— Tu te rends compte que c'est immonde ?

Son visage est figé, j'ai l'impression qu'il pourrait pleurer.

— Oui, je n'en suis pas fier. Si je pouvais revenir en arrière, je ne le referais pas, même pour Michael.

— C'est une trahison. Je ne sais pas si je pourrai te pardonner un jour. Comment appelle-t-on une personne qui vend une femme ? Un mac ?

Il essuie les injures sans réagir.

La dernière que je profère me donne d'ailleurs une idée. Je suis hors de moi alors je balance.

— Si tu es un mac, cela veut dire que vous m’avez prise pour une pute. Le problème, c’est que vous ne m’avez pas payée... Ce n’est pas très prudent. Je suis surprise que le si prévoyant Robert n’ait pas pensé à me faire signer un de ses célèbres NDA. Je suis tenue au silence pour ce qui s’est passé sur le yacht, mais pas pour les événements de Venise. Si je parle à la presse, ça va être chaud...

Bizarrement, si m’entendre me qualifier de « pute » avait semblé finir d’anéantir Charlie, la fin lui a plutôt redonné un meilleur visage.

— En dehors de la formulation que je n’approuve pas, tu as raison de dire que tu as droit à un dédommagement pour les problèmes qui t’ont été causés. Robert n’a d’ailleurs pas du tout oublié cet aspect de la question et il va t’appeler pour te proposer une compensation.

— Combien ?

— Dix mille dollars, mais tu peux certainement demander le double.

Dix mille dollars, c’est trois mois de travail pour moi !

— Vous me prenez vraiment pour une pute en m’offrant de l’argent pour me faire taire. Remarque, à ce prix-là, ce serait plutôt une pute de luxe.

Charlie a l’air sombre, il a retrouvé du poil de la bête.

— Ophélie, arrête de prononcer ce terme, personne ne t’a jamais considérée ainsi. C’est juste une opération de communication dans laquelle tu joues un rôle.

Je prends un air ironique.

— Un rôle dans une opération de communication concernant une star hollywoodienne, et même le rôle principal. Combien les agences de communication facturent-elles ce genre de prestation ?

Il reste silencieux.

— On parle d’une agence de communication de crise, en l’occurrence. Tu es d’accord ? Dans ce cas, je pense que mon dédommagement sera de trente mille dollars.

Je croyais qu’il allait protester, mais il abonde dans mon sens.

— Oui, je pense que tu as raison. Tu mérites bien ce montant...

Jusque-là, j’ai parlé en l’air juste pour épancher ma colère, j’ai maintenant une idée précise de ce que je vais faire.

— Tu n’as pas compris Charlie, je ne veux pas de cet argent. Je vais les obliger à faire un don à une association. Non, à deux ! Ils vont donner la moitié à l’Unicef et l’autre moitié à la SPA.

Charlie se contente de hocher la tête.

— Bon, battons le fer tant qu’il est chaud ! Appelle Robert.

— Tout de suite ?

— Oui, pourquoi attendre ?

Il compose le numéro, échange quelques mots avec Robert puis me tend l’appareil. L’avocat me dresse un tableau catastrophiste de la situation, insiste sur la « nécessité de sauver un couple qui fait rêver des millions d’Américains », sur l’importance de mon rôle dans cette opération. Après m’avoir rappelé incidemment la « généreuse hospitalité de Michael pour la croisière », il se dit prêt à m’offrir dix mille dollars de dédommagement, à condition que je signe un nouveau NDA.

Je n'ai toujours pas prononcé une parole. Quand je lui réponds, je suis extrêmement calme.

— Je ne veux pas d'argent, Robert.

Il manque de s'étrangler de joie.

— Ophélie, cela ne m'étonne pas de vous, vous êtes vraiment une jeune femme remarquable. Vous aviez déjà fait preuve de désintéressement sur le yacht...

Je le coupe.

— Vous allez faire un don à deux associations.

Je le sens refroidi. En même temps, faire des dons, c'est quelque chose de typiquement américain pour une star.

— Très bien, Ophélie, c'est un geste très noble. Je suis certain que Michael approuvera totalement. Vous avez déjà une idée des destinataires ?

— Oui, la moitié pour l'Unicef et l'autre moitié pour la Société protectrice des animaux en France, la SPA.

— Très bien, je vais stipuler dans notre accord qu'elles se partageront dix mille dollars.

— Vingt-cinq.

— Pardon ?

— Vingt-cinq mille dollars.

Robert manque de s'étrangler.

— Mais voyons, mademoiselle Ophélie, c'est une somme énorme !

— Et le scandale si on apprend que votre petite histoire est montée de toutes pièces, ça va vous coûter combien ?

Je le sens qui réfléchit à l'autre bout du fil. Je ne dis rien, je le laisse mariner dans son jus.

— Mademoiselle Ophélie, Robin va me tuer mais je prends sur moi de vous donner mon accord. Nous ferons un virement de vingt-cinq mille dollars répartis également entre l'Unicef et votre Société protectrice des animaux.

— Non, Robert : vingt-cinq pour chaque association.

Il gémit à dix mille kilomètres de moi.

— Mais, mademoiselle Delacour, ça fait un total de cinquante mille dollars !

— Je vois que vous savez compter.

— C'est impossible, vous ne pouvez pas réclamer une telle somme pour une heure de promenade en gondole !

Je dois reconnaître que c'est certainement la plus chère location de toute l'histoire de la navigation ! Mais je suis parfaitement maîtresse de mon sujet et je sais ce que je veux.

— C'est tout à fait possible, Robert. C'est une goutte d'eau dans la fortune de M. Brown. Ah, une dernière chose, le don devra être anonyme et ne pourra bénéficier d'une quelconque déduction fiscale.

Il ne proteste même plus.

— Très bien, vous comprendrez que je dois en référer à Michael.

— Bien entendu, je serai facilement joignable dans les deux prochaines heures puisque je dîne avec Charles Brown. Il nous faut finaliser l'accord dans ce laps de temps. Vous enverrez ensuite le contrat à Charles et je le signerai demain matin. À tout à l'heure, Robert.

KO, il ne me répond même pas.

Je rends son portable à Charlie qui semble aller un peu mieux. Il a même un léger sourire aux lèvres.

— Je croyais que tu voulais demander trente...

— Oui, mais Robert a fait une erreur psychologique en mentionnant l'invitation à la croisière pour m'inciter à accepter les dix mille dollars. Cette mesquinerie a coûté vingt mille de plus à son patron !

Cette fois, Charlie sourit franchement.

— Tu as bien fait. Robert est nul en négociation, il ne possède aucune finesse et ne connaît que le rapport de force.

— En tout cas, c'est fini, il n'y a plus qu'à attendre. Commandons ! Ce petit marchandage m'a donné faim.

— Tu sais, Ophélie, j'espère qu'ils vont t'accorder ce que tu as demandé. Je n'ose pas dire que je suis fier de toi mais je le suis. Et je me sens doublement nul pour ne t'avoir rien dit.

— Tu peux. Pourquoi ne m'avez-vous pas mise dans la confiance ?

— Je le voulais, Michael également, mais Robin et Robert étaient catégoriques. Il ne fallait prendre aucun risque, les enjeux étaient trop importants.

Je mesure l'importance des deux « R » dans la vie de Michael. C'est d'ailleurs décevant qu'il se laisse dicter sa conduite par deux de ses employés.

Le serveur me tire de ma rêverie. Je commande un plateau de sashimis et un thé vert. Charlie, toujours un peu hagard, regarde à peine la carte et choisit la même chose. Son téléphone sonne. Ça ne peut pas déjà être Los Angeles j'ai raccroché depuis moins de cinq minutes. Charlie répond.

— Oui. Je crois que c'est une très bonne décision, Michael. Je te la passe.

J'avoue que ma colère et mon énergie sont retombées après ma négociation avec Robert. Je suis un peu stressée à l'idée de parler avec Michael. Visiblement, il a accepté de payer les cinquante mille dollars. Maintenant, la question est de savoir comment il l'a pris. Passer de dix à cinquante, c'est quand même une marche importante. Il peut très bien être fâché. Peut-être va-t-il me dire qu'il ne veut plus jamais me voir et, dans ce cas, je vais regretter mon moment de bravoure avec Robert... Je suis vraiment conne, pourquoi n'ai-je pas simplement demandé trente ou même vingt comme me l'avait suggéré Charlie ? Trop tard, il est temps d'affronter les conséquences.

— Oui, Michael.

— Bonjour, Ophélie, ou plutôt bonsoir. Tout d'abord, je veux te dire que j'ai accepté ta demande...

C'est déjà une bonne chose. En plus, il l'énonce de façon calme, je dirais même gentille.

— Je dois te dire que je suis très fier de ta réaction et de ton idée. Je trouve peut-être un peu exagéré de donner autant pour les animaux que pour les enfants...

Je m'apprête à réagir mais il me coupe.

— ... mais je sais que tu as un chat. Roméo, je crois. Néanmoins, pour rétablir une balance qui me semble plus normale et si tu es d'accord, j'ai décidé de doubler la somme pour l'Unicef. Tes autres conditions sont inchangées : don anonyme et pas d'avantage fiscal.

Waouh, non seulement il n'est pas en colère contre moi mais, de plus, il a décidé d'augmenter son don à l'Unicef !

— Merci, Michael, c'est extrêmement généreux de ta part.

— C'est normal, Ophélie. Je suis désolé que ces problèmes viennent interférer dans notre relation.

Et moi donc ! Je lui suggérerais bien une solution : divorcer de Carolina et m'épouser !

— Michael, Robert et Robin vont être fous d'apprendre que tu donnes soixante-quinze mille dollars.

— Oui, c'est très possible... Soixante-quinze mille dollars pour une danse, c'est une première !

— Pas du tout ! Dans *Jamais plus jamais*, James Bond échange les trois cent mille dollars qu'il a pris au méchant pour un tango avec Domino.

— Oui, tu as raison, je me rappelle le film. C'était avec Sean Connery et Klaus Maria Brandauer. Et c'est avec la sublime Kim Basinger qu'il dansait !

Un point en moins pour ce dernier commentaire superflu !

— Tu sous-entends que, n'étant pas aussi jolie, il est normal qu'une danse avec moi coûte quatre fois moins cher ? Tu oublies que tu as bénéficié d'une autre sorte de danse un peu plus tard...

Il rit.

— Comment pourrais-je l'oublier ? Mais je ne comptais pas de cette façon... Pour moi, cette magnifique valse a été payée par les soixante-quinze mille dollars et ma prestation sexuelle qui t'a donné deux orgasmes, si je ne m'abuse... La valeur totale doit approcher le demi-million. C'est beaucoup plus que ce qu'a reçu Kim Basinger pour son tango !

Il a décidé de jouer, on va être deux...

— Donc tu veux dire que je dois payer pour faire l'amour avec toi ? Moi, si jeune et si belle, je dois payer pour un vieux ?

— Un vieux, tu y vas fort !

— Et toi, quatre cent vingt-cinq mille dollars pour deux orgasmes, tu ne trouves pas que c'est un peu exagéré ?

— Tout dépend de leur intensité. À toi de me dire.

Je replonge dans le passé. C'était un moment magique, un plaisir unique, avec ce bateau, cette robe, moi jouant les amazones sur le sexe de Michael...

— Michael, si j'étais milliardaire, je paierais n'importe quelle somme pour des moments de plaisir avec toi. Non, en fait, ces instants n'ont pas de prix, ils sont inestimables.

La joute verbale s'est transformée en échange intime en un instant.

— Ophélie, tu es unique et j'apprécie chaque moment que nous passons ensemble. Je vais devoir te laisser, mais je te promets que nous aurons un moment à nous la prochaine fois que je viendrai en Europe.

Cette promesse est un signe d'espoir, mais elle renforce la réalité de notre séparation.

— Et s'il te plaît, ne sois pas trop dure avec Charles. Il a vraiment employé tous les arguments pour persuader Robert et Robin qu'il fallait te mettre au courant et ne pas te prendre en traître.

— Visiblement, cela n'a pas suffi...

— Non, il était déchiré entre amitié et famille. C'était de toute façon un choix impossible.

Pardonner totalement à Charlie est paradoxalement plus difficile que de le faire pour Michael. Peut-être parce que je croyais que c'était un ami fidèle ou parce que j'en veux plus à l'instrument de la trahison qu'à son instigateur.

— Je te promets de prendre ton avis en compte.

— Merci. Au revoir, Ophélie, à bientôt.

— Au revoir, Michael.

Charlie, qui avait quitté la table pendant ma conversation avec son frère, me rejoint quand il me voit poser l'iPhone.

— Alors, tu acceptes toujours de dîner avec moi ? Si tu ne le souhaites pas, je comprendrai.

Il a l'air tellement triste que mon ressentiment à son égard diminue.

— Oui, bien sûr, nous avons commandé alors dînons. Ton frère t'a défendu, il a dit que je ne devais pas t'en vouloir. Mais je t'en veux, Charlie, pas autant que tout à l'heure, mais je t'en veux toujours.

Il hoche la tête.

— C'est normal. J'espère que tu me pardonneras un jour.

Je ne savais pas quoi répondre. Il est évident que je lui pardonnerai, mais je ne me sentais pas de le lui dire en cet instant. Heureusement, la serveuse est arrivée avec les plateaux de sashimis. J'ai attaqué tout de suite la soupe miso qui était délicieuse. Après, je me suis sentie capable d'échanger avec Charlie.

— Michael et toi êtes proches ?

— En âge, pas tellement, nous avons quatorze ans d'écart.

— Vous êtes demi-frères ?

— Oui, notre père a divorcé de sa mère quand il avait treize ans. Et moi, je suis né un an plus tard...

Voilà qui n'a pas dû faciliter les rapports de Michael avec sa belle-mère.

— Michael est resté avec sa mère ?

— Oui, mais il s'est produit un drame. Sa maman est morte d'un cancer deux ans après ma naissance. Il avait seize ans. Il est venu vivre avec nous mais il n'a pas vraiment supporté. Il est parti en pension. J'étais trop petit pour m'en souvenir, mais je crois que ça s'est mal passé avec mes parents pendant toute sa jeunesse.

— Et quand vous êtes-vous rapprochés ?

— Plus tard, quand je suis allé à UCLA pour mes études. J'ai eu quelques soucis et il m'a aidé.

J'aimerais en savoir plus mais je me rends compte que ce n'est pas le moment, nous ne sommes plus assez proches. Peut-être aurait-on pu en parler à Venise, mais plus maintenant...

— Vous vous êtes donc rapprochés jusqu'à ce que tu deviennes le complice de ses mauvaises actions...

J'ai parlé calmement, mais il accuse quand même le coup.

— Ce qui nous lie est peut-être difficile à comprendre pour toi qui es fille unique, Ophélie. Michael a fait des choses incroyables pour moi, je lui devais bien ça. Pourtant, j'avoue que je n'approuve pas inconditionnellement tous ses agissements.

Il fait une pause, goûte deux morceaux de thon et de saumon. Il n'a pas l'air d'avoir grand appétit. Il inspire fort.

— Je n'aime pas la façon dont il te traite. Je sais qu'il tient à toi, mais il se laisse enfermer par le système hollywoodien, tous ces Robert et Robin. Je te l'ai dit, tu mérites mieux.

Ah, cette déclaration de soutien est aussi inattendue que bienvenue.

— Et tu lui as dit qu'il devait se conduire différemment ?

— Oui mais il esquive, il déteste être confronté à ses failles. Si on insiste, il se met en colère. Tu sais, c'est la conséquence du *star-system*, il est entouré d'une cour qui n'arrête pas de l'encenser alors malgré son bon fond, il perd quand même le sens des valeurs.

Nouvelle longue plage de silence. L'aisance et la légèreté de nos conversations d'avant sont perdues.

— Charlie, il reste un point crucial à résoudre. Tu dois absolument me dédouaner auprès de Laure. Quand elle verra les photos et l'article, elle va devenir dingue. Je pourrais même perdre définitivement ma meilleure amie.

— Ne t'inquiète pas, je comprends. Je te promets de m'en occuper.

J'en rajoute une petite couche.

— C'est un peu comme si Michael découvrait dans la presse que toi et moi sortons ensemble. Pour de vrai !

Il fait une grimace.

— Je ne sais pas si la comparaison est judicieuse. Michael est bizarre, il serait capable d'être content pour moi. C'est ce qu'il a dit l'autre jour quand je lui reprochais de mal se comporter avec toi. Ses mots exacts étaient : « C'est avec toi qu'elle devrait être Charles, pas avec moi. »

Charlie a baissé la tête pour me rapporter ces propos. Quand il relève les yeux, il a un regard que je ne lui connais pas. Je ne sais pas si c'est de la gêne mais il a un air bizarre.

— Il plaisantait ?

Il hausse les épaules.

— Comment savoir ? Il avait un air ironique, mais est-ce qu'il se moquait ou le pensait, nul ne le sait. Ce n'est jamais, jamais blanc ou noir avec Michael.

Moi qui justement aime bien les choses claires, je suis mal lotie... Vouloir me caser avec son frère peut aussi bien être un signe d'indifférence que d'amour incroyable. On peut toujours tout interpréter dans un sens ou dans l'autre. En tout cas, ce qui est certain, c'est que cette situation est épuisante. Inutile de cogiter trop longtemps, il est temps de revenir à des préoccupations plus immédiates.

— Bon, tu te débrouilles comme tu veux mais tu me sauves le coup avec Laure.

— Promis, je déjeune avec elle demain.

Justement, cela ne me rassure pas tellement. Je ne sais pas comment gérer la matinée. Quand il viendra la chercher, elle n'aura plus faim car elle m'aura déjà déchiquetée !

Ce problème réglé (du moins sur le papier), la conversation reprend un cours plus banal. Je suis vidée et pas très expansive. Heureusement, le dîner s'est achevé très rapidement et nous étions dehors juste après 22 heures.

Charlie a proposé de me raccompagner dans sa voiture avec chauffeur, ce qui ne m'a absolument pas surprise compte tenu de sa galanterie. J'ai refusé pour le principe, car me ramener dans le 18^e alors que son hôtel jouxtait la place Vendôme allait tripler son temps de trajet. Bien entendu, il n'a rien voulu savoir.

Trente minutes plus tard, nous étions en bas de chez moi.

— Merci, Charlie. Ce n'était pas la soirée que j'imaginai passer avec toi pour une première à Paris, mais je pense que je suis sur la voie du pardon.

— C'est une bonne nouvelle. Je me sens honteux de t'avoir fait ça, je regrette tellement ce baiser...

Il a eu un petit sourire, le premier de la soirée qui n'était pas triste.

— Enfin pas le baiser en lui-même, qui était très agréable ! Autant que celui de la veille sur la terrasse...

À cette évocation, j'ai rougi et protesté vigoureusement.

— Comment peux-tu dire ça ? Je suis la petite amie de ton frère ! Enfin, pas exactement, plutôt sa maîtresse, mais je n'aime pas ce terme, je ne sais pas comment dire... Bon, j'ai couché avec ton frère, tu ne peux pas avoir ce genre de propos !

— Je retire ce que j'ai dit mais tu ne pourras pas m'enlever les sensations...

— Charlie, je m'en vais, je ne veux plus entendre tes horreurs ! Et n'oublie pas que notre amitié dépend grandement de la façon dont tu t'occuperas de Laure demain.

Nous avons presque retrouvé notre rapport amical d'avant « l'opération de communication ».

Nous nous sommes dit au revoir sans nous embrasser, à l'américaine. Il ne faut pas exagérer, tout n'est pas oublié !

4 septembre 2014, 22 heures

Quand j'étais jeune, mon père m'a initiée au golf. C'est un sport bizarre, un peu à part. Il faut apprendre à faire beaucoup de choses différentes, les longs coups, les coups vers le green, les coups d'approche, les sorties de bunker et le putting pour faire entrer la balle dans le trou. Tous ces coups sont techniquement très différents et quand on arrive sur le parcours, il y a toujours quelque chose qui ne marche pas. Un jour, c'est le putting, un autre, les approches... Un truc à vous rendre folle ! Quand j'ai voulu arrêter, j'ai expliqué cette frustration à mon père, lui demandant comment il pouvait prendre autant

de plaisir à ce sport où on a en permanence la sensation que quelque chose ne va pas. Il m'a dit que c'était un reflet de la vie : il faut savoir gérer les moments forts et les moments sombres. J'étais jeune, j'avais trouvé sa réponse un peu fumeuse... J'ai quand même réussi à arrêter.

Ce soir, je réalise qu'il a malheureusement raison. La journée a beaucoup amélioré ma relation avec mes amis mais au niveau du boulot, on a frôlé la catastrophe et la situation n'est guère reluisante.

Ce matin, j'avais décidé de retarder mon arrivée au bureau d'une demi-heure. Je n'avais aucun moyen de savoir si Laure aurait eu connaissance du numéro de *Paris Match* ou non. Dans le doute, j'ai décidé de réduire au maximum le temps que j'allais devoir passer avec elle avant le déjeuner.

Quand je suis arrivée devant la porte de notre bureau, mon cœur battait à cent quatre-vingts pulsations par minute. J'ai prié un court instant pour qu'elle n'ait pas lu l'article, inspiré un grand coup et je suis entrée.

Elle était assise à son bureau. Au moment où elle a levé les yeux vers moi, j'ai vu le numéro de *Paris Match* ouvert devant elle à la page du baiser à Venise. J'ai eu l'impression de pénétrer nue dans une pièce où serait rassemblés ma famille, tous mes amis ainsi que tous les députés et sénateurs de France ! J'étais mortifiée !

Laure m'a regardée calmement.

— Elles sont vraiment top, les photos. Surtout celle de la valse avec Michael.

Je me suis demandé si c'était de l'ironie, si l'attaque n'allait venir qu'ensuite. Je suis restée prudemment silencieuse.

— Note que les photos avec Charlie dans la gondole sont très bien aussi...

Elle a dû prendre un cocktail d'héroïne, de cocaïne et de Valium !

— Vous auriez pu faire un effort pour le baiser, parce que là, on n'y croit pas du tout.

Celle qui n'arrivait pas à croire à la scène qui était en train de se passer, c'était moi. Je me suis dit que j'étais toujours dans mon lit en train de rêver, que le réveil allait sonner et que j'allais affronter la vraie vie et risquer la perte d'une amitié.

Pour dissiper ce sentiment d'irréalité, j'ai finalement posé une question.

— Où as-tu eu le *Paris Match* ?

C'était la pauvre question d'une fille déboussolée, mais je n'avais pas pu faire mieux.

— C'est Charlie qui me l'a envoyé.

À cet instant, j'ai regretté de ne pas avoir une bouteille de vodka sous la main pour la boire cul sec !

Laure a précisé :

— En même temps que les fleurs.

Elle a fait un geste vague pour m'indiquer un immense bouquet. Honnêtement, je ne crois pas en avoir vu un plus beau, c'était l'équivalent du feu d'artifice du 14-Juillet !

— Magnifique, n'est-ce pas ?

Là, j'ai pu reprendre ma contenance et exprimer une opinion sincère.

— Absolument. Je ne savais pas qu'on pouvait en faire un aussi beau.

Elle a pris un air blasé.

— Oui, c'est très gentil de sa part. Cela reflète les sentiments qu'il me porte... D'ailleurs, je me suis demandé s'il n'aurait pas été préférable qu'il m'envoie simplement des roses rouges...

— Non, non, c'est très bien. Les roses rouges sont réservées à l'amour passionnel, il est trop tôt. En puis un bouquet de roses, c'est très commun, alors que celui-ci est unique.

— Tu as raison, c'est d'ailleurs le sens de son message. Tu veux que je te le lise ?

Je n'allais pas refuser. D'abord, j'étais tellement soulagée d'avoir échappé à la crise du siècle que j'aurais accepté qu'elle me lise tout le code des impôts, avec les annexes ! Ensuite, je dois reconnaître que j'étais curieuse de savoir par quel sort Charlie, le Harry Potter de Hollywood, avait transformé un dragon féroce en chaton.

— Bien sûr, je t'écoute.

— « Chère Laure, j'attends avec impatience notre déjeuner de ce jour. Pierre Gagnaire devra se surpasser s'il veut que la subtilité de sa cuisine égale celle de ta conversation. Je t'envoie également ce *Paris Match*. Tu seras amusée de constater que ce qu'on peut lire dans les journaux est bien loin de la vérité, à l'opposé de la richesse de nos sentiments mutuels symbolisés par ce bouquet multicolore. Je t'embrasse, Charlie. » Sublime, non ?

« Mièvre » ou « gnanngnan » m'auraient paru plus adaptés. Le bouquet était bien, le mot, lui...

Mais il n'était pas question de doucher l'enthousiasme de mon amie et risquer de briser l'ambiance.

— Sublime, c'est le mot.

— Tu crois que la « richesse de nos sentiments mutuels », ça veut dire qu'il m'aime ?

Aïe, on repart dans les discussions difficiles.

— Je crois que Charlie est quelqu'un d'unique, de complexe, et que les sentiments qu'il exprime dépassent l'amour traditionnel.

J'ai eu l'impression que mes paroles étaient vides de sens, que ça sonnait creux. Visiblement, Laure n'était pas de cet avis.

— Oui, tu as raison. D'un certain côté, le sentiment que je lui porte est aussi beaucoup plus complexe que ceux que j'ai ressentis précédemment dans ma vie. Tu as noté qu'il m'emmène chez Pierre Gagnaire ?

— Oui, c'est formidable.

Je me suis dit que le salopard aurait pu aussi me faire goûter au restaurant trois étoiles ! Le Benkai, c'est bien mais les deux restaurants ne boxent pas dans la même catégorie !

Enfin, il doit falloir accepter que cette invitation fasse partie de l'opération de déminage...

— Quand je pense qu'il compare la subtilité de la cuisine de Pierre Gagnaire à ma conversation... Tu te rends compte ?

Je me rendais surtout compte que l'excès de compliments et de guimauve commençait à me fatiguer. Avec une inconscience suicidaire, j'ai ramené le sujet sur le *Paris Match*.

— Tu n'as pas eu un choc devant les photos et l'article ?

Elle m'a regardée comme si j'étais simple d'esprit.

— Pourquoi ? Il était clair que c'était bidon.

J'aurais pu m'en tenir là, j'ai poussé plus loin.

— C'est le mot de Charlie qui t'a convaincue ?

— Mais non, c'était évident. Vous n'allez pas du tout ensemble. Et puis, regarde comme vous avez l'air mal à l'aise sur la photo du baiser, surtout lui, d'ailleurs.

J'aurais dû être soulagée de m'en tirer à si bon compte et pourtant, une petite part de moi n'appréciait pas du tout ces commentaires. Je ne crois pas que nous soyons aussi mal assortis qu'elle le prétend et, dans un autre monde, nous pourrions certainement former un très beau couple ! Heureusement, je n'ai plus vingt ans et je sais parfois ne pas ouvrir ma grande bouche pour proclamer des vérités inutiles.

Après cette discussion, nous avons pu travailler tranquillement tout le reste de la matinée. Si l'on excepte les bonds dignes d'un Marsupilami que Laure faisait chaque fois qu'elle recevait un SMS ou un appel.

Enfin, à 12 h 45, elle a reçu un message de Charlie qui l'attendait en bas avec son chauffeur.

— Salut, Ophélie, à tout à l'heure. Ne m'attends pas avant 15 heures. Si nous consommons notre amour, je t'envoie un SMS depuis l'hôtel. Tu diras que j'ai une gastro pour éviter d'avouer que je suis dans un gastro !

Elle m'a fait un clin d'œil et a disparu.

J'ai mis quelques instants à comprendre sa blague, gastro pour restaurant gastronomique ! Je crois finalement que je la préfère en moins bonne forme.

Je me suis retrouvée seule dans le bureau avec l'impression d'être abandonnée. Je me sentais vide, un peu jalouse même. J'allais devoir déjeuner seule ou avec des collègues de bureau. Je me suis dit que cette dernière solution était, sans doute, préférable. Je suis sortie dans le couloir pour voir si quelqu'un se rendait à la cantine, mais en arrivant à la machine à café, j'ai compris que j'étais devenue un sujet de discussion quand deux assistantes sont vite parties en se faisant des messes basses. Alors, plutôt que de subir les regards de toute la boîte à la cantine, je suis allée m'acheter un sandwich et un Diet Coke.

Mon déjeuner solitaire face à mon écran a été particulièrement triste. Pour me remonter le moral, j'ai regardé notre valse sur Internet, mais ça m'a rendue nostalgique.

Finalement, vers 15 h 30, Laure est arrivée, un sourire jusqu'aux oreilles et les joues rouges.

— Ophélie, tu ne peux pas imaginer ! La plus belle journée de ma vie...

À ce moment-là, mon téléphone l'a interrompue. C'était Bertrand qui m'appelait.

— Ophélie, vous pouvez venir dans mon bureau avec Laure ?

Et il a raccroché. Bertrand, les formules de politesse, il a dû oublier qu'elles existent...

— Laure, le boss veut nous voir.

Elle s'est levée sans problème mais je ne suis pas certaine qu'elle marchait tout à fait droit. Elle avait un sourire béat collé sur le visage.

— Deauville commence demain. Bertrand va certainement nous donner ses dernières consignes.

— OK. Mais après, je dois absolument te raconter. C'était divin...

D'un certain côté, j'étais contente que Bertrand me permette d'échapper à un long récit de mon amie.

J'ai frappé à la porte du boss et quand nous sommes entrées, Christine était assise dans le fauteuil en face de lui.

Il n'a pas bougé, n'a pas proposé que nous nous installions à la table de réunion où nous pouvons être plus à l'aise pour travailler. Nous sommes donc restées debout devant nos deux chefs.

Il n'a pas traîné pour aborder le sujet de notre entretien.

— Vous savez toutes les deux que le respect de la vie privée de mes employés est sacré pour moi. Je n'interviens que quand j'y suis forcé et, même dans ce cas, je cherche à en savoir le moins possible. Je ne le fais que pour préserver cette entreprise. C'est pour cela que Christine est intervenue il y a un an pour éviter une relation malvenue entre un acteur célèbre et une de mes attachées de presse...

Merde, il s'agit de moi. On ne va pas du tout parler de Deauville, mais de l'article. En revanche, je me demande pourquoi Laure est convoquée également. D'un certain côté, je suis assez contente de ne pas affronter seule l'orage qui arrive.

— Christine est intervenue avec beaucoup de délicatesse. Je vais être beaucoup plus direct en vous demandant de m'expliquer le bordel d'aujourd'hui.

Ouh ! S'il en arrive aux mots grossiers, il doit vraiment être hors de lui. Le ton est monté d'un cran. Il ne crie pas mais on n'en est pas loin.

— Comment se fait-il que l'on vous voie dans *Paris Match* en train d'ouvrir le bal avec Michael Brown dans une soirée organisée par un festival concurrent de Deauville, pour apprendre ensuite que vous allez épouser son frère ? Tout cela ne serait presque rien si on ne retrouvait pas ledit frère en train d'embrasser goulûment votre collègue au pied de notre immeuble quatre jours plus tard ! Après le problème de la dédicace du livre de Michael Brown, je trouve que cela fait beaucoup !

Laure vient d'embrasser Charlie à pleine bouche ! La nouvelle me distrait un instant de l'engueulade. Je ne peux m'empêcher de tourner la tête pour la regarder. Elle a toujours son sourire béat malgré le savon qu'on est en train de prendre. Je comprends maintenant pourquoi...

— Est-ce que l'une de vous peut m'expliquer ce qui se passe ?

Laure étant shootée par l'alcool et le baiser, c'est à moi de répondre.

— Non, Bertrand, ce n'est pas possible. Nous avons signé un NDA.

J'ai menti puisque Laure n'est tenue au silence que pour l'épisode de la croisière, mais j'ai décidé de faire simple.

L'avantage avec Bertrand, c'est que comme il est du métier, il n'est absolument pas surpris par ce genre de choses.

— J'aurais bien envie de vous virer toutes les deux, mais le festival de Deauville commence demain et j'ai besoin de vous. Et puis je ne veux pas recevoir un appel de l'agent des Brown, ou pire, de leur avocat.

Il fait une pause et son ton se fait menaçant.

— Mais je vous préviens : au moindre incident de ce type pendant le festival, vous n’y couperez pas ! Allez terminer votre travail.

Nous quittons le bureau sans rien dire. Merde, dire qu’il y a un an, j’avais la cote... Bertrand m’avait complimentée et prédit une belle carrière. Mes actions sont en baisse !

J’ai besoin de savoir si Laure pense que c’est vraiment grave, ou s’il s’agit juste d’un rappel à l’ordre.

— Alors ?

— Muhh ?

Il faut vraiment qu’elle atterrisse ma copine !

— Qu’est-ce que tu en as pensé ?

— C’était top !

— Quoi, qu’est-ce que tu veux dire ?

Elle me regarde d’un air surpris.

— Eh bien, le baiser avec Charlie, le déjeuner, les fleurs, tout ça !

C’est pas vrai, elle est vraiment trop, celle-là !

— Laure, tu réalises que Bertrand vient de menacer de nous virer ?

— Oh, il dit ça parce qu’il est énervé. Ne t’inquiète pas.

Elle fait une pause.

— Et puis, de toute façon, on ne peut pas rester à Levallois toute notre vie. Il faut bouger, aller rejoindre le berceau du cinéma...

— Le berceau du cinéma ou le lit de Charlie ?

— Figure-toi que les deux se trouvent au même endroit. Tout comme le lit de Michael...

— Oui, eh bien oublie le lit de Michael pour l’instant, il est déjà occupé. Concentre-toi plutôt sur Deauville, car je ne suis pas aussi certaine que Bertrand ait parlé en l’air. On a intérêt à assurer.

Quand je suis arrivée à mon bureau, j’avais deux SMS, un de Charlie et un autre de... Christophe ! C’est vrai, j’avais accepté une sortie au cinéma avec lui. Honnêtement, avec tout ce qui s’est passé depuis cinq jours, le ciné ne me tente plus. Sortir à nouveau avec Christophe, même amicalement, juste après avoir fait l’amour avec Michael, c’était trop bizarre. J’ai dû me raisonner, me dire qu’après ce que je lui avais fait subir, je ne pouvais pas ajouter cet affront. J’ai pris sur moi et lui ai proposé d’aller voir *Hippocrate*, une excellente comédie française qui se passe dans le milieu hospitalier. Il m’a envoyé une contre-proposition, *Les Gardiens de la galaxie* ! Pas du tout le même genre ! Je voulais bien lui faire plaisir, mais j’ai quand même regardé les notes sur Allociné. Bonne surprise : quatre étoiles pour les critiques et quatre et demie pour les spectateurs ! Nous avons pris rendez-vous encore une fois sur les Champs-Élysées.

Après avoir réglé ce problème, j’ai pu consulter le SMS de Charlie.

« Mission accomplie ! J’ai regagné quelques points ? »

Je me suis aperçue que sa trahison m’était moins pénible, mais que j’étais un peu agacée par les excès de sa cour auprès de Laure. Sentiment schizophrénique que j’ai essayé de résumer dans un SMS...

« Mission remplie au-delà des espérances... et peut-être au-delà du nécessaire ! »

« On ne fait jamais assez bien les choses... Tu parles du restau ou des fleurs ? »

« De tout ça, mais aussi du reste ! »

« C'est quoi, le reste ? »

« Votre façon de vous dire au revoir... »

« Ah, le baiser ! Je n'y suis pour rien, c'est ton amie qu'il faut blâmer. »

« Tu aurais sans doute pu éviter... »

« On peut se laisser surprendre aussi bien dans une voiture que sur une terrasse... »

Waouh, attaque directe, je ne l'avais pas vue venir !

« Tu ne vas quand même pas te plaindre ? »

« Je ne me plains pas, c'était très agréable. »

Et là, je n'ai pas pu résister, j'ai tapé une question totalement inutile qui pouvait me griller aussi bien avec Laure qu'avec Michael.

« Tu as préféré lequel ? »

Notre échange de SMS depuis le début avait été une partie de ping-pong mais là, il y a eu un moment d'attente. Visiblement, il ne savait pas quoi répondre. Finalement, un nouveau message m'est parvenu.

« C'est incomparable. »

Dans le genre énigmatique et interprétable de dix mille façons, ça se posait là.

J'hésitais sur la suite quand Laure a quitté son bureau pour s'approcher de moi. J'ai juste eu le temps de repasser sur l'échange de texto avec Christophe.

— Tu écris à qui ?

— J'avais promis à Christophe que nous irions au cinéma ce soir.

— Christophe ! Tu vas vraiment ressortir avec lui ?

— Non, on va juste voir un film.

— Écoute, en matière d'amitié fille-garçon, j'aurais plutôt tendance à épouser les théories de Billy Crystal dans *Quand Harry rencontre Sally* : il n'y a pas de vraie amitié possible car le sexe se met toujours au milieu. Mais là, c'est pire ! L'amitié avec un ex, j'ai peur que ce soit un marché de dupes. En tout cas, en ce qui le concerne, c'est clair...

— Tu penses qu'il veut se remettre avec moi ?

— C'est évident. Il n'a aucune chance de trouver quelqu'un d'aussi bien que toi. Tu es trop bonne.

— Laure, j'ai horreur de ce qualificatif, je trouve qu'il rabaisse les femmes et moi en l'occurrence.

— Choisis le mot que tu préfères, mais M. Christophe ne cherche pas l'amitié de miss Ophélie, même si je suis sûre que c'est ce qu'il t'a vendu.

C'est effectivement ce qu'il m'avait explicitement proposé. Et j'avais trouvé l'idée plutôt bonne. S'il a pour ambition de sortir avec moi, ça ne va pas le faire... Par chance, c'est un garçon délicat, je suis certaine qu'il ne me sautera pas dessus sans des signaux clairs de ma part. Tant mieux, ma vie est assez compliquée comme ça !

Laure m'a tirée de ma rêverie.

— Je n'ai même pas pu te raconter !

— Quoi ?

— Charlie, le déjeuner !

Pitié, non ! Faites que Bertrand me rappelle pour me passer un autre savon ou qu'une canalisation explose et nous inonde, mais épargnez-moi cette épreuve !

Malheureusement, et je ne sais pas si c'est la preuve de l'absence de Dieu ou de l'existence du diable, mais rien ne s'est passé pour m'éviter un récit interminable. J'ai eu droit au détail de tous les plats qu'ils avaient dégustés. En plus des siens, elle avait goûté à tous ceux de Charlie. « C'était trop romantique de partager les plats. » Le mot « romantique » a dû revenir une bonne trentaine de fois dans son récit.

— Mais le plus romantique, c'est quand le chauffeur est descendu pour m'ouvrir la portière.

J'ai vu ce qui allait suivre, j'ai essayé d'abréger.

— Oui, tu as embrassé Charlie.

— Mais pas du tout !

— Tu ne l'as pas embrassé ?

— Tu n'y es pas, laisse-moi te raconter.

Comme si j'avais le choix...

— Au moment où je me suis penchée, il m'a prise par le cou et m'a embrassée délicatement sur les lèvres. C'était trop romantique et trop chaud !

Là, je n'ai pas pu cacher ma surprise.

— C'est lui qui t'a embrassée ?

— Bien sûr, pas le chauffeur !

Ah, il y a donc deux versions. Si j'étais une vraie amie, je croirais celle de Laure, mais j'avoue que j'ai un doute. En plus, cela m'embêterait que Charlie me mente, surtout si peu de temps après sa petite trahison. Si je veux être totalement honnête, ne serais-je pas aussi un peu jalouse de cet amour qui pourrait s'épanouir facilement, contrairement au mien ?

J'ai subi encore dix minutes d'explications sur les talents linguaux de Charlie. Heureusement qu'elle a dû partir en réunion pour l'après-midi parce que je pense que j'aurais craqué !

J'ai même quitté l'agence avant son retour.

Quand je suis arrivée au Gaumont Marignan, Christophe était déjà là, et en bien meilleure forme que la fois précédente. Il était même très bien habillé. Cela m'a rappelé notre premier rendez-vous, quand il m'attendait sur la place de la Concorde. Quand il m'a fait la bise, je suis revenue directement dans le passé, à ce moment de l'année dernière où j'avais commencé à être attirée par lui. Sa douceur pour embrasser, c'était ma madeleine de Proust.

J'ai compris en une fraction de seconde pourquoi j'étais sortie avec lui aussi longtemps. S'il n'y avait pas eu Michael, nous serions certainement encore ensemble.

La soirée a été une excellente surprise. D'abord, le film était très sympa, et Chris Pratt plutôt canon dans le premier rôle, ce qui ne gâche rien !

Après, nous sommes allés dans un sushi bar, dans une rue perpendiculaire aux Champs-Élysées. La conversation a été très amicale. À un moment, il a regardé ma main.

— Pas de bague ?

J'ai réalisé qu'il avait dû voir les photos dans *Paris Match*. J'ai décidé de rompre partiellement mon accord de confidentialité.

— Non, c'est juste un copain. La presse a tout inventé. Le *smack*, c'était pour les faire marcher et ça a fonctionné au-delà de nos espérances.

— Tu n'es pas avec lui ?

— Non.

Il a hoché la tête et changé de sujet. Le reste de la soirée s'est bien passé. Les sashimis étaient excellents, on a parlé de nos jobs et évité les sujets délicats. Les douleurs de la séparation s'estompent...

Ce qui m'a fait drôle, c'est quand il a accepté sans problème que nous partagions l'addition. Pendant tous ces mois, depuis la phase de séduction jusqu'à notre séparation, je m'étais habituée à devoir me battre pour payer ma part. Mais c'est logique, nous sommes amis, quoi que Laure puisse en dire.

Il ne m'a pas non plus raccompagnée. Nous nous sommes séparés quand j'ai changé de ligne de métro. On a juste eu quelques secondes pour une bise et se dire qu'on referait ça.

Quand j'ai retrouvé mon Roméo, je me suis aperçue que j'avais mis mon iPhone sur mode avion. J'avais trois messages, de mes deux grands-mères et de ma mère. Elles voulaient toutes me parler de l'article de *Paris Match*. J'ai réussi à comprendre que mamie avait vu l'article la première, puis téléphoné à ma mère et à mamouche pour qu'elle achète un numéro. Elle-même en avait acheté un second exemplaire au cas où le premier s'abîmerait. Elles voulaient toutes connaître les détails de mon futur mariage à Los Angeles. J'ai senti au ton de sa voix que mamie était stressée à l'idée d'une cérémonie aux États-Unis, car elle déteste l'avion et n'a pas dû employer ce moyen de transport depuis vingt ans !

Comme il est maintenant plus de minuit, je ne peux pas leur téléphoner. Je le ferai demain. Je pense qu'il y aura deux déceptions (mes deux grands-mères) et un soulagement, pour mon papa !

En écrivant ces lignes, je rassure aussi mon Roméo : nous allons continuer de vivre à Paris et il pourra toujours manger son Gourmet. Il est tellement difficile que je ne suis pas certaine qu'il pourrait s'adapter à la nourriture américaine !

16 septembre 2014, 22 heures

Ouf ! Deauville est terminé, une bonne chose de faite ! J'avais oublié que c'était aussi fatigant ! Il faut dire que l'année dernière, il y avait Michael pour me booster...

Cette année, on m'a demandé de m'occuper de Jessica Chastain. Vu le nombre d'acteurs et de réalisateurs présents à Deauville, je me suis demandé si cette désignation était le fruit du hasard ou si

Bertrand et Christine avaient eu peur que je « vampe » un autre homme. Si c'est vraiment la raison, je serais un peu énervée d'avoir cette réputation alors que pendant le Festival, je n'avais même pas couché avec Michael ! Mais, dans le fond, je m'en fous. S'occuper de Jessica Chastain, c'était top. Je l'avais vraiment découverte dans le film de Kathryn Bigelow, *Zero Dark Thirty*, sur la traque de Ben Laden. Elle était formidable et avait failli remporter l'oscar 2013 de la meilleure actrice, finalement attribué à Jennifer Lawrence. Avec moi, ça s'est super bien passé et elle m'a complimentée auprès de Bertrand. Ce n'était pas un luxe de remonter un peu ma cote !

Pour le reste du festival, dont c'était la quarantième édition, il y a eu plein de soirées et de dîners.

Mon sentiment de solitude s'est rapidement accentué dès le premier soir quand Laure est venue me trouver après la projection du film d'ouverture.

— Ophélie, il m'arrive un truc incroyable !

À moins de trente-six heures après son tête-à-tête avec le frère de Michael, j'ai supposé qu'il s'agissait toujours de lui.

— Charlie t'a envoyé un SMS pour te remercier pour le déjeuner ?

— Mais non, pas du tout !

— Pour le baiser ?

— Non, tu n'y es pas, c'est plus important que ce petit baiser que je lui ai arraché !

Tiens, sa version a changé. Je croyais que c'était lui qui l'avait embrassée...

— Je ne vois pas...

— David ! Je viens de revoir David ! Il a rompu !

Waouh ! C'était effectivement un scoop.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Après notre nuit à Venise, il lui a avoué qu'il était amoureux d'une autre. Tu te rends compte ? Il l'a quittée malgré la pression de ses parents, parce qu'il m'aime ! C'est tellement romantique !

Je n'ai pas pu m'empêcher de l'asticoter.

— Je croyais que c'était avec Charlie que c'était « trop romantique » ?

— Mais c'est incomparable. Charlie est un copain, on a juste flirté un peu. David, c'est un amour véritable, le plus grand amour de ma vie. Et puis, pour ce qui concerne le sexe, Charlie ne peut pas être aussi bien monté que David.

— Mais tu m'avais dit que Charlie avait le physique idéal et que Michael ressemblait à un nain de jardin à côté de lui ?

— Oui, mais pour la plomberie, on a deux amateurs d'un côté et un pro de l'autre.

— Donc tu vas me laisser seule dans l'appartement ?

— Oui et euh... je dois le rejoindre maintenant à l'hôtel.

— Tu plaisantes ? Bertrand et Christine ont menacé de nous virer à la moindre incartade et tu sèches le dîner d'ouverture !

Il faut avouer qu'elle avait un air un peu honteux.

— Je sais, il faudra que tu me couvres si on demande où je suis. Tu comprends, on a trop envie de célébrer nos retrouvailles. J’imagine déjà que je vais lui faire la pipe du siècle, il sera...

— Stop, je ne veux pas savoir ! C’est d’accord, je t’excuserai si nécessaire.

Elle s’est jetée sur moi pour m’embrasser.

— Merci, tu es une vraie amie.

J’ai glissé une dernière vanne.

— Mais Charlie va être désespéré.

— Charlie, honnêtement, il m’aime bien mais il ne m’aime pas. C’est toi qui lui plais. Si tu n’étais pas obnubilée par Michael, tu t’en rendrais compte et tu sauterai sur lui avant qu’il ne soit pris par une autre. Charlie est un super mec.

Elle a fait une pause.

— Pas autant que David, bien sûr, mais top quand même.

Et là-dessus, elle m’a quittée.

J’ai passé tout le dîner à réfléchir à ses propos. Étais-je vraiment amoureuse du mauvais Brown ? J’ai fini par conclure que je n’y pouvais rien, que je ne commandais pas mes sentiments. En plus, je ne suis pas certaine que Laure ait raison sur les sentiments de Charlie à mon égard. J’avoue avoir été un peu troublée quand même...

J’ai espéré pendant tout le festival recevoir des nouvelles de Michael. C’était l’anniversaire de notre rencontre et il aurait pu me laisser un message au Royal. Je suis passée tous les jours à la réception, mais il n’y a rien eu pour moi.

En revanche, un SMS très gentil de Christophe m’a rappelé notre première nuit ensemble, l’année précédente.

Ce matin, nous avons assisté au débriefing de Bertrand. Il nous a félicités, il était très content. Un peu plus tard, il m’a fait venir dans son bureau pour répéter que j’avais un vrai talent pour ce métier mais qu’il fallait que je fasse attention à la gestion de ma vie privée. C’était à la fois paternaliste et laudatif, mais plutôt gentil.

En résumé, la situation au boulot s’est améliorée mais, en revanche, toujours pas de nouvelles de Michael.

29 septembre 2014, 22 heures

Grande nouvelle du côté de Laure. Elle était dans un état pas possible ce matin.

— Ophélie, David...

Comme elle a repris le sexe à distance avec David par Skype avec l’aide de son sex-toy, je me suis dit que j’étais bonne pour l’épisode 1 383 des *Aventures sexuelles de Laure*.

— Il t'a procuré deux orgasmes ce week-end.

— Non, c'est pas ça. Enfin, oui, il m'a fait jouir trois fois mais il ne s'agit pas de ça. C'est plus important.

— Il t'a offert le dernier modèle du *rabbit*.

— Mais non, tout ne se rapporte pas au sexe, Ophélie !

Venant d'elle, j'ai trouvé la remarque savoureuse !

Je l'ai laissée parler.

— Il veut qu'on se fiance ! Il veut que j'aie habiter avec lui ! Il faut que je trouve un job là-bas, il va m'aider.

Quel choc ! Non seulement j'étais seule sentimentalement, à dix mille kilomètres de l'homme que j'aimais, mais mon amie voulait me quitter elle aussi ! Certes, j'étais contente pour elle mais j'ai vu ma vie qui s'effiloçait de plus en plus.

Toujours aucune nouvelle de Michael. J'ai échangé quelques SMS avec Charlie. Il m'a dit que son frère était très occupé par la promotion de son dernier film et la production de celui que Charlie allait réaliser. Je me suis dit que Charlie avait certainement autant de travail et qu'il trouvait quand même le temps de me répondre...

30 octobre 2014, 23 heures

Aujourd'hui, j'ai eu droit à un tremblement de terre, avec réplique.

Ce matin, j'étais encore dans le marasme habituel, celui qui dure depuis Venise et depuis que je n'ai pas de nouvelles de Michael.

Deux gros scoops sont venus bouleverser cette journée tristounette mais tranquille.

Ça a commencé par l'arrivée de Laure qui est venue jeter un numéro de *Voici* sur mon bureau.

— Pour Charlie, c'est mort.

— Quoi ?

— Je te l'avais dit, il a trouvé quelqu'un.

J'ai cherché la page et soudain, je l'ai vu en photo avec une grande brune. Ils se baladaient sur Rodeo Drive. Ils devaient être en train de faire du shopping. Il avait la main posée sur son épaule. Sur une autre photo, elle l'embrassait. Ou il l'embrassait, je ne sais pas. Enfin, ils s'embrassaient.

Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'a fait un choc. J'aurais dû être contente que mon ami trouve l'âme sœur mais je crois que c'est vraiment trop difficile de voir les autres tomber amoureux quand on galère soi-même. D'abord Laure, maintenant Charlie...

Je devais faire une drôle de tête car Laure a cherché à me remonter le moral.

— Tu sais, c'est peut-être une autre histoire bidon, une création de Robin, le sorcier de la communication. La fille est une actrice qui va jouer dans le film de Charlie. Tu ne trouves pas que c'est un peu gros ? Ça sent la campagne de lancement à plein nez. Tu ne crois pas ?

J'ai examiné les réflexions de Laure puis regardé les photos du journal.

— Non, je ne crois pas. Ils ont l'air vraiment amoureux. Ce n'est pas comme les photos de Venise avec moi. Qu'en penses-tu ?

Elle n'a rien dit et son silence voulait dire plus que n'importe quelle réponse.

J'ai enchaîné.

— On ne va pas tarder à le savoir, je lui envoie un SMS.

— Tu crois qu'il te dira la vérité s'il s'agit d'un plan bidon ?

— Oui, il me le dira.

Mon message disait :

« Hello, Charlie ! Tu as tourné un remake de Venise ou on peut vraiment t'envoyer nos vœux de bonheur cette fois ? »

Je me suis dit que vu qu'il était plus de minuit à Los Angeles, il me faudrait sûrement attendre l'après-midi pour connaître la vérité. Mais quelques minutes plus tard, mon iPhone a vibré.

« Non, le cinéma, c'est fini. Venise m'a servi de leçon. Cette fois, il s'agit de la vraie vie. »

Son SMS a été un vrai coup de poignard. Je l'ai montré à Laure sans le commenter.

Elle a essayé de positiver.

— De toute façon, tu n'es pas intéressée ; ton trip à toi, c'est Michael.

Elle a raison et malgré ça, je ne peux m'empêcher de voir cet événement comme une porte qui se ferme sur un univers potentiel de bonheur. C'est chiant, l'amour ! Pourquoi ne peut-on pas décider rationnellement de qui on va être amoureuse ! Laure n'avait pas tort quand elle disait que j'aurais dû me mettre avec Charlie...

C'est en fin d'après-midi que la seconde secousse est survenue. Laure est revenue dans mon bureau, l'air à la fois enthousiaste et embarrassé.

— Ophélie, j'ai une super nouvelle, mais c'est également un peu triste.

Elle m'a stressée à mort. Après les photos du matin, j'aurais bien demandé une trêve sur les nouvelles déprimantes.

— Vas-y.

— Je sors de chez Bertrand. Il va ouvrir un bureau à Los Angeles et il a décidé de m'en confier la responsabilité.

Ça y est, la faille de San Andreas vient de s'ouvrir, je perds mon amie pour de bon ! Hier, c'était virtuel, aujourd'hui, c'est concret. J'essaye d'affermir ma voix.

— Et tu pars quand ?

— Au début de l'année prochaine. D'ici là, je ferai quelques allers-retours pour tout organiser.

Quelques mois d'agonie avant la mort de notre relation...

Je vais rester seule avec Roméo à Paris, dans un nouvel appartement qui ne me plaira pas forcément.

Le reste de la journée a été maussade.

Ce soir, même Roméo m'a abandonnée. Pour une raison inconnue, il n'a pas passé sa soirée avec moi sur le lit à ronronner. Il a préféré se mettre dans un coin de l'appartement, sur la moquette.

C'était la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. J'ai pleuré assez longtemps. Mais je ne peux rien reprocher à Roméo ; personne ne peut imposer à son chat des câlins qu'il ne souhaite pas.

7 novembre 2014, 22 heures

« Rentrer dans le rang ». L'expression est peut-être déprimante, mais c'est sans doute celle qui qualifie le mieux ma vie en ce moment.

Cela fait maintenant plus de deux mois que je suis sans nouvelles de Michael. J'ai continué à échanger des SMS avec Charlie qui me répond toujours très gentiment mais n'a pas énormément de choses concrètes à me dire sur son frère. J'ai décidé de le laisser tranquille lui aussi, je ne veux pas le harceler. Je ne peux m'empêcher de suivre sa liaison sur Internet et dans les journaux. Sa petite amie s'appelle Amy Richardson, elle a vingt-quatre ans, mesure 1,75 m. Je préfère ne pas connaître ses mensurations, mais j'ai vu qu'elle avait fait du mannequinat pour payer ses études. En plus d'être canon, c'est également une tête. Elle aurait pu passer le concours d'avocat, mais elle a été repérée avant dans son cours de théâtre et a été engagée pour jouer dans une série télévisée. Le film de Charlie sera son premier long métrage. Ils se sont rencontrés lors du casting et visiblement ça a été *love at first sight* !

Même chose du côté de Laure, elle est folle amoureuse. Elle est allée à Los Angeles à deux reprises et j'ai mesuré ce qu'allait être concrètement ma vie à l'agence à partir de l'année prochaine : un océan de tristesse !

Ce soir, je suis retournée au cinéma avec Christophe, pour voir *Interstellar* de Christopher Nolan. Ça m'a fait un bien fou. D'abord, Christopher Nolan est un de mes réalisateurs préférés. Je suis une fan depuis *Memento*, j'ai vu *Inception* et tous les *Batman*. Le casting est dingue : Matthew McConaughey, Anne Hathaway, Michael Caine, Casey Affleck, sans oublier Jessica Chastain. Quand je me suis occupée d'elle à Deauville, elle m'avait parlé du tournage d'*Interstellar* et de tous les espoirs qu'elle mettait dans ce film. Eh bien, elle avait raison, le film était top ! En plus, c'était encore un genre qui peut nous plaire à tous les deux. Je ne me verrais pas entraîner Christophe pour voir un film de Lars von Trier !

Le dîner qui a suivi a été le plus réussi depuis notre rupture. Christophe a retrouvé toute sa confiance et cela rejaillit sur nos échanges. À la fin, il a insisté pour m'inviter car il vient d'être promu chez Ubisoft.

La nuit était froide mais claire et il m'a raccompagnée jusqu'à la porte de l'immeuble. Il a essayé d'apercevoir la fenêtre de notre appartement, enfin de mon appartement.

— On était bien, là.

Ce n'était pas une question, mais une affirmation.

— Ophélie, je regrette vraiment ce qui s'est passé l'été dernier. Je me suis aperçu ces derniers mois que je t'aime toujours. Je ne suis sorti avec personne depuis notre séparation.

C'était assez émouvant et je ne sais pas si j'étais prête à recevoir cet aveu. J'ai fait un trait d'humour pour cacher ma gêne.

— Laure aurait certainement un sex-toy à te conseiller.

La remarque n'était pas vraiment délicate, mais il est gentiment entré dans le jeu.

— Oui, j'imagine qu'elle aurait sans doute une sorte de trayeuse à me vendre.

J'ai fait une grimace.

— Je préfère ne pas visualiser la chose !

— Le problème, c'est que le manque ne se situe pas à ce niveau-là, il est localisé plus haut.

Il a porté la main à son cœur. Là, j'étais très touchée, je n'ai rien dit.

— J'ai bien réfléchi. Ton histoire avec Michael est peut-être un mal pour un bien. Quand nous étions ensemble, il était toujours présent dans un coin de ton esprit. C'était un être parfait que je ne pouvais pas battre. Maintenant que tu l'as connu dans la réalité, tu peux apprécier ses qualités et ses défauts. Je pense que je peux à présent relever le défi et te le faire oublier.

J'ai eu deux pensées opposées. Je me suis dit que Christophe n'avait aucune chance d'effacer le souvenir de Michael, qu'il ne lui arrivait pas à la cheville. En même temps, si quelqu'un peut m'aider à faire mon deuil, c'est bien lui. Avec Christophe, j'ai la garantie d'être avec un mec normal, équilibré, bon amant, gentil, attentionné. Certes, il ne me procurera pas les mêmes orgasmes que Michael, mais je suis bien consciente de devoir ceux-ci à la dimension fantasmagorique de ma liaison.

Avec Christophe, j'abandonnerais le rêve trompeur d'une vie avec une étoile pour revenir sur terre et profiter de la vie réelle. Comme Laure... comme tout le monde.

— Ophélie, on peut prendre notre temps mais je veux être à nouveau avec toi, parce que je t'aime. Tu n'as pas à me répondre tout de suite, c'est un sujet qui exige réflexion.

Ça, c'est le moins que l'on puisse dire...

Finalement, il m'a prise dans ses bras et m'a fait la bise. Puis il m'a regardée, s'est avancé timidement et a déposé un petit baiser sur mes lèvres. Cela ressemble beaucoup au premier baiser que nous avons échangé après notre sortie au jardin des Tuileries. Sauf qu'à cette époque, c'est moi qui l'avais embrassé.

Quand je suis remontée, j'ai partagé la nouvelle avec Roméo.

— Roméo, il est possible que Christophe te donne à nouveau ton Gourmet un de ces jours.

Mon chat est venu se frotter contre mes jambes comme s'il voulait me signifier que c'était une bonne nouvelle. Mais peut-être est-ce juste la perspective d'avoir plus de pâté Gourmet, qui sait ?

20 novembre 2014, 22 heures

Depuis quinze jours, Christophe et moi nous voyons plus régulièrement. Nous sommes même allés à deux reprises chez des amis à lui. Au début, c'était un peu bizarre mais ils ont été gentils et m'ont mise à l'aise. En fait, c'est comme si on était un couple mais on n'en est pas un. Par moments, Christophe me prend la main, mais c'est toujours pour traverser la rue ou quand il y a foule. Il est extrêmement délicat. Quand il a dit qu'il voulait prendre son temps avec moi, il n'a pas menti. Nous avons pris l'habitude de nous faire un petit *bisou* sur la bouche quand il me raccompagne. Un seul, jamais plus. Il me traite comme si j'étais en convalescence de l'amour et je crois qu'il a raison.

Laure agit de la même manière, ce qui est beaucoup plus surprenant de sa part. Quand j'ai commencé à sortir régulièrement avec Christophe, j'étais certaine que mon amie allait me mettre la pression pour savoir si j'avais « consommé ». Eh bien non ! Elle m'écoutait religieusement sans faire aucune plaisanterie. Elle n'a pas non plus rappelé que reprendre une relation avec un ex était une mauvaise chose. Ce serait mal venue maintenant qu'elle a retrouvé David !

Ce soir, Christophe avait une proposition à me faire.

— Ophélie, tu ne voudrais pas venir avec moi faire l'ouverture de la saison de ski à Val d'Isère ? Je suis invité par Frédéric et Agnès, ils ont un appart là-bas.

— Mais ils skient comme des dieux, je ne pourrai pas suivre.

— Ne t'inquiète pas, je skierai avec toi.

— Je croyais que tu n'aimais que le hors-piste ? Moi, j'en suis incapable, tu ne pourras même pas m'emmener sur des noires.

— Aucun problème. Pour partager ce moment avec toi, je suis prêt à me cantonner aux pistes bleue et verte.

— Tu es sûr ?

— Certain... Mais il faut que je précise qu'on dormira ensemble. Ça ne te gêne pas ?

Ça m'a rappelé la nuit où je l'avais allumé en petite tenue dans son lit, à la veille de son départ pour le Canada.

— On l'a déjà fait. À condition que tu restes sage.

— D'accord, mais cette fois, pas de petite culotte-tee-shirt pour dormir. Tu emportes ton pyjama en pilou, façon grand-mère.

— Je n'en ai pas !

— Tu te débrouilles !

— Et toi, tu t'achètes une ceinture de chasteté ! C'est quand, ce petit week-end ?

— Dans dix jours. On part en voiture le vendredi 28 et on revient le dimanche soir. Alors c'est bon, tu viens ?

J'ai réfléchi un court instant. Pourquoi pas ? Il semble que ma vie prenne cette direction, alors pourquoi se priver d'un bon moment, de la neige et des raclettes ?

— Oui.

— Top !

Il m'a prise dans ses bras, m'a serrée plus longtemps que d'habitude. Je sentais mon cœur se réchauffer. Quand il m'a embrassée, c'était un tout petit peu plus qu'un simple *smack* de ma part. Mes lèvres se sont ouvertes pour un baiser plus affectueux. En vérité, j'ai dû me retenir de ne pas aller plus loin et il m'a fallu chapitrer ma langue pour qu'elle se tienne tranquille ! Il est encore trop tôt, mais je devrais penser à prendre un rendez-vous chez ma gynéco pour qu'elle me prescrive la pilule. Je ne parierais pas que je vais finir l'année sans retrouver une vie sexuelle !

27 novembre 2014, 23 heures

Le choix le plus difficile de ma vie. Si j'avais reçu la même proposition il y a un mois, j'aurais certainement sauté de joie et immédiatement accepté. Maintenant, c'est quand même plus compliqué. Un vrai dilemme.

Ce matin, vers 11 heures, Laure et moi étions en train de travailler quand l'accueil m'a appelée. Un coursier m'attendait. Pour des raisons de sécurité, nous sommes obligés de nous déplacer pour aller chercher les paquets. Comme j'étais en pleine rédaction d'un dossier de presse un peu complexe, cette interruption m'a un peu énervée.

Je suis rapidement descendue le chercher. C'était un paquet d'environ trente centimètres sur soixante. Je l'ai posé sur mon bureau sans l'ouvrir pour pouvoir finir mon article. C'était sans compter Miss Curieuse. Pour une fois qu'elle n'était pas en Californie, elle m'a fait tout un cirque.

— Ophélie, tu n'ouvres pas ton paquet ?

— Dans cinq minutes, je dois finir ça.

C'est amusant ce que je peux être optimiste et irréaliste, par moments. Laure a pris le paquet.

— Ça vient des États-Unis ! Vas-y, ouvre, tu finiras ton truc plus tard.

J'ai compris qu'il valait mieux obtempérer. Quand j'ai ouvert, j'ai tout de suite eu un frisson : le magnifique masque vénitien bleu clair m'a vite donné une idée de l'expéditeur. Mon esprit est immédiatement revenu sur ces moments merveilleux, notre danse, cet incroyable épisode amoureux dans la gondole. Et puis, d'autres pensées et souvenirs moins positifs se sont formés. Était-ce de l'amour ou du sexe ? Je pense que j'aurais été capable de surmonter tout le cirque avec Charlie, Robin et les journaux si seulement Michael m'avait donné des nouvelles. Mais près de trois mois sans aucun signe de vie, ce n'est pas humain. J'ai beaucoup souffert et mon cœur s'est asséché. Je ne sais pas si je l'aime encore, mais je sais quelle peine il peut me causer. J'essaie de recommencer à construire avec Christophe et je n'ai pas besoin de complications.

Il y avait une seconde boîte portant le sigle de la marque La Perla et une enveloppe. J'ai pris l'enveloppe, Laure s'est jetée sur le paquet.

— Ce doit être de la lingerie. Ça vient de Rodeo Drive, ouvre-le !

Avec la marque imprimée sur le carton, pas besoin d'être Sherlock Holmes pour deviner. Mais moi, ce qui m'importait, c'était l'enveloppe.

— Ouvre si tu veux.

— C'est vrai, je peux ?

Son regard avait le même éclat que celui d'une petite fille qui reçoit sa première Barbie à l'âge de trois ans. Le problème, c'est que mon amie est plus près des trente... J'ai ouvert l'enveloppe pour trouver une lettre imprimée ainsi qu'une invitation. La lettre était signée de deux initiales : GC. J'ai compris après quelques instants. Giacomo Casanova, très subtil !

Le message était bref et explicite.

« Comme promis, je t'informe de ma venue à Londres et suis prêt à faire avec toi un remake de notre soirée vénitienne. Je t'ai prévu un autre déguisement, plus léger cette fois mais qui devrait souligner ta beauté d'une autre manière. Je suis impatient de te voir. GC. »

Le message m'a laissée froide, il ne contenait sans doute pas ce que j'attendais après tant de temps sans nouvelles.

J'ai été interrompue dans mes réflexions par un cri de Laure.

— Waouh, c'est trop beau !

Elle exhibait devant elle une guêpière en dentelle rouge. On aurait dit celle que j'avais essayée dans la cabine de Carolina, dans une couleur différente. Michael avait dû, consciemment ou inconsciemment, se souvenir de m'avoir vue dans cette tenue mais heureusement, il n'avait pas eu la goujaterie d'en prendre une dans la collection de sa femme. Au moins, il avait choisi une autre marque !

Je n'étais pas aussi enthousiasmée par le cadeau que mon amie. Il faut dire que m'envoyer de la lingerie avant de me voir, c'était un peu trop explicite, pas très romantique.

— Regarde, Ophélie, il y a aussi une culotte assortie et des bas ! C'est le modèle Misaki, trop classe !

Selon moi, honnêtement, la dentelle rouge n'est pas très érotique, c'est trop sexe. Quand je serai plus vieille, peut-être...

L'invitation concernait la première du film *World Trade Center Cop*, avec Michael Brown dans le rôle principal. Il y avait une note manuscrite.

« Je vous appelle dans l'après-midi. Joël, PA de Michael Brown. »

« PA », *personal assistant* de Michael Brown ! Joël prend des risques à établir un lien entre Michael et moi, je ne sais pas si Robert est au courant et approuve ce genre de choses.

Soudain, j'ai noté la date en haut du carton : samedi 29 novembre, dans deux jours ! Bon, c'est réglé, c'est le week-end au ski avec Christophe, Agnès et Frédéric.

Laure m'a interpellée.

— Alors, que veut ton Michael ?

La formulation m'a énervée.

— Ce n'est pas mon Michael, en tout cas ça ne l'est plus. Je ne suis même pas sûre que ça l'a été un jour...

— Il veut te voir ?

— Devine... Je pense que le cadeau peut te fournir la réponse.

— Tu vas y aller ?

Visiblement, Laure a suivi mon évolution psychologique. Il y a deux mois, elle se serait réjouie de ces retrouvailles à venir, aujourd'hui elle demande si je vais y aller.

— Je ne peux pas, je vais à Val d'Isère avec Christophe ce week-end.

— Tu es sûre de ta décision ?

— Oui, je me suis engagée et je pense que c'est préférable. Mon histoire avec Michael ne mène nulle part.

Elle hoche la tête. Je ne sais pas si elle approuve ou si elle entérine l'information. En tout cas, elle s'abstient de me donner son avis. Après m'avoir vue attendre, me morfondre pendant des semaines, son opinion sur Michael a dû changer. Fin août, elle me poussait à le rejoindre ; maintenant, elle ne dit plus rien...

Nous rangeons la lingerie dans sa boîte, que je mets sous mon bureau avec le mot et le carton d'invitation.

Nous n'en parlons plus de toute la matinée. Je suis contente de ma façon de gérer la situation. Je ne suis pas obnubilée par ce retour inattendu et j'arrive à me concentrer sans problème sur mon travail. Est-ce le signe que je suis en train de tourner la page ?

Je passe tout le début d'après-midi à figoler le dossier de presse. Vers 16 h 30, mon téléphone sonne.

— Ophélie ?

C'est une voix américaine.

— Oui.

— Bonjour, je suis Joël, l'assistant de Michael. Comment allez-vous ?

Toujours cette curieuse habitude culturelle de demander à des gens comment ils vont alors qu'on ne les connaît pas !

— Très bien et vous ?

— Bien, merci. Vous avez reçu le paquet de Michael ?

— Oui.

— Vous avez aimé la lingerie ?

Curieux que l'assistant me demande si j'ai aimé un cadeau de son boss. C'est le problème d'un grand nombre d'assistants dans ce métier, ils se prennent pour le calife à la place du calife. Il veut mon opinion, il va l'avoir !

— Pour être honnête, Joël, pas vraiment.

Il a l'air très surpris.

— La guépière ne vous plaît pas ?

— C'est la couleur. Je trouve que cela vieillit.

— Moi, j'ai eu un vrai coup de cœur quand la vendeuse de la boutique de Rodéo Drive me l'a montrée ! Mais je reconnais que cela aurait été plus facile de choisir en vous connaissant.

OK, je comprends mieux pourquoi il s'intéresse autant à ma réaction si c'est lui qui s'est occupé du cadeau. Il est d'ailleurs assez décevant de penser que Michael s'est contenté de payer. D'un autre côté s'il allait lui-même acheter de la lingerie chez La Perla à Beverly Hills, il ferait à coup sûr la une de tous les tabloïds ! D'autant plus que je ne fais vraiment pas les mêmes mensurations que Carolina !

Joël semble un peu déprimé, je décide de lui remonter le moral. Après tout, il m'appelle avant 8 heures de Los Angeles et je suis certaine que s'occuper de Michael ne doit pas toujours être de tout repos.

— Comprenez-moi bien, Joël, la lingerie est très jolie, c'est juste que la couleur ne m'emballe pas.

— Je comprends, je vais m'en occuper dès que nous aurons raccroché.

Que veut-il dire par là.

— Ophélie, il faut que je vous parle du week-end. Je vais vous réserver un billet d'Eurostar, un taxi à Paris et à Londres ainsi qu'une chambre d'hôtel...

Je le coupe.

— Inutile, Joël, je ne peux pas venir. Je suis prise.

Il a l'air désespéré.

— Oh, c'est dommage, Michael va être si déçu !

— Peut-être, mais vous le remercirez de ma part.

— Bien sûr. Je dois vous laisser. Au revoir, Ophélie.

Il m'a à peine laissé le temps de le saluer. J'espère qu'il ne va pas se faire engueuler à cause de moi.

Après avoir raccroché, je tiens toujours bien le coup mais je dois avouer que cette conversation a provoqué une petite contraction au niveau de mon plexus solaire. Ce n'est pas si facile de renoncer aux luxueux « voyages organisés Michael Brown ».

Mais le supplice chinois ne fait que commencer.

À 18 heures, l'accueil m'appelle à nouveau.

— Ophélie, il y a quelqu'un pour vous.

Surprenant, je n'ai pas de rendez-vous prévu.

— C'est qui ?

— Une personne de la boutique La Perla.

C'est pas vrai, Joël a envoyé quelqu'un pour échanger ma guêpière ! Si Bertrand ou Christine arrivent maintenant, ça va être ma fête !

— J'arrive.

Je prends le paquet sous le bureau et me précipite vers l'ascenseur.

Une jeune femme élégante m'attend avec un grand sac de la marque. Moins discret, c'est difficile ! Je l'entraîne à l'écart.

Elle ouvre le paquet pour vérifier les articles. Quand je pense que n'importe qui pourrait nous voir, je suis verte.

Heureusement, elle referme rapidement la boîte.

— Mademoiselle, nous vous avons apporté les mêmes articles en noir dans cette taille, et dans la taille supérieure au cas où cela n'irait pas.

Je rêve, elle croit qu'il y a une cabine d'essayage au Ciné Organisation ? Elle ne pense quand même pas que je vais utiliser les toilettes ? Je me vois bien sortir des toilettes des femmes au moment où Bertrand quitterait celles des hommes.

— Bertrand, que pensez-vous de ma tenue ?

— Cela vous va à ravir, Ophélie.

— Vous ne pensez pas que c'est un peu trop serré ? Peut-être devrais-je essayer la taille supérieure ?

— Faites, Ophélie, faites. Si vous voulez, je peux vous aider à la passer...

Quel cauchemar ! Je préfère conclure mon échange avec l'élégante vendeuse le plus vite possible.

— Merci, la taille me va parfaitement.

Sur ce, je me dépêche de partir. Il est quand même fou, ce Joël ! Fou mais assez efficace pour obtenir le changement d'un article et sa livraison en quatre-vingt-dix minutes alors qu'il se trouve à dix mille kilomètres de distance.

Quand je remonte, Laure me regarde, interrogative.

— Alors, c'était quoi ?

— C'était une employée de La Perla qui m'a échangé ma lingerie contre un modèle noir.

— Mais puisque tu n'y vas pas, tu ne voulais pas renvoyer le paquet ?

Merde, elle n'a pas tort. En plus, j'ai déjà la guêpière de Carolina. Que vais-je faire de celle-ci ? Je ne suis pas certaine que Christophe apprécie ce genre de lingerie sophistiquée. Et s'il apprend qu'elle vient de Michael, ça va sérieusement le refroidir.

Moins de dix minutes plus tard, mon téléphone sonne. Toujours les États-Unis.

— Bonjour, Ophélie, c'est Joël. Je crois que vous avez pu échanger votre cadeau. Est-ce que la couleur vous convient mieux ?

Ce n'est pas vrai, cette organisation quasi militaire commence à me taper sur le système.

— Merci Joël, c'est gentil de votre part.

— Je vous en prie. J'ai quelqu'un qui veut vous parler, laissez-moi vous connecter.

Zut, il va me passer Michael. J'ai longtemps attendu cet appel, mais maintenant que le moment arrive, je suis stressée et pas certaine de vouloir lui parler.

— Ophélie ?

Ce n'est pas la voix de Michael ! Je suis finalement plus déçue que soulagée. J'ai reconnu immédiatement mon interlocuteur.

— Bonjour, Robin.

— Bonjour, Ophélie. Je me permets de vous déranger quelques instants pour vous parler de l'invitation de Michael à Londres. Joël m'a dit que vous aviez décliné.

— C'est exact, je ne peux pas venir.

Je sens mon interlocuteur agacé.

— C'est extrêmement dommage. L'avant-première va être extraordinaire, il va y avoir un dîner dans un restaurant branché, The Ivy, puis nous terminerons au club Maddox. Vous avez déjà entendu parler du Maddox ?

— Non.

— C'est un club hyper sexy et branché. On y voit beaucoup de stars, et même des membres de la famille royale. Vous devriez vraiment venir.

— Je ne doute pas que le programme de la soirée soit fantastique, mais je suis engagée ailleurs.

Il m'a énervée avec sa campagne de communication pour sa soirée londonienne. Étant donné que c'est lui qui organise, il ne va pas m'en dire du mal ! Je décide de lui balancer une petite pique.

— Mon absence devrait vous ravir, Robin.

— Pas du tout, Ophélie, j'aurais beaucoup de plaisir à vous voir. Et ça compte tellement pour Michael.

Ce genre d'information, je m'en passerais bien. Moi qui suis en train de fonder ma nouvelle vie sur l'idée que Michael n'en a rien à faire de moi !

— Tout de même, Robin, je vous enlève une épine du pied en ce qui concerne la presse et les paparazzis.

Il rit, un rire sardonique.

— Ceux-là, ils n'ont aucune chance ! J'ai privatisé le Maddox pour Michael et ses invités.

— Vous savez, pour en revenir à Michael, je ne crois pas que ma venue soit aussi importante pour lui que vous le dites.

Là, je suis un peu allée à la pêche aux compliments, *fishing for compliments*, comme on dit en anglais. En réalité, j'ai tellement envie qu'il me certifie que j'ai tort. Et ça ne manque pas...

— Je suis obligé de vous contredire, Ophélie. Quand Joël lui a appris la nouvelle, il s'est mis en colère et a exigé que je m'occupe personnellement de vous convaincre. Il a dit « par tous les moyens ».

Il faut reconnaître que c'est extrêmement flatteur. Voilà le problème avec mon signe astrologique : quelques propos flatteurs et le Lion se met à ronronner !

— Mais pourquoi mettre toute cette pression sur vous, Robin ?

— Parce qu'il me rend responsable de la faible fréquence de vos échanges. Il n'a pas tort et je dois avouer qu'avec les événements des derniers mois, je lui ai vraiment demandé de s'abstenir de vous contacter.

Alors là, c'est un scoop ! Ainsi, Michael n'est pas responsable de ce long silence. Il est, comme moi, victime de Robin et peut-être de Robert.

Je m'aperçois que je fonds et que, sans le week-end au ski, je foncerais à Londres malgré mon ressentiment.

— Ophélie, il faut vraiment que vous vous libériez, c'est vital.

« Vital », c'est bien un mot de communicant !

— Le mot me semble excessif, Robin. Je ne crois pas que nous en soyons là.

— Je peux vous assurer que Michael va être extrêmement contrarié. Il est même capable d'annuler son voyage à Londres.

Il exagère, non ? S'il dit vrai, il me présente son patron sous un jour peu flatteur. J'avoue n'avoir pas été confrontée à ce côté « enfant gâté » chez Michael.

— Vous n'aurez qu'à lui présenter quelqu'un d'autre. Londres regorge de top-modèles.

— Il a refusé catégoriquement. Il ne veut que vous.

Robin lui a donc déjà fait cette proposition...

— Je vous en prie, promettez-moi au moins d'y réfléchir sérieusement. Vous pouvez décider demain matin, il sera encore temps de nous organiser.

J'aurais dû rester ferme sur mes positions et ne laisser aucune ouverture, mais j'ai été un peu lâche...

— Très bien, Robin, je vous promets d'y réfléchir.

Quand j'ai raccroché, Laure me regardait avec des yeux ronds comme des soucoupes.

— Tu vas y aller finalement ?

— Non, mais il me harcelait et c'était la seule façon de m'en débarrasser.

Elle n'a pas l'air convaincue. Il faut que je lui parle de la révélation de Robin.

— Tu sais, si Michael ne m'a pas appelée ces derniers mois, c'est que Robin ne voulait pas qu'il le fasse !

Son regard affiche un scepticisme certain.

— C'est un aveu de Robin ?

— Oui.

— Et tu ne trouves pas ça un peu gros ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, tu viens de refuser de rejoindre Michael à Londres. Il est possible, probable même, qu'ils aient compris que tu boudais à cause des trois mois sans nouvelles. « L'aveu » de Robin dédouane Michael. Il t'avait promis de t'inviter à son prochain voyage en Europe, il tient parole et les deux victimes vont donc pouvoir se retrouver amoureusement.

— Les deux victimes ?

— Oui, Michael et toi. À cause du vilain Robin, vous avez souffert chacun de votre côté. C'est la vieille histoire de *Roméo et Juliette* revisitée.

C'est déjà pertinent mais elle insiste.

— Tu ne trouves pas bizarre cette soudaine confession de la part d'un pro de la communication ? Ça m'étonnerait qu'il ait lâché ça par inadvertance.

Je commence à être convaincue.

— Dans ce cas, c'est vraiment un salopard ! Et Michael ne vaudrait guère mieux. D'ailleurs, il ne m'a pas appelée lui-même.

— Donc tu ne vas pas y aller ?

— Non. Il ne daigne même pas s'investir personnellement. Je ne vais pas faire d'effort pour lui. Je le dirai à Robin demain.

La discussion était close, j'avais pris ma décision. Mais les propos de Robin résonnaient dans mon esprit. Et si Laure avait tort, si Michael avait vraiment été empêché de m'appeler ? Après tout, il a respecté sa promesse en m'invitant pour son premier voyage en Europe depuis Venise. Il avait été si gentil, à Venise... avec moi. Bien sûr il y avait eu du sexe mais il y avait beaucoup plus que cela entre nous.

C'est comme pour la guêpière rouge, j'ai peut-être réagi de façon excessive. Je sais que Michael est très porté sur le sexe, mais cela ne signifie pas qu'il ne tient pas à moi. D'ailleurs, il m'a déjà offert des cadeaux beaucoup plus chauds...

De toute façon, ce que j'ai dit à Robin est vrai : je ne pourrais pas y aller même si je le souhaitais. Je ne peux pas planter Christophe à quarante-huit heures du départ.

Depuis que je suis rentrée, il y a près de trois heures, je suis torturée. Je ne peux pas accepter d'aller à Londres mais cette décision rationnelle me tue à petit feu.

Même le ronronnement de mon chat n'arrive pas à remplir son office d'antistress.

Je vais me coucher maintenant, mais je ne vois vraiment pas comment je vais pouvoir dormir !

28 novembre 2014, 1 heure du matin

Quand le téléphone a sonné, j'ai eu l'impression que l'on était au milieu de la nuit. J'ai allumé et regardé ma montre. En fait, je dormais certainement depuis moins d'une heure mais j'étais complètement dans les vapes. J'ai bondi sur mon téléphone. « Numéro inconnu ». J'ai quand même décroché.

— Est-ce que je réveille la Belle au bois dormant ?

— Michael ! C'est le milieu de la nuit à Paris ! Et puis, ce qui réveille la Belle au bois dormant, c'est le baiser du prince charmant.

Il a pris sa voix de velours.

— J'aurais beaucoup aimé te réveiller avec un baiser...

— Cela ne marcherait pas, tu n'es pas le prince charmant.

— Ah bon ? Je suis déçu. Tellement de gens à Los Angeles prétendent que je suis même mieux que ça.

— C'est le problème de ton milieu, Michael. Ta cour te fait perdre le sens des réalités.

— Waouh, c'est envoyé ! C'est pour cela que j'ai tant besoin de toi, Ophélie : pour me ramener sur terre.

Comme je m'étais réveillée du mauvais pied, je ne l'ai pas loupé.

— Michael, ton point commun avec le prince du conte de Perrault, c'est qu'il l'a réveillée au bout de cent ans. Je pense que tu as dû me faire attendre autant de temps avant de me donner de tes nouvelles.

Son ton est devenu sérieux.

— Ophélie, tu sais que je tiens à toi et que j'aurais rêvé de te voir, mais ce n'était pas possible.

— Tu aurais pu me donner des nouvelles.

— Oui, j'aurais pu mais ce n'est pas facile. Et puis, j'avais peur que cela me rende ton absence plus difficile à vivre.

— Tu as pensé à moi, à ce que je pouvais ressentir ?

— Je suis sincèrement désolé si je t'ai fait souffrir, ce n'était pas volontaire.

Il fait une courte pause.

— Et ce n'est pas une raison pour me punir.

— Te punir ? Moi ?

— Oui, en refusant de me voir quand je peux enfin tenir ma promesse.

— Mais, Michael, je suis prise !

— Tu imagines Cendrillon recevant le prince venu lui faire essayer le soulier avec un « Désolée, j'ai un autre engagement » ?

L'image me fait sourire. C'est ça le problème avec Michael, c'est qu'il est si charmant qu'il arrive à vous faire oublier votre rancœur à son égard.

— Michael, tu devrais consulter. À ton âge, se prendre encore pour le prince de tous les contes de Perrault, c'est assez inquiétant.

— Et détourner un avion pour aller chercher sa bien-aimée, cela mérite-t-il aussi une séance de psychanalyse ?

C'est quoi ce nouveau délire ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu es près de ton ordinateur ?

— Il est éteint.

— Rallume-le.

Crise d'autoritarisme, typique des hommes puissants.

Nous restons silencieux le temps que la pomme de mon Apple laisse place à la messagerie.

— Tu as reçu le message de Joël ?

— Oui, il y a un fichier joint.

— Ouvre-le.

Il s'agit de documents en anglais scannés. Je n'ai pas envie de me plonger dans l'étude de ces fichiers.

— Michael, il est tard, dis-moi ce que c'est.

— Ce sont des plans de vol. Le premier concerne le trajet Los Angeles-Londres prévu pour mon équipe et moi. Passe à la deuxième page.

— OK, j’y suis.

— Tu vois, il s’agit d’un vol Londres-Paris sur la deuxième page et d’un vol Paris-Londres sur la troisième.

J’ai beau ne pas être bien réveillée, je crois comprendre ce qu’il m’explique patiemment.

— Tu envoies ton avion me chercher à Paris ?

— Non, Ophélie, rectification : je viens te chercher avec mon avion.

Alors là, le traditionnel carrosse est enterré !

— Et pourquoi pas un Los Angeles-Paris puis un Paris-Londres ? Tu aurais économisé un trajet.

— Parce que ce qu’il y a entre toi et moi ne concerne pas les autres. Je ne veux pas leur imposer ce détour...

Quelle classe, quelle élégance !

— ... et parce que je préfère être seul avec toi.

En plus, il est romantique !

Merde, comment lui dire non après ça ? Je tente une dernière protestation.

— Michael, j’ai déjà des engagements, je ne peux pas venir.

— Je sais, Joël et Robin ont tenté de me convaincre que tu ne pouvais pas venir. Ils n’ont pas réussi. Je viens à Paris et j’envoie une voiture à ton domicile à 11 h 30. Elle t’attendra aussi longtemps qu’il le faudra et moi, je t’attendrai dans l’avion, tout le week-end si c’est nécessaire.

Il est dingue.

— Mais c’est impossible, il y a l’avant-première et le dîner !

— Tu oublies les *junkets* samedi soir et dimanche matin.

Complètement inconscient ou plutôt trop conscient de ce qu’il va rater ! Il va vraiment le faire ou c’est juste pour me mettre la pression ?

— Mais tu vas créer un scandale terrible !

— Je sais, mais je ne supporterai pas d’être aussi près de toi et de ne pas pouvoir te voir.

Je sens qu’il est capable de le faire. Il est fou mais c’est quand même une belle déclaration d’amour.

— La voiture samedi à 11 h 30 chez toi. Tu monteras dedans ? J’ai tellement besoin de toi.

Il était tard, un homme que j’aimais depuis quinze ans m’a montré la plus belle preuve d’amour possible, j’ai craqué. Malgré trois mois de silence, mon désespoir, Christophe, mon engagement, le week-end au ski...

— Oui, Michael, je serai dans la voiture.

28 novembre 2014, 22 heures

Je déteste mentir et je ne pensais pas être très douée, mais aujourd'hui, j'ai fait un effort pour protéger Christophe. Nécessité fait loi !

La nuit n'a pas été de tout repos. Un mélange d'excitation, de culpabilité et d'angoisse a rendu mon sommeil intermittent.

Au petit matin, je me demandais comment aborder le sujet avec Christophe. J'ai repoussé la décision car je voulais le conseil de Laure. Il a d'abord fallu affronter sa réaction sur mon changement de décision.

— Mais tu disais hier que tu ne voulais pas y aller !

— Oui, mais c'est parce qu'il n'avait pas pris la peine de m'inviter lui-même. Non seulement il m'a téléphoné, mais il vient me chercher en jet !

— Il faut reconnaître qu'il sait y faire... Il sera avec son équipe ?

— Non, il les dépose à Londres et vient me chercher ensuite.

— Ah, alors là, tu as de grandes chances de rejoindre le MHC.

— C'est quoi ?

— Le Mile High Club !

— Jamais entendu parler.

— C'est le club de tous ceux qui ont baisé à plus d'un mile d'altitude, c'est-à-dire, plus basiquement, ceux qui l'ont fait en avion.

Les connaissances de Laure en matière de sexualité n'ont décidément pas de limite !

— Tu plaisantes, on ne va pas faire ça ! Il y aura certainement des hôtesses, les pilotes.

— Les pilotes, ils sont dans la cabine de pilotage...

— Bon, ce n'est pas le sujet. Aide-moi, comment je fais, pour Christophe ?

— Tu as deux solutions, soit tu lui dis la vérité et tu as de grandes chances de le perdre définitivement, soit tu te débrouilles pour trouver une excuse.

J'étais arrivée à la même conclusion. Elle ne m'éclairait donc pas sur la conduite à tenir. J'ai pris le mors aux dents, mon téléphone en main et je l'ai appelé.

Il m'a répondu d'une voix pleine d'entrain. Ça m'a brisé le cœur, mais confortée dans ma décision de lui mentir.

— Christophe, j'ai une mauvaise nouvelle. J'ai un truc au boulot, je suis prise ce week-end. Je ne pourrai pas venir avec vous.

L'enthousiasme a chuté brutalement à l'autre bout du fil.

— Tu ne viens pas ?

— Non, une de mes collègues est malade et je dois la remplacer.

Il y a eu un silence.

— C'est parce qu'on doit dormir ensemble ?

Sa question était mignonne et ça m'a détendue. J'ai ri.

— Non, rien à voir, je te promets...

Il n'a rien dit.

— Christophe, je vais t'inviter à dîner chez moi et, pour te prouver que ce n'est pas la raison de ma défection ces deux prochains jours, tu pourras rester dormir avec moi si tu veux.

Laure m'a regardée comme si j'étais devenue folle. Mais la proposition a eu l'air de plaire à Christophe.

— D'accord, j'accepte. Je te montrerai les images que j'aurais filmées avec ma GoPro et tu te mordras les doigts de ne pas être venue.

— OK, disons mercredi prochain. Excuse-moi auprès de Frédéric et d'Agnès. Amusez-vous bien et soyez prudents.

Nous nous sommes quittés bons amis, ce qui n'était pas gagné au début de notre appel. J'étais assez contente de moi.

Laure a refroidi mon enthousiasme.

— Tu vas lui refaire le coup du lit partagé bien sagement ?

J'ai répondu sèchement.

— Peut-être pas, peut-être que nous allons coucher ensemble.

Elle a eu un air horrifié.

— Ophélie, je ne te reconnais plus. Tu te rends compte que tu vas certainement coucher avec Michael ce week-end ?

— Oui.

— Et tu recommencerais avec Christophe trois jours plus tard ?

— Pourquoi pas ? Tu n'as jamais fait ce genre de choses ?

— Moi oui, j'ai même fait deux mecs en un week-end, mais tu n'es pas moi, cela ne te ressemble pas.

— Eh bien, j'en ai marre de me ressembler, de me retenir de vivre. Je n'ai pas eu de rapports pendant trois mois. Si je dois coucher avec deux hommes et que je les aime tous les deux, tant pis ou, plutôt, tant mieux !

Elle est restée silencieuse.

— De toute façon, on ne peut pas prédire le futur. Si ça se trouve, l'avion de Michael va s'écraser et tu viendras à mon enterrement avec Christophe...

— Arrête ! C'est horrible ! Comment peux-tu dire des choses pareilles ?

Il est vrai que c'était une vision assez noire du futur. Ça a mis fin à notre discussion.

Ce soir, j'ai réfléchi à tout ça. Je deviens fataliste : je maximise les possibilités et le destin fera son choix. En tout cas, il est fort probable que ces cinq prochains jours changent ma vie.

29 novembre 2014, 19 h 30

Michael Brown est dingue, je peux l'affirmer officiellement. C'est un drogué du sexe, un obsédé, mais je l'aime. Qu'est-ce qu'il est sexy quand même ! Je souffre à l'idée de ne pas pouvoir le voir vraiment dans les trois prochaines heures. Et au dîner, je ne serai pas à côté de lui non plus. Il va me falloir attendre le night-club, ou même la chambre pour pouvoir profiter de lui. Normalement, avec ce qui s'est passé aujourd'hui, je devrais être capable de patienter jusque-là. C'est ça le problème du sexe, c'est que dans les périodes d'abstinence, on s'habitue à ne pas avoir de rapport mais, à l'opposé, quand on atteint l'orgasme, on voudrait qu'il se répète à l'infini...

Il faut dire que je suis sur les nerfs depuis le début de la journée, j'éprouve un mélange de surexcitation et de nervosité. Je me suis réveillée hyper tôt et forcée à rester au lit jusqu'à ce que mon réveil sonne, à 8 heures. Mon Roméo qui ronronnait contre moi a, lui, trouvé que j'aurais encore pu rester allongée un peu plus longtemps.

J'ai eu un mal fou à décider ce que j'allais porter : robe, pantalon, tailleur-pantalon, tailleur jupe ? Fallait-il mettre l'ensemble La Perla maintenant ? J'ai changé de tenue trois fois. Une fois prête, mon sac sur le lit, j'ai eu un remords de dernière minute et je me suis dit que ce n'était pas sympa de ne pas utiliser le cadeau de Michael. J'ai donc changé mon tailleur-pantalon bien sage pour une jolie robe avec une veste, et surtout la guêpière, la culotte et les bas La Perla.

Tout de suite après, je me suis dit que c'était peut-être quand même un peu osé. J'ai failli changer une cinquième fois, mais il était 11 h 32 : je n'avais plus le temps. J'ai attrapé mon sac et foncé en bas. Une voiture m'attendait.

Les quelques minutes de retard m'ont stressée. Si Michael partait sans moi, j'aurais l'air fin ! Heureusement, le chauffeur était très sympa et il m'a rassurée. D'après lui, un samedi matin de novembre, le trajet pour Le Bourget ne prendrait pas plus de quarante minutes. En fait, il en a mis cinq de moins. Pendant le trajet, j'ai écrit des SMS, à Laure qui me souhaitait un bon week-end et à Christophe qui me disait qu'ils étaient bien arrivés, qu'il y avait énormément de neige et un soleil magnifique.

Au Bourget, une hôtesse m'attendait pour régler les formalités. Contrairement à un vol régulier, ça n'a pris que quelques minutes.

J'ai marché sur le tarmac pour rejoindre un avion magnifique. Le vent frais passait sous ma robe et venait refroidir mes cuisses nues, au-dessus des bas. Tenue sexy, certes, mais pas vraiment adaptée aux mois d'hiver ! Encore heureux que le temps soit plutôt clément.

L'appareil n'était pas aussi gros qu'un avion de ligne, mais il était quand même impressionnant si l'on considère que l'on ne devait être que deux passagers à bord. J'ai emprunté la passerelle et deux pilotes m'ont souhaité la bienvenue. Ça m'a rassurée, deux pilotes, c'est toujours plus sûr !

Quand je suis entrée dans la cabine, Michael a levé paresseusement les yeux de sa tablette.

— Tiens, mais c'est cette chère Ophélie qui a finalement décidé de me faire l'honneur de venir passer un week-end avec moi.

Ah, il semblerait que la star ait mal vécu mon refus initial.

Il était décidément trop beau avec sa tenue de cow-boy et ses lunettes posées au bout de son nez.

— Bonjour, Michael ! Comment Cendrillon pourrait-elle refuser quand le prince vient la chercher dans un aussi beau carrosse ?

— Je savais que tu n'étais pas venue pour moi ! Tu es donc une femme vénale ?

Bon, il était effectivement un peu grognon, mon Michael. Il allait me falloir arrondir les angles. Je me suis avancée vers lui et en homme bien éduqué, il s'est levé.

— Non, je suis venue voir si tu es toujours l'homme le plus beau et le plus intelligent sur cette planète.

Il m'a souri.

— Et alors ?

— Le plus beau, c'est certain. Le plus intelligent, il me faut plus de temps pour le vérifier.

— Tu as oublié : celui qui embrasse le mieux !

Il m'a prise dans ses bras et ses lèvres ont fondu sur les miennes. Avant que je réalise vraiment, sa langue était dans ma bouche et la mienne venait l'accueillir. Mes bras se sont spontanément refermés autour de son cou, j'avais l'impression de ne plus rien contrôler. Nous nous sommes embrassés pendant plusieurs minutes comme des collégiens, enfin des collégiens sérieusement doués ! Michael avait raison, il embrassait divinement ! Quand mes neurones ont enfin réussi à se coordonner pour produire une pensée cohérente, je me suis dit que cette démonstration avait dû se faire devant l'hôtesse et peut-être même les pilotes. J'ai jeté un regard derrière moi mais l'hôtesse nous tournait le dos et les pilotes étaient dans le cockpit.

— Ne crains rien, Ophélie, ils sont très discrets.

Ça m'a rappelé des souvenirs.

— Ils ont signé des NDA ?

— Bien sûr ! Tu crois que Robert est payé à ne rien faire ? Alors, ton verdict ?

— Pour les baisers ? Je dirais que le premier test a été passé avec succès mais qu'il en faudra plus pour décrocher le titre que tu convoites.

Il m'a lancé son sourire que j'adore, le vrai pas le commercial, celui où ses yeux vous regardent avec un mélange de gentillesse, d'humour et de charme.

— Ça me va. J'ai également prévu de te soumettre à un ou deux examens...

— Ah ?

— Oui, mais pas tout de suite, je suis quand même attendu à Londres !

Il a appelé l'hôtesse.

— Miss, merci d'indiquer aux pilotes que nous pouvons partir. Apportez-nous également deux coupes de Ruinard rosé.

Mon champagne préféré ! Il ne fait pas les choses à moitié mon chéri.

Quelques minutes plus tard, l'avion a commencé à rouler. Ma coupe de champagne à la main, j'ai pu observer la cabine dans le détail.

L'intérieur ressemble un peu au salon du yacht. Il y a des sièges en cuir et des tables en bois verni. Pour moi qui n'avais expérimenté que les sièges ultra-serrés des classes économiques, un tel espace était surprenant.

Michael me regardait examiner l'avion.

— Qu'en penses-tu ?

J'ai décidé de jouer les blasés pour ne pas passer pour une fan éblouie.

— Pas mal. Combien de passagers peut-il accueillir ?

— Seize.

— Et vous étiez combien au départ de Los Angeles ?

— Douze : quatre acteurs, le réalisateur, Kevin, Robert, deux assistantes, Charlie, Amy et moi.

Ah, le beau Charlie sera présent à Londres ! Il y a quelques semaines, Laure aurait été intéressée par cette nouvelle, mais maintenant il n'y en a plus que pour David. Si seulement ma propre vie amoureuse pouvait devenir aussi simple !

— Je dois avouer que c'est un vrai plaisir de voyager dans ces conditions. Merci.

— De rien, je te ferai tout visiter dès que nous aurons la permission de détacher nos ceintures.

Dix minutes plus tard, le voyant lumineux s'est éteint et Michael m'a précédée vers l'arrière de l'appareil.

Après la cabine avant, il y avait une petite cuisine. L'hôtesse s'y trouvait.

— Monsieur, vous souhaitez déjeuner ?

— Merci, mais je ne pense pas que nous aurons le temps. Le vol jusqu'à Londres est trop court.

Il lui a fait un sourire et, comme toutes les autres, elle a rougi. J'ai beau avoir passé un certain temps avec Michael, je n'arrive pas à m'habituer à l'effet qu'il produit sur les femmes. C'est encore plus énervant quand elles sont jolies. Celle-là n'est pas mal, grande, brune, avec des taches de rousseur.

La pièce suivante est un petit salon, avec quatre fauteuils en vis-à-vis, plus sympa que la première cabine.

Derrière une cloison se cache une chambre à coucher avec un lit deux places !

Je me tourne vers Michael.

— C'est ta chambre ?

Son regard change subtilement de couleur.

— C'était ma chambre sur le vol jusqu'à Londres. Maintenant, c'est la nôtre...

Il referme doucement la cloison derrière lui. Je vois le désir dans ses yeux, dans son sourire. Ma bouche s'assèche. On ne peut quand même pas faire que ça !

— Michael, tu as dit que nous n'avions pas le temps !

— Pour le déjeuner, mais pour ce que j'ai l'intention de faire, nous l'avons largement...

— Et l'hôtesse ?

— Quoi, l'hôtesse ? Tu aimerais qu'elle participe ?

Il se rapproche et je me recule. L'atmosphère devient irrespirable.

— Très drôle ! Si elle nous entendait ?

— Vu ce que j'ai l'intention de te faire, je pense que même les pilotes vont t'entendre...

Je n'arrive plus à respirer. Je suis acculée au fond de la cabine, il me coince contre la cloison. Son visage plonge dans mon cou et il m'embrasse longuement jusqu'au lobe de l'oreille, qu'il mordille. Je ne dis plus rien, je savoure. Ma jambe se lève contre la sienne. Sa main en profite pour passer sous ma robe et remonter le long de ma cuisse. Quand il sent la peau nue au-dessus des bas, il arrête de m'embrasser pour me regarder avec ironie.

— Mademoiselle Delacour n'a aucunement l'intention de pratiquer un acte sexuel dans l'avion, mais elle a quand même mis des bas et, si je devine bien, une guêpière rouge. Attitude un peu hypocrite...

— Elle est noire.

— Ah, je croyais pourtant...

Ses baisers ont éveillé mon désir, je n'ai plus le cœur à discuter.

— On s'en fout, Michael ! Arrête de parler et fais-moi crier si fort que la tour de contrôle d'Heathrow m'entendra.

— On atterrit à London City.

— Michael !

Je me jette sur lui pour le faire taire. Sous mon assaut, il recule contre le lit. Je le pousse en arrière, il s'allonge. Si on n'a pas beaucoup de temps, autant accélérer le mouvement. Je fais passer ma robe par-dessus ma tête. Michael me regarde, admiratif.

— Ophélie, tu es sublime. J'ai tellement envie de toi.

Son regard me fait me sentir belle et désirable. Je retire mes escarpins et monte sur le lit. Je me mets à califourchon sur lui pour l'embrasser. Je retrouve le plaisir de ses lèvres, de sa langue. Je prends mon pied rien qu'en l'embrassant. Sous mes fesses, je sens son érection. C'est fantastique de pouvoir se procurer mutuellement une telle excitation rien qu'en s'embrassant. Peut-être que l'avion et ma tenue contribuent à notre désir.

Je le vois qui tend le bras vers l'oreiller. Il saisit un préservatif. Visiblement, il avait préparé son coup. J'espère que c'était spécialement pour moi... Surprise, il me le tend. Le monsieur attend de recevoir le traitement « star ». Je vais accéder à ses désirs. Je descends à hauteur de sa ceinture. Je

déboutonne son pantalon, ouvre la braguette et le fait glisser sur ses chevilles. Merde, il aurait quand même pu enlever ses chaussures ! Bon, je dois vraiment tout faire... Une fois le pantalon en vrac sur la moquette de la chambre, je remonte vers le caleçon noir, tendu par son sexe. Avec beaucoup d'attention, je glisse la main à l'intérieur pour le prendre. Plus je deviens femme, plus j'ai de plaisir à sentir un sexe qui bande dans ma main. C'est particulièrement vrai depuis que je suis avec Michael, cela représente la preuve tangible de ce qu'il ressent. Ma main gauche saisit le tissu pour le dégager. Dur comme il est, je pourrais lui enfiler le préservatif tout de suite. Mais j'ai envie de le prendre dans ma bouche, autant pour son plaisir que pour le mien. Là aussi, c'est vraiment quelque chose de neuf, cette envie de le sentir chargé de désir dans ma gorge. J'ai commencé par le lécher doucement d'abord sur le dessus, puis tout autour. Quand j'ai pris juste son gland dans ma bouche et que je l'ai sucé, il s'est mis à gémir. J'ai ouvert la mâchoire autant que possible pour le prendre presque jusqu'à la base, il a râlé et juré. C'était lui que les pilotes allaient entendre ! J'étais contente de mon effet et je me suis dit que la grande brune de l'autre côté de la cloison pourrait toujours essayer de me concurrencer ! Je n'ai fait que quelques allers-retours sur son membre. Je me rappelais qu'à Venise, j'avais failli le faire jouir avec ce genre de traitement et il fallait absolument éviter ça ici, car l'avion aurait atterri avant qu'il ait pu récupérer.

J'applique alors le préservatif sur son sexe et le déroule avec ma bouche selon la méthode que Laure m'a apprise.

Je me relève et j'enlève ma culotte en le regardant. C'est quand même top de faire l'amour avec des dessous glamour. Je lui jette le petit morceau de dentelle au visage et il l'attrape. Pas mal, le réflexe ! Je garde ma guêpière et mes bas. Je dois être très sexy et je lis la passion dans les yeux de Michael.

Je monte debout sur le lit, pose un pied sur lui. Il le prend, le porte à sa bouche pour sucer chaque orteil. La sensation est atténuée par le tissu du bas mais c'est quand même drôlement érotique. Il attrape maintenant mes mollets pour me faire asseoir sur sa poitrine. Il glisse sa main entre nous, son pouce frôle mon clitoris. C'est mon tour de gémir ! La position ne lui permet pas d'entrer profondément en moi mais il peut quand même sentir mon état.

Il sort son pouce et le met dans sa bouche en me fixant. Son regard a pris la couleur du ciel un soir d'orage.

— J'adore ton goût.

Son pouce entre à nouveau en moi. Cette fois, c'est vers ma bouche qu'il se dirige. Je le goûte, je me goûte... c'est inédit, chaud, si érotique.

— Ophélie, je veux te manger.

La formulation n'est pas romantique, mais elle est claire. Il joint le geste à la parole et m'attire à lui.

Pendant plusieurs minutes, il m'embrasse, sa langue entre en moi, ressort, titille mon clitoris. Je gémis, je crie, peu importe qu'on puisse m'entendre. Comme il l'a fait si souvent, il m'amène à un orgasme violent. Mes mains s'agrippent à ses cheveux pour le plaquer contre moi puis, quand la sensation devient trop forte, je me jette en arrière pour échapper à cette langue qui me torture.

Comment est-il possible d'avoir autant de plaisir ? Je vois à son érection et à son regard que Michael est excité à mort. Alors que je suis allongée sur le dos en train de récupérer, il me prend par la

taille, me retourne, me fait mettre à quatre pattes et me pénètre d'un coup.

J'avais oublié cette bestialité chez mon amoureux. La brutalité de l'assaut me surprend. Heureusement, mon excitation n'est pas retombée et je suis assez ouverte et lubrifiée pour ne pas avoir mal. Il se déchaîne, son bassin vient frapper mes fesses. Je ne me rappelle pas avoir vécu un rapport aussi intense que celui-ci. Il saisit mes bras pour me retirer mes appuis et je me retrouve le nez dans l'oreiller. J'ai du plaisir, mais ce genre de rapport ne peut me mener à l'orgasme. Michael a l'air d'adorer, il me monte dessus comme un étalon sur sa pouliche. Au rythme où il va, entrant et sortant complètement de moi, il ne peut se retenir et je le sens éjaculer dans le préservatif. Il s'effondre à côté de moi. L'espace d'une seconde, je me demande s'il n'est pas victime d'une crise cardiaque. Il est tout rouge et, je dois avouer, pas au summum de sa beauté. Mais son désir pour moi m'émeut. J'ai senti à travers la violence et le choix de la position qu'il avait un besoin viscéral de me posséder. Pour moi, c'est une preuve d'amour, une preuve étonnante, mais indiscutable.

Je me penche sur lui et l'embrasse doucement.

— Merci.

Il me regarde, étonné.

— Pour quoi ?

— Pour tout, pour ton cadeau, pour m'avoir convaincue de venir, pour ce moment unique...

Je le regarde avec un petit sourire ironique.

— Pour l'orgasme aussi, bien sûr, même si je n'ai joui qu'une fois, contrairement à d'habitude. Il semble que tu avais une envie pressante...

Il prend un air horrifié.

— Un seul orgasme, il va falloir remédier à ça ! Viens.

Il me prend par la main et m'entraîne dans la dernière pièce, la seule que je n'ai pas encore pu visiter. C'est une salle de bains.

— On va prendre une douche. Dépêchons-nous, nous ne devons plus avoir beaucoup de temps avant l'atterrissage.

Il se débarrasse de sa chemise puis m'aide à enlever ma guêpière.

Il attrape le pommeau et oriente le jet sur moi en évitant de mouiller mes cheveux. Il le dirige sur mes seins puis sur mon sexe. C'est chaud, doux, évidemment mouillé, agréable.

— Tu parlais d'un deuxième orgasme ?

Il raccroche le pommeau et sa main se pose sur mon sexe. Cette fois, l'accès est totalement libre et son index peut entrer en moi librement. Ça, c'est plus mon truc. Je prends son visage entre mes mains et je l'embrasse passionnément. Il répond à mes baisers tandis que sa main fait monter mon plaisir. Il utilise un doigt, puis un autre, les deux ensemble... Il caresse mon clitoris puis entre en moi, à la recherche de mon point G. Plus il me donne de plaisir, plus je dévore sa bouche. Au moment où j'approche de la jouissance, mon visage s'éloigne du sien. La sensation est trop forte et je m'accroche maintenant à lui en attendant l'orgasme. Michael arrive à trouver le rythme parfait pour me procurer un autre orgasme

incroyable. Les muscles de mes jambes se contractent tellement que je pourrais m'effondrer s'il ne me retenait pas.

Il me laisse récupérer quelques secondes dans ses bras, puis commence à me laver le dos, les épaules, les jambes. C'est avec délicatesse qu'il passe sur mes seins et sur mon sexe, comme s'il s'agissait de blessures à vif. Je me sens trop fatiguée pour lui rendre la pareille.

Nous nous séchons dans la chambre quand quelqu'un vient frapper à la porte. C'est l'hôtesse.

— Monsieur, nous allons atterrir, il faudrait que vous regagniez vos sièges.

— Nous arrivons dans un instant.

Quelques minutes plus tard, nous sommes de retour à l'avant et je troque mon champagne contre un jus de pomme.

— Eh bien, c'était chaud !

Il me lance un regard amusé.

— Oui, comme toujours entre nous...

— Non, je parlais du timing.

Il éclate de rire.

— Je crois même que nous avons dépassé le temps imparti et que nos gentils pilotes ont fait une boucle autour de Londres pour nous permettre de prendre une douche !

Horriifiée, je préfère ne pas savoir comment ils ont su qu'il fallait trouver un autre créneau d'atterrissage. Je change vite de sujet.

— Alors, Michael, depuis quand fais-tu partie du Mile High Club ?

Il est étonné et amusé.

— Tu connais le MHC, toi ?

Quelle condescendance ! Il me prend pour une gourde ? Tu vas voir, je vais t'en mettre plein la vue.

— Bien sûr, je suis membre depuis mes dix-huit ans. Mon copain m'avait prise dans les toilettes lors de notre premier voyage à New York.

— As-tu renouvelé l'expérience ?

— À de nombreuses reprises !

Il me regarde gentiment mais je sens un certain scepticisme.

— Et toi, tu pratiques souvent ?

— Pour moi, Ophélie, c'est la première fois.

Il se fout de moi, la première fois ?

— Tu oses prétendre que tu ne l'as jamais fait dans un avion ?

Il me fait le regard qui tue.

— Je ne sais plus... Ce que j'ai ressenti aujourd'hui m'a fait complètement oublier ce qui a pu se passer dans mon passé. La perfection de l'instant a provoqué un *reset* total de ma mémoire.

La déclaration est aussi belle que mensongère. Michael est si beau, si gentil, si galant ! Même si je suis presque certaine qu'il n'a pas gobé mes bobards, je me sens obligée de lui dire la vérité.

— Michael, je t'ai menti. Tu es le premier ! Je suis si contente de l'avoir fait avec toi et pas avec un autre. Personne n'aurait pu m'offrir un souvenir aussi impérissable.

Il me lance un regard profond.

— Tu vois, c'est la preuve que les premières fois avec moi sont toujours exceptionnelles. Je suis convaincu que je pourrais t'amener à découvrir d'autres plaisirs...

Ah, un vieux sujet qui ressurgit...

— Michael, tu es incorrigible ! Tu en veux toujours plus !

Je laisse passer un instant avant de reprendre.

— En plus, honnêtement, dans un avion comme celui-ci, peut-être qu'un Tom Cruise ou un Simon Baker m'auraient procuré plus de plaisir.

— Impossible.

— Autant de plaisir ?

— Aucune chance, je suis le meilleur amant d'Hollywood.

Son arrogance me fait éclater de rire.

— C'est vrai, tu es le meilleur mais tu es également le plus prétentieux.

Je l'embrasse doucement au moment où les roues se posent sur le tarmac.

La sortie de l'aéroport se fait à toute vitesse. Robin nous accueille avec l'air stressé. Nous nous saluons rapidement pour foncer nous installer dans la voiture avec chauffeur.

Robin monte à l'avant pour me laisser avec Michael à l'arrière. Il est 13 h 40.

— J'ai fait repousser la conférence de presse à 14 h 30. Comme ça, tu auras le temps de te changer.

— Où se tient-elle ?

— Au Four Season Park Lane, tout près du Bulgari Hotel.

Ce nom me fait tressaillir, ce que Michael ne manque pas de remarquer.

— Oui, c'est la même marque, mais ne te fais pas d'illusions, il n'y a pas de boutique ni de bijoux dans l'hôtel.

— Je n'ai rien dit !

— Effectivement, mais j'ai vu tes yeux s'allumer.

On commence vraiment à trop bien se connaître... Je tente quand même de nier.

— Pas du tout, je n'ai relevé que parce qu'il appartient à un compatriote. La famille Arnault, non ?

— Les propriétaires du groupe LVMH, tout à fait.

— Tu les connais ?

— Je les ai croisés à quelques occasions.

— Tu te rends compte, ce doit être tellement cool de posséder un tel groupe... Tu imagines, pouvoir choisir tous les sacs que tu veux, les montres, les vêtements...

Il me sourit.

— Et du Ruinard rosé à volonté...

— C'est à eux aussi ? Ils ont trop de chance ! Comment est leur hôtel ?

— Pas mal, tu vas voir.

Robin n'a pas l'air enchanté par notre conversation futile.

— Excusez-moi, mais je dois vous briefer. Commençons par vous, Ophélie. En arrivant, nous vous donnerons la clé de votre suite. Officiellement, vous êtes présente en tant qu'attachée de presse du Ciné Organisation, afin de découvrir le film avant sa sortie en France. Normalement, vous ne devriez pas être questionnée mais si c'était le cas, nous nous en tiendrons à l'histoire créée à Venise. Vous étiez l'amie de Charlie, vous avez maintenant rompu mais votre bonne entente avec la famille et votre très grand professionnalisme vous ont permis d'être choisie pour suivre la sortie du film en France...

Robin n'est vraiment pas payé à rien faire, il a tout prévu ! Au passage, je note que le Ciné Organisation a récupéré une affaire grâce à moi. Je le signalerai à Bertrand à l'occasion.

— Pour l'après-midi, vous êtes libre. Nous vous avons réservé un massage pour 18 heures. Avant cela, vous pouvez profiter de la piscine, qui est magnifique, et l'hôtel se trouve à quelques minutes de Harrods. Vous devriez vous occuper facilement. Vous partirez au dîner avec nous tous à 19 h 30. Vous avez des questions ?

— Quel est le programme de la soirée ?

— Avant-première à 20 heures, puis dîner, et enfin soirée dans un endroit très spécial.

— Oui, Michael m'en a parlé.

— Très bien, si vous n'avez plus de questions, je dois revoir avec Michael les points principaux du *junket*.

À partir de ce moment-là, Robin se désintéresse complètement de moi pour coacher son acteur. J'avoue que c'est super intéressant de les voir travailler. Robin est un très grand pro et Michael l'écoute attentivement. La leçon dure une bonne vingtaine de minutes.

— ... et j'ai commandé un massage facial pour toi à l'arrivée. Cela ne prendra qu'un quart d'heure et devrait te donner bonne mine.

— Ce n'est pas le cas ?

— *No, you look like shit.*

Littéralement, cela signifie : « Tu ressembles à de la merde. » Certes, en anglais, la formule est moins violente, mais je suis surprise que Robin soit aussi direct et que son boss ne s'offusque pas. Cela le fait même rire et il fait un signe vers moi.

— Je n'y suis pour rien, c'est Ophélie qui m'a épuisé !

Je vais rétorquer mais il me fait un clin d'œil. OK, j'ai compris, pas la peine de répondre, ce serait une perte de temps et visiblement, ils en manquent !

Quelques minutes plus tard, nous arrivons à l'hôtel. C'est un grand bâtiment en pierre blanche avec des fenêtres marron foncé. Classe mais assez sobre. Je suis quand même assez impatiente de voir les chambres.

Le directeur général de l'hôtel, un Français, accueille Michael dans le hall. Après un simple *see you later*, Michael se précipite vers les ascenseurs.

Maintenant que je suis seule, il va falloir que je décide comment occuper mon après-midi.

Une jeune femme s'approche de moi.

— Vous êtes mademoiselle Delacour ?

— Oui.

— Voici la clé de votre chambre, le bagagiste va vous accompagner.

Quelques minutes plus tard, il me fait entrer dans ma suite. Waouh ! C'est super joli. Il y a d'abord un coin salon avec de très beaux fauteuils mauves, une table basse design, et le lit *king size* face à un grand écran plat. J'adore l'harmonie de couleurs avec la moquette gris souris, les murs verts et un gigantesque panneau blanc derrière le lit qui évoque une dentelle. La salle de bains est à l'avenant, tout en marbre blanc avec, en prime, des produits de beauté Bulgari ! Je suis trop gâtée ! Je m'aperçois que je n'ai pas de livres sterling alors je donne cinq euros au bagagiste. Dès qu'il est parti, j'ai un doute : est-ce assez, aurais-je dû donner dix ?

Je n'ai pas eu le temps de m'interroger longtemps, car quelqu'un a frappé à ma porte. J'ai cru que c'était un membre du personnel, mais il s'agissait de Robert ! Décidément, l'équipe de Michael est très efficace...

— Bonjour, Ophélie, j'espère que vous allez bien. Vous savez pourquoi je suis là ?

J'aurais pu faire semblant de n'avoir pas compris, j'ai décidé de prendre le contre-pied.

— Bien sûr ! Michael et Robin m'ont prévenue. C'est pour le NDA, n'est-ce pas ?

Il a eu l'air surpris.

— C'est cela, le voici.

Il a sorti un papier qu'il a posé sur la table basse. Je me suis assise dans un des beaux fauteuils mauves.

— Michael m'a dit que pour cette fois, ce serait vingt-cinq mille dollars pour le week-end.

Il a encore failli s'étrangler. À force, je vais vraiment finir par le tuer !

— Pardon ?

— Oui, dix mille en cash et le reste par virement, c'est bien ça ?

Il est devenu tout rouge. J'ai eu pitié de lui et j'ai mis fin à son supplice.

— Je plaisante, Robert.

Comme il n'avait pas l'air de réagir ni de comprendre, j'ai dû mettre les choses au point.

— C'est une blague, Robert ! Je vais signer votre papier sans contrepartie.

Il a expiré si fort qu'on aurait pu croire qu'il gonflait un matelas pneumatique tellement il était soulagé !

Il ne s'est pas trop attardé. Je pense qu'il me prend pour une folle dangereuse dont son patron s'est entiché.

J'ai consacré le quart d'heure suivant à déballer mes affaires. Le téléphone m'a interrompue. Quand je pense que je devais normalement être tranquille à l'hôtel ! Cette fois, la surprise a été nettement plus agréable...

— Bonjour, Ophélie, je te dérange ?

— Charlie ! Non, pas du tout, ça me fait plaisir de t'entendre.

J'ai senti qu'il souriait à l'autre bout du fil.

— Ça veut dire que tu m’as pardonné ?

Merde, j’avais même oublié que je lui en voulais.

— J’imagine... C’est une de mes grandes faiblesses, je ne suis pas assez rancunière.

— Tu accepterais un thé chez Harrods avec moi ?

— Génial, j’en rêve !

Quinze minutes plus tard, nous nous sommes retrouvés dans le hall. Il était là, plus grand que dans mon souvenir, le teint hâlé. Il n’y a pas à dire, c’est vraiment un beau mec... Il m’a prise dans ses bras et m’a embrassée avec beaucoup d’affection. J’étais contente que nos rapports soient redevenus aussi chaleureux.

Tout d’un coup, je me suis aperçue qu’il manquait quelqu’un.

— Je croyais que tu étais avec ta fiancée.

— Elle est allée voir sa famille. Tu sais qu’elle est anglaise ?

— Ah oui, j’ai dû lire ça quelque part mais j’avais oublié.

J’ai décidé de lui envoyer une petite pique.

— Et elle ne verra pas d’inconvénient à ce que tu prennes un thé en tête à tête avec moi ?

— Non, elle est suffisamment mature pour l’accepter.

— Mais elle sait que tu devais m’épouser l’année prochaine ?

Il a un petit sourire crispé.

— Ne me rappelle pas ce souvenir pénible, c’est un sujet que je préfère oublier.

— L’idée de m’épouser est un souvenir pénible ?

— Non, l’idée de faire semblant. La prochaine fois, je t’épouserai vraiment !

Sa phrase m’a procuré un petit frisson. Bien sûr, c’est juste un mot gentil, mais quand même...

— Tu devrais éviter ce genre de propos en sa présence car sa maturité risque d’être mise à mal ! En tout cas, moi, je ne supporterais pas.

Il a retrouvé son gentil sourire.

— Viens, oublions tout cela, et allons nous promener sous le soleil londonien. C’est assez rare pour que l’on en profite.

Il avait raison. Il faisait certes assez froid mais le soleil donnait des couleurs incroyables à Hyde Park. J’ai proposé à Charlie de commencer par une petite balade dans le parc. Il n’a accepté qu’à condition que je mette son écharpe en cachemire, cadeau de son frère.

Nous nous sommes promenés près d’une heure. Je l’ai pris par le bras. Il a eu l’air surpris.

— Charlie, c’est autorisé ?

— De me prendre le bras ?

— Oui.

— C’est recommandé ! On ne sait jamais, nous pourrions être attaqués, Londres est une ville dangereuse.

— Et Hyde Park ?

— C’est pire, un vrai coupe-gorge !

Nous plaisantons joyeusement, je profite de sa présence, de sa gentillesse, de son charme. Nous marchons longuement dans le parc. Il m’emmène voir la fontaine érigée à la mémoire de Lady Diana. En réalité, il s’agit de deux cascades qui coulent doucement pour se rejoindre dans un petit bassin.

Nous nous asseyons pour regarder l’eau qui coule doucement.

Je trempe la main. Elle est glacée.

— Charlie, est-ce que ta vie coule aussi paisiblement que cette cascade ?

Il me regarde avec un air pensif.

— C’est une bonne comparaison. Il semble, en effet, que ma vie professionnelle et ma vie personnelle soient bien engagées. Maintenant, est-ce que la métaphore va se révéler juste jusqu’au bout, est-ce que ces deux courants vont se rejoindre dans un bassin de félicité, je ne saurais le dire.

— Un bassin de félicité, c’est joli ! C’est le grand amour avec Amy ?

Il sourit.

— C’est une question très indiscreète !

Je ne dis rien, je le laisse décider s’il veut se confier à moi.

— C’est sérieux entre elle et moi. Je n’ai jamais été aussi proche du mariage.

— Cela ne veut rien dire, tu as déjà annoncé ton union avec moi à la journaliste de E !

— Tu plaisantes, mais je crois que l’épisode de Venise a grandement influé sur mon histoire avec Amy.

J’étais déjà attentive mais maintenant que son récit met en scène un nouveau personnage, c’est-à-dire moi, je suis curieuse de comprendre.

— Comment cela ?

— D’abord, je crois que ma rencontre avec toi a profondément changé mon rapport aux jeunes femmes. Avant, je m’amusais et j’en rencontrais beaucoup, mignonnes, fun, sexy comme Laure... Mais les moments que nous avons passés ensemble en Sardaigne m’ont fait comprendre que je ne pouvais pas garder cette attitude machiste...

Charlie qui s’avoue macho, c’est un grand scoop ! C’est aussi la seule raison sensée à son célibat. En dehors d’une éventuelle homosexualité, bien sûr.

— Je t’ai vue avec Michael et je me suis dit qu’il avait beaucoup de chance. Je t’ai déjà dit qu’il ne te mérite pas et qu’il devrait prendre conscience de la qualité de la personne qu’il a rencontrée. Mais c’est un autre sujet... En tout cas, je me suis promis que si je croisais un clone d’Ophélie, je ne passerais pas à côté.

Autant de compliments devraient m’enchanter mais je ne peux m’empêcher de ressentir une pointe d’amertume en pensant qu’il construit son bonheur sur les décombres du mien. La formule est peut-être abusive mais c’est ce que je ressens.

— Ton Amy est donc mon clone ?

Mon ton a dû être dur car il me fait un grand sourire.

— Non, ce serait injuste pour elle et pour toi. Disons que vous avez beaucoup de points communs : l’intelligence, la culture, la beauté...

— Tu plaisantes ! Elle était top-modèle ! Il me manque cinq bons centimètres et je dois avoir cinq kilos de trop dans les fesses !

— Je répète que vous êtes toutes deux très jolies et j'ajoute que vous partagez également un petit complexe d'infériorité.

— C'est une blague ? !

— Pas du tout. Les photos de toi parues dans *Paris Match* l'ont beaucoup stressée. Elle m'a demandé au moins cent fois si nous avions été ensemble. Elle te trouve « sublime ».

— Et tu lui as dit quoi ?

— Que tu étais très photogénique et beaucoup moins bien en vrai.

Je lui balance un direct du droit dans le bras. Il fait semblant d'avoir mal mais je pense que c'est l'équivalent d'une piqûre de moustique pour un rhinocéros !

— Salaud ! Tu as dit ça ?

— Oui, il fallait bien que je restaure sa confiance, sinon j'aurais passé une très mauvaise soirée. Sans compter qu'elle a vu la vidéo de la valse avec Michael.

— Je dois reconnaître que, sans conteste, nous étions sublimes, Michael et moi. Que lui as-tu dit à propos de toi et moi ?

— Que nous étions proches mais que tu sortais avec mon frère.

— Je ne sais pas si « sortir avec ton frère » qualifie bien notre relation...

Il me regarde droit dans les yeux.

— En tout cas, c'est assez pour qu'il ne puisse rien se passer entre nous.

Ça veut dire quoi ? C'est une déclaration ? Comme on dit, un ange passe...

Quelques instants plus tard, il me propose d'aller prendre le thé chez Harrods.

Il nous faut bien une vingtaine de minutes pour rejoindre le mythique magasin. Je n'y suis allée qu'une seule fois, il y a plusieurs années, avec mes parents. Je suis frappée par la richesse de la décoration et des rayons. Charlie me fait d'abord déambuler dans les allées dévolues aux aliments qui constituent un spectacle renversant. Il me conduit ensuite dans la galerie du quatrième étage. La lumière magnifique du soleil déclinant baigne les toits de Londres.

C'est un moment très beau, très calme. Nous dégustons un thé Earl Grey avec des scones et de la marmelade d'orange.

Alors que Charlie me parle de son film, je ne peux m'empêcher de revenir sur un sujet plus perso.

— Tu songes vraiment à te marier ?

— Pourquoi pas ? Je vais avoir trente-deux ans, j'ai trouvé quelqu'un avec qui je pense pouvoir passer le reste de ma vie. Alors oui, c'est très possible.

Je ne sais pas si c'est par pudeur, mais il ne prononce pas le mot « amour »... Pour ça, il ressemble vraiment à son frère.

— Tu as de la chance. Moi aussi j'ai trouvé quelqu'un avec qui je pourrais passer le restant de mes jours, mais il n'est pas disponible.

Charlie me regarde avec un air grave.

— Tu te rappelles *Quand Harry rencontre Sally* ? Le personnage interprété par Carrie Fisher a une liaison avec un homme marié et Meg Ryan n'arrête pas de lui répéter qu'il ne quittera jamais sa femme.

— Tu me prends pour Carrie Fisher ? Tu te souviens quand même qu'elle joue la princesse Leia dans *Star Wars* ! Tu m'imagines avec la même coiffure, ces deux espèces de macaron sur les oreilles !

J'ai essayé d'injecter un peu de légèreté dans une conversation qui prend un tour plutôt sérieux mais ça n'a pas marché.

— Non, ce que je veux dire, c'est que tout en sachant qu'il ne quittera pas sa femme, elle reste avec lui.

— Elle finit quand même par épouser le copain de Harry.

— Oui, mais seulement pour les besoins du *happy end*. Dans la vie, ce genre d'obstination peut vous faire passer à côté de vraies rencontres.

Ce gentil conseil ressemble un peu trop à un sermon. C'est très irritant, sans doute parce qu'il a raison...

— Une vraie rencontre ? Comme qui, comme toi ?

Il ne répond pas tout de suite. Ses beaux yeux bleus sont sérieux.

— Ophélie, il n'y a pas que les Brown dans la vie. De nombreux hommes pourraient te rendre heureuse...

Le silence s'installe pour ce qui me semble une éternité. C'est Charlie qui détend l'atmosphère.

— Remarque, moi, j'aurais adoré jouer dans *Star Wars*.

— Je vois très bien qui tu aurais pu interpréter...

— Han Solo ?

— Non, je choisirais Michael pour Han Solo.

— Luke ?

— J'aurais dit Chewbacca, mais après cette belle leçon de sagesse, j'opte finalement pour Yoda.

Il rit.

— Bonne idée, j'adore. « Le côté obscur de Michael, redouter tu dois. » « En grand danger tu es. »
« Beaucoup encore il te reste à apprendre. »

Je ris aussi.

— Si je te demande si c'est ton frère tu vas me dire « Mon frère, il est » ?

— Exactement.

— Et si je voulais faire le ménage dans ma vie sentimentale, tu me dirais...

— « Non n'essaie pas ! Fais-le ou ne le fais pas. Il n'y a pas d'essai. »

Cet échange de geeks passionnés nous a fait retrouver notre complicité. C'est à ce moment qu'un SMS arrive sur son portable.

— C'est Amy, elle rentre à l'hôtel. On va aller à la piscine, tu viens avec nous ?

J'hésite un instant, mais après tout, ce sera plus sympa que de rentrer toute seule dans ma chambre.

— J'accepte, mais il faut d'abord que tu consultes Amy. Je ne veux pas qu'elle complexe trop en me voyant en maillot !

Ma plaisanterie le fait rire. Après un échange avec sa fiancée, rendez-vous est pris au spa. Charlie a la galanterie de régler l'addition puis nous rentrons rapidement au Bulgari.

Je suis contente d'avoir pensé à prendre mon maillot de bain. Je passe la robe de chambre trop classe avec son logo Bulgari, je mets également les pantoufles et me voici partie dans les couloirs de l'hôtel.

Une hôtesse m'accueille au spa, vérifie l'heure de mon massage et m'invite à profiter de la piscine.

Arrivée avant mes amis j'admire le cadre. Le bassin long de vingt-cinq mètres est dallé de mosaïque vert et noir, à la mode de la Rome antique. Les murs de la salle sont modernes avec un éclairage très élaboré. Il y a des chaises longues entourées de sorte de baldaquins. Je manque de qualificatifs pour décrire la magnificence des lieux. Au moins, on ne peut pas dire que les Arnault aient loupé le spa de leur hôtel !

Ce qui est tout aussi joli, c'est la jeune femme qui arrive en peignoir. Comme elle est suivie par Charlie, je n'ai pas de mal à comprendre que c'est la fameuse Amy. Bon, c'est simple, elle est vraiment belle, grande, saine, naturelle. Et je ne l'ai pas encore vue en maillot. Je n'arrive pas à comprendre comment elle peut complexer par rapport à moi.

Charlie fait les présentations.

Elle ignore la main que je tends pour m'embrasser chaleureusement.

— Ophélie, j'ai tant entendu parler de vous !

Plutôt latine pour une Britannique !

Après un bref échange, Charlie nous propose de tester la piscine. Je pose mon peignoir sur une chaise longue tout en matant discrètement Amy dans son une-pièce noir, genre compétition olympique.

En la regardant, je me dis qu'elle n'a effectivement pas grand-chose pour elle : fine, de longues jambes juste assez musclées, des fesses à réveiller les mauvais instincts de Michael, des seins d'une taille respectable... Si on ajoute son beau visage, j'ai juste envie de remettre mon peignoir et de me précipiter dans ma baignoire avec un bon livre !

Heureusement, je suis une jeune femme raisonnable et je sais maîtriser mes pulsions premières. Alors que Charlie plonge dans l'eau tel le Tarzan de base, je préfère emprunter l'échelle.

— Ouh, elle est fraîche !

Charlie explose de rire.

— Tu plaisantes, elle est à 28 °C !

Je trouve une alliée inattendue. Assise au bord du bassin, Amy n'a encore que les pieds dans l'eau.

— Ophélie a raison, elle n'est pas très chaude.

Charlie nage jusqu'à elle et l'attrape par la taille.

— Tu veux que je t'aide à entrer ?

Elle répond d'une voix angoissée.

— Merci, Charlie, ça ira. Je vais y aller progressivement.

Sans l'écouter, il l'attire implacablement vers lui. Elle hurle.

— Charlie ! Tu es fou ! Tu vas le payer !

Elle cherche à le couler et ils se mettent à chahuter comme des enfants. Cette image de bonheur et d'amour fait jaillir une bouffée de nostalgie. Je me revois sur la plage avec Michael, le dernier soir en Sardaigne... Que j'étais heureuse et insouciante...

Charlie interrompt leurs ébats pour se tourner vers moi.

— Tu veux que je t'aide aussi ?

— Non, ça ira.

Pas certaine qu'il obtempère cette fois, je me glisse dans l'eau. Nous nageons tranquillement une dizaine de minutes. Pour ma part, après dix longueurs, j'en ai marre. Je m'arrête sur le bord, bientôt rejointe par Amy. Charlie, lui, enchaîne les longueurs de crawls.

Amy soupire.

— Tel que je le connais, ça va durer une bonne demi-heure. Tu veux qu'on essaie la piscine revitalisante ?

— Bonne idée.

Mais qu'est-ce qu'une piscine revitalisante ? Un jacuzzi ? Comme je n'ose pas poser la question, j'attends de voir.

Je suis Amy jusqu'à un insoupçonné écrin de luxe, un petit bassin pourvu d'un escalier avec une rampe et entouré de parois, qui semblent dorées à l'or fin, d'où surgissent des jets de massage... Amy et moi nous installons côte à côte.

Après quelques minutes, elle lance la conversation d'une manière assez directe.

— Ophélie, je suis vraiment contente de te rencontrer. Charlie m'a fait tant d'éloges sur toi que je commençais à me demander pourquoi il était avec moi.

— Tu lui as posé la question ?

— Oui.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Que Michael et toi étiez deux êtres exceptionnels et faits l'un pour l'autre. Il m'a fait comprendre que lui et moi étions d'une autre engeance, plus calmes, moins lumineux. En gros, je n'ai pas à m'inquiéter parce que tu es trop bien pour lui.

Je suis souflée.

— Il n'a quand même pas dit ça ?

— Non, bien sûr, il est bien trop galant pour dire quelque chose qui puisse me blesser, mais je ne suis pas idiote, j'ai lu entre les lignes.

Je ne sais quoi dire. Soit elle s'imagine tout ça dans un esprit parano, soit elle a raison et les commentaires de Charlie sont alors vraiment gênants.

Amy a senti mon trouble.

— Désolée, je ne voulais pas t'embarrasser. Je crois que Charlie m'aime bien et moi je l'aime. Je pense avoir assez d'amour pour deux, pour compenser s'il lui en manque.

La pauvre, elle est touchante avec ses aveux. Cette fois, je ne peux pas la laisser dans un tel doute.

— Tu exagères. Je connais bien Charlie et je peux te dire que je ne l'avais jamais vu aussi bien dans sa peau. Je suis certaine qu'il t'aime.

Elle me jette un regard plein d'espoir. On dirait le regard du Chat Potté dans *Schrek* !

— Il te l'a dit ?

— Pas directement. Tu sais comme il est pudique. Mais il a sous-entendu assez clairement qu'il pourrait faire sa vie avec toi.

Ses yeux s'illuminent.

— Merci de partager ça avec moi. J'avais déjà abordé le sujet du mariage, mais il m'avait paru évasif. Je suis contente qu'il t'en ait parlé.

Merde, j'espère que je ne me suis pas trop avancée. En même temps, il me l'a vraiment dit. Mais peut-être n'étais-je pas supposée le répéter à Amy.

— Amy, garde ça pour toi.

— Bien entendu. Merci encore. Charlie a raison, tu es vraiment une fille formidable.

Je suis gênée par ses remerciements. Elle est très mignonne, mais terriblement jeune. Se livrer ainsi à moi alors que nous venons juste de nous rencontrer... J'ai du mal à imaginer que ça puisse vraiment coller avec Charlie. Je ne peux pas non plus la juger après dix minutes de conversation. Je décide d'essayer de la connaître mieux et les vingt minutes suivantes sont consacrées à un véritable entretien d'embauche. Je la teste sur tous les sujets possibles, notamment culturels. Subtilement, bien sûr.

Mon verdict final est beaucoup plus positif. Finalement, Charlie a raison de nous trouver des points communs. Amy ressemble à celle que j'étais avant de rencontrer Michael. Je retrouve cette innocence, cette envie de croire à l'amour. C'est là que je m'aperçois combien ces quinze derniers mois m'ont fait mûrir. Est-ce une bonne chose ? Peut-être...

Quand je regarde ma montre, il est 18 h 02, je suis en retard pour mon massage ! Je m'excuse rapidement et fonce à l'accueil du spa. L'hôtesse m'oriente vers une salle à la lumière tamisée. Dans la pénombre, je fais la connaissance de ma masseuse. Elle s'appelle Amudhini et est d'origine indienne. Elle me donne une culotte en papier et me laisse pendant que j'enlève mon maillot. J'ai si peu d'expérience en la matière que je ne sais pas si je dois garder le haut. À ma décharge, ce genre de plaisir est quand même réservé à une certaine élite. Le moins cher des massages coûte déjà 130 livres !

Dans le doute, je garde mon soutien-gorge. Amudhini revient et me demande immédiatement de l'enlever, me tendant une serviette pour me couvrir. Elle me fait allonger sur le dos puis me demande quel genre de pression je préfère. Comment pourrais-je le savoir ? C'est une première ! Me voyant hésiter, elle fait une démonstration sur ma jambe. Elle commence par une pression légère qui me procure une sensation agréable. Puis elle me fait une pression médium qui me semble déjà plutôt forte ! Quand elle passe au niveau supérieur, je me retiens de crier. Je ne pensais pas qu'une femme pouvait avoir autant de force dans les mains !

— Vous voulez que je vous montre comment se pratique le massage pour soigner les contractures ?

J'imagine que ça va être encore plus intense. J'aimerais dire non mais elle a l'air tellement enthousiaste que j'accepte.

Quelle erreur ! En deux secondes, elle me fait hurler.

— Aïe ! C'est bon, merci, vous pouvez arrêter, j'ai compris. Heureusement que je ne suis pas une sportive de haut niveau !

Elle rit.

— Et encore, vous avez de la chance d'être tombé sur moi, mon prénom signifie « Douce » en tamoul ! Cela aurait été pire avec mes collègues masculins.

Je préfère ne pas imaginer.

— Je vais choisir un massage avec une pression douce.

— Vous ne préférez pas médium, les effets sont bien plus positifs.

— Euh, vous pouvez faire un intermédiaire entre les deux ?

Je la fais rire, elle ne doit pas rencontrer souvent des clientes comme moi.

— Très bien, je vous fais un massage light médium. Maintenant, fermez les yeux, ne parlez plus et relaxez-vous.

J'entre alors dans un monde de plaisir dont je ne soupçonnais pas l'existence. Ses mains appliquent une huile tiède sur ma peau. Elle me masse la tête, le visage, puis descend jusqu'à mes orteils. Ensuite elle me fait me tourner sur le ventre. Il y a un trou spécialement aménagé dans la table pour la tête, pour éviter la torsion du cou. Là, c'est encore meilleur, le pied intégral ! Les cervicales, les épaules et le dos. Elle descend jusqu'au coccyx et masse le haut de mes fesses. Je suis contente que ma thérapeute soit une femme, je ne crois pas que j'aurais accepté ce genre de massage de la part d'un homme ! Elle s'occupe maintenant de mes bras, de mes mains, de mes doigts jusqu'à la dernière phalange. Je ne pensais pas qu'un massage des doigts pouvait faire autant de bien !

Elle repose mon bras le long de mon corps. Je suis tellement détendue que je pourrais m'endormir. Elle s'occupe maintenant de mes jambes, de mes pieds, de mes orteils. Puis, après une courte pause qui m'avait fait redouter que le massage fût déjà fini, elle revient sur mes mollets, remonte sur mes cuisses avec une pression légèrement plus forte. Elle atteint les muscles des fesses qu'elle masse avec plus de douceur. Je ne suis pas mécontente qu'elle s'attaque à cette partie de mon anatomie que je pourrais considérer comme mon talon d'Achille. Si elle arrive à diminuer le taux de masse grasseuse dans la région, je n'aurais pas perdu mon temps en venant à Londres.

La pression s'accroît à la jonction de mes fesses. Eh ! ça commence à devenir vraiment gênant ! Elle s'interrompt quelques instants pour faire couler de l'huile tiède entre mes fesses. Je devrais peut-être lui dire d'arrêter, mais ma position ne facilite pas le dialogue. Je la laisse faire. Soudain, sa main se retrouve à un endroit qu'elle ne devrait clairement pas approcher ! Je bondis et me retourne pour découvrir...

— Michael !

— Bonjour, miss, nous désolés, nous avons fait changement masseur.

Son accent asiatique est assez ridicule, mais je dois reconnaître qu'il m'amuse. Je ne sais pas si je dois rire ou me fâcher. J'opte pour un mélange des deux.

— Michael, c'est quoi cet accent ridicule ? Elle n'était pas chinoise, mais d'origine indienne.

— Moi pas indien, moi Yang, moi spécialiste massage fesses.

— J'avais remarqué... Michael, c'est profondément raciste. Imagine que je raconte ça à la Screen Actors Guild !

— Toi pas pouvoir, toi avoir signé NDA.

Là, j'explose de rire. Il est quand même drôle. Il s'approche de moi et m'embrasse. C'est soudain, inattendu dans cette pièce. Comme toujours, le baiser est tellement bon que ma langue répond spontanément.

Il ouvre son peignoir pour révéler un caleçon de bain hyper sexy. Je ne sais pas si c'est à cause du baiser ou du massage de mes fesses mais son érection est déjà conséquente. Il m'aide à me relever puis me plaque contre le mur. J'ai l'impression que ça devient une sorte de rituel ! J'ai dû lâcher ma serviette et, à l'exception d'une minuscule pièce de papier, je suis nue. Mon corps huilé glisse contre le sien. Il faut reconnaître que c'est drôlement érotique. Michael se frotte contre moi, je commence à être vraiment excitée. Dans quelques instants, je vais franchir le point où m'interrompre serait une souffrance. Il vaut mieux arrêter tout de suite.

— Michael, ce n'est pas possible.

— Mais si, c'est possible...

— Non, pas ici, c'est une salle de massage.

— Justement, c'est parfait. On va pouvoir jouer avec les huiles...

Joignant l'acte à la parole, il attrape un flacon d'huile et en fait couler dans ma main. Me voilà prise au piège ! Comme par réflexe, je pose la main sur sa poitrine et commence à doucement étaler l'huile sur sa peau. Il faut admettre que masser un mec aussi beau, c'est carrément sexy. On voit qu'il passe du temps à la salle de gym et je ne m'en plains pas. J'ai arrêté de l'embrasser pour pouvoir admirer mon apollon, ma statue grecque, le plus bel homme du monde.

Il se met à caresser mes seins l'un après l'autre. Cette huile rend le contact si doux et si excitant ! Je relève la tête et nous recommençons à nous embrasser. Mes seins glissent sur son torse, ses mains longent mon dos, mes fesses, puis les écartent pour une caresse plus précise.

Évidemment, avec le massage qui m'a détendue et l'huile comme lubrifiant, je suis une victime sinon consentante du moins très exposée ! Son doigt glisse en moi sans aucune difficulté. Je retrouve les sensations qu'il m'avait fait découvrir quelques mois plus tôt. Mon opinion n'a pas évolué. Je ne trouve pas ça franchement désagréable mais ça n'est pas non plus une zone très érogène chez moi. En revanche, Michael est dans un état d'excitation incroyable. Il m'embrasse comme un forcené, prend ma main et la glisse dans son maillot. Il faut reconnaître que l'effet sur son érection est spectaculaire. J'ai l'impression qu'il est plus dur et plus gros que jamais. Il n'a pas encore touché mon sexe mais je suis déjà trempée. Je veux qu'il s'occupe de moi.

— Michael, je n'en peux plus, caresse-moi.

Il se recule et commence par enlever son maillot. Il vient ensuite appuyer son érection contre ma hanche. Sa main gauche remonte le long de ma cuisse puis se place à l'entrée de mon sexe. C'est une sensation mille fois expérimentée et appréciée sans retenue. Le mélange de l'amour que je ressens pour

lui, associé à la précision de sa caresse me donne un plaisir constant. Je le sens sur mon clitoris, puis plus loin, à la recherche de mon point G. Je sens l'huile tiède se mêler à ma propre excitation pour créer un cocktail explosif.

Mais le cocktail n'est visiblement pas assez relevé pour Michael et il décide d'y ajouter des sensations supplémentaires. Sa main droite est repartie à l'assaut de mes fesses. Quand il me pénètre, je gémiss mais c'est plus de surprise que de plaisir. Il se méprend et me caresse des deux mains, doucement mais de façon insistante. Je ne l'interromps pas pour ne pas rompre le charme du moment. En plus, il m'embrasse avec un regain de douceur et de sensualité, comme s'il essayait d'obtenir une autorisation pour une chose défendue. Il faut reconnaître que si c'est une tactique délibérée, elle est plutôt intelligente, car je suis tellement absorbée par les sensations au niveau de mon visage et de mon sexe que je néglige le reste. Je gémiss sans discontinuer. J'espère que Michael est suffisamment célèbre pour que l'on ne soit pas expulsés manu militari du spa et de l'hôtel. Je n'ose imaginer la gêne des autres clients qui reçoivent un massage. J'avoue que je m'en fous un peu, tellement mon plaisir est grand.

Malheureusement, Michael, pour une fois, fait un impair. Alors que je meurs d'amour et de plaisir dans ses bras, il glisse un deuxième doigt en moi, provoquant un inconfort immédiat. Je me dégage aussitôt. J'ai la présence d'esprit de ne lui faire aucun reproche. Je trouve un sujet plus consensuel.

— Michael, où as-tu mis le préservatif ?

Il se recule, attrape son peignoir. Il saisit le plastique, le déchire et enfile le latex sur son sexe.

— Ophélie, donne-moi tes fesses aujourd'hui. J'ai tellement envie de toi. Je t'aime tellement.

Tiens, le mot « *love* » a franchi ses lèvres, c'est une première. Il n'a pas dit « *I love you* » mais « *I love you so much* », qui est paradoxalement moins fort. De plus, j'ai beau être folle amoureuse de lui, je ne suis pas candide au point d'ignorer ce qu'il veut obtenir. Ce qu'il veut et que je ne veux pas lui donner. Un désaccord, le seul, dans notre fusion sexuelle...

— Michael, tu sais bien qu'il est trop tôt pour moi.

Il s'énerve un peu.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Ce sera quand, le bon moment ?

— Peut-être quand tu me donneras des nouvelles plus fréquemment que tous les trois mois !

La réponse a fusé, plus virulente que je ne l'aurais souhaité. Il a accusé le coup. J'ai senti qu'on était au bord de tout arrêter, alors j'ai joué mon va-tout.

— Michael, ton érection est trop importante, je ne pourrai pas te recevoir. Mais j'ai trop envie de te sentir en moi.

J'ai alors fait un truc plutôt risqué. Nonchalamment, je me suis rapprochée de la table de massage, j'ai écarté les jambes et allongé le torse contre le cuir. J'imagine la vue qu'il avait. J'étais vulnérable, il pouvait me donner du plaisir comme prendre ce que je lui refusais. C'était un pari. Je rétablissais le désir entre nous mais il me fallait lui faire confiance.

Quand il s'est approché de moi, très lentement, mon cœur battait la chamade. J'ai senti son érection contre moi et j'ai arrêté de respirer. L'espace d'un instant, j'ai cru que j'avais perdu, que son désir serait

plus fort que son respect et son amour pour moi. Son sexe était à deux millimètres de me forcer. Il est resté là quelques instants puis il est paresseusement descendu plus bas.

Au moment où il est entré en moi, j'ai su que ma jouissance serait double, renforcée par ce sentiment qu'il avait su reconnaître mon droit à choisir ma sexualité. C'était une incroyable preuve d'amour et je l'ai prise comme telle. Il entrait et sortait de moi à un rythme effréné. Quand il a positionné son pouce entre mes fesses, j'ai quand même voulu lui accorder cela. Je l'ai encouragé d'un « *Yes, Michael, yes* ». Visiblement, c'était important pour lui car sa fougue a redoublé. Je l'ai senti jouir dans le préservatif en me pénétrant une dernière fois et en s'effondrant sur moi, ce qui a déclenché mon orgasme. J'ai joui tellement fort que j'ai crié, agrippant la table à deux mains.

Nous avons mis quelques secondes à récupérer. Après, j'ai ressenti une certaine gêne. Nous avons repris nos peignoirs et nos slips en silence. C'est moi qui ai renoué le dialogue.

— Michael, c'était formidable.

Il a eu un petit sourire ironique.

— Oui, ce n'était pas mal. Mais ça aurait pu être encore mieux.

— Tu es trop gros, ce n'est pas possible.

— Je sais, on me compare souvent à Rocco Siffredi.

— Michael, je ne veux pas savoir !

— Tu sais, je l'ai déjà fait...

— Peut-être, mais pas avec moi !

— Pas encore...

— Exactement, pas encore...

Nous sommes restés sur ces mots qui pouvaient recouvrir beaucoup de réalités et de futurs différents.

Michael a insisté pour que nous quittions le spa séparément. Il a eu au moins la délicatesse de me laisser partir la première. Cela ne m'a pas épargné le regard lourd de reproches de l'hôtesse.

Je suis remontée prendre une douche. Sous le jet, je me suis dit que notre relation évoluait quand même positivement. Certes, il ne m'a jamais parlé de quitter Carolina, mais le plaisir sexuel que nous partageons est aussi psychologique que physique. Pour preuve de son attachement, il a accepté mon refus d'expérimenter ce qu'il a tant envie de partager avec moi. D'ailleurs, il n'est pas impossible que j'essaie un jour. Mais pas tout de suite. Un jour, nous serons ensemble au bord de la piscine dans notre villa de Beverly Hills ou dans notre chalet de Gstaad, devant un bon feu. À un moment, je lui dirai : « Maintenant, Michael ! » Il me regardera longuement avec ses yeux bleus magnifiques et me demandera : « Tu es sûre ? » Je lui répondrai : « Certaine. » On le fera et ce sera bien, ce sera la preuve de notre amour éternel.

Bon, l'ancienne Ophélie, la romantique et l'optimiste, est de retour. N'est-ce pas un peu tôt ? Je ne sais pas. Il ne sert à rien de trop y penser pour l'instant.

Il faut maintenant que je me prépare pour une longue soirée. Je vais devoir attendre, mais cette nuit, je l'aurai pour moi seule !

30 novembre 2014, 19 heures

Je suis de retour dans mon appartement. J'ai du mal à réaliser ce qui vient de se passer...

Hier, nous sommes montés en voiture à 19 h 45 pour nous rendre à la projection qui avait lieu à l'Odeon Leicester Square. Je n'ai pas pu y aller avec Michael, ce qui était normal vu que je ne faisais pas partie de l'équipe du film. Je n'étais pas non plus avec Charlie et Amy, ce qui m'a un peu plus ennuyée.

En arrivant au cinéma, nous sommes passés les premiers pour permettre l'arrivée de « la star » sur le tapis rouge. J'ai réussi à trouver une petite place pour assister à l'événement. Quand Michael est descendu de sa limousine, j'ai eu un choc. En smoking, il était trop beau. Souriant, il a fait face aux dizaines de photographes qui l'ont mitraillé. Ils ont varié les poses : seul, avec l'actrice principale du film, le réalisateur, puis tous ensemble. Les fans étaient hystériques. À 98 %, c'était des filles qui hurlaient comme si Michael était un membre des One Direction ou des Beatles. C'était assez pénible cette Michaelmania, mais je me suis rappelé que j'avais fait la même chose, il y a longtemps, sur les Champs-Élysées. Au moins, à Londres, il ne pleuvait pas !

Ça m'a fait mesurer le chemin parcouru depuis cet épisode. Maintenant, je connais Michael aussi intimement que sa femme, peut-être mieux.

Michael s'est approché de la foule pour signer quelques autographes, et même faire la bise à une fan. Ça m'a franchement irritée car, bien entendu, c'était certainement la plus jolie de toutes. En plus, elle devait avoir à peine dix-huit ans !

Dans la salle, je me suis retrouvée assise au balcon avec les pilotes et l'hôtesse, loin de l'équipe du film et de la famille. Là, j'ai vraiment pris conscience que si je n'étais plus au niveau de la groupie de base, j'étais encore loin d'une position officielle. Après un court moment d'amertume, je me suis raisonnée. Michael est quand même venu me chercher en jet à Paris pour partager un week-end dans un des plus somptueux hôtels du monde.

Les lumières se sont éteintes. Michael, l'actrice principale, le réalisateur et le producteur sont montés sur scène.

Le maître de cérémonie a d'abord interrogé le producteur qui a été long et profondément ennuyeux dans ses réponses. Il a dû remercier la terre entière, le studio, les acteurs, et tous les partenaires financiers, y compris les entreprises qui avaient placé leurs produits dans le film.

Les questions suivantes concernaient le film lui-même et s'adressaient à l'équipe. Michael a laissé le réalisateur répondre aux premières, puis il est intervenu. Sans faire preuve de parti pris, il a été de loin le plus brillant, avec ses réponses incisives et souvent drôles. Le réalisateur était intéressant mais plus terne et la pauvre actrice, cantonnée au rôle de plante verte. J'ai eu un peu pitié d'elle, notamment quand Michael s'est gentiment moqué de son accent texan. Il a fait une traduction avec l'accent *british*, la salle était morte de rire. C'est amusant car j'étais fière comme s'il s'agissait de quelqu'un de ma famille. Dans un sens, il en fait partie, enfin presque.

Le film n'était pas mal, pas génial mais honnête. Trop commercial à mon goût. Michael était bon mais le rôle, bien trop conventionnel, ne lui donnait aucune chance de décrocher une récompense

quelconque. Pas grave, il a déjà deux statuettes !

À la fin du film, le temps de descendre du balcon pour rejoindre le point de rendez-vous, Michael, le reste de l'équipe, Robin et Robert étaient déjà partis.

Seule restait une assistante anglaise pour nous donner la marche à suivre.

— Une voiture devrait revenir vous chercher, mais cela peut prendre un peu de temps.

Je me sentais abandonnée, seule avec les pilotes et l'hôtesse de l'air. Heureusement, quelques instants plus tard, j'ai vu arriver Charlie et Amy.

— Ophélie, je me doutais bien que tu n'aurais pas de voiture, alors nous avons décidé de t'attendre. Je pense qu'il est plus simple de marcher jusqu'au restaurant, c'est à une dizaine de minutes d'ici. Qu'en penses-tu ?

— Très bonne idée. Allons-y.

Mon moral a été boosté par cette démonstration d'amitié. J'ai trouvé également très sympa l'attitude d'Amy, souriante alors que son mec l'avait obligée à attendre quelqu'un qu'elle ne connaissait que depuis quelques heures. En plus, elle allait devoir marcher dix minutes dans la fraîche nuit londonienne en talons hauts au lieu de bénéficier de la chaleur d'une voiture avec chauffeur. C'est d'ailleurs elle que j'ai particulièrement remerciée quand nous avons commencé à marcher.

— Merci à vous deux, Charlie, c'est vraiment gentil de m'avoir attendue. Amy, j'espère que tu ne vas pas souffrir du froid.

— Tu plaisantes ! Je viens de Bradford, alors pour moi, Londres est comme Ibiza pour toi ! Cela me fera du bien de marcher un peu.

Elle a pris le bras de Charlie et nous avons tous les trois longé Chinatown avant de passer dans Soho, puis, après avoir traversé Oxford Street, nous avons atteint la ruelle où se cache le restaurant Hakkasan.

De nombreux invités faisaient la queue en attendant que l'on vérifie que leurs noms étaient bien sur la liste. Heureusement, l'assistante américaine de Robin nous a repérés et a facilité notre entrée.

Pour accéder au restaurant, entièrement privatisé pour la soirée, il faut descendre un escalier jusqu'à la salle en sous-sol. C'était un endroit très sombre, mais très design, avec un bar en chêne de près de vingt mètres de long et un décor traditionnel chinois, avec des panneaux dessinés en noir et or. La cuisine est ouverte sur la salle, faisant de la création culinaire un spectacle à part entière.

La deuxième assistante venue de Los Angeles attendait les invités au bas de l'escalier. Elle a consulté son plan de table pour nous indiquer nos places.

— Charlie, vous êtes à la table « Orson Welles » avec des personnes du studio pour que vous puissiez leur « vendre » votre prochain film. Et Amy, bien sûr. Quant à vous, Ophélie, vous n'avez aucune obligation, vous pouvez vous installer où vous voulez.

Je n'ai même pas eu le temps de souffrir de ce nouveau « rejet » que Charlie est intervenu.

— Sandra, il doit y avoir une erreur. Ophélie est une invitée de Michael, elle ne connaît personne, on ne peut pas la laisser seule.

— Je suis désolée. Robin a vérifié personnellement le plan de table.

— Très bien, je vais aller le voir. J'en ai pour quelques minutes.

J'ai à peine eu le temps de protester.

— Charlie, ce n'est pas grave...

Trop tard, il était déjà parti.

Amy et moi avons suivi à distance cette petite guerre des tables. S'il ne s'était pas agi de moi, je crois que j'aurais trouvé cela amusant. En l'occurrence, ça ne l'était pas. D'abord, Charlie s'est énervé contre Robin, puis ils sont allés voir Michael. Quand ce dernier a regardé dans ma direction, j'étais hyper embêtée. J'aurais presque souhaité que Charlie ne soit pas intervenu. Quelques instants plus tard, ils se sont éloignés et Robin a fait signe à Sandra de les rejoindre.

Finalement, Charlie, sourire aux lèvres, est revenu vers nous avec l'assistante.

— Il y avait effectivement une erreur, Ophélie. Tu dîneras à notre table.

Je n'en ai pas cru un mot.

— Ophélie, je suis désolée de ce problème. Je vous prie de nous excuser. Vous êtes également à la table « Orson Welles ». Donnez-nous un instant.

Elle nous a rapidement quittés pour se précipiter vers ladite table. J'ai vu qu'elle rajoutait un carton et qu'elle le substituait à un autre. Je me suis demandé qui était le nouveau banni.

Charlie a dû lire dans mes pensées.

— Ne t'inquiète pas, ce n'était qu'un ami d'un des financiers du studio. Quelqu'un qui n'a aucune importance.

— Tu es sûr ? Vexer le petit ami d'un directeur financier, ça peut être embêtant pour toi, non ?

Il m'a fait un clin d'œil.

— J'ai dit « un ami », pas « l'ami ». Tout le monde n'est pas gay à Hollywood, Ophélie !

En tout cas, grâce à Charlie, j'ai passé une excellente soirée à papoter avec Amy.

Plus le temps passait, plus je la trouvais sympa.

Le repas était fabuleux, un assortiment de spécialités chinoises présentées sur un grand plateau où chacun pouvait piocher. Pour les boissons, nous avions le choix entre thé au jasmin, vin ou champagne. Pour une fois, j'ai délaissé l'alcool pour la boisson traditionnelle chinoise. C'était vraiment excellent. Charlie nous a appris que le restaurant avait une étoile au Michelin. Je ne suis pas spécialiste, mais j'en aurais attribué deux !

Vers la fin du repas, alors que j'étais repue et heureuse de ma soirée, Amy m'a surprise.

— Alors, Ophélie, suis-je reçue à l'examen ?

— Pardon ?

— Cet après-midi, dans le jacuzzi, j'ai eu un peu l'impression de passer un entretien d'embauche...

J'ai rougi. Heureusement qu'il faisait sombre ! Je n'ai même pas songé à nier.

— Je suis désolée, tu as raison, mon attitude était condescendante. Je te prie de m'excuser. Ma seule défense, c'est que je voulais vraiment savoir si un de mes amis les plus chers avait fait le bon choix.

— Et quel est le verdict ?

— Amy, tu es une fille formidable. Non seulement tu es extrêmement jolie, mais tu es brillante. Et, le plus important, tu es une fille bien, attentionnée et gentille. Charlie a beaucoup de chance de t’avoir rencontrée.

J’ai senti que mes paroles la touchaient.

— Merci, Ophélie. Tu sais, je crois que c’est moi la chanceuse dans cette histoire.

— C’est vrai, vous êtes deux *lucky bastards* !

Mon expression nous a fait rire toutes les deux. Nous avons établi une vraie complicité. J’ai découvert qu’Amy était très drôle, notamment quand nous avons étudié les techniques d’approche de Robert pour s’attirer l’attention de différentes jeunes femmes. Il est d’abord allé s’attabler avec deux filles qui avaient l’air de véritables top-modèles.

— Amy, tu sais qui sont les deux bombes à qui Robert s’attaque ?

— Oui, ce sont deux mannequins de Victoria Secret que Robin a invitées pour « augmenter le glamour de la soirée ». La brune au teint mat est brésilienne et l’autre, ukrainienne.

Je les ai bien regardées. La première ressemblait un peu à Adriana Lima, mais avec des yeux verts, l’autre était plutôt du genre Doutzen Kroes.

— Elles sont impressionnantes !

— Oui, ça fait peur. J’espère qu’elles ne vont pas s’approcher de Charlie !

— Charlie est sérieux, je suis plus inquiète en ce qui concerne son frère.

— Oui, tu as sans doute raison.

J’aurais préféré qu’elle me dise que j’avais tort. Nous sommes restées longtemps silencieuses.

— Ophélie, tu sais pourquoi les mannequins Victoria Secret sont plus dangereuses que les autres ?

— Non.

— Parce que la lingerie exige des corps de femme alors que pour présenter les collections de haute couture, on recherche plutôt des morphologies d’adolescente prépubère.

— Tu as été mannequin, toi aussi ?

— Oui, mais à un petit niveau. On m’a dit que j’avais une beauté trop banale pour devenir un top.

Pendant que nous devisions, Robert avait décidé de changer de cible.

— Ophélie, il tente sa chance avec Jenny maintenant.

— Qui ça ?

— Tu sais, l’assistante qui attribuait les voitures à la sortie de la première.

— Ah oui, je ne l’avais pas reconnue sans son bonnet. Je n’avais pas remarqué qu’elle était rousse. Cette fois, je pense que Robert a plus de chances.

— Tu as raison. Je l’ai déjà croisée et elle ne quitte jamais une soirée les mains vides. En plus, elle est ambitieuse...

— Elle n’est pas laide, mais elle a un physique bizarre. On dirait que chez elle, tout est « trop » : la bouche, les yeux, les formes...

— Les yeux globuleux...

J’ai éclaté de rire.

— Bon, je crois qu'on lui a taillé un costume pour l'hiver. Mais souhaitons qu'elle fasse le bonheur de Robert, chacun doit trouver chaussure à son pied !

La soirée était aussi réussie que possible si on tient compte du fait que Michael était à une autre table et Charlie, accaparé par son financeur.

Vers 1 heure du matin, nous avons levé le camp direction Maddox, un club branché. Je n'avais pas adressé un seul mot à Michael de toute la soirée.

À la sortie, Jenny m'a, cette fois, permis de monter dans la même voiture que Charlie et Amy. Nous aurions presque pu y aller à pied tellement c'était proche.

Le Maddox, c'est un des clubs les plus branchés de Londres. Bien sûr, la boîte était réservée pour le film. La piste de danse n'était pas très grande, mais il y avait beaucoup de canapés confortables pour s'installer, boire quelques coupes et, éventuellement, échanger quelques baisers...

Quand nous sommes entrés, il y avait déjà pas mal de monde. Je n'ai pas été surprise de voir que la table de Michael était déjà occupée. Assise à la droite de Michael, l'actrice du film, à sa gauche Robert. Plus surprenant, la présence de Jenny à côté de l'avocat. Je l'ai montrée à Amy.

— Une assistante à la table de la star dont elle s'occupe, c'est une première !

Amy a rigolé.

— Que voulez-vous ma petite dame, tout fout le camp à Hollywood ! Plus sérieusement, ce soir ce n'est plus une assistante, c'est la target de Robert.

J'ai pensé que moi j'étais plus que cela pour Michael et que ça ne m'empêchait pas de ne pas être admise à sa table.

Charlie, Amy et moi nous sommes installés un peu plus loin, mais de façon à voir la table principale. Je voulais être certaine que Michael ne se montrerait pas trop entreprenant avec sa partenaire dans le film. Certes, quand nous discutons dans l'avion, il m'a assuré qu'il ne s'était rien passé pendant le tournage, mais voir le film a ravivé mes inquiétudes. J'ai quand même vu plusieurs baisers et je jurerais qu'au moins une fois, il a mis la langue. Je ne sais pas comment sa femme peut supporter ça ! Enfin, si les choses tournent comme je l'espère, ce sera moi qui devrai accepter de le voir me « tromper » à l'écran. Comme il me l'avait indiqué à Deauville, il n'apparaît pas nu ce qui n'est pas le cas de sa partenaire. La scène qui m'a le plus gênée, c'est quand elle se tient debout face à lui et qu'il lui ôte sa chemise de nuit pour embrasser sa poitrine et qu'elle rejette sa tête en arrière de plaisir. L'angle de vue ne permettait pas de vérifier s'il l'embrassait réellement, mais sa réaction m'a refroidie. Je sais qu'elle est censée apprécier, mais j'ai trouvé qu'elle jouait un peu trop bien ! Les scènes qui me faisaient le plus fantasmer il y a un an sont les mêmes qui me glacent maintenant...

— Amy, tu crois que Michael et sa partenaire ont...

— Je ne sais pas, tu veux que je demande à Charlie ?

J'ai haussé les épaules, ce qui pouvait signifier que je donnais mon assentiment. Je me suis dit que ça faisait un peu cour de lycée ce genre d'inquiétude : « Tu crois que Machin il est sorti avec Machine... » Visiblement, je fais un petit retour en arrière...

Pour ne pas avoir à crier, Charlie m'a répondu par un signe de la main. C'était un non énergique et convaincu. Il m'a fait un autre signe pour me dire de me relaxer et m'a servi du champagne.

Je commence enfin à me détendre après ma deuxième coupe. Je profite de mon amie anglaise quand soudain, Robin vient perturber la soirée, accompagné des deux superbes mannequins. Il est venu les présenter à Michael. Je le vois se lever. La brune lui tend la main et mon cœur se serre quand je le vois dédaigner cette main pour lui faire la bise. Bien sûr, la seconde en profite pour se jeter dans ses bras. Amy les observe aussi et son air inquiet renforce mon stress. La suite est du même acabit. Michael les invite à s'asseoir avec lui. La pauvre actrice doit se pousser pour leur laisser la place. Voir Michael rire ou même sourire me rend malade. La blonde va me faire sortir de mes gonds si elle continue à se pencher sur lui sous prétexte qu'elle ne peut pas l'entendre à cause de la musique. Elle lui met juste ses seins sous le nez ! Même d'ici, j'ai l'impression de plonger dans son décolleté, alors je n'ose pas imaginer la vue qu'a Michael. La brune assise juste à côté de Michael a l'air plus sage. Même Robert est troublé et commence à délaisser la malheureuse Jenny.

Après une dizaine de minutes, la blonde se lève. Elle fait tout un cirque et finit par tirer Michael par la main. C'est dingue, elle veut qu'il vienne danser avec elle ! Le pire, c'est qu'il ne résiste pas et la suit. La brune se joint à eux. Notre table est sur leur chemin mais il ne me jette même pas un coup d'œil !

Amy intervient.

— Ophélie, tu veux y aller ?

Je ne sais pas quoi faire. Aller danser à côté d'eux me paraît assez pathétique. D'un autre côté, pour surveiller ce qui se passe, c'est plus prudent. Je suis indécise alors Amy prend la décision pour nous deux. Charlie a la gentillesse de nous accompagner. À trois, c'est mieux, je peux faire illusion et donner l'impression que je ne suis pas là uniquement pour les espionner. J'ai quand même du mal à ne pas les regarder tant le numéro de la blonde est impressionnant. Quelle salope ! Elle se trémousse de façon indécente et se frotte sans vergogne contre l'homme que j'aime. Je dois me retenir pour ne pas aller arracher ses cheveux blonds par touffes entières. Amy a dû le sentir, car elle donne un coup de coude à Charlie pour que celui-ci fasse un peu l'imbécile, histoire de me distraire. Le pauvre dans des circonstances normales, il me ferait rire mais là, aucune chance !

Après deux morceaux très douloureux à voir cette guenon en rut faire sa danse nuptiale, un miracle se produit. Michael quitte la piste de danse. Seul ! Amy lève les pouces pour signifier qu'elle a vu la défaite de la blonde. Deux chansons plus tard, c'est la brune qui s'arrête et retourne à la table. Bien qu'elle me paraisse moins dangereuse que sa copine, je regarde de loin ce qui se passe : ça va, il y a trois personnes entre Michael et elle. Je peux enfin me détendre et accorder un peu d'attention à mes amis.

Une dizaine de minutes plus tard, nous retournons également à notre table où Charlie nous sert une autre coupe. Tiens, Michael a disparu mais la brune, elle, n'a pas bougé. Ça va.

Soudain, j'ai un flash. J'espère que la blonde, la salope, est toujours sur la piste de danse ! De ma place, je n'arrive pas à la voir. Trop inquiète, je quitte la table pour essayer de la retrouver. La piste du Maddox, n'est pas immense et, en moins d'une minute, je constate que la blonde a disparu. J'ai l'horrible

pressentiment qu'un drame est en train de se produire. Je décide de faire un tour du Club. Il faut absolument que je retrouve Michael et le mannequin, au moins un des deux.

Ces minutes sont les plus éprouvantes de ma vie. Je vois plein de gens mais pas les deux personnes qui m'intéressent. Quand j'approche des toilettes, je trouve Robin en train de discuter avec un mastodonte muni d'une oreillette. Il vient vers moi.

— Ophélie, vous avez l'air inquiète, vous cherchez quelqu'un ?

À bout, je n'ai pas la force de nier.

— Oui, je cherche le mannequin, vous savez l'Ukrainienne.

— Nastya ?

Même les salopes ont de jolis prénoms.

— C'est cela.

— Elle est à notre table.

Je lui réponds, presque hystérique :

— Non, elle n'y est pas !

Il me regarde comme s'il avait affaire à une folle et il n'est pas loin d'avoir raison. Cette situation me rend dingue.

Il me prend par le bras et me force à me retourner.

— Regardez, on la voit d'ici, à côté de Maria.

Je suis la direction de son bras et je vois effectivement les deux mannequins en train de discuter. Je me suis inquiétée pour rien ! Je me sens tout à coup honteuse de mon attitude.

Robin, qui n'est finalement pas un mauvais bougre, me propose de venir boire un verre à leur table. Peut-être vais-je enfin pouvoir parler à Michael, quand il reviendra.

Robin me présente à Nastya et Maria puis m'invite à m'asseoir à côté de Robert.

— Bonsoir, Robert.

— Bonsoir, Ophélie. Alors, vous les trouvez comment ?

— Qui ça ?

— Nos deux mannequins. Après tout, c'est grâce à vous qu'elles sont là.

Qu'est-ce qu'il veut dire ? C'est quoi ce nouvel embrouillamini ?

— Comment cela, grâce à moi ?

— Robin les a invitées parce qu'il pensait que Michael ne parviendrait pas à vous convaincre de venir.

Quel est le rapport ? Deux mannequins pour compenser mon absence ? Je n'arrive pas à croire ce que je viens d'entendre. Avant que j'aie pu demander des éclaircissements, Robert se lève pour répondre à Robin. Je ne peux entendre ce qu'ils disent mais la conversation semble animée. Robin remet un petit papier à Robert qui le lit avant de le rouler en boule et de le jeter dans le cendrier. Il s'en va soudainement, me laissant seule avec les deux mannequins.

J'hésite à rejoindre Amy et Charlie à leur table. Je suis aussi extrêmement tentée de lire le mot qui a provoqué le départ brutal de l'avocat. Avec l'abus d'alcool pour seule excuse, je me décide pour

l'indiscrétion.

Je regarde à droite et à gauche, comme une criminelle, et je saisis la boule de papier que je déplie. C'est un mot manuscrit. Il n'y a qu'une phrase mais elle est explicite. « Si tu veux goûter au cul d'une rousse, rejoins-moi aux toilettes. J. »

Voilà qui confirme le manque de classe de Jenny et le peu de goût de Robert. En même temps, le pauvre n'est pas vraiment servi par la nature et il attrape ce qu'il peut. Il a de la chance d'avoir une telle position professionnelle car sinon, je ne pense même pas qu'il pourrait se faire des filles comme Jenny.

Mais voilà qu'il revient vers Robin et lui montre quelques pages A4. C'est un NDA !

Merde, le mot n'était peut-être pas destiné à Robert... J'ai besoin d'être sûre. Je me lève et fonce vers les toilettes. Je tente un coup de bluff en sortant mon iPhone devant le type de la sécurité.

— Michael vient de me demander de les rejoindre.

Deux solutions : s'il me laisse passer, mes pires doutes seront confirmés ; sinon, il y a une chance pour que je me fasse un film.

— Allez-y.

C'est comme une explosion dans ma tête et dans mon cœur. Plus besoin d'entrer, je sais déjà ce que je vais trouver. Ai-je vraiment envie de me confronter à un événement qui va me briser ? Je devrais partir tout de suite. Mais le besoin d'avoir une certitude absolue et peut-être un brin de voyeurisme masochiste me poussent en avant.

D'abord, je ne vois rien, les toilettes sont désertes. C'est d'abord sa voix qui vient me heurter.

— *Yes, yes, it's so good, your cock in my ass*¹.

La voix est vulgaire, les propos encore plus. Mais ce qui m'achève, ce sont ces petits bruits que je ne connais que trop bien : les gémissements de Michael pendant l'acte sexuel !

Ma première réaction est une colère intense. J'ai le sang qui bat contre mes tempes, mon cœur a dépassé les cent quatre-vingts pulsations par minute. Je me dirige vers les toilettes où ils sont enfermés et cogne violemment sur la porte.

— *You're the ass hole, Michael, you really are.*²

Et avant qu'ils ne réagissent, je me précipite dehors. J'ai juste le temps d'entendre que les bruits ont cessé. Ce n'est qu'une maigre consolation, mais j'ai au moins mis fin à cette pratique dégueulasse.

Je repasse devant l'homme de la sécurité, fonce vers la table d'Amy et Charlie, attrape mes affaires et m'en vais sans avoir le courage de leur dire au revoir.

Ce n'est que dehors que je commence à penser aux conséquences pratiques de ces dix dernières minutes. Il faut que je rentre à Paris le plus vite possible. La première chose à faire, c'est d'aller à l'hôtel pour faire mes bagages. Le plus raisonnable serait de partir le lendemain matin mais il est hors de question de passer ne serait-ce qu'une heure au même endroit que Michael. J'aurais trop peur qu'il baise sa poufiasse dans sa suite ou même qu'il essaie encore de m'amadouer, de regagner mes faveurs. Je n'ai pas envie de discuter avec lui, ni maintenant, ni demain, ni jamais. J'ai consacré trop de temps à ce salopard qui a abusé de ma confiance.

Pour l'instant, la première étape, c'est de trouver un taxi. Mais à Londres, les *black cabs* la nuit, ils sont tranquillement en train de dormir. Je ne vais quand même pas rentrer à pied, il doit y avoir au moins trois kilomètres. Avec mes talons, c'est impossible !

Soudain, je sens quelqu'un dans mon dos : Charlie.

— Ophélie, ça va ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Ton frère est un porc ! C'est un infâme salaud, une pourriture !

Et là, je me mets à sangloter. Ce sont les premières larmes que je verse depuis que j'ai surpris Jenny et Michael. Sans doute la colère est-elle plus forte que la tristesse. À cet instant, la présence de mon ami libère les vannes. Il ne répond rien, ne me pose aucune question. Il me prend juste dans ses bras. C'est gentil, ça me fait un peu de bien, mais si peu dans cet océan de douleur...

— Charlie, je dois partir, il faut que je trouve un taxi.

— Je te raccompagne.

— Mais non, tu dois rester avec Amy.

— Je vais la chercher, attends-nous cinq minutes.

— Non, merci, Charlie. Reste avec elle. Je préfère rentrer seule.

Je le sens hésiter. Finalement, il accepte avec réticence.

— OK, je vais te trouver une voiture. Tu as de l'argent ?

Merde, je n'ai même pas retiré de livres sterling. Il faut dire que tout s'est enchaîné si vite après le coup de téléphone de Michael à Paris. Ce détail provoque une nouvelle crise de larmes.

Charlie est vraiment inquiet.

— Tu es sûre que tu ne veux pas qu'on te raccompagne ?

— Non. Amy ne mérite pas de connaître la vraie nature de son futur beau-frère. Il faudra que tu inventes un mensonge. Tu le feras, Charlie ? Promets-moi !

— Je te le promets.

Je m'aperçois qu'il ne sait même pas ce qui s'est réellement passé. Il doit s'en douter et ce n'est pas rassurant...

Charlie est allé voir le staff du Maddox pour avoir une voiture. Quand elle arrive, il me tend quelques billets.

— Cent livres ! C'est beaucoup trop.

— Tu devras bien aller à la gare en taxi. Il te faudra de l'argent. Tu as un billet d'Eurostar ?

— Oui, Robin avait tout prévu, il faudra juste que je change de train. Merci pour l'argent, Charlie, je te le rendrai dès mon retour à Paris.

Il me fait un gentil sourire.

— Ce n'est pas pressé, Ophélie. Rentre bien chez toi. Donne-moi de tes nouvelles.

— Merci, Charlie. Tu as de la chance. Toi, tu as trouvé la bonne personne à aimer.

Je referme la portière derrière moi et il me regarde intensément alors que la voiture s'en va.

La suite, c'est un film triste. Arrivée au Bulgari, il ne me faut que vingt minutes pour faire mes bagages. Une demi-heure plus tard, je suis à la gare. Il n'y a tout simplement personne. Il faut dire qu'il

n'est que 4 h 20 ! Le guichet n'ouvre qu'à 6 h 30.

J'ai attendu ces deux heures assises par terre sur mon sac. J'avais un livre, mais je n'ai pas eu le courage de lire. J'ai eu le temps de contempler ma vie qui venait d'exploser. La faute pèse sur Michael, mais aussi sur mes propres choix. Dois-je vraiment être surprise de ce qui est arrivé ? J'aurais pu refuser ce voyage et je serais en ce moment même en pyjama, couchée à côté de Christophe, au matin d'une deuxième journée de ski, peut-être sur le point de renouer pour de bon. Certes, de ce côté-là, rien n'est perdu puisqu'il ne sait rien de mon escapade londonienne, mais seule dans ce hall de gare, j'avais du mal à me projeter vers un avenir radieux avec mon fan de jeux vidéo.

À 6 h 30, j'étais la première dans la file pour changer mon billet. Après, nouvelle attente et petit-déjeuner. Enfin, c'est un grand mot, car je ne pouvais rien avaler. J'ai juste bu un thé. Mon train partait à 8 h 13, pour une arrivée à 9 h 30. Comme pour confirmer mon mauvais karma du week-end, il y a eu des incidents techniques sur la ligne et nous sommes restés à l'arrêt pendant près de quatre-vingt-dix minutes juste avant le tunnel sous la Manche. D'un autre côté, ça aurait été pire si on était restés bloqués dans le tunnel. Moi qui suis claustrophobe...

J'ai essayé de dormir mais je ne pouvais m'empêcher de revivre ces quelques minutes terrifiantes entre le moment où j'avais lu le message de Jenny et celui où je les avais entendus dans les toilettes. Je n'ai pas pleuré, j'étais en état de choc.

Quand je suis arrivée à mon appartement, il était presque midi. Roméo est venu se frotter contre moi, heureux de me voir.

— Bonjour, Roméo, toi, au moins, tu es content que je revienne plus tôt que prévu.

Quand j'ai jeté un coup d'œil vers Juliette, mon poisson rouge, elle flottait à la surface, le ventre en l'air. Décidément, ce n'est pas mon week-end. Mais ce n'est pas très grave, rien de comparable avec ce qui s'est passé à Londres. Juliette est en fait le cinquième poisson consécutif à qui je donne le même nom. Les poissons rouges meurent tout le temps, on ne peut pas s'y attacher. Je ne sais même pas si c'était une femelle.

Il faudrait qu'on puisse faire la même chose avec les mecs. Je jetterais Michael n° 1 à la poubelle ou dans les toilettes et j'irais m'en acheter un autre. Peut-être vaudrait-il mieux acquérir un Charlie... Cette pensée m'a tenue un moment. Sans doute Laure a-t-elle raison : j'aurais dû m'investir dans une relation avec le seul Brown qui ait des valeurs. De ce week-end horrible, il me restera comme souvenir positif notre long tête-à-tête dans Hyde Park et chez Harrods.

Il m'a d'ailleurs envoyé un SMS pour savoir si j'allais bien. Je l'ai rassuré mais ma réponse a été succincte, le cœur n'était pas aux longs discours rassurants.

Fatiguée par ma nuit blanche et ma peine, j'ai dormi de 13 heures à 18 heures. Je vais me forcer à avaler quelque chose mais ça ne va pas être facile.

30 novembre 2014, 21 heures

Il est mort. Par ma faute. Mais cela ne serait pas arrivé sans les conneries de Michael.

C'est son beau-frère, Hughes, qui m'a téléphoné peu après 20 heures. J'ai été surprise, car il ne m'avait jamais appelée, même avant notre séparation de cet été.

— Ophélie ? C'est Hughes, le mari d'Isabelle.

— Bonsoir, Hughes.

J'ai tout de suite noté que le ton de sa voix était bizarre.

— J'ai une très mauvaise nouvelle. Christophe, Frédéric et Agnès ont été emportés par une avalanche et n'ont malheureusement pas pu être retrouvés à temps.

J'ai crié.

— Non, non !

Deux mots tout bêtes pour exprimer la violence du choc, la tristesse qui se déverse sur moi comme un torrent glacé. C'est trop horrible, j'ai l'impression que le monde s'écroule. Les larmes coulent sur mes joues. Comment cela est-il possible ? Je vous en supplie, pas Christophe ! C'est vraiment trop injuste, il est si gentil ! Et puis mes pensées se tournent vers ses deux amis, Frédéric et Agnès, qui voulaient se marier l'été prochain. Trois vies brisées par le sort. Et combien à côté qui vont en souffrir, parents, frères, sœurs, amis...

Hughes me donne quelques détails.

— Ils étaient en train de skier dans la poudreuse pas trop loin de la piste mais une plaque à vent s'est détachée et ils ont été emportés. Les secours sont arrivés rapidement mais la quantité de neige était très importante et quand ils les ont dégagés, il était trop tard.

Je réalise que si j'avais été là, Christophe ne serait pas sorti des pistes, il n'aurait pas été pris dans cette avalanche. Peut-être Frédéric et Agnès auraient-ils skié avec nous et seraient encore vivants. Je ne peux m'empêcher de partager cette culpabilité avec Hughes.

— C'est ma faute, si j'étais venue, il ne serait pas mort !

— Non, Ophélie, tu ne dois pas dire ça. Je sais que Christophe et toi aviez commencé à vous revoir et cela l'avait rendu très heureux. Il est venu dîner chez nous la semaine dernière et il nous a dit son bonheur et sa certitude que vous alliez vous remettre ensemble. Même ton empêchement pour ce week-end ne l'a pas perturbé.

Je redouble de larmes.

— Le service religieux et l'enterrement auront lieu jeudi matin, si tu es disponible...

— Je peux venir ?

— Bien sûr, Isabelle sera contente. Elle aurait bien aimé t'appeler ce soir mais c'est vraiment trop dur pour elle. Je suis certain que ses parents seront également contents de te voir.

Nous avons encore échangé quelques paroles avant de raccrocher.

La première personne que j'ai appelée, quelques minutes après, c'était Laure. Elle a poussé un long cri. Elle était dévastée, comme moi. La conversation n'a pas duré longtemps. Je lui ai juste raconté les circonstances de l'accident. Que dire de plus dans ces cas-là ? Je ne sais pas si cette conversation m'a

fait du bien. Je ne ressentais qu'une grande douleur continue dans la poitrine et mes pleurs étaient inextinguibles.

Ensuite, j'ai appelé mes parents. Ils étaient sous le choc. Maman a essayé de me reconforter mais papa m'a énervée. J'ai senti qu'il était triste pour Christophe mais, en même temps, soulagé que je ne sois pas allée avec eux. J'ai voulu lui dire que ma présence aurait évité une session de hors-piste, mais il ne voulait rien entendre. « Ce n'était la faute de personne, seulement le destin. » J'ai raccroché un peu sèchement, au risque de lui faire de la peine.

Je ne suis pas d'accord avec lui, le destin a été modifié par une personne. Ou plutôt deux personnes : Mlle Ophélie Delacour et M. Michael Brown.

1^{er} décembre 2014, 23 heures

Je ne sais pas comment j'ai pu tenir toute la journée. La nuit dernière a été presque blanche, j'ai dû m'endormir vers 4 heures.

J'avais une sale tête et tout le maquillage du monde n'a pas réussi à cacher ma peine et ma fatigue. Quand je suis arrivée au bureau, Laure s'est levée et m'a prise dans ses bras.

J'ai fondu en larmes.

— C'est ma faute, Laure, la mienne et celle de ce salaud de Michael.

Malgré le NDA, je lui ai tout raconté sur sa trahison. Qu'ils me fassent un procès si ça leur chante, je m'en fous !

Le reste de la journée n'a été qu'un interminable calvaire. Je ne suis presque pas sortie du bureau et les personnes qui m'ont croisée se sont gardées de me demander quoi que ce soit. Heureusement, Laure était présente. C'est dans ces moments-là que l'on a besoin d'une amie. Elle m'a forcée à sortir déjeuner, alternant douceur et persuasion pour me convaincre de me nourrir.

Il était dit qu'il fallait tirer un trait définitif sur Michael et son entourage, et c'est Robert qui m'en a fourni l'occasion.

Vers 21 heures, alors que je tentais d'atténuer ma peine en câlinant Roméo, mon portable a sonné. C'était un numéro de Los Angeles alors je n'ai pas décroché. Mais cinq minutes plus tard, j'ai été rappelée et j'ai alors décidé qu'il ne servait à rien de se cacher. C'était l'assistant de Michael.

— Ophélie, bonjour, je vous passe Robert Stein.

J'ai pensé qu'il aurait pu me demander s'il ne me dérangeait pas, vu l'heure tardive, mais il avait l'air stressé. Sans doute Robert lui avait-il mis la pression. En comptant les neuf heures de décalage, ils ne devaient pas avoir atterri depuis longtemps. Le motif de l'appel devait être urgent.

— Bonsoir, Ophélie, comment allez-vous ?

Cette phrase toute faite, ce soir, c'était trop. J'ai cassé les codes de la politesse américaine.

— Pas très bien, Robert. Il est tard en France et je n'ai pas bien dormi ce week-end, comme vous pouvez vous en douter.

— Je ne vous dérangerai pas longtemps. Je voulais juste être certain que vous avez bien compris le document que vous avez signé samedi en arrivant à l'hôtel...

Je n'en revenais pas. Il n'y avait donc aucune limite à leur indécence ? Je me suis contenue pour ne pas exploser tout de suite mais j'étais déjà passablement énervée.

— Qu'est-ce que je dois comprendre, Robert ? Que je ne peux pas parler de Michael sodomisant son assistante dans les toilettes ?

J'ai senti qu'il avait du mal à entendre ces propos sortir de ma bouche.

— Je ne pense pas que ce résumé soit exact, mais vous devez comprendre que tout ce qui a pu se passer ce week-end ne peut être évoqué avec des tiers et en particulier avec la presse. Le fait que vous ayez dû abrégé votre séjour ne change rien, le contrat stipule explicitement que rien ne peut être révélé. Tout manquement aurait de très graves conséquences...

Des menaces ! Le salaud était en train de me menacer ! C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, j'ai décidé de lui en mettre plein la gueule. Je me suis souvenue de mes cours de droit à la faculté, quand je pensais encore devenir avocate pour faire plaisir à mon père.

— Si je ne me trompe pas, Robert, votre contrat porte uniquement sur ce qui s'est passé ce week-end, jusqu'à dimanche minuit. Notre accord ne couvre donc pas cette conversation.

En avocat averti, il a tout de suite vu la faille dans laquelle je m'engouffrais.

— Oui, mais vous seule avez évoqué des événements qui sont censés s'être déroulés ce week-end, événements protégés par le NDA. Je n'ai pas confirmé et aucun de mes propos de ce soir ne donne d'indications. De plus, comme vous avez pu le voir, le contrat stipule que c'est le droit californien qui s'applique ici.

Je n'ai pas réagi tout de suite. Il a cru m'avoir coupé le sifflet.

Il a continué d'un ton méprisant.

— Si vous deviez engager un avocat pour vous défendre à Los Angeles, je ne sais même pas si vous pourriez payer deux heures de son temps...

C'était une déclaration de guerre.

— Robert, vous m'appelez à 23 heures pour me menacer. Vous m'avez téléphoné la semaine dernière, vendredi, à trois reprises, dont la dernière à 1 heure du matin.

Il manque de s'étrangler.

— Mais ce n'est pas vrai, je ne vous ai jamais appelée !

En l'occurrence, il a raison, c'était Joël, Robin et Michael.

— C'est vous qui le dites. Moi, je certifie que vous m'avez téléphoné pour me harceler. Le relevé des appels montrera que c'est bien le même numéro à chaque fois.

— Mais ce n'est pas mon téléphone, c'est...

Il se tait de peur d'en dire trop.

— Vous voulez dire que c'est la ligne de Michael Brown ? Votre réfutation repose sur la mise en accusation de votre patron ?

Silence à l'autre bout de la ligne. J'enfonce le clou.

— Si je porte plainte pour harcèlement, ce n'est pas la cour de Californie qui statuera mais celle de Paris. Et quel que soit le résultat, tout sera discuté en audience publique, il est même possible que la cour souhaite consulter ce fameux NDA...

Le dernier point est un bluff pur et dur, mais Robert ne réagit pas.

Il reste totalement silencieux. J'explose.

— Robert, si je reçois un seul autre appel de votre petite bande de pervers, on se retrouvera au tribunal à Paris. Vous avez compris ? Je ne veux plus jamais entendre parler de Michael ni d'aucun d'entre vous !

Je raccroche sur ces mots. Mon cœur bat à cent à l'heure après cette sortie mais je me sens mieux. C'est comme si le poids qui pesait sur moi depuis vingt-quatre heures s'était soudainement allégé. Il n'a pas disparu, loin de là, mais j'ai l'impression de pouvoir respirer et réfléchir à nouveau.

Cette fois, je viens de couper les ponts avec Michael pour de bon, il n'y aura pas de retour possible.

4 décembre 2014, 22 heures

Aujourd'hui était la journée la plus triste de ma vie. Je suis allée à l'enterrement de Christophe au cimetière de Montrouge. Laure m'a accompagnée et j'ai apprécié de pouvoir partager ce moment avec mon amie la plus chère.

La cérémonie avait lieu à l'église Saint-Jacques de Montrouge, architecture du début du xx^e siècle qui rappelle un blockhaus de béton. Le lieu était aussi sinistre que l'occasion qui nous réunissait.

Le service a été très émouvant. Le prêtre n'a pas cherché à nous persuader que Christophe avait rejoint un monde meilleur. Il a évoqué l'importance de la foi avec beaucoup de retenue et il a réussi à être réconfortant.

Isabelle a dit quelques mots pour son frère. Elle a parlé d'amour fraternel et cette évocation a touché mon cœur d'enfant unique. Elle a dû s'interrompre à plusieurs reprises à cause des larmes et son mari est venu au pupitre pour la soutenir.

La suivante a été Alexia, l'amie qui accompagnait Christophe lors de notre première rencontre chez ma cousine Sophie. Elle a prononcé des mots magnifiques quand elle l'a décrit. C'était lui, dans sa gentillesse, son humour...

Le discours d'Isabelle avait commencé à me faire pleurer, celui d'Alexia m'a achevée.

Le reste de la matinée a été aussi sinistre. Rien n'est plus triste que de regarder le cercueil d'un jeune homme de vingt-huit ans descendre en terre.

À la sortie du cimetière, je suis allée présenter mes condoléances aux parents de Christophe.

Je ne les avais jamais rencontrés. C'est Isabelle qui m'a présentée. Ils ne m'ont rien dit mais la mère de Christophe m'a embrassée.

J'ai pu discuter un peu avec Isabelle.

— Ophélie, merci d'être venue. Même si elle n'a rien dit, je suis certaine que ma mère a été contente de te rencontrer. J'aurais aimé que ce soit dans d'autres circonstances. Récemment, je m'étais imaginé que ce pourrait être pour un mariage. Christophe t'aimait tellement...

Ces paroles si gentilles m'ont encore fait pleurer. Isabelle m'a prise dans ses bras et nous avons mêlé nos larmes.

Puis Alexia est venue nous rejoindre. Je ne l'avais pas revue depuis la séparation d'avec Christophe.

— C'était très beau, ce que tu as dit.

Elle a hoché la tête en guise de remerciement.

— C'était mon meilleur ami, je me suis contentée d'essayer de partager ce que je pensais de lui.

Nous sommes toutes restées silencieuses un moment. Quand Isabelle s'est éloignée, elle a repris.

— J'avoue que j'étais un peu jalouse de la relation qu'il avait avec toi. Je n'étais pas sûre que tu sois bien pour lui. Je trouvais que votre couple était un peu le mariage de l'eau et du feu.

Là encore, je ne fais aucun commentaire et la laisse s'exprimer.

— C'est quand j'ai vu quelle douleur votre séparation lui a causée que j'ai compris l'importance que tu avais pour lui. Il ne m'a jamais expliqué la raison de votre rupture et je t'en ai voulu de le faire souffrir autant. Et puis, quand vous avez commencé à vous revoir récemment, je l'ai vu reprendre goût à la vie...

Elle aussi pleure. Nul besoin de continuer, l'histoire est finie.

Hughes est venu nous proposer de les retrouver chez eux pour une collation, mais j'ai décliné, prétextant la nécessité de retourner au travail. C'était la vérité, mais je dois dire également que je ne me voyais pas me joindre au cercle familial. Je suis juste allée dire au revoir à Isabelle, lui enjoignant de réitérer mes condoléances à ses parents.

Cet après-midi, je n'ai pas pleuré du tout. Je pense que j'avais épuisé ma capacité de douleur. J'étais juste sous le choc, hébétée.

Ce soir, je me repasse dans la tête les mots prononcés par Isabelle et Alexia. Elles nous voyaient mariés, Christophe et moi. Était-ce possible ? Aurions-nous été heureux ?

Ces questions m'ont hantée toute la soirée. La conclusion était un double « oui ».

17 décembre 2014, 22 heures

Aujourd'hui, c'était la sortie en France du film de Michael que j'ai vu à Londres, lors de ce week-end de sinistre mémoire. Je n'y suis pas allée, c'est une première.

Cela fait maintenant deux semaines que Christophe est mort. La douleur a changé, elle est moins vive, mais elle est présente en moi en permanence.

Maintenant, c'est vraiment métro, boulot, dodo. Il y a bien des moments où je ris, souvent grâce à Laure qui fait son maximum pour me distraire, mais je ne peux jamais totalement en profiter.

Je n'ai pas pu lire les articles parus sur Michael à l'occasion de la sortie de son film. Voir ces photos était insupportable. J'ai hésité à détruire ma collection d'articles, mais ç'aurait été détruire une partie de ma vie, une période où j'étais heureuse et insouciante. J'ai finalement décidé de me contenter d'arrêter de l'enrichir. Elle se terminera donc à l'été 2014, au moment où j'ai pensé que le rêve se réalisait... Il semble que c'était plutôt un cauchemar.

24 décembre 2014, 17 heures

Ce soir, je vais fêter Noël chez mes parents. Mes grands-parents seront là également. Je passerai la nuit là-bas, un cocon d'amour dont j'ai besoin. Je pense que maman leur aura parlé de l'accident de Christophe et que j'éviterai ainsi toutes les questions gênantes. J'espère...

En ce qui concerne le père Noël, j'ai arrêté d'y croire à l'âge de huit ans. Je devais être en CE2. Je suis rentrée de l'école en pleurs après une dispute avec ma meilleure amie qui soutenait qu'il n'existait pas. Je me rappelle le moment où j'en ai parlé à mes parents comme si c'était hier. Ma mère a jeté un regard lourd à mon père et le pauvre a dû me dire la vérité. Il l'a payé chèrement car je lui ai fait la gueule pendant plusieurs jours.

Mais depuis aujourd'hui, le père Noël existe à nouveau. Sous le nom de Laure Masson. C'est ce qu'elle a revendiqué en entrant dans le bureau tout excitée en début d'après-midi.

— Ophélie, il faut que tu fasses un effort d'imagination. Tu dois me visualiser avec une grande barbe blanche, habillée tout en rouge...

— Le Petit Chaperon rouge ?

Elle m'a regardée excédée.

— Arrête de faire ta blonde ! Essaie de faire marcher les petites cellules grises qui sont censées t'aider à réfléchir. J'ai dit « avec une barbe blanche ». Dans le conte de Perrault, il en a une le Petit Chaperon rouge ?

Vexée, j'ai donné immédiatement la bonne réponse.

— Le père Noël !

— Très bien, tu devrais même voir le traîneau et les rennes à l'entrée du bureau.

— Mais je croyais que l'arbre de Noël de l'agence était à 17 heures et que c'était l'informaticien qui allait jouer le rôle cette année. Je ne savais pas que c'était toi !

Elle a haussé les épaules.

— Ma grande, tu es désespérante et, si tu continues, tu vas finir par me faire regretter ce que je viens t'annoncer.

J'ai gardé le silence.

— Je sors de chez Bertrand. Nous avons revu le budget du bureau de Los Angeles et je peux t'annoncer officiellement qu'ils vont ouvrir deux postes...

J'ai commencé à comprendre et j'ai retenu mon souffle en attendant la confirmation.

— ... et le second poste est pour, je cite Bertrand, « une jeune femme qui a démontré une grande capacité à gérer des stars américaines », c'est-à-dire la délicieuse, sexy et intelligente – enfin parfois – Ophélie Delacour. Je dois préciser que « délicieuse », « sexy » et « intelligente » sont de moi, pas de Bertrand.

— Tu déconnes ?

Je l'ai regardée, elle m'a regardée, et soudain j'ai bondi pour la prendre dans mes bras, la soulever de terre et la faire tourner.

— J'y crois pas, on va à Hollywood !

— Oui ma grande ! Los Angeles, nous voilà !

Nous étions en train de hurler de joie quand la porte s'est ouverte. J'ai immédiatement lâché Laure. C'était Christine.

— Eh bien, je voulais vous parler de la possibilité d'accompagner Laure à Los Angeles, mais il semble que vous soyez déjà au courant. Je pense avoir une idée de votre réponse... Je vous propose quand même de vous communiquer les conditions financières. Passez me voir quand vous aurez un moment.

Elle a fermé la porte pour la rouvrir aussitôt.

— J'ai oublié de vous féliciter, Ophélie. Bravo, vous le méritez. Laure et vous êtes les étoiles montantes de cette agence.

J'ai à peine eu le temps de la remercier qu'elle était déjà repartie.

Après le temps de la stupéfaction et de la joie est venu celui des explications.

— Laure, par quel miracle... ?

— Eh bien, dès le début, j'ai défendu qu'ouvrir un bureau avec une seule personne, c'était jouer trop petit et que l'agence risquait de ne pas réussir son implantation. Au début, le directeur financier n'était pas chaud, mais Bertrand a rapidement suivi ma logique et il l'a convaincu. Ça, c'était le côté facile de l'affaire. Persuader Bertrand que tu étais la bonne personne a été plus compliqué.

— Mais tu as dit qu'il avait fait plein de compliments sur moi...

— Aujourd'hui, quand il a expliqué sa stratégie devant le comité de direction, oui, mais la première fois que j'ai évoqué ton nom, il ne voulait pas en entendre parler.

— Il doutait de mes compétences ?

— Pas du tout. Il pensait que ta relation avec Michael allait compliquer les choses.

Il est fort Bertrand ! Il n'avait certainement pas tort...

— Tu as dit quoi ?

— Que c'était au contraire un grand avantage, car tu avais développé des liens très forts non seulement avec la famille Brown, mais aussi avec son entourage.

J'ai pensé à ma dernière conversation avec Robert et un frisson glacé a couru le long de ma colonne.

— Il t'a crue ?

— À moitié... Il m'a fait jurer sur ma tête et la tienne qu'il n'y avait pas d'embrouilles avec Michael.

— Et tu l'as fait ?

Elle a encore haussé les épaules, mais cette fois pour exprimer son fatalisme.

— De toute façon, si on se plante, il nous vire. Alors que ce soit à cause de Michael ou d'autre chose, on s'en fout...

L'évocation de ce risque nous a laissées perplexes pendant quelques instants.

— Et on part quand ?

— Il n'y a pas de date précise, ce sera fin mars ou début avril. Mais tu peux rendre ton appartement dès demain, dans trois mois tu seras en Californie !

31 mars 2015, 23 heures

Décidément, le printemps revêt un caractère très important dans ma vie. Je dois avoir un ascendant Bélier, car ma vie change régulièrement de direction à cette période.

L'année dernière, précisément à cette date, j'emménageais avec Christophe. C'est un triste anniversaire, mais la douleur de la perte commence à s'estomper. Maintenant, quand je pense à lui, ce sont surtout les bons moments qui me reviennent.

Cette année, je m'envole pour la Californie !

Je suis hyper excitée. Je ne suis jamais allée dans la Cité des Anges, la mecque du cinéma !

Mes parents ne sont pas aussi enthousiastes que moi, même s'ils essaient de le cacher. Il faut dire que voir partir sa fille unique à douze heures d'avion, c'est moins bien qu'à une heure de voiture.

C'est également dur pour mes grands-parents et c'est le seul point noir de cette belle aventure. Ils sont contents pour moi mais, à leur âge, l'éloignement est difficile. Quand j'ai annoncé la nouvelle le soir de Noël, il y a eu un moment de silence. C'est Mamouche qui a sauvé l'ambiance.

— Quelle excellente nouvelle ! Ça nous donnera l'occasion de visiter la Californie. J'ai toujours rêvé de longer la côte Pacifique entre Los Angeles et San Francisco. Nous pourrions y aller tous les six, ce serait formidable !

Après une longue hésitation, j'ai prévenu Charlie par SMS.

« Salut, Charlie, j'espère que ton tournage se passe bien. Je t'annonce un scoop, j'arrive à Los Angeles pour y travailler. Tu peux le dire à Amy mais je préférerais que tu évites de communiquer l'information à Michael et sa bande. »

« Ophélie, c'est une super nouvelle. Je suis content pour toi, tu vas t'éclater ici. Fais-moi signe quand tu arrives. En ce qui concerne mon frère et ses affreux, je te promets de ne rien leur dire. À bientôt pour un thé tous les deux ! »

C'était une réponse gentille mais j'ai été surprise par sa liberté de ton quand il a évoqué l'entourage de Michael. J'ai aussi été troublée par son invitation à prendre un thé en tête à tête. J'ai finalement conclu que nous étions en train de devenir de vrais amis. Ce qui caractérise l'amitié, c'est ce besoin de se voir seuls, sans les conjoints. En même temps, choisir pour ami le frère de l'homme que l'on a passionnément aimé pour finir par le détester peut ne pas être évident. Sans compter que Laure n'arrête pas de me répéter qu'il est super beau et que nous sommes faits pour être ensemble...

3 avril 2015, 20 heures (heure de Paris), 11 heures (heure de Los Angeles)

Nous atterrirons dans deux heures en Californie. Je termine le premier vol de ma vie en classe affaires. J'avoue que c'est un vrai plaisir, rien à voir avec l'éco. Nous avons eu un déjeuner avec des grands vins. Laure a insisté pour que nous prenions du champagne à l'apéritif. Comme j'avais déjà bu une coupe en arrivant dans l'avion, j'étais un peu pompette. Pour accompagner le saumon, j'ai dégusté un verre de saucerre, puis un autre de côte-rôtie avec le gigot d'agneau.

Nous étions tellement excitées que nous avons provoqué un incident avec un autre passager. Il semble que nous parlions trop fort et un homme d'affaires d'une cinquantaine d'années s'est retourné pour nous adresser une remarque.

— Mesdemoiselles, pourriez-vous baisser d'un ton ? Nous ne sommes pas dans le métro !

Il a dit ça d'un air si hautain et condescendant que nous sommes restées muettes. Laure s'est contentée de le singer dès qu'il s'est détourné. Le plus dingue, c'est que lui-même faisait un bruit pas possible en feuilletant son *Figaro*.

Laure m'a fait un clin d'œil puis a commencé à me parler sur un ton plus modéré.

— Tu as lu les conclusions de la Harvard Faculty of Medicine sur la masturbation ?

Je me suis demandé où elle voulait en venir.

— Non, quelles étaient-elles ?

— Ils ont fait des tests sur un échantillon d'hommes répartis en trois groupes. Moins de trente-cinq ans, de trente-cinq à quarante-cinq ans, et plus de quarante-cinq. Le résultat était étonnant. Contrairement

à la croyance populaire, la masturbation ne rend pas sourd mais provoque au contraire une irritation du tissu auditif.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, les hommes les plus âgés étaient extrêmement sensibles aux sonorités aiguës, phénomène corrélé à une absence de rapport avec des personnes du sexe opposé et à son palliatif, un onanisme excessif.

Laure souriait en grand et j'ai eu du mal à réprimer un fou rire. En fait, je ne l'ai pas maîtrisé du tout et j'ai explosé. Là, ça a failli dégénérer. Le passager s'est levé, furieux.

— Petites connes, je vais vous apprendre la politesse, de force s'il le faut.

Il hurlait et il a fallu l'intervention d'une hôtesse et d'un steward pour calmer les choses. Finalement « l'homme au *Figaro* » a changé de place.

Nous avons pris des sorbets et encore du champagne pour nous remettre de nos émotions. Compte tenu de notre alcoolémie, nous avons piqué un petit somme. L'avantage de la classe affaires, c'est que les sièges se transforment en lits. L'hôtesse nous a même donné une couette !

J'avais chaud, j'étais bien, je me suis vite endormie.

Je ne sais pas si c'était à cause de l'alcool, mais j'ai fait un cauchemar étrange. J'étais au cinéma, je regardais un film dont Michael était l'acteur principal. En tenue de Casanova, il pleurait aux pieds d'une jeune femme en robe d'époque. Au début, je ne pouvais pas voir le visage de la jeune femme et puis, tout d'un coup, j'ai compris que c'était moi.

Le visage de Michael était dévasté par le chagrin, les larmes coulaient sur ses joues. Il me suppliait de lui pardonner, et je répondais que c'était impossible, que trop de choses graves s'étaient produites. Il a continué puis s'est relevé pour s'approcher de moi. Je me rappelle clairement ses beaux yeux bleus et sa bouche qui venait vers la mienne. Dans le rêve, je me disais qu'il fallait que je résiste, mais mon visage était attiré par le sien. Au moment où nos lèvres allaient se rencontrer, je me suis réveillée en sursaut.

J'étais sous le choc. Il y a quelques mois, embrasser Michael dans mes songes, c'était un rêve délicieux, maintenant c'est un cauchemar...

Je suis restée sous ma couette à réfléchir. Je m'aperçois que jamais Michael ne s'est excusé pour sa conduite, si l'on excepte l'épisode normand du déjeuner avec Cate. Même quand je l'ai surpris avec Diana, il m'a fourni plus une explication que des excuses.

Les actes de contrition, il ne connaît pas ! Sans doute est-ce lié à la célébrité...

Et s'il me demandait pardon, s'il m'assurait que j'étais son seul amour, serais-je capable de tout effacer pour repartir de zéro ? Début décembre, ma réponse aurait été un non catégorique. Maintenant, c'est un non à 90 %. Je crois que j'ai au moins besoin de le voir, de lui parler, de voir s'il comprend les dégâts qu'il produit, directement et indirectement.

Michael, si tu croyais en avoir fini avec moi, tu te trompes. C'est un peu comme *Règlement de comptes* à O.K. Corral, ou comme la scène finale d'*Il était une fois dans l'Ouest*. L'affrontement final... On verra si la ville des anges est assez grande pour nous deux. Michael, prépare tes armes, j'arrive...

Journal de Laure 3 avril 2015, 21 h 30

Ophélie ne se rend pas compte à quel point elle peut être condescendante, par moments !

Quand je lui ai dit que j'allais commencer à écrire un journal moi aussi, elle a éclaté de rire.

— Tu veux commencer à tenir un journal ? Pour la première fois, à vingt-huit ans ?

J'étais un peu vexée. J'ai voulu me justifier.

— Ce seront plutôt des chroniques. Pas les *Chroniques de San Francisco* mais les *Chroniques de Los Angeles*.

— On risque plutôt les *Chroniques martiennes*, le sexe en plus ! À la réflexion, je ne sais pas si Ray Bradbury s'y retrouverait.

Elle ne voit pas que cette façon de me réduire à une obsédée du cul est offensante. J'ai décidé de lui faire la gueule.

Tant pis pour elle, je ne lui communiquerai pas le scoop que David m'a envoyé par SMS. Il semble que le tournage du film de Charlie soit difficile et que les relations entre le réalisateur et son actrice principale se soient distendues. Certaines sources indiquent même qu'Amy et Charlie seraient séparés.

Le beau Charlie célibataire, son frère capable de tout... J'espère que je ne conduis pas Ophélie dans la gueule du loup.

Si on recommence les conneries de l'été dernier avec les frères Brown, on va y laisser notre carrière !

Et c'est une chose que je veux éviter à tout prix, car je rejoins aujourd'hui David, l'homme de ma vie.

Fini le sexe à distance ! À partir de ce soir, c'est exploration quotidienne du *Kamasutra*. Je vais commencer par lui tailler une pipe, son sexe va remplir ma petite bouche, je vais le lécher comme une glace...

Ah merde, on atterrit, il faut que je coupe mon iPhone.

Los Angeles, à nous deux !

1. Oui, c'est si bon, ta bite dans mon cul ! (N.D.A.)

2. C'est toi le trou du cul, Michael. (N.D.A.)

Éditions Belfond :
12, avenue d'Italie
75013 Paris.

Canada :
Interforum Canada, Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

© Belfond 2016.



EAN : 978-2-7144-7394-3



Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).